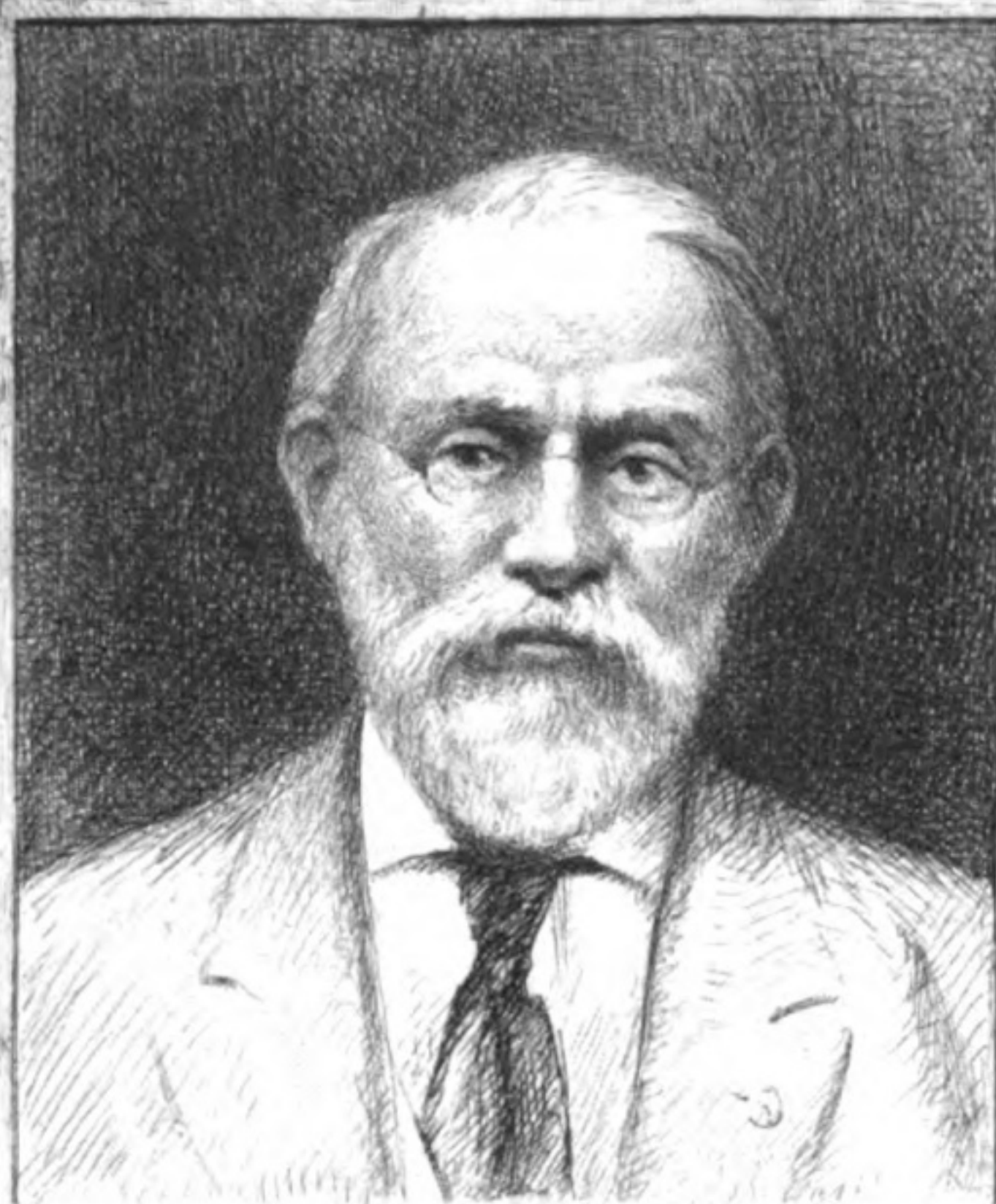


B 377989

DUPL



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AS
162
.07

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES
BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS

**La Société laisse aux auteurs des travaux insérés dans ses
Mémoires la responsabilité de leurs opinions.**

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES
BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS

Fondée en 1809

V. SÉRIE

TOME ONZIÈME

1911

ORLÉANS
IMPRIMERIE AUGUSTE GOUT ET C^{ie}
PASSAGE DU LOIRET
—
1911

NOTE

SUR LES

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ (1)

Les travaux publiés par la Société, dont l'existence légale date du 18 avril 1809, forment, au 31 décembre 1910, 79 volumes répartis en 5 séries.

I^{re} SÉRIE

(1810 à 1813), 7 tomes in-8° c.

Cette série comprend les publications de la Société (2) depuis sa fondation jusqu'aux événements politiques de la fin de 1813, qui entraînèrent la cessation de ses réunions, sous le nom de :

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHYSIQUES, MÉDICALES ET D'AGRICULTURE
D'ORLÉANS

Ce Bulletin se compose de 7 tomes formés chacun de 6 cahiers, à l'exception du tome III, qui contient un septième cahier supplémentaire, soit 43 au total.

Le tome I^{er} commence au mois de juin 1810 et le tome VII s'arrête au mois de décembre 1813.

(1) Cette note a été établie d'après les 79 volumes de la collection complète et reliée des publications de la Société, mise à la disposition des membres pour leurs recherches.

(2) La nouvelle Société succédait aux deux Sociétés royales qui existaient à Orléans avant la Révolution.

La Société Royale d'Agriculture (1762-1789).

La Société Royale de Physique, d'Histoire Naturelle et des Arts d'Orléans (1781) érigée en Académie Royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Orléans en 1786 et spontanément dissoute en 1793.

La pagination du tome VI recommence après le quatrième cahier.

II^e SÉRIE

(1818 à 1837), 14 tomes in-8° c.

Comprend les publications de la Société depuis sa réorganisation, en janvier 1818, jusqu'en 1836, sous le nom de :

ANNALES

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1818), 1 tome.

Le tome I^{er}, se compose de 6 cahiers, dont le premier a paru en juillet 1818; il porte par erreur la date de 1819 : lire 1818.

ANNALES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1819 à 1836), 13 tomes.

III^e SÉRIE

(1837 à 1852), 10 tomes in-8° c.

Comprend les publications de la Société du 24 novembre 1836 au 5 novembre 1852, sous le nom de *Mémoires*.

La Société a cru devoir changer le titre de ses publications, « à cause de la difficulté qu'il y a à compléter la série des publications de la Société, parues sous le nom de Bulletin ou Annales » (1).

MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1837 à 1846-48), 7 tomes.

MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1849 à 1852), 3 tomes.

(1) Séances du 7 et du 14 avril 1837.

IV^e SÉRIE

(1853 à 1900), 38 tomes in-8° r.

Comprend les publications de la Société de 1853 à 1900 sous le nom de :

MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE (1), SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS

Le changement de format correspond au changement de titre de la Société, afin de jouir du bénéfice de la loi sur les Comices agricoles. (Séance du 3 décembre 1851.)

V^e SÉRIE

(1901 à), tomes in-8° r.

Comprend les publications de la Société en cours depuis 1901, toujours sous la même dénomination de :

MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS

On a cru devoir créer cette nouvelle série pour éviter la notation de tomes à chiffres élevés.

Le tome II (1902) porte par erreur le titre de tome I et forme le 71^e volume de la collection et non le 72^e, comme il a été imprimé à tort.

Une table générale des matières et des planches, contenues dans les 46 premiers volumes des publications de la Société, a été insérée après le tome XVII (1875) et une nouvelle table, après le tome XXXV (1897) et le tome XXXVIII (1900).

(1) Le titre de Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans paraît seulement avec les Mémoires de l'année 1853, parce que sans doute, dans le tome de l'année 1852, sont publiés des travaux des années 1847 et 1850, époque à laquelle la Société s'appelait Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU 1^{er} JANVIER 1912

Bureau

<i>Président :</i>	D ^r ROCHER, ✱, depuis 1910.
<i>Vice-Président :</i>	R. DE LA LOGE, ✱, — 1910.
<i>Secrét. génér.-arch. :</i>	D ^r FAUCHON, — 1906.
<i>Secrét. part. :</i>	Abbé IAUCH, — 1907.
<i>Trésorier :</i>	LALBALETTRIER, — 1904.
<i>Bibliothécaire :</i>	GUILLAUME, — 1907.

MEMBRES D'HONNEUR DE DROIT

- M. POUX-LAVILLE, O. I., Préfet du Loiret,
M. le Général FERRÉ, C. ✱, commandant le 5^e corps
d'armée.
M. GUIRAL, ✱, Premier Président à la Cour d'appel.
M. Paul GITTON, Maire d'Orléans.

MEMBRES D'HONNEUR ÉLUS

MM.

1887. MASPERO, O. ✱, de l'Institut, professeur
au Collège de France et à l'École des
Hautes-Études,
24, avenue de l'Observatoire, Paris.
1907. LAFENESTRE (Georges), O. ✱, de l'Institut,
conservateur au Louvre, professeur
d'histoire de la peinture au Louvre et au
Collège de France,
5, avenue Lakanal, Bourg-la-Reine (Seine).
1907. LEMAITRE (Jules), O. ✱, membre de
l'Académie Française,
39, rue d'Artois, Paris.
1907. GOYAU (Georges), ancien élève de l'Ecole
Normale Supérieure et de l'Ecole de Rome,
12, rue Pierre-Charron, Paris.
1909. Amiral CAILLARD (Léonce), G. O. ✱, ins-
pecteur général de la marine,
3, rue Margueritte, Paris.
1911. MERLIN (Maurice), O. I. agrégé de l'Uni-
versité, docteur ès lettres, directeur des
Antiquités et Arts de la Tunisie.
73, boulevard Montparnasse, Paris;
villa Pasteur, plateau Charles-Quint, Tunis.

MEMBRES HONORAIRES

1097. CUISSARD, O. I., ancien bibliothécaire,
A la Rochelle (Charente-Inférieure).
1907. Dr DESHAYES, O. I., ancien trésorier,
55, rue Etienne-Dolet, Orléans.

MEMBRES TITULAIRES

1^o Section d'Agriculture

MM.

1. 1873. ROSCOAT (comte Casimir DU),
12, rue Parisie, Orléans ;
Château de la Matholière, Tigy (Loiret).
2. 1899. ANGOT (Auguste), ✱, ☉, ☼, vétérinaire
militaire en retraite, ancien professeur de
l'Ecole vétérinaire du Japon,
75, rue des Murlins, Orléans.
3. 1901. DENIZET (Henri), propriétaire,
3, rue de la République, Orléans ;
Villeny (Loir-et-Cher).
4. 1901. BANCHEREAU (Jules),
6, quai Barentin, Orléans ;
Château des Aubiers, par Nançay (Cher).
5. 1902. BOURDALOUE (Gustave), propriétaire,
1, rue des Murlins, Orléans ;
Château du Coudray, par Brinon-sur-Sauldre
(Cher).
6. 1902. LARNAGE (vicomte Hugues DE), membre
de l'Académie de Sainte-Croix, conseiller
général,
Château de Mézières, par Cléry (Loiret).
7. 1903. TRISTAN (vicomte Raoul DE),
Château de Cormes, Saint-Cyr-en-Val (Loiret).
8. 1906. DIDIER (Maxime), attaché au Musée
de peinture et de sculpture d'Orléans,
111, rue Bannier, Orléans ;
Château de Saint-Léger-en-Braye,
par Auneuil (Oise).

MM.

9. 1907. CALLIER (André), propriétaire,
12, rue du Colombier, Orléans ;
Les Malacots, par Sully-sur-Loire (Loiret).
10. 1907. LA LOGE (René DE), ✱,
14, rue des Fauchets, Orléans ;
Champvallins, Sandillon (Loiret).
11. 1907. RIMBERT (Jules), notaire honoraire, pro-
priétaire horticulteur,
5, route d'Olivet, Orléans.
12. 1909. ALLAINES (Max. D'), propriétaire,
48, rue d'Illiers, Orléans ;
Château de Laugères-Saint-Marc,
par Saint-Menoux (Allier).
13. 1909. MATHAN (comte Adrien DE), propriétaire,
10, rue de Patay, Orléans ;
Château de Boisgibault, Ardon (Loiret).
14. 1909. FOUGERON (Pierre), propriétaire,
55, rue de la Bretonnerie, Orléans ;
Mousseaux, par Romorantin (Loir-et-Cher).
15. 1911. DARBLAY (LOUIS), conseiller général,
31, rue de la Gare, Orléans ;
Chevilly (Loiret).

2^e Section de Médecine

1. 1877. D^r PILATE, chirurgien honoraire de l'Hôtel-
Dieu,
12, rue Jeanne-d'Arc, Orléans.
2. 1885. D^r CHAIGNOT, médecin de l'Hôtel-Dieu
et des prisons,
47, rue Etienne-Dolet, Orléans.


MM.

3. 1886. Dr ROCHER, ✱, médecin honoraire de l'Hôpital général, président du « Souvenir Français »,
4, rue Dupanloup, Orléans.
4. 1887. Dr GEFFRIER, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu.
6, rue d'Escures, Orléans.
5. 1887. Dr LUIZY, chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
10, rue Porte-Madeleine, Orléans.
6. 1890. Dr FAUCHON, médecin de l'Hôtel-Dieu et du Chemin de fer d'Orléans,
96, rue Bannier, Orléans.
7. 1891. Dr COEUR, chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
78, rue Bannier, Orléans.
8. 1891. Dr VACHER, ✱, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, médecin inspecteur du Chemin de fer d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
3, rue Sainte-Anne, Orléans.
9. 1895. Dr BARANGER, médecin du Grand Séminaire et du pensionnat Saint-Euverte, ancien médecin-adjoint de l'Hôpital général,
2 bis, rue du Bourdon-Blanc, Orléans.
10. 1900. Dr GARSONNIN, conservateur du Musée historique et du Musée Jeanne d'Arc, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
24, boulevard Saint-Vincent, Orléans ;
Henrichemont (Cher).

MM.

11. 1902. D^r BAILLET, membre correspondant de la Société de chirurgie,
89, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.
12. 1902 D^r MARMASSE, chirurgien de la Maternité de l'Hôtel-Dieu,
22, rue du Colombier, Orléans.
13. 1906. D^r COVILLE, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, membre correspondant de la Société de chirurgie,
18, rue du Colombier, Orléans.
14. 1907. D^r TOUCHE, médecin de l'Hôpital général,
57, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.
15. 1909. COCHINAL (Frédéric), pharmacien des Hospices,
39, rue de Limare, Orléans.

3^e Section des Belles-Lettres

1. 1875. BAILLET (Auguste), archiviste paléographe, licencié en droit, membre du Conseil municipal de la ville d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
3, rue Étienne-Dolet, Orléans.
2. 1877. BASSEVILLE (Anatole), , ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
13, rue des Pensées, Orléans;
Brelat, Commune de Nouan-le-Fuzelier (Loir-et-Cher).

MM.

3. 1880. COCHARD (chanoine), rédacteur des *Annales Religieuses* du diocèse d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais et de l'Académie de Sainte-Croix,
18, rue Saint-Etienne, Orléans.
4. 1886. CHARPENTIER (Paul), avocat, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
14, rue des Charretiers, Orléans.
5. 1887. CHAROY (Marcel), ancien magistrat, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats,
55, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.
6. 1900. JARRY (Eugène), archiviste paléographe, lauréat de l'Institut, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
8, place de l'Etape, Orléans ;
Château de Triguères (Loiret).
7. 1903. HUARD (Abel), receveur de l'Enregistrement en retraite,
7, rue du Bourg-Neuf, Orléans.
8. 1903. LAUCH (abbé Pierre), préfet des études à l'école Sainte-Croix, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais et de l'Académie de Sainte-Croix,
17, rue du Colombier, Orléans.
9. 1906. D^r COURGEON, licencié ès lettres, médecin-adjoint de l'Hôtel-Dieu,
44, rue de Loigny, Orléans.

MM.

10. 1908. **CAGNIEUL (Albert)**, **Q**, bibliothécaire de la ville d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 2, rue Guillaume-Prousteau.
11. 1910. **SOYER (Jacques)**, **Q** I., archiviste départemental, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, conservateur-adjoint du Musée historique de l'Orléanais, 99, boulevard de Châteaudun, Orléans.
12. 1910. **ROCHOUX D'AUBERT (Alfred)**, avocat à la Cour d'appel, 45, rue Saint-Euverte, Orléans.
13. 1910. **RUZÉ (Robert)**, docteur en droit, avoué à la Cour d'appel, 30, rue du Commandant-Arago.

4^e Section des Sciences et Arts

1. 1873. **FAUCONNIER (Paul)**, ingénieur des Arts et Manufactures, administrateur délégué de la Société orléanaise pour l'éclairage au Gaz et à l'Électricité, 19 bis, rue de la Mouillère, Orléans.
2. 1881. **DIDIER (Albert)**, **Q**, conservateur du Musée de peinture et de sculpture, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 15, rue du Bœuf-Saint-Paterne, Orléans.

MM.

3. 1885. **PERRIN** (Edmond), manufacturier,
70, rue du Colombier, Orléans.
4. 1891. **MAILLARD** (abbé), licencié ès sciences,
professeur de mathématiques à l'école
Sainte-Croix,
12, rue du Grenier-à-Sel, Orléans.
5. 1895. **THÉVENIN** (Edmond), *, ancien directeur
de la Manufacture des Tabacs,
26, boulevard Saint-Vincent, Orléans.
6. 1896. **PAPELIER** (Georges), *, **Q I.**, professeur
de mathématiques spéciales au Lycée
d'Orléans, agrégé des sciences mathéma-
tiques,
21, rue de Recouvrance, Orléans;
19, rue de la Mouillère, Orléans.
7. 1897. **DESSAUX** (Georges), *, **Q I.**, président
de la Chambre de commerce, membre du
Conseil supérieur du commerce et de l'in-
dustrie, ancien président du Tribunal de
commerce,
1, rue Caban, Orléans.
8. 1899. **RENARDIER** (Adolphe), *, ingénieur en
chef des Ponts et Chaussées,
1, rue Neuve-Saint-Aignan, Orléans.
9. 1902. **LALBALETTIER** (Gustave), professeur de
mathématiques, licencié ès sciences ma-
thématiques et physiques,
4, cloître Saint-Pierre-Empont, Orléans.
10. 1905. **GUILLAUME** (Louis), architecte,
25, rue Chanzy, Orléans.

MM.

11. 1908. D'ILLIERS (Gaston), sculpteur-animalier,
33, rue Chanzy, Orléans;
Château de la Fontaine, Olivet.
12. 1910. DESBOIS (Louis), artiste peintre,
18, rue du Colombier, Orléans.
13. 1910. DESTENAY (Édouard), ✱, compositeur de
musique,
49, rue Bannier, Orléans ;
La Nivelle, Saint-Pryvé-Saint-Mesmin (Loiret).
14. 1911. BENOIT (Charles), ✱, directeur de la
Manufacture des Tabacs,
6, rue de la Manufacture-des-Tabacs, Orléans;
Chalet Saint-Louis, Berck-Plage (Pas-de-
Calais).

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

1. 1889. **DUCHALAIS-ROUSSEAU**,
aux Montils, par Blois (Loir-et-Cher).
2. 1895. **BOUCHET (Emile)**, **Q I.**, vice-président
de la Société Dunkerquoise,
Dunkerque (Nord), 58, rue Saint-Jean.
3. 1901. **TRISTAN (comte Elzéar DE)**,
château de Cormes, Saint-Cyr-en-Val (Loiret).
4. 1902. **ROCHETERIE (Maxime DE LA)**, lauréat de
l'Académie Française, président de la
Société d'horticulture et du Comice agricole
d'Orléans,
Château du Bouchet, à Dry (Loiret).
5. 1905. **BERNOIS (abbé)**, aumônier de la Sainte-
Enfance,
3, cloître Saint-Pierre-Empont.
6. 1906. **RAPINE (Henri)**, architecte diplômé du
Gouvernement,
11, rue Montparnasse, Paris.
7. 1906. **D^r COURTADE**,
Outarville (Loiret).
8. 1906. **RAGUENET DE SAINT-ALBIN (Octave)**.
17, rue d'Illiers, Orléans.
9. 1906. **D^r PERCEPIED**, médecin consultant,
au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).
10. 1906. **D^r MERCIER**, professeur à l'Ecole
de Médecine de Tours,
41, bd Heurteloup, Tours (Indre-et-Loire).

MM.

11. 1906. **PERRAULT (Maurice)**, avoué,
à Epernay (Marne).
12. 1907. **LEGAY**, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées,
à Moulins (Allier).
13. 1907. **D^r DUCHATEAU**,
à Cléry (Loiret).
14. 1908. **JOHANET (Henri)**, administrateur
de la Société des Agriculteurs de France,
46, rue de Clichy, Paris.
15. 1908. **NICOLAS (Louis)**, peintre dessinateur,
27, rue des Grands-Champs, Orléans.
16. 1908. **MOROGUES (baron Gonzalve DE)**,
propriétaire,
80, rue Bannier, Orléans.
17. 1908. **BARBIER (abbé Paul)**, chanoine de la Cathédrale,
40, rue Saint-Euverte, Orléans.
18. 1908. **SAGET (abbé Louis)**, curé doyen,
à Cléry (Loiret).
19. 1908. **BILLARD (Georges)**, notaire,
9, rue Pétoniaud-Beaupeyrat, Limoges (Haute-Vienne).
20. 1908. **TABART (Emmanuel)**, pharmacien,
47, rue du Loing, Montargis (Loiret).
21. 1908. **VILMORIN (Maurice DE)**, ✱,
4, quai de la Mégisserie, Paris;
Château des Barres, Nogent-sur-Vernisson
(Loiret).

MM.

22. 1908. LAGNY (Auguste), propriétaire,
à Chétif-Puits, Gien (Loiret).
23. 1909. COLAS DES FRANCS (Maurice),
2, place du Châtelet, Orléans ;
Château du Bailly, Mézières (Loiret).
24. 1909. BASSEVILLE (Abbé Georges), curé d'Amilly,
à Amilly (Loiret).
25. 1909. CHAMPVALLINS (Jean DE), propriétaire,
38, rue de Loigny, Orléans ;
Château d'Auzan, par Châteauroux (Indre).
26. 1909. PUYVALLÉE (Albert DE), propriétaire,
10, rue de Patay, Orléans ;
Château de Boisgibault, Ardon (Loiret).
27. 1909. MICHAU (René),
83, rue Bourgogne, Orléans.
28. 1909. BOUVIER (Armand), professeur de première
au Lycée d'Orléans,
34, rue de Gaucourt, Orléans.
29. 1909. DORET (Jules), ~~u~~ I., professeur ho-
noraire au Lycée d'Orléans,
66, avenue Dauphine, Orléans.
30. 1909. CHANCEREL (Lucien), inspecteur adjoint
des Eaux et Forêts,
Château de Lintry, par Châteauneuf (Loiret) ;
76, rue d'Assas, Paris.
31. 1909. SAINT-POL (Comte Jean DE), ingénieur
agricole,
2, rue Saint-Marc, Orléans.

MM.

32. 1909. **LOISEAU** (Gabriel), avocat à la Cour d'appel,
44, rue Chanzy, Orléans;
Château de Veaugereau, par Briare (Loiret).
33. 1909. **ECK** (Théophile), conservateur des Musées
de Saint-Quentin,
Rue Lescuyer, à Saint-Quentin (Aisne).
34. 1909. **FOUGERON** (Paul-Élie), propriétaire,
53, rue de la Bretonnerie, Orléans.
35. 1909. **ALARET-TAILLEFERT** (Maurice), proprié-
taire,
Château de la Touche, par Donnery (Loiret).
36. 1909. **PAUL-HAZARD**, **Q**, ancien avocat général,
président d'honneur de la Société de géo-
graphie du Cher,
Au Gilloy, par Tigy (Loiret).
37. 1910. **BERTON** (Paul), *****, président de chambre
honoraire,
A Sancerre (Cher).
38. 1910. **LIVONNIÈRE** (Comte DE), conseiller général
de Maine-et-Loire,
16, rue Bretonnerie, Orléans.
39. 1910. **BARON** (Gabriel), ancien avoué,
19, rue de Loigny, Orléans.
40. 1910. **CHAMBON** (Émile), propriétaire,
33, rue Saint-Euverte, Orléans.
41. 1910. **SEJOURNÉ** (Joseph), avocat, conseiller
général,
91, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.

MM.

42. 1910. **FUGERAY** (abbé René), curé de Mardié,
Par Pont-aux-Moines (Loiret).
43. 1910. **HOCHARD** (Gaston), artiste peintre,
181, rue de Courcelles, Paris.
44. 1910. **JOVY** (Ernest), **■** I., professeur au collège,
41, rue Pavée, Vitry-le-François (Marne).
45. 1910. **DECOURTEIX-TURQUET** (Albert), président
du Tribunal civil, Le Blanc (Indre),
Château du Nuizance, par Luant (Indre).
46. 1910. **ROUSSEAU**, *****, ingénieur en chef des Ponts
et Chaussées,
bureaux, 22 bis, avenue Rapp (Paris),
Villa Montmorency, 7, avenue des Tilleuls
(Paris).
47. 1910. **RIGUET** (abbé), curé de Saint-Denis-de-
l'Hôtel (Loiret).
48. 1911. **GUILLAUME** (abbé Paul), professeur à
l'Ecole Saint-Grégoire,
Pithiviers (Loiret).
49. 1911. **DESBOIS** (Saint-Prix),
9, rue Malakoff, Orléans.
50. 1911. **GIRAUDIÈRE** (Raoul DE LA),
Château de la Giraudière, par Villeny (Loir-
et-Cher).
51. 1911. **BALZANI** (comte UGO),
9, via Pó, Roma (Italie).
52. 1911. **REFOULÉ** (Robert), licencié ès lettres et en
droit, avoué de 1^{re} instance,
6, rue Croix-de-Malte, Orléans.

MM.

53. 1911. SAXCÉ (Fernand DE), O. ✱, colonel d'artillerie en retraite,
Château du Caillou, Olivet (Loiret).
54. 1911. D^r POTTIER (Paul), O I., médecin aliéniste,
8 et 10, rue de Picpus, Paris (XII^e).
55. 1911. LEROY (Gaston), docteur en droit, avocat,
conseiller d'arrondissement, conseiller municipal,
30, rue de la Bretonnerie, Orléans.
56. 1911. MALLETERRE, ✱, O, colonel d'état-major,
colonel au 46^e de ligne,
68, avenue Ledru-Rollin, Paris.
57. 1911. CHAMPAULT (François), propriétaire,
26, rue de Limare, Orléans;
Le Colombier, Châtillon-sur-Loire (Loiret).
58. 1911. BRUN (Henri), docteur en droit, propriétaire,
Le Chalet, Briare (Loiret).
59. 1911. BOISSONNET (abbé Emile), curé
de Meung-sur-Loire (Loiret).
60. 1911. FRAQUET (Eugène), pharmacien de 1^{re} classe,
membre de la Société chimique de France,
9, avenue de Villiers, Paris.
-

DÉMISSIONS

MEMBRES TITULAIRES

MM.

KERVILER (Georges DE), membre de la section des Sciences et Arts, démissionnaire le 3 février 1911.

MALLETERRE (colonel), *, O I., membre de la section des Belles-Lettres, démissionnaire le 21 juillet 1911.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

DARBLAY (Louis), démissionnaire le 7 avril 1911.

BENOIT (Charles), *, démissionnaire le 2 juin 1911

ORLÉANS (comte D'), démissionnaire le 5 décembre 1911.

NÉCROLOGIE

MEMBRES TITULAIRES

MM.

DUMUYS (Léon), membre de la section des Sciences et Arts, décédé à Orléans, le 20 février 1911.

BAILLY (Anatole), * O I., membre de la section des Belles-Lettres, décédé à Orléans, le 12 décembre 1911.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

GUÉRET (Octave), décédé à Meung, le 12 août 1911.

DONATEURS DE LA SOCIÉTÉ

1850. M. GUYOT, membre de la Société, lui lègue par testament une partie de sa bibliothèque.

1874. M. LAISNÉ DE SAINTE-MARIE, président de la Société, lui fait don de 3.000 francs.

1880. M^{lle} DANGER lègue à notre Société une somme de 2.000 francs.

PRIX DE LA SOCIÉTÉ

PRIX DE MOROGUES

M. le baron DE MOROGUES a légué, en 1840, à notre Société, dont il était membre, une somme de 1,500 francs pour fonder un prix destiné à l'agriculteur du département du Loiret signalé pour la supériorité de sa culture.

Le prix est décerné aussitôt que les arrérages du legs atteignent le total de 600 francs.

PRIX PERROT

M. PERROT, membre de la section d'Agriculture, a fait don à notre Société, en 1871, d'une somme de 3,000 francs productive d'intérêts, devant servir à la création d'un prix.

Ce prix, d'une valeur de 600 francs, est distribué tous les cinq ans environ, à un cultivateur de l'un des arrondissements du Loiret.

PRIX DAVOUST

M. Émile DAVOUST, membre de la section des Sciences et Arts, a fait à notre Société, en 1890, un legs de 5,000 francs dont les revenus sont attribués à la fondation d'un prix destiné à récompenser une œuvre d'art ou un ouvrage littéraire artistique; il est joint au prix une médaille commémorative.

M. HIPPOLYTE RIBBROL a été proclamé lauréat du prix Davoust, dans la séance solennelle du 7 avril 1911.

SOCIÉTÉS ET INSTITUTIONS CORRESPONDANTES

A

- Abbeville** (Somme). — Société d'émulation d'Abbeville (*Bulletin*).
Aix (Bouches-du-Rhône). — Facultés de Droit et des Lettres (*Annales* des) (Bibliothèque de l'Université d'Aix).
Amiens (Somme). — Académie des Sciences, Lettres et Arts de la Somme (*Mémoires*).
Angers (Maine-et-Loire). — Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers (*Mémoires*).
Angoulême (Charente). — Société archéologique et historique de la Charente (*Annales*).
Auxerre (Yonne). — Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne (*Bulletin*).

B

- Besançon** (Doubs). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts (*Bulletin*).
Béziers (Hérault). — Société archéologique, scientifique et littéraire (*Bulletin*).
Biols (Loir-et-Cher). — Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher (*Mémoires*).
Bordeaux (Gironde). — Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux (*Actes*).
Bourges (Cher). — Société des Antiquaires du Centre (*Mémoires*).

C

- Caen** (Calvados). — Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres (*Mémoires*).
Cambrai (Nord). — Société d'Emulation (*Mémoires*).
Châlons-sur-Marne (Marne). — Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne (*Mémoires*).
Châteaudun (Eure-et-Loir). — Société Dunoise (*Bulletin*).
Chartres (Eure-et-Loir). — Société archéologique d'Eure-et-Loir (*Bulletin*).

Cherbourg (Manche). — Société des Sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg (*Mémoires*).

D

Dijon (Côte-d'Or). — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon (*Mémoires*).

Dunkerque (Nord). — Société Dunkerquoise (*Mémoires*).

E

Evreux (Eure). — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure (*Bulletin*).

G

Glen (Loiret). — Bibliothèque municipale.

H

Havre (Le) (Seine-Inférieure). — Société Havraise d'études diverses (*Recueil de publications*).

L

Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher). — Comité central de la Sologne.

Laon (Aisne). — Société académique (*Bulletin*).

Lyon (Rhône). — Société d'Agriculture, Sciences et Industrie de Lyon (*Annales*).

— Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon (*Mémoires*), au palais des Arts.

M

Mâcon (Saône-et-Loire). — Académie de Mâcon (*Annales*).

Mane (Le) (Sarthe). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département de la Sarthe (*Bulletin*).

Marseille (Bouches-du-Rhône). — Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Marseille (*Mémoires*).

Montpellier (Hérault). — Académie des Sciences et Lettres de Montpellier (*Mémoires*).

Montargis (Loiret). — Bibliothèque municipale.

Montauban (Tarn-et-Garonne). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Montauban (*Recueil*).

N

Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Académie de Stanislas (*Mémoires*).

Nantes (Loire-Inférieure). — Société académique de Nantes (*Annales*).

Narbonne (Aude). — Commission archéologique de Narbonne (*Bulletin*).

Nevers (Nièvre). — Société Nivernaise des Lettres, Sciences et Arts (*Bulletin*).

Nice (Alpes-Maritimes). — Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes (*Annales*).

Niort (Deux-Sèvres). — Société historique et scientifique des Deux-Sèvres (*Mémoires*).

O

Orléans. — Bibliothèque municipale d'Orléans.

— Bibliothèque des archives du département du Loiret.

— Bibliothèque du Lycée d'Orléans.

— Bibliothèque de l'École normale des instituteurs.

— Bibliothèque de l'École normale des institutrices.

— Bibliothèque du Musée Jeanne d'Arc.

— Comice agricole d'Orléans (*Bulletin*).

— Société archéologique et historique de l'Orléanais (*Bulletin et Mémoires*).

— Société d'horticulture d'Orléans (*Bulletin*).

— Société horticole (*Bulletin*).

P

Paris. — Société nationale des Antiquaires de France (*Bulletin*).

— Musée Guimet (*Annales* du).

— Musée Guimet (*Revue de l'histoire des religions*).

— Bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne.

— Comité des Travaux historiques et scientifiques au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (*Bulletin archéologique*).

— Société philomathique de Paris (*Bulletin*).

— Société nationale d'agriculture, 18, rue de Bellechasse (*Bulletin des séances*).

Perpignan (Pyrénées-Orientales). — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales (*Publications*).

Plithiviers. — Bibliothèque municipale.

Poitiers (Vienne). — Société des Antiquaires de l'Ouest (*Bulletin*).

R

Rouen (Seine-Inférieure). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen (*Précis analytique*).

S

Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). — Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo (*Annales*).

Senlis (Oise). — Comité archéologique (*Mémoires*).

Soissons (Aisne). — Société archéologique, historique et scientifique de Soissons (*Bulletin*).

T

Tananarive (Ile de Madagascar). — Académie Malgache (*Bulletin*).

Tours (Indre-et-Loire). — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Indre-et-Loire (*Annales*).

Troyes (Aube). — Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube (*Mémoires*).

V

Valence (Drôme). — Société départementale d'Archéologie de la Drôme (*Bulletin*).

Vannes (Morbihan). — Société polymathique du Morbihan (*Bulletin*).

Versailles (Seine-et-Oise). — Société des Sciences morales, littéraires et artistiques de Seine-et-Oise (*Mémoires*).

Sociétés étrangères de langue française

Grand-Duché de Luxembourg. — Institut Royal Grand-Ducal (*Publications*).

Belgique. — Mons. — Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut (*Mémoires*).

Egypte. — Alexandrie. — Institut Egyptien (*Bulletin*).

LA DISTOMATOSE

ET

CACHEXIE AQUEUSE

PAR M. ANGOT

Membre de la Section d'Agriculture

Séances des 3 et 17 février 1911

L'AGRICULTURE EN 1911

Abaissement de la qualité et de la quantité des récoltes, conservation difficile des fourrages, maladies cryptogamiques de la vigne et de la pomme de terre, retard des préparations du sol, compromission des ensemencements effectués en temps opportun, multiplication désespérante des campagnols, tel était le bilan de l'année 1910, bilan déficitaire et même désastreux résultant de pluies persistantes et d'inondations qui ont donné la forme épizootique à une maladie des ruminants et accru la misère dans les campagnes.

L'émotion ressentie par les cultivateurs, qui connaissent mieux que par ouï-dire les conséquences de cette épizootie, a pénétré dans le public depuis qu'il a appris combien sont élevées les hécatombes de moutons

faites depuis le mois de novembre, combien sont considérables les masses de viandes impropres à l'alimentation et combien sont infimes les prix payés par les bouchers, qui n'ont pas jugé à propos de diminuer le prix de la viande. À ces causes d'inquiétude s'ajoute encore le désagrément de recourir bientôt à des moutons de qualité très inférieure, ceux d'Afrique, pour subvenir à la consommation, car il ne faut guère compter suffire à l'approvisionnement avec des moutons d'origine française ou européenne, la plupart payant un large tribut à la maladie que je vais décrire pour répondre à la demande de plusieurs de nos collègues.

Je vais exposer avec méthode ce qui se rapporte à cette épizootie, j'espère ainsi rendre moins aride un sujet qui n'a pas l'attrait des communications auxquelles vous êtes habitués.

DISTOMATOSE OU CACHEXIE AQUEUSE

GÉNÉRALITÉS

La maladie qui dépeuple nos bergeries est endémique dans les terrains submergés, elle devient épizootique dans les années de grandes pluies et d'inondations ; dans le premier cas, elle fait peu de victimes et peut être considérée comme une maladie de troupeau ; dans le second cas, elle sévit sur un territoire étendu et cause des pertes considérables. Elle est particulière aux ruminants, mais elle atteint surtout le mouton ; on l'observe plus sur les jeunes que sur les adultes, quand elle frappe les bovidés. Le cerf, le daim, le chevreuil.

l'antilope et le dromadaire y sont également accessibles ; le cheval, l'âne et le mulet en sont plus rarement atteints ; le porc, le lièvre et le lapin, celui-ci surtout, en offrent de nombreux exemples ; le kangourou, l'écureuil et l'éléphant n'échappent pas à ses atteintes, ce qui doit être aussi pour d'autres espèces sauvages ; l'homme peut également en être victime.

Elle est connue depuis bien longtemps. Elle a été observée dans des pays relativement septentrionaux, dans des pays tempérés et dans d'autres situés sous l'équateur.

Elle est déterminée par un parasite, mais on a ignoré pendant des siècles comment il s'introduisait dans l'organisme ; on ne connaît ses métamorphoses et son mode de pénétration chez les mammifères que depuis trente-cinq ans environ.

DÉNOMINATIONS

L'ignorance de la nature de la maladie lui a fait donner les noms les plus divers. Elle a reçu des bergers ceux de *Boule*, *Bouteille*, *Bourse*, *Bangon*, *Gama-dure*, *Pourriture*, *Bête pourrie*. Les lésions qu'elle détermine ont fait remplacer ces dénominations par celles de *mal de foie*, *foie duré*, *jaunisse*, auxquelles ont succédé celles de *cachexie ictéro-vermineuse*, *hydrohémie*, *cachexie aqueuse*, *phthisie vermineuse du foie*, etc. Le nom de *distomatose* qu'elle porte aujourd'hui procède de celui de son parasite, le distome.

ÉTIOLOGIE

C'est à l'influence de l'humidité et à la consommation de certaines plantes propres aux sols mouillés ou marécageux que les premiers observateurs ont attribué la

genèse de la pourriture. Deux renonculacées, la *Renoncule flammette* (*Ranunculus flammula*. L.), vulgairement appelée *petite douce*, la *Renoncule Langue* (*Ranunculus Lingua*. L.), vulg. *grande douce*, et une Primulacée, la *Lysimaque Nummulaire* (*Lysimachia nummularia*. L.), vulg. *Nummulaire*, *Nonoyère*, étaient considérées dans nos pays et ceux du Nord comme ayant le fâcheux privilège de la déterminer, cette propriété était attribuée au *Jonc à fleurs obtuses* (*Juncus obtusiflorus*. Ehrh.) dans les pays plus au sud : cette croyance a valu à ces plantes la dénomination générale d'*herbes aux douves*. Une appréciation identique subsiste en Egypte à l'endroit d'une Juncée que les Fellahs appellent *Bisse*, et ils désignent la cachexie aqueuse sous le nom de *Bissa*.

L'étiologie réduite à ces connaissances a fait des prosélytes dans tous les pays, elle a subsisté jusqu'à nos jours, malgré la présence dans le foie des parasites appelés Douves.

C'est Jean de Brie qui, le premier, parle de la Douve dans un ouvrage paru en 1379 : (*Le vray régime et gouvernement des Bergers et Bergères : le Bon Berger*). Le nombre des observateurs qui se sont occupés de cette maladie depuis Jean de Brie est considérable, en voici quelques-uns : Gabucinus (1547) signale des vers du foie ayant la forme d'une graine de courge : Cornelius Gemma (1552) paraît surpris de rencontrer des douves sur le foie : Pecquet (1668) remarque que les douves ne se trouvent que dans le foie des malades : Willius (1674-1675) déclare que le plus grand nombre des bœufs de l'île de Seeland (Danemark) meurent d'une maladie épizootique et présentent dans presque toutes les ramifications de la Veine Porte, et dans les conduits biliaires, une grande quantité de *Vers Cucurbitaires*

(ce nom fut donné aux douves pendant quelque temps) ; P. Borel et Ant. de Heide (1686-1688), Bidloo (1692), Schaffer (1726), Van Swieten (1758), etc., et, à des époques plus rapprochées de nous, Creplin, Rudolphi, Siebold, Finck, etc., signalent la présence des douves dans le foie et la plupart leur attribuent les lésions de cet organe.

Le séjour de ces vers n'a pas toujours été exactement déterminé par ces observateurs : Gabucinus, Willius, Redi et P. Borel croyaient qu'ils habitaient les vaisseaux sanguins ; d'autres leur attribuaient pour *habitat* la substance propre du foie ; mais Bidloo, qui a donné sur ces entozoaires des notions fort exactes sous beaucoup de rapports, déclare ne les avoir jamais rencontrés dans les vaisseaux sanguins, et indique avec précision les conduits biliaires comme leur séjour normal. La question d'habitat des douves fut définitivement tranchée vers le milieu du XVIII^e siècle : le « *Traité des Entozoaires et des maladies vermineuses de l'homme et des animaux domestiques* » de C. Davaine, paru en 1877, éclaire nettement cette question, après avoir collationné la pluralité des travaux parus sur la cachexie aqueuse.

La morphologie du Distome hépatique, *Distomum hepaticum* (Abildgaard), la douve était imparfaitement connue au moment où Davaine fit paraître son savant traité : grâce aux progrès de la microscopie et à la patiente ténacité des chercheurs, le mystère du mode de pénétration du parasite dans l'organisme des vertébrés fut dévoilé quelques années plus tard.

Baillet, en France, Ercolani, en Italie, et Leuckart, en Allemagne, avaient réussi à obtenir l'éclosion d'œufs du distome hépatique et avaient constaté la mort rapide des embryons, — ils ne vivent que quelques jours quand ils sont libres — quand un autre observateur,

Winland, qui avait mis les nouveau-nés dans un aquarium où se trouvaient des petits mollusques, des lymnées, les vit pénétrer dans ces crustacés et y prendre des formes nouvelles. Cette observation, reprise par de nombreux savants et complétée par les expériences d'un vétérinaire anglais, A.-P. Thomas, mirent en lumière les phases de génération alternante subies par le distome et firent connaître les formes sous lesquelles il s'introduit dans l'organisme des mammifères.

Voici, d'une façon sommaire, les particularités des transformations éprouvées par ce parasite.

Les œufs sont fécondés dans l'utérus où ils subissent la segmentation. Pondus et arrivés dans un milieu humide, généralement l'eau, ils développent des embryons tantôt nus, tantôt ciliés, qui s'échappent en soulevant l'opercule fermant l'œuf ; c'est la première phase du développement.

Ces embryons infusoriformes pénètrent dans le corps d'un animal aquatique, ver ou mollusque le plus ordinairement. Ils perdent leurs cils et se transforment en un organisme plus ou moins complexe, sorte de sac muni d'une ventouse (*sac germinatif*, *sac cercarigère*) ou dépourvu de bouche (*Sporocyste*, Van Beneden), ou possédant l'une et l'autre (*Rédie*, Filippi). Ces sacs germinatifs peuvent en engendrer d'autres par fission ou bourgeonnement. Voilà la seconde phase du développement.

Chaque sac germinatif, sporocyste ou rédie, produit à son tour de nouveaux organismes (*cercaires*). Ceux-ci rappellent l'organisation des distomiens adultes : ils en ont les ventouses, mais ils en diffèrent par l'absence des organes génitaux et par la présence, à l'extrémité postérieure de leur corps ovalaire, d'une queue bordée simple ou bifide très mobile. Ils quittent le sac germi-

natif au bout d'un certain temps et, nageant ou rampant, vont à la recherche d'un hôte aquatique animé (mollusque, ver, larve d'insecte, rarement un poisson ou un batracien). Ercolani en a trouvé chez des mollusques terrestres. On a constaté qu'ils pouvaient aussi se fixer à la surface de certaines plantes, et il semble possible qu'ils s'attachent également à la surface des corps inorganiques voisins de leur milieu liquide. Arrivés dans leur nouveau séjour, ils perdent leur appendice caudal, s'enkystent, ébauchent parfois des organes sexuels et, dans cet état de distomien agame, attendent la circonstance qui les portera dans le tube digestif d'un nouvel hôte. C'est la troisième phase du développement.

Que la cercaire ait été déglutie avec les boissons — ce qui se produit quand elle n'a pu s'enkyster — ou qu'elle soit libérée de son kyste par les phénomènes de digestion éprouvés par l'aliment, elle chemine dans l'appareil digestif au moyen des cils vibratiles développés à sa partie antérieure et de sa queue et arrive vers l'organe qui doit être son habitat définitif. Là le distome larvaire acquiert ses organes génitaux et passe à l'état adulte ou d'individu complet. C'est la quatrième phase du développement.

Le rôle important de l'eau dans la succession des métamorphoses spéciales et le mode de développement du distome expliquent pourquoi ce parasite se rencontre surtout chez les vertébrés aquatiques, et, parmi les animaux terrestres, chez ceux qui fréquentent les lieux humides.

Les œufs du distome hépatique ont de 0^m/_m13 à 0^m/_m14 de longueur et de 0^m/_m7 à 0^m/_m9 de largeur ; ils sont légèrement jaunâtres et s'ouvrent par un opercule.

L'embryon est aussi long que l'œuf, il présente sa

plus grande largeur à sa partie antérieure où se trouve une petite éminence qui joue le rôle d'appareil perforateur. Une tache pigmentaire opaque disposée en X, dite tache oculaire, existe un peu au-dessous de l'appareil perforateur. L'embryon est un individu cellulaire parsemé de taches pigmentaires très fines dans sa partie antérieure principalement : c'est une vague ébauche de la Rédie.

Les Rédies peuvent atteindre jusqu'à deux millimètres de longueur ; les cercaires ont de 0^m ^m26 à 0^m ^m28 de longueur sur une largeur de 0^m ^m23 à 0^m ^m24.

Les œufs sont émis pendant la plus grande partie de l'année, chaque distome en donne des quantités considérables. L'embryon ne se forme pas quand l'œuf subit une température inférieure à 20° centigrades, mais sa formation a lieu dans les canaux biliaires ou l'intestin de son hôte et dans l'eau pendant l'été : il quitte l'œuf au bout de trois semaines, quand la température est supérieure à 27°, il n'est libre qu'après cinq ou six semaines si la température du milieu où il se trouve oscille entre 23° à 26°.

Deux lymnées sont les organismes intermédiaires habités par les embryons avant de pénétrer dans celui des mammifères, ce sont le *Lymnea Peregra*, Gm., et le *Lymnea trunculata*, Müll. ; tous deux habitent les eaux douces et ont une coquille très fine et transparente. Ils ont de six à huit millimètres de longueur. On les trouve dans les fossés, les ruisseaux, les bassins, les rigoles des prairies, les mares, etc. : ils aiment à se tenir hors de l'eau, mais dans des endroits humides. Le *Lymnea trunculata* habite les plaines et les montagnes. Pluton en a rencontré dans les Vosges à 1,150 mètres d'altitude, et Moquin-Tendon en a trouvé à 1,200 mètres d'altitude dans les Pyrénées. Les lymnées sont des gas-

téropodes pulmonés, à coquille spirale, mince, luisante, d'un corné pâle, cendré grisâtre, dextre, à spire aiguë composée de cinq à six tours convexes, un peu renflés, le dernier grand et largement ouvert forme à lui seul les deux tiers de la coquille.

Les embryons s'introduisent dans l'appareil respiratoire du crustacé dans lequel ils restent ou gagnent le foie ; chaque lymnée en héberge des quantités. Ils peuvent aussi s'introduire en perçant la coquille au moyen de leur appareil perforateur, alors ils s'enkystent dans les tissus et ne continuent leur évolution que si la lymnée est digérée. Ceux qui ont pénétré dans l'appareil respiratoire modifient leur forme, chacun d'eux se contracte en une masse ovalaire qui grossit rapidement pendant que la tache oculaire se divise et que les cellules germinatives se multiplient pour produire cinq ou huit rédies qui s'échappent par la déchirure du sac maternel.

Chaque rédie est cylindrique et présente pendant un certain temps deux prolongements considérés comme des organes de locomotion, elle possède une bouche que suit un pharynx et un intestin dont le volume se réduit à mesure que les cercaires se développent. Celles-ci sont formées par les cellules qui constituent la plus grande partie du corps de la rédie, leur nombre varie de 15 à 20 et 25. Quoique la rédie ait une organisation élémentaire, elle possède néanmoins deux ganglions nerveux développés auprès du pharynx.

La cercaire rappelle fort peu le distome, elle n'en possède pas le revêtement épineux, elle est munie d'une queue simple ou bifide et n'a que des esquisses d'organes génitaux : son enkystement entraîne la disparition de l'appendice caudal.

Quoique toutes ces transformations aient été suivies

avec beaucoup d'attention, on estime qu'il en est d'autres qui n'ont pu être appréciées, tant les métamorphoses sont difficiles à suivre ; on sait cependant que l'embryon enkysté donne naissance soit à des rédies-filles, soit à des cercaires, que les premières se développent pendant l'été, tandis que les secondes ne se développent que pendant l'automne et le commencement de la saison froide. Ces différentes particularités du développement du distome hépatique favorisent tellement sa multiplication qu'on estime à plus de mille le nombre de cercaires qu'un seul œuf peut produire.

La cercaire introduite dans le tube digestif des mammifères continue son évolution pour arriver à l'état de distome complet ou adulte. Cette transformation, plus lente pour les cercaires agames des sporocytes que pour celles des rédies dont les organes sexuels sont déjà esquissés, s'effectue en l'espace de trois à quatre mois.

Le distome hépatique est un corps blanchâtre, ovale-oblong, plus large et arrondi en avant où il se rétrécit tout à coup et forme une sorte de cou conique : son corps, qui est plat, diminue de largeur en arrière et son tégument est hérissé de piquants qui ont 0^m/₅ de long. Le distome hépatique totalement développé a une largeur de 12 à 13 millimètres et une longueur de 28 à 30 millimètres : ces dimensions sont moindres chez les jeunes, c'est-à-dire chez ceux dont le développement n'est pas achevé. La partie conique ou cou présente l'orifice oral à peu de distance duquel se trouve une ventouse triangulaire dite ventrale. Les distomes possèdent appareil digestif, appareil circulatoire, appareil nerveux et appareil générateur ; le développement considérable de l'appareil générateur, qui est des deux sexes, et celui de l'appareil digestif indiquent leur puis-

sance de reproduction et l'activité de leur consommation en globules du sang, seul élément de leur nourriture.

Un autre distome, le *distome lancéolé* (*distomum lanceolatum*. Mehlis), se rencontre souvent en même temps que le distome hépatique, mais il est plus fréquent dans le Midi. Son évolution n'est pas bien connue quant à présent, on pense qu'il a une planorbe (*Planorbis Marginatus*. ?), pour organisme intermédiaire. Le distome lancéolé se distingue de son congénère par les caractères suivants : corps demi-transparent, plus ou moins taché de brun par les œufs, long de 4 à 9 millimètres, large de 2^m/m2, lancéolé, obtus en arrière, aminci en avant et terminé par la ventouse orale ; tégument lisse ; ventouse ventrale orbiculaire, plus grande que l'orale ; intestin formé de deux branches, droites, simples ; orifices génitaux contigus, placés entre les deux ventouses, etc. Œufs colorés en brun à la maturité, longs de 0 ^m/m 037 au plus. Embryon globuleux, armé d'un aiguillon céphalique, cilié sur la moitié antérieure, mouvements lents. Eclosion dès l'arrivée de l'œuf dans l'intestin de l'hôte mammifère.

Les considérations relatives aux mœurs, aux métamorphoses et à la multiplication des distomes connus sous le nom général de douves expliquent pourquoi la cachexie aqueuse ou distomatose est enzootique dans les contrées humides ou marécageuses (Sologne, Berry, Dombes, Landes, Gâtinais, etc.), et elles font pressentir pourquoi la maladie devient épizootique après des pluies persistantes et des inondations qui ont entraîné les hôtes intermédiaires, les mollusques, en dehors de leur habitat ordinaire, en même temps qu'elles ont disséminé les œufs des distomes et les cercaires sur des grandes étendues.

La pénétration des embryons et des cercaires dans l'organisme d'un mammifère s'effectue par les boissons et les aliments. Les œufs, les embryons et les cercaires contenus dans l'eau sont déglutis avec le liquide : les grands ruminants peuvent avaler des lymnées, mais il est difficile d'admettre que ces mollusques soient avalés par le mouton qui boit en comprimant les lèvres. La contamination est particulièrement active au pâturage où les animaux consomment des plantes sur lesquelles les lymnées ont déposé rédies et cercaires. Les parties élevées des végétaux ne sont pas visitées par les lymnées, elles ne pérégrinent que sur les feuilles basses qui sont humides : or, le mouton tondant l'herbe de très près, on s'explique la fréquence de la distomatose sur ce petit ruminant.

ÉPIZOOTIES

L'histoire des épizooties de cachexie aqueuse met en évidence le cosmopolitisme du distome et fait voir que cette maladie n'est pas spéciale au mouton.

La première épizootie dont il est fait mention est celle qui apparut en Hollande en 1552, et que Gemma appelle *Lues infanda pecoris*.

Frommann, en 1663, 1664 et 1665, observa dans le duché de Cobourg une épizootie qui attaqua les brebis et les moutons de tout âge, les veaux et les génisses jusqu'à l'âge de deux ans, mais point les bœufs et les vaches. « Les lièvres et les cerfs, dans les champs et les forêts, mouraient de cette maladie ». Les chevaux, les chèvres et les cochons en étaient exempts. Des vers existaient dans le foie des bêtes malades ; dans quatre bergeries, composées ensemble de plus de 3.000 moutons, il n'en est pas resté 40.

En 1674, une affection caractérisée par la présence du distome dans le foie fut observée par Willius dans l'île de Seeland ; elle atteignit presque tous les bœufs.

En 1743 et 1744, la cachexie aqueuse enleva presque toutes les bêtes à laine du territoire d'Arles, et, en 1761, tous les moutons de l'Aveyron.

La même année et l'année suivante, la même maladie décima les bêtes ovines du Nord de la France et du bas Boulonnais. Ces années furent remarquables par l'abondance des pluies, surtout en été ; les vallées furent inondées.

En 1809, une grande partie de la France fut ravagée par la pourriture ; dans le Beaujolais, des troupeaux de mérinos périrent sans qu'il restât un seul individu ; le Lyonnais fut également très éprouvé. Les moutons nourris à la bergerie furent en général préservés.

En 1810, 1811, 1812, années marquées par les débordements du Rhône et de ses affluents, la distomatose fit des ravages énormes dans tout le Midi. 300,000 bêtes à laine périrent en 1812 dans le territoire d'Arles, et 90,000 dans les arrondissements de Nîmes et de Montpellier.

En 1816 et 1817, la cachexie aqueuse étendit ses ravages dans presque tous les départements.

Elle régna avec intensité dans l'arrondissement de Béziers, en 1820. En 1829 et 1830, elle exerça ses ravages dans la plupart des localités du département de la Meuse et dans les départements voisins ; non seulement les moutons, mais aussi les bœufs périrent en grand nombre. Dans l'arrondissement de Montmédy, sur 24,000 à 25,000 bêtes à cornes, il en mourut environ 5,000 ; parmi les bêtes à laine, il n'en resta pas la moitié. Certaines communes ont perdu 200 bêtes à cornes et de 1,500 à 1,800 bêtes à laine. Dans l'arron-

dissement de Verdun, sur 20,000 à 21,000 bêtes à cornes, il en mourut 2,200, et sur 50,000 moutons, la cachexie en fit périr près de 20,000.

En 1862, elle fut particulièrement violente en Irlande, où la population ovine subit des pertes considérables (60 pour 100).

En 1853 et 1854, la pourriture régna de nouveau dans la plus grande partie de la France, et principalement dans les départements du Centre ; dans le Berry, le Gâtinais et la Sologne, des cultivateurs ont perdu le quart, le tiers et les trois quarts des animaux composant leurs troupeaux.

Cette année les pertes ne seront pas moindres, et la perte totale subie par la France sera des plus élevées, tant la maladie est généralisée et fait de victimes. Les bovidés et beaucoup d'hôtes de nos bois et de nos plaines succombent également sous ses coups. (Il a été refusé à l'abattoir d'Orléans, où l'on ne conduit que des animaux considérés comme sains, 153 moutons, en décembre 1910, et 115 moutons, en janvier 1911 ; des quantités de foies attaqués par les douves ont été rejetés. Beaucoup de vaches portent des distomes dans le foie. — Communication verbale de M. Pellotier, inspecteur de l'abattoir).

En Angleterre, d'après Simonds, de grandes épidémies de distomatose se sont montrées dans les années 1809, 1816, 1824, 1830, 1853, 1860. Cette année (1910) doit être rangée parmi les plus meurtrières.

En 1873, l'Alsace-Lorraine perdit le tiers de ses moutons, la perte fut estimée à 1,150,000 fr. La Slavonie lui a dû la mortalité de ses bêtes bovines dans la proportion de 40 pour 100. Au Brésil elle fit mourir, en l'espace de huit mois, plus de 100,000 moutons dans le seul district de Tondil.

D'après Hamon et Fischer, la distomatose fait de grands ravages en Egypte après les inondations du Nil, alors que l'on conduit les troupeaux sur les terrains d'où les eaux se sont retirées.

La douve hépatique n'existe pas en Islande, d'après Krabbe, tandis qu'elle est très commune aux îles Féroé ; cette constatation est en relation étroite avec la nature des mollusques de ces pays insulaires.

Je n'ai pas vu la distomatose prendre la forme épi-zootique au Japon par la bonne raison que ce ruminant ne fait pas partie de la faune du Nippon. Mais les troupeaux introduits sur les conseils d'Américains et d'Anglais ont été tués très promptement par des maladies vermineuses. J'ai trouvé le distome hépatique parmi les nombreux parasites offerts par les cadavres des bêtes ovines que j'ai autopsiées. Le Japon, pays humide et riche en rizières, véritables marais que l'on rencontre à des altitudes bien différentes et dont on augmente la fertilité par l'emploi en nature des déjections humaines, réunit les conditions les plus favorables à la multiplication et à la conservation des helminthes.

SYMPTOMES

Les rapports des distomes avec le foie de leur hôte ont fait établir quatre périodes dans l'évolution symptomatologique de la distomatose (Gerlach).

1^{re} période. — Début ou Immigration. — Elle est généralement inaperçue, les lésions produites par les jeunes douves et les cercaires sont trop légères pour causer des troubles fonctionnels appréciables. Quelques observateurs ont cru remarquer qu'elle coïncidait avec une tendance à l'embonpoint provoquée par la suractivité fonctionnelle du foie consécutive à l'irritation cau-

sée par l'arrivée des jeunes distomes. Un zootechnicien de talent, Backewel, aurait mis cette observation à profit en engraisant rapidement les sujets présentant une exagération des fonctions digestives pour les livrer à la boucherie dans un délai aussi bref que possible.

Des cas de morts subites dues à des apoplexies cérébrales, rapportés à des embolies distomiennes, ont été constatés pendant cette période. Sa durée varie de quatre à douze ou treize semaines, elle semble influencée par l'état des animaux et par le nombre des parasites qui ont abordé le foie.

2^e période. — Etat ou Anémie. — Elle s'observe généralement pendant les mois de novembre, décembre et janvier. Les malades accusent de la lenteur dans les mouvements et moins de force, ils réagissent peu pour retirer la jambe que l'on saisit : la peau est plus pâle, cette atténuation de coloration est surtout sensible au bout du nez, à la face interne des oreilles et sur la muqueuse de l'œil qui est moins riche en arborisations vasculaires.

Ces symptômes, peu sensibles tout d'abord, ne tardent pas à s'accuser davantage : la peau et les muqueuses prennent une teinte jaunâtre sur fond blanc mat : la peau devient plus souple, des régions s'empâtent, des œdèmes légers se manifestent, la conjonctive s'infiltré et forme un bourrelet circulaire blanc jaunâtre sur lequel on ne perçoit plus les divisions vasculaires, la pression de l'œil met ce dernier symptôme en évidence, il constitue ce que les bouchers appellent *œil gras*. La laine devient sèche, cassante, elle tombe par places ou s'arrache facilement. La respiration s'accélère, la fièvre peut être très accusée : ces deux symptômes manquent quelquefois. Les selles sont normales, mais elles renferment un grand nombre d'œufs de dis-

tomes dès que cette période est bien accusée. La palpation et l'auscultation révèlent un épanchement liquide dans le péritoine (ascite). La mort par apoplexie est assez fréquente. La durée de cette période est également variable, elle dépasse rarement trois mois : elle peut être considérablement abrégée, lorsque les distomes sont très abondants.

3^e période. — *Déclin ou Amaigrissement.* — L'amaigrissement, peu marqué à la fin de la période précédente, progresse avec rapidité. La peau et les muqueuses perdent la teinte jaunâtre et deviennent blanches. La courbe de la température rectale est d'une grande irrégularité par suite des maxima et des minima qu'elle présente à toute heure. Les malades sont abattus, paresseux, inertes ; la pression de la colonne vertébrale les fait choir. Les mères n'ont plus de lait ou ne donnent qu'un lait séreux non nutritif ; les agneaux sont chétifs et meurent si on ne leur donne pas d'autre nourrice. Les urines et la défécation sont normales le plus souvent, mais la diarrhée peut survenir : les excréments renferment des œufs de douves en quantité. Les œdèmes augmentent et se localisent dans les parties déclives, ils se dissipent par la marche et reparaissent avec le repos. L'œdème, qui a valu à la maladie les noms de *boule, bouteille, bourse, bangon, gamadure*, etc., se manifeste entre les branches de la mâchoire inférieure et peut s'étendre sur les joues, la région parotidienne, le cou, il se forme pendant que l'animal a la tête baissée ; il n'est pas rare de le voir manquer chez les sujets adultes. L'amaigrissement progresse même quand l'appétit est conservé et que les aliments sont abondants et de bonne qualité. Cette période dure trois semaines environ.

4^e période. — *Guérison (?) ou Émigration des distomes.*

-- Bien que la mort soit la terminaison habituelle de la troisième période, on enregistre cependant des cas exceptionnels de survie : l'état de misère s'atténue, les animaux reprennent de la vigueur et, manifestent les apparences de la santé. Cette progression, heureuse et rare, a une durée excessivement variable ; elle se serait produite au bout de quelques semaines dans des circonstances exceptionnelles, elle ne se serait accusée qu'après des mois et même une année dans les cas ordinaires, et A.-P. Thomas, qui a vu la cachexie si souvent, en Angleterre, cite un exemple où la guérison n'aurait été constatée qu'au bout de six ans. Ces exemples de guérison apparente — car le foie ne récupère jamais son intégrité histologique et son intégrité physiologique, les lésions dont il est le siège sont trop graves pour qu'il en soit autrement — seraient le fait, d'après Perroncito, de l'évacuation du foie par les distomes, évacuation qui se produirait chez des sujets vigoureux peu infectés, soumis à une hygiène parfaitement comprise.

Le revêtement épineux du distome hépatique est considéré comme un obstacle à l'élimination de ce parasite, cela peut être vrai pour les distomes pleins de vie, mais il n'en est plus ainsi pour ceux qui sont morts et, probablement aussi, pour ceux dont la vitalité est atteinte par une médication appropriée ; c'est du moins ce qu'il m'a été donné d'observer dans des expériences récentes trop peu nombreuses pour me permettre d'être affirmatif. J'ai trouvé des douves entières ou en décomposition dans les excréments des sujets d'expérience, et j'ai constaté que le ramollissement du revêtement épineux des parasites morts ne s'opposait plus à leur glissement à la surface des muqueuses.

Les symptômes, chez le bœuf, sont assez semblables

à ceux du mouton ; la sécheresse de la peau qui devient adhérente aux tissus sous-jacents, le hérissement des poils qui deviennent ternes, la rareté ou l'absence de la rumination, l'appétit capricieux, la réaction acide des urines et des alternatives de constipation et de diarrhée sont les particularités symptomatologiques offertes par les bovidés. Les symptômes inquiétants apparaissent tardivement. La mort serait la terminaison ordinaire, d'après Wegel, tandis qu'elle serait une exception d'après le plus grand nombre des auteurs. Dans tous les cas, les lésions hépatiques subsistent toujours et ne peuvent être constatées qu'à l'autopsie.

DURÉE

La durée de la distomatose n'excède pas six mois, mais elle est considérablement diminuée quand la maladie revêt la forme épizootique et que l'humidité est excessive. Elle peut déterminer des morts subites par apoplexie cérébrale ou par des troubles fonctionnels causés par une invasion massive des parasites.

Complications. — L'hépatite peut causer la mort en l'espace de dix à douze jours. Léopold Trasbot a vu l'ictère produire la mort rapide de moutons encore gras prêts à être livrés à la boucherie ; cette observation s'est vérifiée cette année.

L'état de consommation de l'organisme prédispose à d'autres complications : celles dues aux entozoaires et aux parasites de la peau sont les plus fréquentes. d'autres, plus rares, résultent de la pénétration des parasites dans le torrent sanguin, celles de nature bacillaire favorisées par l'état de misère physiologique sont également assez fréquentes.

DIAGNOSTIC

Le diagnostic de la distomatose, facile quand la maladie est à sa deuxième période, n'offre pas de difficultés non plus lorsqu'il repose sur des recherches nécropsiques ; il n'en est plus de même quand la maladie débute et que les commémoratifs font défaut, alors le microscope est nécessaire pour découvrir les œufs de distomes contenus dans les fèces. La faiblesse musculaire précède toujours les symptômes, elle constitue une base de diagnostic suffisante pour les personnes habituées à manier les moutons.

Les œufs ne se rencontrent pas dans toutes les préparations microscopiques, alors même que les malades possèdent une centaine et plus de distomes : il faut donc poursuivre les recherches et ne pas se prononcer après avoir examiné quelques préparations. Il n'y a pas de relation entre le nombre des œufs trouvés sous le microscope et le nombre des parasites. Brusafiero estime cependant qu'on peut trouver de un à treize œufs quand le sujet possède une centaine de douves : ce nombre atteindrait le chiffre de trente si les parasites sont en quantité. Bunck évalue de 1,000 à 3,000 le nombre des œufs que 500 grammes d'excréments peuvent renfermer. Ces données ne sont que des possibilités, il tombe sous le sens que le nombre des œufs est subordonné à celui des distomes dont le développement est complet et que leur apport dans l'intestin est influencé par l'activité ou le ralentissement de la sécrétion biliaire et l'état de vacuité ou de plénitude des organes digestifs. Des grossissements de 70 à 90 diamètres mettent nettement les œufs en évidence.

On a dit que les moutons atteints de distomatose se

distinguaient par une teinte jaunâtre du dessous des yeux de ceux atteints de cachexie due à toute autre cause ; que l'œdème connu sous le nom de *bouteille* n'existait que dans la distomatose ; que les moutons dont le foie est douvé étaient surexcités, alors que les autres cachectiques étaient calmes ; que ceux-ci refusaient la nourriture, tandis que ceux portant des distomes conservaient leur appétit : ce sont là des indices de peu de valeur et trop inconstants pour autoriser le diagnostic qui ne doit être établi qu'après examen microscopique, dans les cas embarrassants.

Les œufs du distome lancéolé ne se rencontrent que par exception, ce parasite étant généralement rare dans nos pays. Il est fréquent sur le mouton, cette année, m'a déclaré M. Pellotier, inspecteur de l'abattoir d'Orléans, mais il manquerait sur les grands ruminants.

, PRONOSTIC

La mort, terminaison ordinaire de la distomatose, rend le pronostic grave. Mais le pronostic ne doit pas seulement être envisagé quant à la maladie elle-même, il doit aussi être établi sur les conséquences que la mortalité exerce sur la richesse. La distomatose cause peu de morts dans le rayon restreint où elle sévit, quand elle est endémique, c'est une maladie de troupeau le plus souvent, elle n'influence donc que quelques fortunes privées : mais, quand elle est épizootique, sa mortalité effrayante entraîne un fléchissement de la fortune publique, après avoir multiplié la ruine des agriculteurs et paralysé le commerce. Ce qui s'est passé en Angleterre, de 1830 à 1832, donne une idée des désastres qu'une épizootie de distomatose peut causer. En 1830, elle fit disparaître 2,000,000 de moutons ; en 1831 et pendant une partie de 1832, 5,000 moutons en moyenne

furent vendus à vil prix sur les marchés, chaque semaine, un grand nombre d'agriculteurs furent ruinés et les finances nationales fléchirent dans de très sensibles proportions ; les conséquences de cette épizootie se firent sentir pendant plusieurs années. Le nombre considérable des moutons disparus en France depuis l'apparition de l'épizootie actuelle qui peut subsister cette année encore et les prix infimes auxquels les bêtes trouvent preneur (5 fr., 3 fr., 2 fr., m'ont dit des bouchers), éveillent des craintes très vives sur la situation faite à la fortune privée et à la fortune publique, par cette année positivement calamiteuse.

ANATOMIE PATHOLOGIQUE

J'abuserais de vos instants si j'entrais dans le détail des lésions nécroscopiques, permettez-moi donc de me limiter à celles qui expliquent la gravité et la mortalité de la distomatose.

1^{re} période. — Le cadavre ne présente guère que les lésions de l'hépatite traumatique, auxquelles s'ajoutent quelquefois des lésions cérébrales.

2^e période. — Les lésions du foie sont plus accentuées, l'inflammation des ganglions abdominaux, des lésions pulmonaires, bronchiques et péritonéales les accompagnent le plus souvent ; les séreuses sont le siège d'épanchements et des œdèmes distendent le tissu conjonctif ; des foyers hémorragiques existent sur le foie, autour des douves ; le foie a augmenté de volume et ressemble à un bloc de porphyre ; des distomes y adhèrent, ils sont de taille et d'âge différents, leur nombre est très variable, ils obturent plus ou moins les canaux biliaires dont la muqueuse est tuméfiée, injectée, parsemée de taches ecchymotiques ; la vésicule

biliaire contient des œufs des parasites, mais les distomes y font défaut ; la veine porte et ses ramifications peuvent présenter des thrombus. Les douves contiennent des globules sanguins et des leucocytes, mais pas de cellules hépatiques. Les parasites adultes sont en nombre moindre que les jeunes.

3^e période. — Les tissus sont infiltrés de sérosité et leur décoloration est frappante ; les plèvres et le péritoine contiennent des épanchements séreux ; le tissu pulmonaire est splénisé par places et présente des foyers hémorragiques. Le foie est déformé, hémorragique, son tissu crie sous le scalpel, sa coupe a l'aspect d'une éponge par suite de la destruction du tissu due aux abcès développés autour des distomes ; cette destruction peut s'étendre à des vaisseaux qui sont obstrués par des caillots développés par des phlébites. L'effraction des vaisseaux peut avoir livré passage à des distomes que l'on retrouve dans des organes éloignés (Rivolta, Mégnin, Schell, Hedley en ont trouvé dans les poumons du cheval ; Morot, de Troyes, en a vu dans le cœur, chez des ruminants ; Drosse en a rencontré sous la peau du ventre ; Hertwig, dans les muscles du larynx et dans la partie charnue du diaphragme, chez le porc. Chez l'homme, Geskier en a découvert à la plante du pied ; Harris, à la nuque ; Fox, derrière l'oreille ; Dionis, dans l'hypochondre droit). Les canaux et les canalicules biliaires sont dilatés, bosselés et farcis de distomes de toute taille, les adultes prédominent, ils sont entourés d'une bouillie vert-brunâtre ; la vésicule biliaire contient des distomes adultes flottant dans un liquide noir verdâtre sale ; des incrustations calcaires, d'étendue variable, sont développées à la surface de la muqueuse des canaux biliaires qui peuvent aussi être cartilagineux.

Le nombre des distomes greffés après le foie est souvent énorme. Dupuis, de Toulouse, en a compté plus de mille.

1^{re} période. — Les distomes ont disparu, mais les lésions du foie subsistent toujours, quelle qu'ait été la période où les douves l'ont abandonné.

Nota. — Le distome lancéolé produit des lésions moins graves que le distome hépatique ; sa petite taille et l'absence de piquants lui permettent d'atteindre les plus étroits canalicules biliaires.

NATURE DE LA MALADIE

Bien que les détails dans lesquels je suis entré aient démontré que la distomatose est l'œuvre d'un parasite et qu'elle est, par conséquent, de nature parasitaire, je ne peux me dispenser de jeter un coup d'œil sur une opinion qui insinue qu'elle est de nature bacillaire. Cette opinion émise avec réserve par son auteur, à Paris, a été reproduite avec moins d'hésitation dans nos feuilles publiques locales, il y a quelques jours. Elle a été invoquée pour expliquer la mortalité énorme causée par l'épizootie actuelle, le peu de durée de la maladie et ses manifestations sur des espèces animales n'appartenant pas aux ovins ; elle a été complétée par l'annonce « *dans un temps prochain d'une vaccination possible et EFFICACE CONTRE LES DIFFÉRENTES AFFECTIONS MICROBIENNES qui déciment les troupeaux de la Beauce et de la Sologne* ».

Ces citations ne me paraissent pas devoir rester sans réponse.

La réponse à la première citation est fournie par les relations sur la distomatose (voir l'énumération des épizooties), elles signalent la rapidité de sa marche, sa

mortalité grande et son extension à des espèces autres que les ovins, dans la plupart des épizooties ; ce qui est constaté, cette année, n'est donc que la répétition de ce qui a été constaté à d'autres époques.

La deuxième citation, l'annonce « *d'un vaccin possible et EFFICACE CONTRE LES DIVERSES AFFECTIONS MICROBIENNES des moutons de la Beauce et de la So-logne* », n'est pas à discuter : le simple exposé des lois qui régissent les vaccins, leur obtention et leurs effets, donnent la réponse que cette annonce comporte.

La technique de la recherche et de la préparation des vaccins, instituée par Pasteur et les savants qui se sont inspirés de ses travaux, a produit des découvertes tellement merveilleuses qu'il y a lieu d'espérer la conquête de vaccins nouveaux, même insoupçonnés. Mais l'illustre savant et ses disciples ont reconnu qu'il était au-dessus du pouvoir de l'homme de produire un vaccin susceptible d'être opposé à plusieurs maladies, et ils ont posé les principes que voici, après avoir saisi les lois naturelles qui régissent les vaccins et leurs effets : Chaque maladie microbienne possède, en elle-même, son vaccin ; un vaccin ne peut être opposé avec fruit qu'à la maladie d'où il procède. Or, ces principes ou lois n'ont jamais été mis en défaut dans les travaux qu'ils ont dirigés, ni dans les contrôles nombreux et méticuleux dont ces travaux ont été l'objet ; aussi l'annonce d'un vaccin, qui serait une panacée, provoque-t-elle l'incrédulité tout au moins.

Maintenant, que faut-il penser de la nature bacillaire de la distomatose ?

La présence d'un organisme très élémentaire, désigné sous le nom général de microbe, mais que qualifie mieux le mot bacille, est la caractéristique des maladies virulentes ou infectieuses. Chaque maladie infectieuse a

son bacille. Chaque bacille a ses caractères propres et n'existe que dans la maladie dont il est l'agent ; quelle que soit la porte d'entrée d'un bacille dans un organisme sain, il développe la maladie d'où il procède. Ces **considérations générales** devaient être rappelées avant de répondre à la question posée.

On rencontre souvent, dans les liquides des sujets morts de la distomatose, des bacilles qui appartiennent à des affections diverses ; mais il n'est pas rare de n'en point rencontrer. Cette variabilité et cette inconstance sont donc contraires à ce qui caractérise les maladies bacillaires, et je me permets de croire que leur inoculation ne serait suivie ni de l'enfentement des distomes ni du cortège symptomatologique dû à la présence de ces parasites.

Le petit nombre des partisans de la nature bacillaire de la distomatose ont basé leur opinion sur la présence assez fréquente du bacille Priesz-Nocard dont ils se servent aussi pour expliquer la mortalité. Ce bacille, qui est celui de la suppuration, se rencontre dans des manifestations morbides différentes : l'acnée contagieuse et la lymphangite ulcéreuse du cheval, la pseudo-tuberculose du mouton et d'autres encore dont le processus morbide n'est pas toujours lié à l'existence de parasites entozoaires. Que les foyers de suppuration développés par les distomes le recèlent, cela n'a rien qui puisse surprendre, comme cela explique aussi pourquoi il manque ou est remplacé par d'autres, quand les lésions sont d'un autre ordre que celles qui impliquent son existence. Donc l'opinion sur la nature parasitaire de la distomatose, admise par les savants les plus qualifiés de France et de l'étranger, n'est pas ébranlée par l'hypothèse qui vient de naître.

L'organisme du mouton, naturellement peu résistant

aux causes morbides, est d'ailleurs une proie toute désignée aux maladies parasitaires et aux maladies microbiennes d'origine intestinale, quand la distomatose l'a acheminé vers cet état pathognomonique, la cachexie. Il ne possède plus sa défense antitoxique naturelle que l'on sait être faible, il fléchit de plus en plus dans sa résistance, et est d'autant plus facilement atteint d'une affection bacillaire que ses parasites, les douves et leurs larves, sont d'excellents semeurs d'agents microbiens qu'elles ont rencontrés dans leur parcours intestinal. Les globules du sang, pâture des distomes, se raréfient à mesure que la maladie progresse et ses éléments tendent à se séparer ; ces signes s'accusent d'autant plus vite que l'invasion des parasites est plus massive ; dans ce cas, les causes morbides étrangères s'ajoutent à la maladie avec d'autant plus de sûreté que l'organisme se trouve privé brusquement de sa résistance naturelle ; dans les cas lents, cette adjonction morbide est moins prompte ou peut manquer.

Normalement, le sang du mouton n'est pas très riche en globules ; de là sans doute son peu de résistance naturelle, et de là certainement la rapidité de la progression de l'état cachectique. Des recherches sur la numération des globules m'ont donné les moyennes ci-après qui montrent combien est rapide le développement de la cachexie et combien sont profondes les modifications éprouvées par le sang.

Distomatose, 1 ^{re} période	}	Globules rouges (hématies)	2.066 060
bon état d'embonpoint.		Globules blancs (leucocythos) .	14.725
Distomatose, 2 ^e période	}	Globules rouges (hématies)	821.560
amaigrissement déjà sensible		Globules blancs (leucocythos) .	29.047

La consommation des globules du sang par les douves réduit ce liquide à son sérum ; il devient donc

un liquide de culture type où les bacilles introduits accidentellement vivent, prolifèrent et activent la terminaison d'une maladie déjà mortelle par elle-même. Donc, une maladie bacillaire est, dans la distomatose, un accident facilité par la raréfaction des globules rouges et la leucocythémie en résulte. La distomatose n'est donc pas de nature microbienne ; c'est une maladie parasitaire dont l'élément, le distome, ouvre la porte à des complications variées comprenant des maladies bacillaires dont il peut être l'introducteur.

TRAITEMENT

L'ignorance de la nature de la maladie a fait concevoir des moyens de traitement nombreux et inefficaces qui ont dépassé souvent les limites de la raison.

Des procédés thérapeutiques mieux conçus ont été établis, quand on comprit que la maladie était l'œuvre des douves. Ils procédèrent de cette idée : opposer au distome, qui est un entozoaire, des produits médicamenteux ayant une action certaine sur ces parasites ; dès lors, la plupart des anthelminthiques entrèrent dans la composition de préparations susceptibles de tuer ou de paralyser les vers. J'emploie le mot « préparations », parce que les parasitocides étaient associés à des purgatifs pour hâter l'expulsion des douves ou à des reconstituants pour donner à l'économie la force de retarder l'anémie. Bon nombre de ces préparations n'ont point mérité les louanges annoncées par leurs inventeurs, mais d'autres ont donné des résultats assez heureux ; elles doivent être connues afin de mettre les cultivateurs, que le malheur rend confiants, à l'abri de l'exploitation que ne cessent d'entreprendre des marchands de drogues soi-disant merveilleuses.

Formule de Rey modifiée par Delafond :

Farine de blé non blutée.....	1 kilogramme.
— d'avoine.	2 —
— d'orge.	1 —
Sulfate de fer pulvérisée.....	} a a..... 30 grammes.
Carbonate de soude pulvérisée }	
Chlorure de sodium (sel marin).....	200 —

Faire une pâte avec quantité d'eau suffisante ; laisser fermenter ; cuire au four. 250 grammes matin et soir à chaque mouton.

Ce pain médicamenteux et nutritif produit, après 10 ou 15 jours, une amélioration notable des bêtes dont l'état cachectique n'est pas trop avancé. Il est probable que ce traitement eût donné des résultats meilleurs si le sulfate de fer et le carbonate de soude, qui sont incompatibles, ne s'y trouvaient pas associés.

Formules Haubner :

1°	{	Sulfate de fer pulvérisé.....	60 grammes.	}	Pour 100 bêtes.	
		Rhizome d'acore pulvérisé.....	500 —			
		Avoine aplatie.	} a a.....			20 litres
		Drèche torréfiée.....				
2°	{	Sulfate de fer pulvérisé.....	60 grammes.	}	Pour 100 bêtes.	
		Baies de genévrier pulvérisées }	} a a.....			1.000 —
		Gentiane pulvérisée.....				
		Blé écrasé	40 litres.			

Veith préconise le mélange suivant :

Poudre d'écorce de chêne	} a a..... 1.000 grammes.
— de rhizome d'acore.....	
— de gentiane.....	
— de baies de genévrier.....	
Sulfate de fer pulvérisé.....	500 —
Chlorure de Sodium pulvérisé.....	4 à 5 kilogrammes.

Une cuillerée à soupe par tête, tous les deux ou trois jours.

Voici les propriétés des substances médicamenteuses entrant dans ces préparations :

Le *sulfate de fer* augmente la proportion des globules rouges et rend le sang plus plastique, c'est un reconstituant. - - Le *carbonate de soude* augmente la sécré-

tion biliaire et les urines et facilite la résorption des épanchements ; il pourrait être remplacé par le *carbonate d'ammoniaque* qui jouit des mêmes propriétés, stimule le système nerveux et excite l'appétit. — Le *rhizome d'acore* excite les fonctions de l'estomac et de l'intestin. — Les *baies de genévrier* sont toniques, excitantes et provoquent des urines abondantes. — Le *chlorure de sodium* (sel marin, sel de cuisine) réveille l'appétit, active les digestions et possède une action spéciale sur les œufs et les embryons de distome ; il en sera question à l'article Prophylaxie.

La valeur des animaux ne permet pas l'emploi de médicaments d'un prix élevé, il ne faut employer ceux dont l'activité est bien reconnue que pour des sujets d'élite, après assentiment du propriétaire.

L'usage des préparations ci-dessus doit être complété par un régime comprenant des aliments de bonne qualité : foin choisi, grains écrasés, drêche torréfiée, tourteaux, son frais et peu bluté, gousses de légumineuses cuites, féveroles et maïs concassés, paille de froment bien saine, hachée et cuite. Les aliments verts sont proscrits.

En Allemagne, les fourrages et les graines de lupin sont l'objet d'une préférence marquée malgré leurs inconvénients. Le lupin, les graines surtout, contiennent un poison, la lupinotoxine, dont l'action sur le foie détermine une hépatite qui se traduit par une jaunisse intense, si la ration est abondante ou un peu prolongée : si à l'hépatite provoquée par les distomes s'ajoute celle déterminée par le régime, la maladie acquiert une gravité dont les suites sont invariablement funestes et prompts. Les Allemands conseillent de ne pas dépasser une dose journalière de quarante centigrammes de graines de lupin par jour et par mouton adulte.

PROPHYLAXIE

Les moyens de traitement qui viennent d'être indiqués appartiennent plutôt à la prophylaxie qu'à la thérapeutique, la distomatose étant considérée au-dessus des ressources médicamenteuses, mais ils ralentissent l'état cachectique, facilitent un certain embonpoint et permettent des ventes moins déficitaires.

La distomatose est une maladie évitable. Les troupeaux peuvent en être préservés par une série de moyens que l'on peut réunir en trois groupes.

A. — *Destruction des parasites dans les pâturages.*

— a) Le chlorure de sodium est funeste aux embryons et aux cercaires. Perroncito, qui a suivi de très près son action sur les formes larvaires de la douve, a constaté que celles incluses dans la *Lymnea palustris* étaient tuées en 3 à 5 minutes par une solution à deux pour cent ; qu'elles se roulaient sur elles-mêmes et mouraient en 20 à 30 minutes, si la solution était à un pour cent ; qu'elles étaient tuées en 20 à 22 heures, si la solution n'était qu'à 0 gr. 25 pour cent. Répandre du sel marin de temps à autre sur les pâturages peut amener la disparition des larves de douves.

b) Un mélange de sel marin et de chaux vive à parties égales est beaucoup plus efficace, les douves, leurs larves et les lymnées ne résistent pas à son action.

c) L'eau de chaux a un effet à peu près identique ; elle peut être employée en arrosages.

d) Le drainage assainissant les sols mouillés est funeste à ces parasites ; ils ne peuvent vivre sur les sols secs.

B. — *Destruction des parasites dans l'intestin.* —

e) Humecter les fourrages avec une solution de sel marin ; placer des cristaux de sel gemme dans les râle-

liers ; ajouter 7 ou 8 grammes de sel marin en poudre à 250 grammes d'avoine aplatie, par sujet et par jour. Thomas, vétérinaire anglais auquel on doit des études remarquables sur la distomatose, a reconnu que ce mélange détruisait les cercaires introduits avec les aliments et stimulait les fonctions digestives et d'assimilation.

f) Les préparations médicamenteuses contenant du sel marin, indiquées à l'article traitement, sont à recommander.

g) Léopold Trasbot s'est beaucoup occupé de la distomatose que l'on sait être endémique en Sologne, pays d'où il était originaire, et a préconisé des moyens préventifs faciles à employer, il les avait résumés dans cette note : « Les branches de chêne, orme, charme, etc., coupées au mois de juillet ou d'août et séchées avec leurs feuilles (feuillards), données à la bergerie avant la sortie pour le pâturage, constituent un excellent moyen préventif. Celles de genévrier et de tous les arbres aromatiques sont également utiles. Les bourgeons de pin maritime séchés et mélangés au son sont réellement curatifs. J'ai obtenu maintes fois, en Sologne, des avantages remarquables de ces divers traitements ».

C. — *Moyens d'éviter la contamination.* — h) Ne pas mettre au pâturage pendant les mois d'été, d'automne et le commencement de l'hiver quand les pluies sont abondantes, la température et l'excès d'humidité étant favorables à l'éclosion et à la multiplication des larves de distome ; procéder de même pendant le mois de novembre et une partie de décembre, les premières gelées n'ayant aucune action sur les cercaires. Cette recommandation est également applicable au printemps qui suit une année pluvieuse.

i) La mise au pâturage ne doit pas avoir lieu par les temps brumeux ni quand les plantes sont couvertes de rosée.

j) Emigrer vers les pâturages secs ; conserver à l'étable si l'émigration ne peut avoir lieu.

l) L'alimentation doit être de bonne qualité, — il en a été question au traitement. Les aliments mal conservés doivent être sévèrement exclus. Les boissons doivent être très modérées et légèrement salées ; l'eau de puits de bonne qualité doit seule être employée ; les eaux de qualité douteuse doivent être bouillies. Les boissons sont inutiles aux animaux qui consomment des plantes vertes.

m) Les bergeries seront tenues dans un état de propreté remarquable. Les fumiers seront enlevés plusieurs fois par semaine, ils devront l'être chaque jour et seront brûlés si des cas de distomatose ont été constatés ; les bêtes seront surveillées de très près pour extraire au plus tôt tout sujet malade ou suspect.

n) Les malades devront être abattus. Le foie, les intestins et les excréments seront brûlés et non enfouis, afin d'éviter la dissémination des œufs et des larves par les rats et les carnassiers ; le transport de ces débris cadavériques devra être effectué avec attention.

o) Les pâturages seront entourés de grillages pour s'opposer à la pénétration des lièvres et des lapins dont les excréments contiennent souvent des œufs de distomes ; les amas de crottes seront brûlés ou saupoudrés de chaux et bien remués ; la destruction ou l'éloignement des lièvres et des lapins restés dans l'enclos est de rigueur.

p) Surveiller les bêtes à la pâture pour éviter leur groupement qui les incite à tondre l'herbe de plus près.

q) Ces précautions devront être appliquées avec soin

aux agneaux, aux antenais et aux mères qui sont plus accessibles à la distomatose que les adultes.

NOTA

La police sanitaire des animaux ne comporte aucune indication sur la distomatose. Mais le service de l'inspection des viandes alimentaires doit refuser et détruire les foies porteurs de d'ouves : la viande n'est acceptable que si des maladies ne compliquent pas la distomatose et si les animaux sont dans un certain état d'embonpoint, mais elle est de qualité inférieure, elle donne des mauvais rôtis et des bouillons sans saveur et peu nutritifs.

J'aurais été heureux de compléter ces notes de pathologie par la communication d'un moyen thérapeutique que j'ai expérimenté, mais les résultats, pour si encourageants qu'ils soient, doivent être répétés et contrôlés : en médecine, il ne faut pas parler à la légère.

RAPPORT

SUR LE MÉMOIRE DE M. ANGOT

INTITULÉ :

LA CACHEXIE AQUEUSE PAR DISTOMATOSE

PAR M. ANDRÉ CALLIER

Membre de la Section d'Agriculture

Séance du 20 octobre 1911

L'épizootie de cachexie aqueuse par distomatose, qui fit l'an passé tant de bruit et si mauvaise besogne, avait pris soudain, dès le mois de novembre, le caractère de calamité. Le Gâtinais, la Nièvre, le Berry et la Sologne, pour ne parler que des régions qui nous touchent de plus près, furent décimés. Les bêtes ovines, les bovins, les porcs eux-mêmes payèrent leur tribut au mal qui atteignit la fortune privée et la fortune publique, causant, comme on l'a dit très justement, « un véritable désastre économique ».

Les pouvoirs publics s'émurent, les hommes politiques bien intentionnés parlèrent de subventions, certains professionnels du bétail ne firent pas, dit-on, mentir le proverbe : « A quelques-uns, malheur est bon. » Le cultivateur, gravement atteint dans ses intérêts, supporta ce nouveau coup avec sa patience coutumière, et essaya de se tirer d'affaire de son mieux.

Les savants l'y aidèrent d'ailleurs de toute leur science et de tout leur dévouement : l'épizootie fut vite reconnue comme une réédition de celle de 1853, ses causes étudiées sous tous les aspects ; des essais furent tentés pour trouver l'agent destructeur du distome ; les meilleurs conseils indiquèrent les moyens les plus capables de prévenir le retour du mal et de l'atténuer.

Nous aurions été surpris de ne pas voir au premier rang des défenseurs de l'agriculture notre dévoué collègue, M. Angot, qui nous a présenté, sur la question, un travail des plus complets qui me vaut, ce soir, la tâche un peu lourde de rapporteur.

Son étude, sous les titres divers qui la composent, se divise en réalité en deux parties bien distinctes :

La première, toute historique et scientifique, résume les découvertes successives des observateurs qui, depuis Jean de Brie jusqu'à nos jours, se sont occupés de la cachexie, et consignées dans les remarquables travaux de Davaine, de Leuckart et de Thomas, pour ne parler que des plus célèbres ;

La seconde, découlant en partie des données expérimentales de la première, s'occupe de la Prophylaxie et de la Thérapeutique.

Le Mémoire débute par d'intéressantes généralités où nous apprenons, non sans effroi, que pour être particulier aux ruminants, le mal n'en peut pas moins atteindre l'homme lui-même, et notre collègue n'a pas craint de nous effrayer, en nous citant des cas d'abcès périphériques de douves, à la plante des pieds, à la nuque, derrière l'oreille et dans la région de l'hypocondre droit.

La Cachexie est due à un parasite, Plathelminthe du

groupe des Trématodes, le Distome, ce qui lui a valu son appellation définitive de *Distomatose*, après tant d'autres dénominations erronées, dues à l'ignorance du mal, et rappelant soit ses effets physiologiques sur les animaux, soit sa cause supposée ou apparente.

Longtemps elle fut à tort attribuée à l'ingestion de certaines plantes surnommées « herbes à douves ».

Cette question de l'origine de la maladie amène l'auteur à étudier la valeur d'une théorie nouvelle qui voudrait opposer à la cause parasitaire la cause bacillaire. Il le fait avec cette franchise un peu rude que vous connaissez, qui fait prendre parfois à la discussion l'allure d'un combat, où nous voyons l'adversaire serré de près par les arguments d'une dialectique sans pitié.

Il ne saurait appartenir au profane que je suis de prendre part à ce tournoi scientifique ; je laisse ce soin à d'autres plus qualifiés. Qu'il me soit permis seulement de constater combien paraît conforme au bon sens cette conclusion de notre collègue : « Que le bacille de la suppuration a sa place tout indiquée dans les
« lésions produites par les douves, véritables semeuses
« d'agents microbiens rencontrés dans leur parcours
« intestinal, et que l'action morbide de ce bacille est
« d'autant plus rapide qu'il agit dans un organisme
« privé de toute résistance ; que la maladie bacillaire
« ne saurait donc être qu'une conséquence de la ma-
« ladie parasitaire ».

Endémique, dans certaines régions naturellement humides, mais alors sans gravité particulière, la distomatose ne devient épizootique et ne prend le caractère d'exceptionnelle intensité que nous avons vu, que dans les années d'inondations ou de pluies persistantes comme 1910.

Tous les pays en sont tributaires. Toutefois M. Angot, d'après l'opinion de Krabbe, indique en Europe l'Islande, comme ne connaissant pas la douve hépatique. En ce qui concerne l'Asie, où Neumann a prétendu que le distome n'avait pas été observé, notre collègue, mieux documenté que personne sur ce point, déclare l'avoir trouvé au Japon, dans les cadavres des bêtes ovines qu'il y a autopsiées.

Ce qu'est le Distome, ses espèces ; comment se développe la *douve hépatique* la plus grande, mieux connue et plus dangereuse que la *douve lancéolée*, les auxiliaires mollusques dont elle a besoin pour son évolution, comment elle se nourrit, se reproduit, pénètre dans sa victime ; toute cette partie d'Étiologie est traitée avec le souci le plus scrupuleux de ne rien omettre. Questions de science expérimentale, arides et compliquées, mais que nous avons pu suivre sans fatigue, grâce aux tableaux schématiques que M. Angot avait eu l'obligeance de mettre à notre disposition.

L'autre jour, le distingué membre de la section des Lettres, M. Bouvier, nous disait son regret de n'être pas de l'École, pour pouvoir juger de la valeur technique du remarquable ouvrage, « bijou de fine dentelure », qu'est notre nouveau pont. À mon tour, je ressens, ce soir, même regret. Combien je voudrais avoir la compétence qui me manque pour parler du sujet comme il convient !

Cependant, honneur oblige, et, chargé de ce rapport, j'ai tenu, l'amour-propre aidant, à lire certains des traités connus sur la distomatose, dont l'étude m'a fait apprécier toute la valeur documentaire de cette partie du Mémoire.

Nous saisissons, là aussi, une fois de plus, combien

la science est un auxiliaire précieux de l'homme dans sa lutte contre les fléaux qui l'accablent, car le plus sûr moyen de défense contre la maladie que possède encore à ce jour le cultivateur consiste, nous le verrons plus loin, dans certaines précautions préventives résultant presque toutes des données fournies par l'étude de la dévolution du Distome.

L'œuf de la douve, sorti fécondé de l'utérus et évacué sur les pâturages au printemps, *tombe-t-il sur un terrain sec ou seulement imperméable ?* Il ne peut pas se développer et est irrémédiablement perdu.

Il lui faut de suite un milieu humide et marécageux, et une température d'au moins, 20° pour évoluer.

Cet embryon est perdu lui-même si, *peu de temps après sa naissance, il ne trouve pas à sa disposition l'hospitalité d'un mollusque : limnée Trunculata ou Peregra*, dans la chambre pulmonaire duquel il ira continuer sa métamorphose en sporocyste, mère de la rédie.

La cercaire, issue elle-même de la rédie, quitte son mollusque pour aller se fixer enkystée à la partie supérieure des feuilles où, *seule, l'humidité lui permettra de vivre assez longtemps* pour attendre le passage des innocentes bêtes qui l'avalent avec l'herbe convoitée, renfermant, elles aussi, dans leur sein, le ver qui doit les dévorer et qui parviendra enfin, dans son nouvel habitat, à l'état de Distome parfait.

La transformation de l'œuf en cercaire, s'effectuant en l'espace de 6 mois environ, et les œufs de douve, étant rejetés sur le sol en mars-avril, *c'est en général au mois de septembre-octobre* que le danger d'appréhension des larves du distome est le plus grand pour nos bestiaux.

De suite, nous saisissons les conséquences pratiques qui découlent de ces observations soit pour la conduite

des troupeaux et le choix des pâturages, suivant les saisons, soit sur la nécessité de l'assainissement des terres et l'emploi de substances capables de détruire dans les prairies infestées, limnées ou cercaires.

La marche du Distome hépatique dans l'organisme qu'il ravage, étudiée par l'auteur sous le titre « Anatomie Pathologique », présente la même importance et le même intérêt. Elle s'effectue en quatre périodes d'une durée ordinaire de 6 mois et chacune de ces périodes se distingue par des symptômes particuliers chez le malade, dont la connaissance, spécialement de ceux afférents aux première et deuxième périodes, peut être d'un grand secours pour établir le diagnostic de la maladie.

A la quatrième période, les douves, dont la vie se termine avec la ponte, évacuent pour la plus grande part l'intestin, mais des lésions subsistent. Généralement, la mort est la terminaison habituelle de la distomatose, conclut notre collègue qui ajoute : *on enregistrerait cependant des cas exceptionnels de guérison.*

Ces cas exceptionnels ne se présentent-ils pas dans la réalité en assez grand nombre ?

Telle est l'opinion de M. le professeur Moussu, d'Alfort... Selon lui, la cachexie a une tendance naturelle à guérir d'elle-même à un moment donné, et je ne puis mieux faire que de citer textuellement le distingué biologiste dans la conférence qu'il faisait le 23 février dernier, à la Société des Agriculteurs de France.

« Il arrive une saison de l'année où les douves du foie
« ont une tendance naturelle à s'en aller. Elles quittent
« les canaux biliaires, se laissent entraîner vers l'intes-
« tin et se trouvent rejetées au dehors tout naturelle-

« ment avec les excréments. La saison où elles sont
« ainsi rejetées spontanément est le printemps.

.
« Les malades en éprouvent une amélioration sen-
« sible très nette et assez rapide et c'est pourquoi l'on
« dit souvent que, lorsque ces malades peuvent attendre
« l'herbe nouvelle, ils ont grande chance de guérir d'une
« façon définitive. »

Les faits confirment, d'ailleurs, entièrement cette opi-
nion. La preuve en est dans les nombreuses survies
constatées dans des troupeaux considérés comme per-
dus par leurs propriétaires qui, devant les prix déri-
soires offerts par le marchand, avaient préféré les con-
server et risquer le tout pour le tout.

Dans beaucoup de ces lots, affouragés il est vrai avec
un peu plus de soin à l'étable, un certain nombre de
brebis (souvent plus de 30 %) non seulement se sont réta-
blies, mais elles ont amené leur agneau, ont passé l'été
dans des conditions favorables et ont pu être vendues
en août et septembre, pas bien cher assurément, car la
panique a faussé les cours, mais à un prix qui n'était
ni un prix de misère ni celui d'exploité.

En outre, ne constate-t-on pas en ce moment dans
les abattoirs (le très aimable Inspecteur, M. Pellotier
m'en faisait ce matin encore la démonstration sur
place) des foies très malades l'an passé, et presque gué-
ris ? Ces foies ont repris leur volume normal ; certaines
parties ont retrouvé leur couleur et leur élasticité,
d'autres conservent encore quelques traces de lésions
ou portent des indurations qui en sont souvent consécu-
tives.

Combien donc ces cas de guérisons doivent-ils être
plus nombreux, lorsque la maladie, à l'état endémique,
n'offre pas le même caractère de gravité ! Combien sur-

tout en compterait-on davantage, si le troupeau, dont le rendement peut atteindre cent pour cent, jouissait, à la ferme, au point de vue de l'alimentation et des soins, de la même considération que le reste du bétail !

En dehors de ce secours précieux assurément, mais capricieux de la nature, quelle arme possède donc le cultivateur pour combattre la Distomatose ?

Jean de Brie, qui le premier en 1379 parla de la Douve, intitulait son ouvrage : « Du vray régime et gouvernement des bergers et bergères : le bon berger ».

Il serait peut-être téméraire d'affirmer que, s'il n'y avait que de bons bergers, il n'y aurait jamais de distomatose, mais on peut dire, je crois, en toute assurance que, s'il n'y avait eu en 1910 que de bons bergers, il y aurait eu beaucoup moins de distomatose.

C'est très justement, en effet, que l'auteur du Mémoire déclare la maladie « évitable ».

Les principales mesures pratiques pour obtenir ce résultat peuvent se résumer ainsi :

« Suppression absolue en tout temps du pacage dans
« les parties basses et marécageuses. Réserve pré-
« voyante de fourrages, en vue d'une année humide où
« le parcours doit être limité aux parties saines de la
« ferme et le séjour à l'étable prolongé. Assainisse-
« ment et drainage. Destruction des parasites et des
« limnées dans les pâturages, particulièrement à l'eau
« de chaux. Emploi du sel gemme dans l'alimentation ».

Laissons de côté d'autres précautions comme celles préconisées contre le gibier, par exemple, conseillées par certain auteur et rapportées par M. Angot, mais qui nous ont paru un peu du domaine de la fantaisie.

J'ajoute seulement que ces mesures préventives, dont quelques-unes sont très coûteuses, ne doivent être prises

qu'avec la certitude d'en retirer un bénéfice assuré et que, si le cultivateur ne doit conserver son troupeau qu'au prix de sacrifices qu'il ne peut pas récupérer, il ne devra pas hésiter à le supprimer momentanément et à porter son industrie ailleurs.

En cas d'invasion, quels moyens avons-nous qui permettent de reconnaître l'existence du Distome, et de prendre les mesures propres à atténuer le mal ?

Si la faiblesse musculaire a échappé à l'attention du cultivateur, les symptômes décrits aux première et deuxième périodes d'invasion lui seront un sûr diagnostic que pourra confirmer l'examen microscopique des fèces, pour établir la présence ou non d'œufs de distomes dans l'intestin.

Sous la rubrique « Traitement » nous trouvons différentes formules de produits médicamenteux, anthelminthiques associés à des purgatifs, susceptibles de produire une amélioration notable, si l'état cachectique n'est pas trop avancé, et dont l'emploi doit être complété par un régime alimentaire approprié, mais onéreux : grains écrasés, drèches torréfiées, tourteaux, maïs, etc.

Là encore ces moyens ne sont généralement pas, économiquement parlant, à la portée de tous et leur emploi peut entraîner à des dépenses hors de proportion avec la valeur des sujets, j'entends parler surtout des ovins.

Souvent, la seule alimentation fourragère plus abondante à l'étable, le matin avant le départ pour les champs et le soir au retour, l'usage d'eau rouillée comme boisson, de sel comme condiment, le mélange de pailles et de topinambours, l'emploi de feuillards de chêne, d'orme, etc., le tout associé à certains toniques

dont je parlerai plus loin, constitueront un régime peu coûteux *qui devrait être, en grande partie, le régime hivernal habituel de tout troupeau bien dirigé*, et qui, dans beaucoup de cas, entravera les progrès de l'anémie et aidera la nature dans la tendance naturelle de la maladie à guérir.

N'existe-t-il donc pas de remède proprement dit qui permette d'atteindre et de tuer la douve dans le foie ?

L'observation que les moutons élevés sur les bords de la mer ne prennent pas la cachexie, parce que les embryons de douves ne peuvent pas vivre dans l'eau salée, avait pu faire espérer que certaines préparations médicamenteuses contenant du sel marin permettraient de résoudre le problème.

Notre collègue rapporte que Thomas, vétérinaire anglais, avait obtenu, avec un mélange de 7 à 8 grammes de sel marin en poudre associés à 250 grammes d'avoine aplatie, donné par sujet et par jour, la destruction des cercaires introduites avec les aliments, mais là s'est bornée l'action des préparations salines.

La Distomatose, et c'est là la conclusion du Mémoire, doit être considérée jusqu'à ce jour comme au-dessus des ressources médicamenteuses.

Au moment où M. Angot écrivait son étude, la question restait en effet entière. Il connaissait assurément, bien qu'il ne nous en ait pas parlé, les espoirs fondés sur le « boldo » employé en médecine humaine, et dont les feuilles ingérées certain jour par un lot de moutons dans un domaine des Cordillères avaient, paraît-il, arrêté net une épidémie de distomatose.

Le boldo ne tue pas la douve, mais il a sa place tout indiquée parmi les remèdes naturels, comme le quinquina, la coque de cacao recommandée par Saint-Yves

Ménard, qui produisent une amélioration notable du sujet par leur action comme toniques généraux et stimulants de la digestion. Son usage a produit des effets remarquables à Autry, chez M. de Montcuit, gendre de M. du Roscoat, et surtout à Dampierre, chez M. Martignon où, sur 400 moutons malades et traités, 30 seulement ont succombé (1).

De même, notre collègue a passé sous silence les essais infructueux et souvent mortels tentés, les uns avec des médicaments connus pour s'éliminer par le foie, comme l'aloès, le calomel, le salicylate de soude, les autres avec diverses préparations phosphorées, arsenicales, etc.

Mais, depuis, d'autres expériences ont été faites avec d'autres produits ; les conclusions, connues déjà de plusieurs d'entre vous, méritent d'être mises en évidence.

Dans une communication à la Société de Biologie du mois de mars dernier, les professeurs Moussu, Raillet et Henry avaient parlé de trois tentatives, sans réussite positive, effectuées pour la destruction des douves, dans le foie, avec l'atoxyl et l'extrait fluide de genêts.

Deux mois plus tard, à la séance de mai, les mêmes praticiens apportaient à la Société les résultats enfin satisfaisants obtenus avec « l'extrait éthéré de *Jougère mâle* » indiqué aussi par Labran.

Leur dernière expérience avait porté sur un lot de quatre moutons ; un cinquième servait de témoin.

Les fèces contenaient toutes en abondance des œufs de grandes douves.

Chacun des quatre premiers moutons reçut, par jour, durant quatre jours consécutifs, 5 grammes d'extrait

(1) Expériences faites dans ces localités par M. Roy, vétérinaire à Glen.

éthéré dans 25 centimètres cubes d'huile, représentant une dépense totale, par sujet, de 2 francs.

Tous les cinq furent sacrifiés quatre jours après l'administration de la dernière dose ; l'autopsie pratiquée immédiatement donna les résultats suivants :

N° 1. — Le foie ne contient plus une seule grande douve ;

N° 2. — On retrouve dans les plus fins canaux biliaires deux grandes douves vivantes ;

N° 3. — Le foie, très altéré, contient encore vingt-six grandes douves vivantes ;

N° 4. — Foie peu atteint montrant une seule grande douve.

Chez ces quatre sujets, la bile est d'apparence normale ou presque normale.

N° 5 (témoin). — Le foie assez fortement cyrrhosé renferme 296 grandes douves bien vivantes. La bile est brunâtre.

Cette expérience confirmait absolument les précédentes et devant cette concordance, le professeur Moussu n'hésitait pas à affirmer quelques jours après, à la Société Nationale d'Agriculture, son espoir dans la découverte de l'agent destructeur désiré, après la mise au point de certaines questions de détail comme celle de la limite de tolérance du remède.

Notre collègue, à la fin de son Mémoire, nous a entretenus des essais encourageants qu'il avait obtenus avec un moyen thérapeutique qu'il voulait répéter et contrôler. Notre désir le plus grand est que le succès consacre bientôt ses efforts, ce qui ne sera pas sans ajouter à son bon renom et, par effet de retour, à celui de notre Compagnie.

Avant de conclure, je tiens à exprimer ici tous mes

remerciements à M. Roy, vétérinaire à Gien, à l'obligeance duquel j'ai dû la plupart des documents qui m'ont aidé à faire ce rapport.

CONCLUSIONS

Il ne saurait être question cette année de Distomatose. Seuls sont déjà atteints ou le seront les lots très rares qui ont pacagé dans les fonds humides ou sur les bords des étangs.

Une période de 57 ans s'est écoulée entre les deux épidémies dernières. Dieu veuille qu'un laps de temps aussi long nous sépare de la prochaine !

Mais le cultivateur doit toujours être sur ses gardes.

Le travail de M. Angot est un traité complet du sujet, mis à la portée de beaucoup d'esprits ; il contient les enseignements propres à éclairer et à armer les intéressés en cas de danger ou d'invasion.

C'est une œuvre à vulgariser.

Il a semblé à votre section d'Agriculture que le meilleur moyen pour le faire serait l'impression du Mémoire dans les *Annales* de la Société.



SOUVENIRS ET IMPRESSIONS

INGRES

PEINTRE ET MUSICIEN

PAR M. L'ABBÉ SAGET

Membre correspondant

Séances des 3 et 17 mars 1911

C'est en juillet 1859 que j'eus l'honneur et la joie d'une première rencontre avec M. Ingres.

Il avait épousé une fille du général Ramel, qui fut tué, à Toulouse, en 1848, par les insurgés. M. Guille, notaire à Meung-sur-Loire, avait épousé l'autre fille du général. M. Ingres aimait à venir dans la belle saison se reposer des bruits de la capitale et de ses travaux, chez son beau-frère, dans la jolie petite ville assise au bord de la Loire.

Mon frère était vicaire à Meung. Plusieurs fois nous avons été invités à dîner chez M. Guille ou chez l'excellent châtelain, M. Bossange, en compagnie de M. Ingres.

Un soir, très discrètement, le grand peintre me fit demander si j'accepterais de l'accompagner au Croisie,

pour une saison de bains de mer qui devait durer au moins deux mois. J'acceptai avec empressement et reconnaissance cette aimable proposition. Je venais d'achever mes études philosophiques, que couronnait un cours d'esthétique, j'allais pouvoir compléter la théorie par la vue et l'appréciation de chefs-d'œuvre artistiques (1). Sous la direction d'un tel maître, c'était vraiment une rare faveur.

Tout d'abord je pourrais étudier à l'aise, analyser, admirer les œuvres d'un artiste déjà célèbre, qui se plaisait à guider mon jugement et dont j'avais éprouvé la bonté. Ce fut une des plus heureuses époques de ma vie. Aux joies profondes que donnent l'étude et le goût du beau, aussi humble que bienveillant, M. Ingres daignait ajouter les délicieuses impressions de la plus franche cordialité. Au reste, tous ceux qui l'ont approché et connu un peu intimement s'accorderaient à dire qu'il était bon, charitable, indulgent, profondément dévoué, aimant jusqu'à la tendresse dans la vie de famille.

Je ne dis pas qu'il fut aimable, gracieux, son extérieur ne s'y prêtait pas ; timide naturellement, il était plutôt froid et peu communicatif. D'autre part, son exclusivisme, la sévérité de ses jugements sur les genres de peinture qui n'étaient pas le sien pouvaient faire croire qu'il était orgueilleux ; il ne l'était pas. J'eus souvent la preuve qu'il n'aimait pas la louange. Il aimait que l'on appréciât son talent, mais sans flatterie.

Comme tout artiste *vrai*, qui rêve l'idéal, il n'était jamais content de lui, et, souvent, cela le porta à retoucher trop ses œuvres. On raconte que, plus d'une

(1) Des siens d'abord, de ceux de son Ecole et des immortels artistes qu'il avait copiés. On peut dire que la contemplation du beau dominait tout dans sa vie et sa conversation en était toujours rehaussée.

fois, ses élèves cachèrent ses esquisses, dont il eût pu amoindrir la valeur, en voulant les perfectionner. Puisque j'ai parlé de l'extérieur de M. Ingres et de ses qualités naturelles, voici quelques traits qui achèveront de le faire bien connaître.

Une femme de Meung disait à l'un de nous, il y a quelques jours : « On se rappelle M. Ingres, c'était un petit vieux avec un parapluie ». Il n'y a que du vrai dans cette esquisse incomplète. L'illustre peintre n'est venu à Meung qu'après ses soixante-dix ans ; sa taille était bien au-dessus de la moyenne. Toujours coiffé d'un chapeau à haute forme et d'une redingote, pour faire sa promenade après déjeuner, il se dirigeait vers l'église ou le château, il ne passait pas par la rue qui porte son nom, mais par le quai. Or, on peut dire qu'au bord de la Loire le vent est habituel, le parapluie le protégeait autant contre le vent que contre le soleil et la pluie, aussi en faisait-il presque toujours le compagnon de sa promenade ; la vieille Magdunoise avait donc bonne mémoire.

Ce qui ne frappait pas moins, c'était sa forte stature, sa tête puissante, sa chevelure abondante et brune, séparée par une raie, au milieu d'un front trop étroit. Son regard était très beau, profond et presque toujours élevé, même lorsqu'il adressait la parole à quelqu'un. Il me semblait voir, dans ce regard imposant, un reflet de son âme habituellement orientée vers le sublime, vers l'infini, l'idéal de toute chose. De fait, sa conversation trahissait ses aspirations et comme une continue rêverie au-dessus de l'humanité et du monde matériel. De là aussi, de cette tendance à tout idéaliser, ses originalités et ses fureurs d'artiste. Il ne voulait pas manger d'une volaille qu'il croyait avoir vue ou entendue dans la basse-cour. Il gifla un enfant qui ve-

nait de cueillir une belle rose et l'effeuillait à ses pieds. Il ne comprenait pas que l'on prit plaisir à détruire. Je le vis réellement pleurer en entendant les cris plaintifs d'un oiseau qui voltigeait de branche en branche et à qui un gamin venait d'enlever ses petits. La chasse lui paraissait une sauvagerie.

Un jour, après déjeuner, nous nous promenions sur la jetée du Croisic ; des chasseurs s'amusaient à tirer des mouettes ; l'un d'eux en tua une tout près de nous. M. Ingres l'interpella d'un air courroucé, et, frappant de sa canne, à coups redoublés, les pierres de la digue : « Vous êtes Français, Monsieur ? » « Parbleu, si je suis Français », dit en riant le chasseur. « Mais non, Monsieur, répliqua M. Ingres, vous n'êtes même pas un homme civilisé. Cet oiseau, il était si beau, si gracieux, voltigeant de vague en vague, les effleurant de ses ailes. De cette pureté, de cette blancheur sans tache, nacrée, resplendissant de mille reflets, qu'en avez-vous fait ? Voyez quel beau coup, quel succès, une guenille, une loque bientôt répugnante ! » Ce disant, M. Ingres, se retournant avec un haussement d'épaules, frappant la terre, revint vers moi, et le chasseur, s'approchant, me dit, presque à haute voix : « Qui est ce petit bout d'homme ? » « C'est Ingres, le grand peintre », lui répondis-je. « Ah ! il fera bien de rester chez lui ce soir ; s'il fait un orage, il en verra bien d'autres ». Et M. Ingres, encore tout ému : « Que voulez-vous, mon cher abbé, ça n'a pas d'éducation, pas de goût, ça n'a plus le sens moral ! » Je commençais à me remettre, mais, vraiment, j'avais eu peur.

Que l'on me pardonne cette trop longue digression, qui nous montre la sensibilité du grand artiste, à l'âge avancé où je le connus, sans avoir parlé de ses débuts dans sa vie d'artiste si féconde.

Il était né à Montauban, en 1780, d'un père peintre et musicien, qui, dès son bas âge, lui mit dans la main un pinceau et un archer. Jean-Dominique-Augustin travailla avec ardeur et docilité ; mais le jour où il put jouer sur le violon d'un bout à l'autre : « Ah ! que vous dirais-je, maman ! » il trouva plus agréable de faire des gammes que des nez, des yeux et des oreilles. Sans abandonner complètement le dessin, il cultiva plus particulièrement la musique. Pourtant, on a de lui un portrait de Jean Moulet, son grand-père, qui prouve déjà un certain talent. On prétend que ce n'était qu'une copie du portrait fait par Joseph Ingres, son père : c'est probable. Eh bien, si la copie est moins libre de style et moins savante, elle est plus nette, plus vigoureuse.

Dès après douze ou treize ans, survint une autre passion : le théâtre, il fut acteur. La tragédie surtout l'attirait. Ce ne fut pourtant qu'en famille, sur des scènes de société, dans sa ville natale, qu'il essaya les rôles de nobles personnages, César, Mahomet, Britannicus, et, il faut le dire, avec peu de succès. Il échoua complètement dans le rôle d'Orosman. Ce fut un heureux échec, qui le fit réfléchir et orienter plus sûrement son avenir. La vue d'une excellente copie d'un tableau de Raphaël, au musée de Toulouse, projeta enfin un rayon lumineux sur la voie qu'il devait suivre. Roques, qui avait apporté ce tableau d'Italie, fut témoin de son enthousiasme et l'accepta parmi ses élèves. A cette école de principes, excellente pour les débuts, l'élève fit, en six mois, d'extraordinaires progrès. Il n'avait pas seize ans, quand sa famille prit la résolution de l'envoyer à Paris ; c'était son rêve. Recommandé par Joseph Roques, il fut accueilli avec bonté par Louis David, qui lui donna, sans hésitation, place dans son

atelier. Parmi les élèves de ce maître, il y avait deux partis très distincts : dans l'un, c'était le culte de l'antiquité et surtout de la Grèce ; dans l'autre, l'amour enthousiaste de la Renaissance. Un troisième groupe se forma, en grande partie sous l'influence de Ingres ; le Florentin Bartolini, Granet, Bergerat, Granger en étaient, mais Bartolini en dirigeait l'esprit. L'art, pour eux, devait être l'unique objet de leurs efforts ; leur devise me semble avoir été celle-ci : « Le dessin doit être *la probité de l'art* ». Ils voulaient donc ramener l'art à l'observation directe de la nature ; pourtant, ce n'était pas le réalisme qu'ils condamnaient chez d'autres. Ils n'étaient pas de serviles copistes de la nature, ils s'appliquaient à tout idéaliser. Dès lors, Ingres se faisait remarquer au milieu des élèves de David, car le maître se l'associa pour la peinture de Madame Récamier. Pourtant, le maître et le disciple ne furent pas longtemps réunis. Une certaine froideur apparut tout d'abord, à l'occasion du concours de 1799, pour le grand prix de Rome. David le fit accorder à Granger, en dépit de toute équité, dit M. Delaborde, et Ingres fut heureux d'être au moins au second rang ; du reste, il obtint le prix de Rome l'année suivante. Le sujet du concours était : *Achille et les Ambassadeurs d'Agamemnon*. Il fut très hautement loué par un fameux sculpteur anglais, Flaxman. Cet éloge parut très exagéré à David, qui eut, depuis, moins d'égards pour son élève. Peut-être savait-il que le jeune Montalbanais n'admettait pas tout son enseignement, ni complètement sa manière ; c'était vrai ; il cherchait même à s'y soustraire, ce qui lui valut l'amitié et l'influence, plus précieuse, de Flaxman.

On peut dire qu'il garda quelque chose, qu'il s'appropriâ le meilleur du style de chacun de ses maîtres ;

mais Raphaël domina toujours. Il en parlait comme s'il l'eût connu et osa, je crois, signer une fois « Raphaël II ». Un de ses tableaux, surtout, son *Saint Symphorien*, avec l'*Apothéose d'Homère* et la grande *Odalisque* reflètent l'influence de ses maîtres. Les têtes sont raphaéliques ; dans l'ensemble, il y a beaucoup de David, et dans celui que je cite, particulièrement les torses et l'anatomie de Flaxman.

J'ai su toute sa pensée sur cette admirable scène, le *Martyre de Saint Symphorien*. Habituellement, il me priait d'analyser d'abord le dessin dans toute œuvre. les mains, les yeux, la perfection du trait et, à soixante-dix-huit ans, il achevait son propre portrait dont toutes les lignes sont d'un fini extraordinaire. Puis, il me fallait étudier le moelleux des contours : quoi de plus parfait que sa *Baigneuse* (du Louvre) et *Jupiter* ? Et puis, c'était les ombres, les reliefs. Enfin, l'expression des physionomies, la vie. Il sacrifiait la couleur à l'harmonie de l'ensemble, à la suavité, à la pureté, la vraie beauté des visages. Et pourtant, là où il fallait de la vigueur, de la puissance, elle y est. Son Jupiter est doux, il a l'expression de l'amour et pourtant il est fort ; on sent que l'heure d'après celle-ci, après un baiser, il pourrait lancer la foudre. A table d'hôte, était à ma droite une dame Perrault, d'Autun. Son fils était vicaire de la Cathédrale. Un jour, elle me dit : « Vous seriez bon, Monsieur l'Abbé, de demander à M. Ingres ce qu'il pense du *Martyre de Saint Symphorien*, que nous possédons dans la sacristie de la Cathédrale ». Je demandai au maître à quel rang il placerait cette œuvre remarquable : « Mais, au premier rang, me dit-il. Je l'ai fait avec amour et aussi avec fierté, comme une vengeance. Le journal *Le Siècle* avait prétendu que je ne savais pas l'anatomie : eh bien ! ils peuvent étu-

dier les torses et les membres des bourreaux, analyser les biceps et l'ossature, si cela leur plaît. Quand aux physionomies, ils n'y connaîtront rien, et cela m'est égal ».

« Mais, ajouta M. Ingres, la Fabrique et la ville d'Autun l'ont payé un bon prix, mon Saint Symphorien ; je le reprendrais bien pour 10,000 francs de surenchère afin de le mettre en pleine lumière. Ils l'ont placé dans un faux jour, qui lui nuit beaucoup ». Je transmis l'observation à ma voisine, qui me pria d'assurer M. Ingres qu'avant peu le tableau serait en bonne place.

J'ai cité la contradiction, une critique malveillante d'un journal irréligieux, c'était peu sérieux. Mais M. Ingres a beaucoup souffert dans sa vie, dans sa vie privée et dans sa vie publique. Il n'a guère été compris que dans ses dernières années. Il mourut âgé de 87 ans et constamment il fut harcelé par d'impitoyables adversaires. Il était sensible à certains reproches. On a dit qu'il préférerait peindre le beau sexe. Pourtant, il a fait un grand nombre de portraits d'hommes fort soignés ; on l'eût donné, pour un peu, comme un peintre voluptueux, luxurieux. Que cette infamie retombe sur ses accusateurs ! Ingres a appris, à ses jeunes élèves, comme il m'a appris, à voir, dans tous les détails du corps humain, l'œuvre de Dieu. Souvent, en souriant, je lui disais : « Vous ne tenez guère compte du péché originel ! » « Mais non, mais non, mon cher abbé, il n'en reste pas moins vrai que tout ce que Dieu a fait est admirable ». Il était admirable également, idéalisant tout et répétant : « C'est divinement beau ».

J'ai voulu recueillir l'opinion de critiques modernes, de maîtres capables d'apprécier, de juger les œuvres de ce grand artiste, en l'étudiant sous différents points de vue. On est plus libre d'émettre une opinion lorsque les contemporains ont disparu.

Théophile Gautier a fait de Ingres un éloge enthousiaste et presque sans réserve. Il me paraît un peu exagéré, surtout en établissant une comparaison, un parallèle entre le maître et quelqu'un de ses élèves. Au point de vue particulier qu'étudie l'appréciateur, en face des œuvres religieuses de Ingres, après avoir constaté la supériorité du maître sur ses élèves dans le fini du dessin, et en prenant, pour terme de comparaison, l'expression des physionomies. Ingres est-il aussi supérieur ? C'était, si j'ose ainsi dire, un Grec baptisé à Florence, mais qui, facilement, retournait en Grèce. Le maître et l'élève, je parle de Flandrin, mettaient de leur âme dans leur composition et Hippolyte Flandrin avait si profondément pénétré la divine humanité du Christ et les mystères de son Évangile, qu'il est inimitable.

Ingres m'eût pardonné cette préférence : il était si fier de son disciple ! Flandrin, peignant ses fresques à l'église Saint-Vincent, à Paris, écrivait à un ami : « M. Ingres est venu voir mon travail, il s'est assis, il a longtemps, *très longtemps* regardé, il m'é semble ; je respirais à peine, enfin il s'est levé, il m'a embrassé, vous savez avec quel cœur ! Et il a dit : « Je n'aurai « donc pas été inutile, la vraie peinture me survivra en « France ! » Je n'ai pu rien dire, ajoutait Flandrin, je pleurais doucement... »

Une autre opinion favorable, mais timide. Burger a écrit : « Ingres est un maître, le dernier de tous, mais c'est un maître. » J'avoue ne pas comprendre. Le dernier de tous ! Combien sont-ils avant lui et lequel précède immédiatement M. Ingres ? Après tout, être à la suite de Raphaël, Michel-Ange, Rubens, Rembrandt, Albert Dürer, Léonard de Vinci, Titien, c'est encore un bon rang ; mais il y en a d'autres après lui, Poussin, Le Sueur, Overbeck, Philippe de Champagne, etc., etc.

J'eus la joie de saisir un éloge très bref, mais très juste, et très sympathique de Louis Courajod, que j'eus l'honneur de recevoir plusieurs fois à Cléry. Je parlais de Ingres, peintre de la nature ; il me dit : « Cela répond bien à sa maxime : Arriver au beau par le vrai ; mais quel naturalisme délicat ! »

Il y a quelques jours, je fus surpris de la réponse que me fit un expert fort distingué, qui a su réunir une splendide collection de tableaux, dont beaucoup sont œuvres de grands maîtres, et qu'il a offerts à Orléans, sa ville natale, très reconnaissante.

Nous avions admiré une petite sanguine et un de ses nombreux dessins à la mine de plomb, je lui dis : « Reprocheriez-vous à M. Ingres, avec beaucoup d'autres, son défaut de coloris ? » « Comment, me dit-il, Ingres ! Mais il est très coloriste, il l'est à outrance, quelquefois jusqu'à des contrastes choquants. » Je retournai à mes éducateurs, à mes revues, aux juges les plus sévères, et je restai très étonné de ce jugement. Je crois, oserai-je le dire, qu'il faut distinguer. Ingres devint, comme Raphaël, coloriste dans ses dernières années, mais je reste très convaincu que, en général, le grand peintre fut plutôt modéré, réservé dans ses nuances, par principe. Il aimait l'harmonie, la suavité même. Et puis il craignait de nuire à la pureté des lignes, au moelleux et à la grâce des contours. C'est là son cachet, ce qui le rend inimitable.

J'ai dit que Ingres était musicien, je n'ajoute pas, ce qu'il a dit lui-même, « plus que peintre », non, mais beaucoup plus qu'on le croit. Ses études musicales ne furent pas aussi suivies, aussi appliquées, et son talent comme violoniste ne l'eût pas conduit à la gloire, à la célébrité qu'il mérita, que lui acquirent justement ses chefs-d'œuvre tant admirés encore à l'exposition ma-

gnifique qui vient d'en être faite à Paris. Il aimait la musique, il ne composa point, et il l'exécutait avec les mêmes principes qu'il suivait, qu'il exigeait pour la peinture. Son choix d'œuvres musicales était exclusif, il entendit avec plaisir et il exécuta correctement, toujours avec goût, avec passion quelquefois, des mélodies classiques. Les sonates de Gluck, Haydn, Mozart étaient ses préférées. Parmi les modernes de son temps, Beethoven et Chérubini seuls eurent grâce devant lui. Il n'y avait rien de brillant dans son doigté, il évitait plutôt les difficultés, il ne tenait pas à se montrer habile, quoiqu'il le fût pourtant, à un degré plus qu'ordinaire. Même en présence d'un seul témoin, il ne se serait pas pardonné une fausse note ; il bondissait lorsqu'il en entendait une et, s'il y avait récidive, il quittait la salle en courant.

Un petit cercle d'amis seulement l'ont entendu, et pourtant, presque chaque jour, le soir, pendant la mauvaise saison, il jouait deux ou trois mélodies, accompagné fort bien, par M^{me} Ingres, sa seconde épouse. C'était un régal, parce que tous deux sentaient, exécutaient avec même expression, même goût des nuances et mettaient leur âme dans leur jeu. On ne se lassait pas d'entendre les mêmes sonates, qui semblaient toujours mieux comprises et mieux rendues. Il faut dire que piano et violon étaient de qualité très supérieure. Il est fâcheux que deux artistes distingués, qui étudiaient sérieusement et n'exécutaient devant témoins que lorsqu'ils possédaient des morceaux choisis, n'aient pu être goûtés, admirés que par un petit nombre d'intimes. Ces privilégiés ne perdront jamais le souvenir de ces délicieuses soirées.

RAPPORT

SUR LE MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ SAGET

INTITULÉ :

INGRES

PEINTRE ET MUSICIEN

PAR M. LOUIS DESBOIS

Membre de la Section des Arts

Séance du 2 juin 1911

J'ai lu, Messieurs, avec le plus vif intérêt, la trop courte communication qu'a faite à notre Société M. l'abbé Saget, sur *Ingres*.

Dans un style charmant, M. le curé de Cléry rappelle ses souvenirs et ajoute ainsi quelques traits inédits à cette physionomie si attachante, si vivante et si forte. Nous voyons M. Ingres, petit et replet, déambulant au bord de la Loire à Meung, par un grand vent, avec sa redingote, son tube et son parapluie. Nous le voyons, à quatre-vingts ans sonnés, pris d'une colère folle, apostrophant et traitant de sauvage un inconnu qui vient d'abattre une mouette ; nous le voyons, causeur passionné, exposant ses idées nettes, étroites, vigoureuses, au jeune abbé féru d'esthétique et de philosophie qu'était alors notre vénérable correspondant... Que tout cela est joli ! quel charme ont ces gestes et ces paroles d'un grand maître qui fut un excellent homme !...

que de réflexions suggèrent ces notes alertes et si fines !...

Sans prétendre le moins du monde faire une étude cohérente et complète sur Ingres, je me permettrai, Messieurs, d'étudier avec vous, sans grand ordre, quelques-unes des questions que soulève M. l'abbé Saget et auxquelles il indique des solutions très intéressantes...

Avant de nous lancer dans l'esthétique, deux mots : d'abord il va sans dire que notre section propose pour l'impression le travail de M. Saget (1). Ensuite l'auteur nous a communiqué récemment le texte exact d'une lettre de Flandrin citée dans son travail, différant peu d'ailleurs du texte primitif.

Au cours de son étude, M. Saget recherche quelle est l'opinion des artistes sur Ingres ; il m'a semblé intéressant à ce propos de vous exposer brièvement ce que les artistes d'aujourd'hui pensent de lui.

Les « classiques », les « vieux pompiers », comme on dit dans les ateliers, ont toujours eu une admiration profonde pour le sérieux et la noblesse de son art, avec quelques restrictions sur sa couleur, que nous verrons plus loin.

Les autres, les artistes plus indépendants, qui s'affranchissent volontiers des admirations traditionnelles, se sont toujours inclinés devant ses dessins ; mais sa peinture ne leur inspirait, naguère encore, que le plus profond mépris. Il y a quinze ans environ, Raffaëlli écrivait dédaigneusement : « Que reste-t-il d'Ingres ? Le souvenir d'un homme qui aima passionnément son art et fit des dessins à la mine de plomb. » Depuis, on

(1) Une fois faites quelques petites retouches indispensables, notamment à la fin qui est incomplète.

a marché. Par une inconséquence où il entraît encore plus de snobisme que de fumisterie, les plus « indépendants » de nos jeunes se sont réclamés de lui. Et l'on a pu voir, il y a quelques années, le salon d'automne (qui contient à côté d'artistes très sérieux les « fauves » les plus avancés) s'abriter sous l'égide d'une Rétrospective d'Ingres où figurait le fameux *Bain Turc*. Ce pauvre M. Ingres, s'il avait pu voir son nom et son œuvre servir d'enseigne à de pareilles exhibitions, intransigeant et colérique comme il l'était, il serait certainement mort de fureur sur le coup !... Seulement, voilà... les « fauves » l'ont regardé... peu à peu les mieux doués d'entre eux se sont apprivoisés... et le beau dessin, la tenue sévère et sobre, le respect des traditions sont rentrés tout doucement dans notre jeune école...

Aujourd'hui, Ingres est au premier plan de l'actualité artistique. Une exposition aussi complète que possible de son œuvre vient d'avoir lieu à Paris. Avec ce soin et ce goût parfaits que l'on sait maintenant apporter à ces sortes de manifestations, on a groupé les plus caractéristiques de ses ouvrages (et ce m'est un vrai regret de n'avoir point vu réunies en un ensemble toutes ces belles choses que je connais isolément pour la plupart). Tous les journaux et revues ont vu fleurir des articles sur Ingres, empreints presque tous d'un enthousiasme qui aurait stupéfié les artistes et les critiques d'il y a dix ans. Il n'est pas douteux que cet engouement ne corresponde à quelque chose de très sérieux dans notre évolution du goût, et, si l'influence d'Ingres doit grandir sur la peinture actuelle, j'y vois un excellent symptôme ; ses qualités, en effet, sont celles qui nous manquaient le plus et après les influences de l'Impressionnisme d'abord et ensuite de Vélasquez, combiné avec

Whistler, nous n'avons pas à craindre d'être jamais portés à imiter ses défauts. Car il en a : il ne faut pas, après l'avoir quelque peu méconnu, l'admirer maintenant sans clairvoyance et sans réserve.

Ingres est-il un coloriste ? Sur cette question, M. Saget écrit les lignes suivantes : « Il y a quelques jours, je fus surpris de la réponse que me fit un expert fort distingué. Je lui dis : « Reprocheriez-vous à Ingres de manquer de coloris ? » « Comment, me dit-il, Ingres ? Mais il est très coloriste, il l'est à outrance, quelquefois jusqu'à des contrastes choquants... »

Ouvrons maintenant le remarquable ouvrage *Nos peintres du siècle*, de Jules Breton, qu'il est difficile d'accuser d'incompétence ou de parti pris ; nous y voyons ceci : après avoir admiré, sans réserves, ses fameux dessins et quelques-unes de ses toiles, notamment le *Bertin*, Breton ajoute : « Tout un côté de l'art lui fut fermé ». Entendez le côté « matière » dont je vous parlais naguère, entendez surtout : « la couleur ». Non et non, Ingres ne fut pas un coloriste, c'est incontestable. Il est des cas où on ne s'aperçoit pour ainsi dire pas de ce défaut : c'est quand il a su atténuer sa couleur pour la subordonner délibérément au dessin et à la tenue générale de son tableau. La *Source*, la *Baigneuse*, nombre de portraits, le *Bertin* notamment, sont d'authentiques chefs-d'œuvre ; c'est que, dans ces toiles, la couleur, discrète, n'attire pas l'attention et laisse toute leur splendeur au dessin et au modelé impeccables ; et même, dans la *Baigneuse* en particulier, les tons ont une vraie finesse, terne et grise à la vérité, mais délicate, sobre, admirable de cohésion et concourant à l'effet d'ensemble tout de noblesse simple et classique. Mais où Ingres montre, de façon évidente, qu'il n'est pas un vrai coloriste, c'est précisément dans cette

« outrance » dont parle l'interlocuteur de M. Saget. Un coloriste harmonise toujours ses couleurs et ne pose jamais deux tons sans les faire « chanter » ensemble ; soit qu'il reste dans une seule gamme, comme Rembrandt avec ses bruns, Vélasquez avec ses gris, Titien avec ses ors ; soit qu'il appuie, comme Rubens, des tons francs et violents sur un ensemble de neutres, généralement des ardoisés et des marrons, qui les relient et les soutiennent (1). Eh bien ! Regardez *l'Apothéose d'Homère* au Louvre ; l'ensemble des chairs et des architectures est d'un gris terne à faire pleurer, et là-dessus, sans aucun lien, sont collés des roses, des verts véritablement atroces. L'homme qui a posé ces tons a pu rencontrer parfois des harmonies heureuses, mais ce n'est pas un vrai tempérament de coloriste.

A ce propos, je ne puis résister au plaisir de vous conter une anecdote charmante que j'ai lue, je ne sais plus où : M. Ingres venait de terminer un tableau (c'était, je crois, *l'Odalisque*), et il avait invité, selon l'usage, des amis et des élèves à venir voir. Ils étaient là plusieurs, debout, figés dans une attitude d'admiration respectueuse. M. Ingres allait et venait. Tout à coup, on sonne, M. Ingres se précipite au-devant d'un nouvel admirateur... et disparaît. Alors, l'un des assistants, Horace Vernet, s'avance vers le tableau et, désignant une écharpe du plus bel azur, s'écrie avec un désespoir comique : « Et dire que, toute sa vie, il nous f...ichera des bleus comme ça... !!! »

Un des très grands mérites d'Ingres, dans la bataille qu'il mena toute sa vie, fut sa façon de comprendre l'antique. On avait, dans l'atelier de son maître, David, qui donnait le ton à tous les artistes, la superstition de

(1) -PRINET.

l'antique et on admirait comme des chefs-d'œuvre bons à imiter indéfiniment des œuvres de second ordre, copies ou originaux de basse époque empreints d'une grande fadeur, par exemple l'*Apollon* du Belvédère et la *Vénus* de Médicis. Ingres renversa délibérément ces faux dieux — ce fut, d'ailleurs, un épouvantable scandale — et s'en alla droit au vrai antique, à l'antique frémissant de vie, c'est-à-dire à des œuvres au-dessus desquelles on sent qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais rien ; par exemple la *Victoire de Samothrace* ou le *Torse* du Vatican... et il dit à ses contemporains simplement ceci : « Ces gens-là regardaient la nature avec amour et simplicité et ils savaient leur métier ; étudiez-les et faites comme eux. » La justesse de cette distinction entre les deux antiques m'a frappé au cours d'un récent voyage avec une force inattendue.

S'il est intéressant au plus haut point de s'en rendre compte par soi-même, cette constatation n'a plus maintenant pour le public aucun intérêt, mais du temps d'Ingres il n'en était pas ainsi et il a lutté avec acharnement et sans grand succès pour une idée qui nous semble aujourd'hui l'évidence même. Cette parenthèse fermée, nous arrivons, Messieurs, à une question très intéressante, extrêmement délicate, que je vais essayer de traiter avec quelque développement.

M. Saget écrit : « Ingres était très sensible à certains reproches... On l'eût donné, pour un peu, comme un peintre voluptueux, luxurieux. Que cette infamie retombe sur ses accusateurs. Ingres a appris à ses jeunes élèves, il m'a fait beaucoup de bien en m'apprenant à moi-même à voir dans tous les détails du corps humain l'œuvre de Dieu. Souvent, souriant, je lui disais : « Vous ne tenez guère compte du péché originel ». « Mais non, mais non, mon cher abbé, il n'empêche que « tout ce que Dieu a fait est admirable ».

Voilà, n'est-il pas vrai, posée avec esprit, résolue avec tact sur une de ses faces et non des moindres, la question brûlante de la moralité du nu dans l'art.

Nous allons tâcher de nous aventurer sur ce terrain glissant avec prudence, mais aussi avec franchise et sans fausse pudeur.

Il faut, tout d'abord, bien nous faire à cette idée qu'il y a *nu* et *nu*. Il va sans dire que nous ne parlerons, même pas pour mémoire, de toutes les productions inférieures au point de vue artistique et que c'est seulement chez les plus grands d'entre les maîtres que nous choisirons nos exemples. Un artiste véritablement digne de ce nom, fût-il le plus voluptueux des peintres ou des sculpteurs, est l'homme qui déteste le plus au monde, non seulement la pornographie, cela est hors de cause, mais encore les œuvres d'art légères, lestes ; par exemple, un grand nombre d'ouvrages de notre *xviii^e* siècle. Il voit là une sorte de *profanation* qu'aucun charme, aucun esprit, aucune légèreté de touche ne sauraient racheter complètement. Il y a un abîme entre la grivoiserie et la sensualité. L'une est un raffinement d'être civilisé et corrompu, l'autre est une des grandes forces de la nature. Cela fait deux. Nous méprisons, de toute notre énergie, le « déshabillé », pour ne nous occuper que du vrai « nu » et nous entrons, pour n'en plus sortir, dans les régions vraiment élevées de l'Art.

Là, nous nous trouvons en présence de deux catégories très faciles à trancher nettement : le nu chaste, le nu voluptueux.

Quels sont, avec la morale humaine et religieuse, les rapports de ces deux catégories esthétiques ? Voilà la question ; question passionnément discutée presque à toutes les époques de l'ère chrétienne.

Notre correspondant a montré qu'il y a un nu chaste ; c'est hors de doute parmi les artistes, mais c'est une vraie joie de rencontrer cette idée si simple et si belle sous la plume d'un prêtre vénérable entre tous.

Les nus d'Ingres sont chastes, pour la plupart. Voyez la *Source* ; rien ne vient ternir son regard limpide et cette charmante apparition reste lointaine et n'inspire aucune pensée coupable. D'où vient cela ? D'abord évidemment de l'intention même du maître, du style de son œuvre ; mais aussi, et cela est très curieux, du fait même qu'il est surtout dessinateur et non pas coloriste. La ligne est chaste, la couleur est sensuelle, parce que la ligne est une abstraction de l'esprit, tandis que la couleur est l'aspect même de la vie. (La même distinction existe en sculpture ; il serait facile, mais trop long, de vous l'exposer).

Si donc l'artiste, d'une part, cherche dans son œuvre à rendre une impression de pureté, d'innocence ou de grandeur épique, ou de tristesse, etc. ; si, d'autre part, il est dessinateur avant tout, ses œuvres seront chastes. Si par surcroît cet artiste est un croyant, non seulement ses nus ne sauraient en rien alarmer une conscience religieuse, mais encore ils peuvent parvenir aux plus hautes réalisations de l'art chrétien. En voici, je crois, un des exemples les plus frappants :

Vous connaissez, au moins par la photographie, ces admirables fresques du plafond de la Sixtine : la Création d'Adam : Dieu effleurant du bout du doigt la main de l'homme qui se soulève lentement dans un mouvement superbe de force et de jeunesse ; la Création d'Eve : la Femme se levant, belle et souple, et dans une humble attitude joignant les mains vers Dieu qui la bénit... Voilà où des hommes comme Ingres qui ont le culte et le respect de leur art viennent chercher de

nobles leçons. Nous sommes ici sur un de ces hauts sommets de la pensée humaine où l'atmosphère est absolument *vierge*, où il ne passe que des souffles rudes, fortifiants, sur des paysages austères et silencieux.

Mais il y a, Messieurs, dans le grand royaume de l'art, d'autres sommets, moins hauts peut-être, peut-être moins bordés de précipices, où l'air est pur aussi, où passent de même des souffles sains et vivifiants, mais parfumés de l'haleine des forêts sauvages et où résonnent les chants des oiseaux... Sur ces hauteurs-là de grands hommes sont montés, non plus *seuls* comme Michel-Ange, et « comme le bourreau » (1) mais avec de belles et nobles femmes ; et de leur cœur fort, joyeux, sont sortis des chefs-d'œuvre immortels...

Allons dans notre grand Louvre et regardons sans parti pris. Hélas ! à côté des Flamandes fraîches de Rubens, à côté de l'Antiope nacrée de Corrège, à côté des grandes courtisanes dorées de Titien, quelle pauvre figure fait la petite *Source* ! Ce n'est pas de la chair lumineuse, c'est de la toile peinte.

Les grands maîtres de la couleur sont voluptueux : sont-ils immoraux ?

Et d'abord, au point de vue purement individuel et humain, l'étude du nu corrompt-elle l'artiste ? « Le grand péché de cette sorte d'ouvrages, dit un vieil auteur, c'est que, pour le bien faire, il faut voir le naturel... » Nous y voilà. Pour qui a fréquenté longtemps et sérieusement les ateliers, la question ne se pose guère. Ce qu'on éprouve en voyant défiler des modèles d'un bout de l'année à l'autre : le plus souvent ce n'est rien du tout ; parfois, de la pitié ; parfois aussi, heureusement, c'est un très vif plaisir ; la joie toute simple

(1) Mot de Raphaël appliqué à Michel-Ange.

de voir vivre en pleine lumière un homme vigoureux et bien bâti, une jolie fille jeune et fraîche ; l'intérêt passionnant de construire et de modeler une belle figure, de faire vibrer la lumière sur de la chair bien saine... En quoi, je vous prie, tout cela peut-il souiller un esprit droit et un cœur bien placé ?

Quelquefois, de petits Eros invisibles viennent voltiger dans l'atelier silencieux ; leur visite n'est pas importune : ils ne sont ni des ennemis ni des étrangers... et malheur à celui qui ne s'est pas aperçu de leur présence ; quand le vieux maître viendra corriger les études, l'indifférent risque fort de se voir accabler d'épithètes bien désobligeantes...

M. Ingres n'a pas toujours visé à la chasteté absolue : dans tel tableau, dans tel portrait, il n'est pas difficile d'apercevoir une sensualité très réelle, quoique discrète, et tout au fond de lui-même il eût été désolé qu'on ne l'y vît point... Tout cela se combine à merveille chez l'artiste avec le culte du beau, le respect de la femme et la plus grande délicatesse de sentiments...

On raconte que M. Ingres baisait respectueusement la main de ses modèles pour les remercier de leur beauté... Elles en étaient d'ailleurs complètement ahuries...

Si l'étude du nu était si immorale, les artistes qui s'y consacrent devraient être les plus volages des hommes ! Or, l'immense majorité ne l'est pas du tout. A part de très rares exceptions, les vrais artistes sont de grands enfants, de braves gens sans défense à ce point de vue : ils font les meilleurs maris de la terre ou se laissent boucler en un tour de main et pour la vie par la première venue — ce qui est le comble de la vertu... Voilà la vérité.

Etudiez la vie des grands maîtres : Corrège était

l'homme le meilleur qui fût jamais : l'honnêteté, la modestie, la charité mêmes. Rubens, un des plus beaux exemplaires de la race humaine ; la santé, la lumière, la force personnifiées, fut un mari modèle et le père d'enfants superbes... Titien, lui, malgré sa vieillesse vénérable et respectée des rois, a une tache sur sa vie ; c'est son indulgence et son amitié compromettantes pour l'Arétin, lequel Arétin fut un triste personnage... Vous avouerez que ce n'est pas là une preuve bien forte contre ma thèse...

Mais, me direz-vous, une question plus importante est la suivante : l'œuvre d'art elle-même n'est-elle point malsaine pour qui la regarde ? Eh bien non, mille fois non ; ce qui est malsain, ce sont certaines vierges équivoques d'un Botticelli, vêtues de la tête aux pieds ; ce ne sont pas les courtisanes nues de Titien. En quoi la vue d'une belle toile voluptueuse peut-elle détraquer un homme ou une femme normaux ? J'irai plus loin : vous me direz : un pareil spectacle peut éveiller la sensualité d'un enfant. Eh bien ! soit ! Il faudra toujours qu'elle s'éveille, n'est-ce pas ? N'est-il pas cent fois préférable que ce soit devant un chef-d'œuvre plutôt que devant une photographie obscène regardée en cachette, à la lecture d'un livre ignoble ou par l'intermédiaire d'un camarade précocé et vicieux ?... D'autant plus que l'enfant, ainsi « commencé », rencontrera plus tard, dans la réalité, des désillusions salutaires.

Il n'en est pas moins vrai, et j'en suis navré, qu'au point de vue strictement chrétien, les maîtres voluptueux sont immoraux : et la difficulté est grande, peut-être insurmontable, de concilier sur certains points le côté ascétique du catholicisme avec les lois de la nature et de la raison humaines.

Les Italiens de la Renaissance (peut-être même ceux

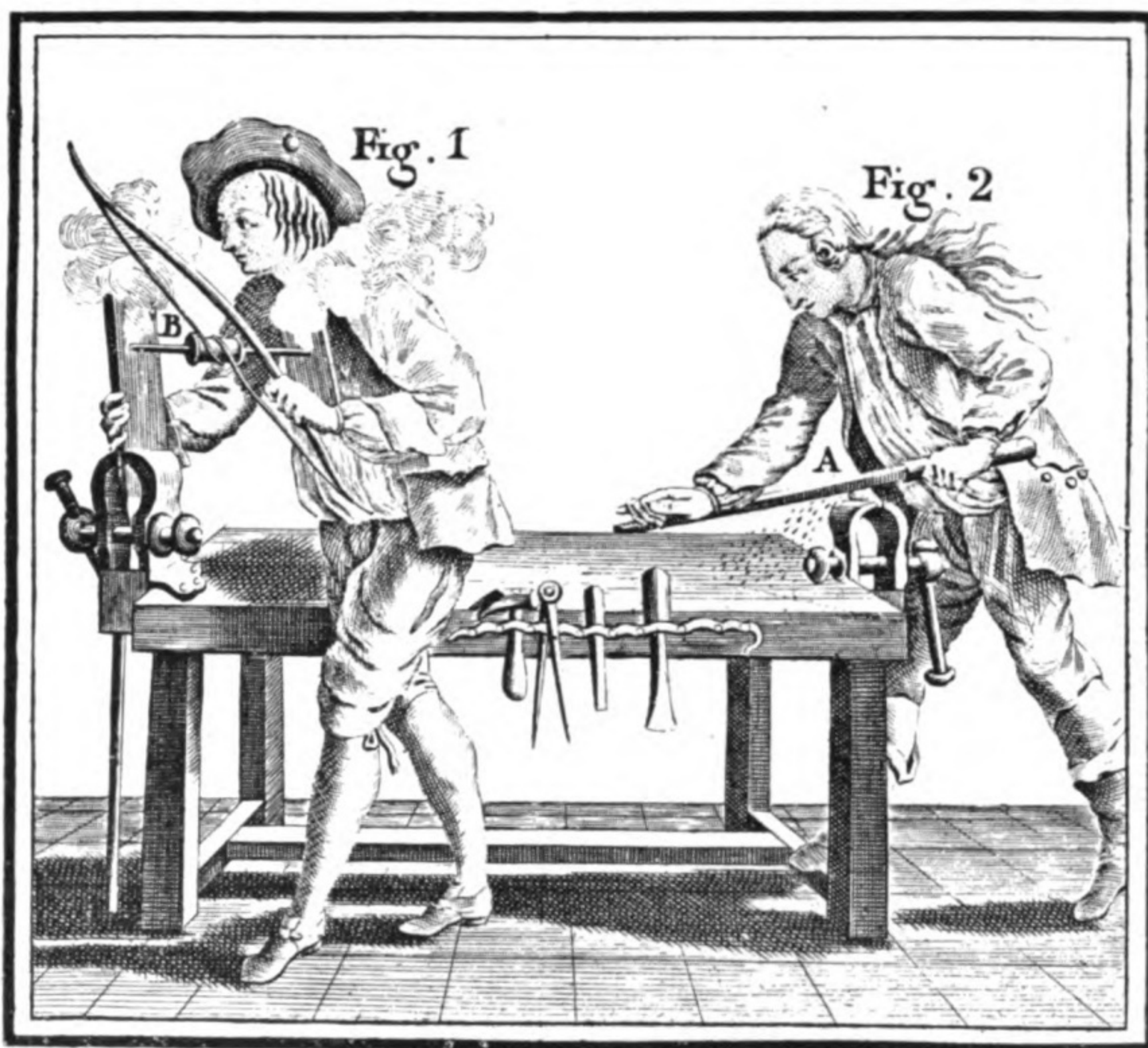
d'aujourd'hui) conciliaient ces choses avec une bonne grâce charmante, et j'imagine sans difficulté le sourire quelque peu narquois qui eût accueilli mon petit problème sur les lèvres fines de certain cardinal lettré...

Mais beaucoup d'entre nous, Messieurs, ont l'habitude d'aller plus au fond des choses et, malgré la forte proportion de sang latin qui coule dans leurs veines, certains scrupules peuvent parfois les assaillir. C'est pour eux qu'est venue du Nord, parée de profonde poésie et d'harmonies incomparables, la merveilleuse légende de Tannhauser.

Le chevalier Tannhauser avait connu les splendeurs infernales du Venusberg ; pris de terreur et de remords, il s'en fut à Rome chercher l'absolution ; et là, le Pape le maudit pour l'éternité : « Pas plus que ce bâton de pèlerin ne saurait refleurir, tu ne pourras être justifié ». Tannhauser revint dans sa patrie, désespéré... Mais, à l'heure de sa mort, entre ses mains défaillantes, le bâton se couvrit tout à coup de corolles fraîches et parfumées...

Peut-être un Corrège ou un Rubens seront-ils maudits par le Pontife, mais à l'heure suprême, par un miracle d'indulgence divine, le bâton stérile ne se couvrira-t-il pas des fleurs merveilleuses du pardon et de l'Espoir éternel ?





Figures extraites de la *Physique expérimentale* de l'abbé Nollet
tome IV, édition de 1745



NOTE

AU SUJET

D'UN NOUVEAU BRIQUET DE POCHE

PAR M. LALBALETTIER

Trésorier

Séance du 7 avril 1911

Depuis quelque temps, les journaux et revues de toutes natures nous ont longuement entretenus d'un nouveau briquet automatique au *ferro-cérium* dont nous nous serions abstenus de parler si, à côté de la question commerciale — ou fiscale — qui le concerne, il n'y avait un point de vue scientifique sur lequel il ne sera peut-être pas sans intérêt d'arrêter notre attention pendant quelques instants.

Se procurer le feu et la lumière a toujours été pour l'homme une nécessité absolue : nombreux sont les procédés employés pour arriver au résultat désiré ; ils ont été tout naturellement modifiés et perfectionnés à mesure que les exigences de la civilisation sont devenues plus impérieuses et ils sont bien loin d'être aujourd'hui ce qu'ils étaient jadis.

Les deux morceaux de bois que le sauvage frotte énergiquement l'un contre l'autre pour développer de la chaleur, constituent sans aucun doute le premier bri-

quet connu. Existe-t-il encore des peuplades qui se servent de ce moyen primitif ? C'est douteux ; il ne manque cependant pas d'originalité et, d'après la description qu'en donne une publication relativement récente (1), l'expérience, pour réussir, demande une certaine habileté : « Imaginons une tige de bois, pointue à son extrémité, que les initiés font tourner entre leurs doigts avec une étonnante rapidité, acquise par l'habitude, au milieu d'un bloc de bois tendre et sec ; ce frottement rapide produit de la chaleur et quelques feuilles sèches placées près du bloc et approchées au moment favorable ne tardent pas à s'enflammer (2) ».

Rien de plus simple, en théorie, mais la pratique exige un tour de main qui ne s'acquiert pas du premier coup (3). Ainsi, le sauvage qui assurément ne connaît pas *l'équivalent mécanique* de la chaleur, sait fort bien que le frottement est une source de chaleur qu'on peut avantageusement utiliser !

(1) *La Science illustrée*, n° 189. — Juillet 1891.

(2) Les meilleurs bois pour cette expérience, d'après DE PARVILLE, sont le mûrier frotté contre le buis, ou le laurier contre le lierre. — *Ibid.*, n° 200. — Septembre 1891.

(3) On trouve dans les *Leçons de Physique expérimentale* de l'abbé NOLLET (tome IV, édition de 1745) une autre disposition de l'expérience :

« Prenez une espèce de fuseau de bois un peu ferme, au milieu duquel on a creusé une place pour la corde d'un **archet** ; appuyez contre la poitrine une petite planche, dans laquelle on a pratiqué un trou, et mettez dans ce trou l'un des bouts du fuseau, l'autre bout s'appuyant dans un autre trou fait à une planche semblable assujettie contre la muraille ou dans un étau ; ensuite, en appuyant le corps, faites aller et venir l'archet vivement comme le fait un serrurier qui perce le fer avec un foret. Peu de temps après que le fuseau a commencé à tourner, on voit le bois roussir..., donner de la fumée..., puis du feu avec lequel on peut allumer de l'amadou... » (Voir fig. 1).

Pendant longtemps, un simple morceau de silex frappé avec une lame d'acier a suffi aux besoins du fumeur : faire du feu avec un vulgaire caillou (1) ramassé sur la route, cela constituait à coup sûr un sensible progrès sur le procédé précédent, et le briquet fondé sur ce principe, qui jadis a joui d'une vogue bien méritée, quoique démodé aujourd'hui, conserve encore des partisans et reste toujours d'un usage sûr et facile ! (2).

Mais les progrès de la science ont modifié profondément nos habitudes et la transformation de l'énergie est devenue aujourd'hui un phénomène si familier que, pour développer chaleur et lumière, nous n'avons plus que l'embarras du choix entre les procédés fournis soit par les *forces physiques*, soit par les *actions chimiques*.

Nous venons de voir comment le *frottement* permet d'enflammer les corps combustibles : le *briquet à air*

(1) Les compagnons d'Enée savaient fort bien utiliser les étincelles tirées d'un caillou :

*Ac primum silici scintillam excudit Achates
Suscepit que ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuit que in fomite flammam.*

VIRGILE, *Enéide*, livre I, vers 174, 175 et 176.

(2) Le livre de l'abbé Nollet, déjà cité (tome IV, page 214), signale aussi ce moyen d'enflammer un morceau d'amadou, en frappant une *pierre à fusil* avec un morceau d'acier trempé, et il en donne l'explication suivante, tout à fait curieuse... « le tranchant du caillou heurtant vivement l'acier en coupe des parcelles qui se détachent et que la secousse fait sauter en l'air..., or s'il est vrai, comme nous l'avons dit, que chaque parcelle soit un assemblage de petits ballons dont chacun soit rempli par une petite portion de feu élémentaire toujours animé d'une force expansive, il est naturel que le choc ébranle toutes les parties qui tiennent le feu renfermé entre elles... On peut donc s'attendre à voir briller le feu à travers les pores dilatés du métal... »

nous montre comment on peut utiliser la compression : *l'électricité* nous fournit *l'étincelle* dont on a tiré parti dans maints allumeurs élégants et commodes.

Mais, depuis le commencement du *xix^e* siècle, ce sont surtout les actions chimiques qui sont mises à contribution pour la confection des briquets usuels.

Dès 1805, le commerce mettait en vente le *briquet oxygéné* qui se composait d'un petit flacon contenant de l'acide sulfurique et dans lequel on trempait un morceau de bois garni d'une pâte chloratée. Cet appareil, assez incommode d'ailleurs, était très dangereux par suite de l'emploi d'un liquide aussi corrosif que le vitriol ; il fut remplacé en 1816 par le *briquet phosphorique* qui n'était pas non plus sans inconvénients, car le phosphore, qui est un violent poison, peut en outre occasionner des incendies en s'enflammant spontanément.

Vers 1820, Gay-Lussac fit paraître son ingénieux *briquet à hydrogène*, fondé sur la propriété que possède la mousse de platine de condenser 6 à 700 fois son volume d'hydrogène en déterminant une élévation de température capable d'enflammer le gaz ; mais cet appareil, qui n'est guère transportable, est resté confiné dans les cabinets de physique.

On sait que les métaux alcalins décomposent l'eau très facilement à la température ordinaire, et que le *potassium* et le *sodium* notamment, dans cette décomposition, produisent une quantité de chaleur suffisante pour enflammer l'hydrogène qui se dégage : une action aussi remarquable ne pouvait manquer d'être utilisée par l'industrie ; elle a permis, — dit-on — de construire un *briquet* très curieux et très répandu... à l'étranger, car, chez nous, il est naturellement interdit, dans l'intérêt du *monopole*.

Aussi bien, depuis 1840, les briquets ont été détrô-

nés un peu partout par les allumettes phosphorées ; mais, chose assez curieuse, elles avaient été tout d'abord prohibées en France comme trop dangereuses. Quoique inventées par un Français, elles nous étaient revenues d'outre-Rhin sous le nom d'*allumettes chimiques allemandes* ; la première fabrique de ces allumettes ayant été établie en Autriche dans l'année 1833. Mais c'est *Charles Sauria* (1) qui avait eu l'idée de tremper dans une pâte chloratée les anciennes allumettes soufrées dont l'usage remontait au xv^e ou xvi^e siècle ; il les enflammait ensuite en les frottant sur un corps dur, évitant ainsi les graves inconvénients que peut causer le phosphore ordinaire : nécroses, empoisonnements et incendies.

Depuis la découverte du phosphore rouge on est revenu à l'idée de Sauria, car les allumettes suédoises, dites de sûreté, qui sont enduites d'un mélange de chlorate de potasse et de sulfure d'antimoine, ne peuvent s'enflammer que si on les frotte sur un carton recouvert lui-même d'une pâte formée d'un mélange de phosphore rouge et de sulfure d'antimoine.

L'industrie des allumettes, monopolisée par *l'Etat* depuis 1890, occupait alors en France plus de 20,000 ouvriers. Une statistique déjà ancienne nous apprend qu'il est consommé dans toute l'Europe près de deux milliards d'allumettes par jour ; un Français, paraît-il, en consomme deux fois plus qu'un Anglais ! A quoi doit-on attribuer cette différence ? A la mauvaise qualité des produits fabriqués chez nous, disent les mauvaises langues ; je n'en crois rien, mais ce qui est bien certain, c'est que le nouveau briquet au *ferro-cérium* a été accueilli par le public avec un véritable enthousiasme.

(1) Né en 1812, à Poligny (Jura).

A la vérité, cet enthousiasme fut de courte durée, car le fisc a bien vite trouvé moyen de le calmer ! Toutefois, l'impôt établi sur le nouvel allumeur n'a diminué en rien ses qualités exceptionnelles : il est à la fois simple, élégant et commode et il sera difficile de faire mieux. On se rappelle les petites lampes électriques de poche : elles étaient ingénieuses et pratiques, mais elles donnaient la lumière et non la flamme, elles étaient donc incomplètes. Depuis quelque temps déjà, la manufacture de Saint-Etienne fabrique un *allumeur automatique* très bien confectionné et qui, sous un volume restreint, renferme à la fois une lampe ou plutôt une mèche imbibée d'essence et un mécanisme destiné à l'inflammation de petites amorces analogues à celles dont se servent les enfants dans leurs pistolets inoffensifs. Une bande de papier sur laquelle ont été collées une centaine de ces amorces est disposée sur une bobine et se déroule automatiquement chaque fois qu'on ouvre la boîte qui la renferme ; en même temps un choc brusque frappe l'amorce et l'étincelle qui jaillit suffit pour enflammer la mèche ; mais cette bande d'amorces a besoin d'être renouvelée assez souvent ; c'est là un grave inconvénient qui a très heureusement disparu dans le briquet au *ferro-cérium*.

Ce nouvel allumeur ressemble beaucoup au précédent : Dans une petite boîte métallique de poche, se trouvent, d'une part, une mèche trempant dans l'essence, et, d'autre part, un petit bloc d'alliage sur lequel une sorte de râpe circulaire frotte énergiquement au moment où, en appuyant sur un bouton extérieur, on provoque la brusque ouverture de la boîte. Aussitôt la mèche s'enflamme sous l'action d'une gerbe d'étincelles qui jaillit du bloc au *ferro-cérium*.

C'est le *baron Auer*, l'inventeur bien connu des man-

chons à incandescence pour l'éclairage au gaz, qui, après d'assez longues recherches, parvint à réaliser ce nouveau briquet : il avait reconnu que les terres rares entrant dans la confection de ces manchons renferment des métaux qui forment, avec le fer, des alliages très durs capables de donner d'éclatantes étincelles lumineuses.

Déjà, un chimiste de Budapesth, M. Bermann, en étudiant des aciers de natures diverses, avait observé qu'en les frottant sur un corps dur, une meule d'émeri, par exemple, on peut obtenir de très belles étincelles bien différentes d'aspect et, jusqu'à un certain point, caractéristiques de la composition de chacun d'eux (1) ; mais ce qui a déterminé le baron Auer à adopter le *ferro-cérium*, c'est qu'il est susceptible d'une application pratique très heureuse puisqu'un seul gramme de cet alliage peut donner jusqu'à 5 ou 6,000 étincelles successives avant d'être hors d'usage ; on conçoit tout le parti qu'on peut tirer d'une propriété si précieuse !

Maintenant, quelles sont la nature et la composition de cet alliage qui vient de se révéler d'une façon si brillante ? Comme son nom l'indique, il est formé de deux métaux : l'un, le *fer*, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ses propriétés ; ce n'est pas un métal précieux, c'est simplement le plus précieux des métaux ou, comme le dit *Edison*, c'est le métal domestique et familier qui doit détrôner le bois partout, dans

(1) *Les mémoires de l'Académie des Sciences* (année 1736) signalent une expérience curieuse que le livre de l'abbé Nollet ne manque pas de rappeler (tome IV, p. 221) : « On prend un lingot d'antimoine fondu avec deux fois son poids de fer ; ce lingot étant assujetti dans un étau, on fait passer dessus à plusieurs reprises une grosse lime neuve..... à chaque coup de lime on voit une traînée de grosses étincelles qui s'élancent et retombent sur la table... » (Fig. 2).

notre ameublement comme dans nos constructions et peut-être même, un jour, dans notre industrie du livre et du papier !

Quant au *cérium*, c'est un nouveau venu dans le monde industriel, mais ce n'est pas — comme on serait tenté de le croire — un corps découvert bien récemment ; c'est déjà un vénérable centenaire puisqu'il a été signalé pour la première fois, en 1803, par l'un des plus grand chimistes du XIX^e siècle : le Suédois *Berzélius* (1), le continuateur de notre immortel *Lavoisier*.

A cette époque, la découverte des petites planètes situées entre Mars et Jupiter venait d'avoir un retentissement considérable dans tout le monde savant ; *Berzélius* s'empressa de mettre le nouveau métal sous l'invocation de *Cérès*, la première de ces planètes. Depuis, le *cérium* était resté modestement dans l'ombre : une seule fois, vers 1893, à la suite d'une brève communication parue dans les publications spéciales, on put croire qu'il allait recevoir une importante application : certains sels de *cérium*, disait-on, permettraient de fabri-

(1) *Berzélius*, né en 1779, à *Wærstelæsa* (Suède), mort en 1848, fondateur de la théorie des équivalents et de la notation chimique, associé de l'Institut de France.

Venu à Paris, en 1819, il se lia avec les savants de l'époque et resta en correspondance avec la plupart d'entre eux.

Le 4 avril 1892, *M. Bertrand*, secrétaire perpétuel, dépose aux archives de l'Académie des Sciences 25 lettres de *Berzélius* au grand physicien *Dulong* ; dans l'une d'elles datée du 15 juillet 1819, le savant suédois raconte avec humour son voyage à travers la France et montre sa grande sympathie pour notre pays : « Je sors d'un pays où j'ai passé l'année la plus agréable de ma vie ; nous avons croisé l'Auvergne dans toutes les directions, on ne se lasse point de voir une nature si belle, si extraordinaire, si parlante de son origine : je ne croyais pas que les volcans éteints depuis si longtemps pouvaient présenter des phénomènes si intéressants... » (Comptes rendus, 4 avril 1892).

quer une substance photographique d'une extrême sensibilité et capable d'être impressionnée par la lumière des étoiles les plus faibles !... Cet espoir n'a malheureusement pas été réalisé.

Le cérium, avons-nous dit, fait partie d'une série de métaux assez rares : l'yttrium, le thorium, le terbium, etc., avec lesquels il se trouve presque toujours mélangé ; ses minerais se rencontrent en Suède, au Groenland et au Brésil ; on l'obtient à l'état de pureté en décomposant son chlorure par la pile. Il a un éclat métallique très prononcé ; sa couleur rappelle celle du fer dont il a la dureté ; sa densité est 6,7, un peu moindre que celle du fer qui est 7,8 ; il brûle dans l'air avec une flamme plus brillante que celle du magnésium.

Il est utilisé, comme nous l'avons vu, dans les manchons à incandescence, et l'alliage du nouveau briquet renferme une proportion de cérium supérieure à 60 pour cent ; il recevra sans doute bien d'autres applications, car il est entré maintenant dans le domaine de l'industrie. Depuis sa découverte, la métallurgie a progressé dans des proportions considérables ; les procédés électrolytiques ont permis d'obtenir à bas prix un grand nombre de métaux à peu près inconnus il y a un demi-siècle : l'aluminium, le magnésium, le nickel, le cobalt et tant d'autres qui sont devenus d'un usage journalier, soit à l'état pur, soit à l'état d'alliage, et voici le *radium* qui vient d'être isolé, et qui nous promet de nouvelles surprises : le progrès n'a pas dit son dernier mot.

RAPPORT

SUR LE MÉMOIRE DE M. LALBALETTIER

INTITULÉ :

NOTE AU SUJET D'UN NOUVEAU BRIQUET DE POCHE

PAR M. THÉVENIN

Membre de la Section des Sciences

Séance du 21 avril 1911

« Le progrès n'a pas dit son dernier mot » : telle est la conclusion de la note instructive que notre collègue M. Lalbalettrier, a lue à la Société, dans la séance du 7 avril 1911, à propos du briquet au ferro-cérium. Personne n'y contredira : si l'humanité s'arrêtait dans sa marche en avant, elle serait bien près de disparaître, ayant usé toutes les ressources que lui offre l'univers au sein duquel elle s'agite.

Certes le fumeur de nos jours, muni du briquet ou de l'allumette, est loin du pauvre Caraïbe qui, pour le vain plaisir de tirer quelques bouffées de fumée de la plante affectée par lui à ce singulier usage, en était réduit à frotter, avec autant d'énergie que de patience, deux morceaux de bois l'un contre l'autre.

Et pourtant, ne semble-t-il pas que nous soyons bien près des limites du progrès sur ce point particulier, quand, à l'aide d'une simple allumette suédoise ou d'un modeste briquet au ferro-cérium, chacun peut dire

comme Dieu lui-même : « *Fiat lux* », et par un faible geste produire la flamme capable, sinon d'éclairer le monde, tout au moins d'allumer quelque immense incendie, le foyer des chaudières puissantes d'un lourd navire cuirassé, la mèche d'une mine qui pulvérisera instantanément un rocher énorme, ou... de mettre le feu à une cigarette ?

Dans notre siècle des stupéfiantes applications de la science, à côté de la machine à vapeur, du télégraphe électrique, du téléphone, de l'aéroplane, à côté même de la découverte du monde des microbes et de son rôle, en vérité la petite allumette chimique et le petit briquet nouveau tiennent leur place, et c'est pourquoi la note de M. Lalbalettrier figurera honorablement dans les *Mémoires* de notre Société.

Dès son apparition sur la terre, l'homme a dû se procurer du feu. Il y est sans doute parvenu assez vite. J'imagine qu'Esaü savait faire cuire les lentilles ; sans cela il n'aurait pas eu pour ce légume le goût qu'on lui connaît. Mais comment nos premiers ancêtres ont-ils fait la conquête du feu ? La fable nous dit bien que Prométhée est allé le dérober dans le ciel, avec la complicité de la déesse Pallas, mais c'est la fable. Il est plus vraisemblable qu'ils l'ont pris tout fait sur la terre, lorsqu'ils ont eu la bonne fortune de le voir tomber des nues sur quelque arbre sec, ou celle plus rare, plus spéciale, de le voir sortir du cratère d'un volcan ou d'un banc de combustible — minéral ou organique — spontanément enflammé par quelque mystérieuse oxydation. Toujours est-il que, l'ayant une fois en leur possession, ils ont tenu à le garder soigneusement. Ils en ont fait un dieu et lui ont bâti des temples. Avant les vestales-veuves de la Grèce et les vestales-vierges de Rome, les Chaldéens, les mages de la Perse et de l'Inde entretenaient le feu perpétuel.

Ensuite, ils sont parvenus à produire la flamme. Est-ce vraiment au moyen de la chaleur développée par le frottement de deux morceaux de bois ? C'est possible, encore que de toutes les manières de transformer du travail mécanique en chaleur — et elles ne sont pas rares — celle-ci ne semble pas être la plus pratique.

L'invention du briquet était subordonnée à la découverte de la métallurgie du fer et de l'acier, car l'étincelle qui jaillit du choc de deux silex est impuissante, sauf au contact de certaines combinaisons chimiques très perfectionnées. Une longue série de siècles a dû s'écouler avant qu'on ait pu allumer de l'amadou, du chiffon brûlé, ou, plus tard, une mèche imprégnée de chromate de plomb ; mais quelle difficulté à vaincre pour tirer de là la flamme, c'est-à-dire l'élément vraiment utile, jusqu'au jour où on a eu l'idée de mettre sur le point en ignition l'extrémité soufrée d'une paille !

Il est certain que, parallèlement en quelque sorte à l'usage du briquet à silex, on a mis en œuvre les ressources successives qu'a offertes l'avancement des sciences physiques, mécaniques et chimiques, mais cet avancement a été bien lent pendant longtemps. Pourtant, le feu grégeois qu'on n'a pas encore retrouvé, la poudre à canon qui, si elle est d'origine asiatique, est plus ancienne qu'on ne le croit généralement, les lentilles de verre et les miroirs dont Archimède s'est servi pour incendier les navires ennemis dans le port de Syracuse, sont des applications remarquables d'une science déjà avancée.

C'est seulement en 1833, comme nous l'a dit M. Lalbalettrier, qu'on a inventé les allumettes chimiques au phosphore ; les briquets chimiques à production de flamme sont postérieurs. La conquête de l'allumette chimique me semble si importante que je me plais à

répéter le nom de l'inventeur, le jeune Sauria, alors élève au lycée de Dôle ; plus tard, il exerça la médecine à Poligny, et assista à l'introduction, en France, des allumettes « allemandes », dont il était le père trop insouciant.

Le plus grand pas a été ainsi fait.

Ensuite sont venus des perfectionnements, intéressants aux points de vue de la commodité, de l'hygiène, de la sécurité et du progrès scientifique, mais, au fond, de bien moindre importance. L'emploi du frottoir de phosphore amorphe et de la pâte chloratée n'est qu'une amélioration secondaire, car le chlorate de potasse détone comme tous les explosifs, par l'effet d'autres causes que le contact du phosphore amorphe : il me souvient qu'au temps de ma jeunesse, j'économisais le frottoir en piquant l'allumette suédoise, d'un coup sec, sur la surface rugueuse d'un dessous de godet de porcelaine, sur le tableau noir ardoisé, sur la surface lisse d'un flacon en verre, sur une glace, etc.

Plus intéressants peut-être sont la substitution au bois d'une petite bougie de cire, le choix du peuplier suisse parmi tous les bois tendres combustibles, le remplacement du soufre par la paraffine comme intermédiaire entre le bonton à feu et le bois, puis l'invention d'ingénieuses et belles machines.

Aujourd'hui, à côté de l'allumette dite en cire, l'allumette dite suédoise représente le produit de luxe, celui qui dispense le consommateur d'attendre quelques instants le jaillissement de la flamme éclairante. Mais l'allumette dite française, à bon marché... relatif, mérite une mention. Le public avait l'habitude de l'allumette au phosphore blanc, celle qui n'exige pas de frottoir particulier et qui s'enflamme aisément sur un corps quelconque, voire sur la surface : convenablement ten-

due d'un fond de pantalon. Or, l'emploi du phosphore blanc du docteur Sauria avait le très grave inconvénient d'occasionner la terrible nécrose dentaire parmi les ouvriers des manufactures : il fallait le supprimer, et le problème semblait presque insoluble, attendu qu'il s'agissait de trouver une substance capable de s'enflammer partout, par simple frottement, et cependant assez résistante pour ne pas s'allumer accidentellement, en dehors de la volonté du consommateur. Deux ingénieurs de l'Etat français, MM. Sévène et Cahen, ont trouvé la solution dans la substitution au phosphore blanc du sesquisulfure de phosphore, qu'on prépare *in vitro*. Et la nécrose a disparu.

Quant aux briquets, qui font encore concurrence aux allumettes, mais qui, nonobstant la vogue actuelle, ne paraissent pas devoir de sitôt les détrôner, ils dépendent du perfectionnement de l'acier, ou mieux, des aciers, car l'acier est caractérisé par sa dureté, et ce nom s'applique à une foule de combinaisons du fer avec des métalloïdes et des métaux variés. Nous en sommes au ferro-cérium, après avoir passé, presque sans nous en apercevoir, à côté du ferro-antimoine, qu'a signalé l'abbé Nollet, et dont notre collègue, M. l'abbé Mailard, a bien voulu nous apporter en séance un échantillon qu'il avait préparé et dont il a tiré de belles étincelles en le frottant soit sur une lime, soit sur une feuille de toile émerisée. Mais n'est-il pas remarquable que le briquet au ferro-antimoine soit resté pendant 175 ans un objet presque inconnu, une curiosité de laboratoire ?

La Société me permettra de compléter et de rectifier le travail de M. Lalbalettrier, en reproduisant, ici, un document de statistique officielle. Les ventes d'allumettes, par la Régie française, pendant l'année 1909, ont été les suivantes :

1° Allumettes en bois, à base de sesquisulfure de phosphore, n'exigeant pas de frottoir spécial....	24.394.417.500
2° Allumettes en bois, à base de chlorate de potasse, soufrées, exigeant un frottoir spécial.	16.294.832.500
3° Allumettes en bois, à base de chlorate, paraffinées, exigeant un frottoir spécial (suédoises)	2.001.559.700
4° Allumettes en bois au chlorate, exigeant un frottoir spécial, dites tisons.....	902.159.000
5° Allumettes en cire, au sesquisulfure de phosphore	1.326.242.780
6° Amorces chimiques.....	1.800.000
Total.....	<u>44.921.011.480</u>

Le nombre d'ouvriers employés dans les manufactures d'allumettes, au 31 décembre 1909, était de 719 hommes et 1,443 femmes. Il est loin du chiffre de 20,000 indiqué par M. Lalbalettrier.

Les salaires moyens journaliers de ces ouvriers, pendant ladite année, se sont élevés à 7 fr. 02 pour les hommes et à 5 fr. 39 pour les femmes.

Enfin, le bénéfice net de la Régie a été, en 1909, de 29,832,443 fr. 95.

La section des Sciences a l'honneur de proposer à la Société d'ordonner l'impression du travail de notre collègue.



ÉCOLE DE FERRIÈRES

SOUS L'ADMINISTRATION DE LOUP-SERVAT ⁽¹⁾

PAR M. L'ABBÉ BERNOIS

Membre correspondant

Séances des 21 avril et 7 juillet 1911

RAPPORT VERBAL PAR M. SOYER

Membre de la Section des Belles-Lettres

Séance du 6 octobre 1911

I

LOUP DE FERRIÈRES ET SON ZÈLE POUR LES LETTRES ET POUR LES LIVRES

L'idée principale que réveille chez nous le titre de bénédictin est celle d'homme savant, vivant au milieu des in-folios et consacrant toute sa vie à de longs et pénibles travaux d'érudition. Ces moines du temps

(1) Ce titre représente un chapitre détaché d'une monographie de Loup de Ferrières, écrite depuis quinze ans environ. Nous n'avons pas la prétention de faire mieux que nos savants prédécesseurs, MM. de la Rocheterie et l'abbé Jarossay, qui ont fait paraître en leur temps de remarquables travaux sur l'abbé feudataire du Gâtinais :

Un abbé au IX^e siècle, *Etudes religieuses et littéraires*, année 1863 ; *Annales du Gâtinais*, Abbaye de Ferrières, 1898.

passé nous ont transmis la plus grande partie des trésors de l'antiquité chrétienne et païenne. Cependant, on se tromperait grossièrement, si l'on croyait que l'objet principal de la règle de Saint-Benoît eût été de créer cette vaste érudition littéraire qui en est issue. Ces religieux cénobites ne prétendaient en aucune façon être des savants ou des pédagogues ; ce n'était là ni leur mission, ni leur intention, ni leur devoir. Tout ce qu'ils ont fait pour la science n'était qu'une œuvre de surrogation ; aussi ont-ils abandonné à la postérité, avec désintéressement et sans aucune pensée de retour, le superflu de leur temps, de leur force et de leur zèle (1). Avec le docte Mabillon, nous dirons que les monastères n'étaient pas des « Académies des Sciences », comme on pourrait le penser, mais des écoles de Notre-Seigneur Jésus-Christ (2) ; on n'y fait cas des lettres et des arts qu'autant qu'ils contribuent à la perfection religieuse et à l'édification des peuples.

C'est ainsi que Loup de Ferrières aime et recherche la science, non pour les honneurs et les richesses de la terre, mais pour les jouissances élevées qu'elle procure à l'âme et pour l'influence morale qu'elle doit exercer dans toutes les circonstances de la vie (3).

Pendant que les Normands ravageaient la Gaule, incendiaient les villes et les monastères, enlevaient les femmes et les enfants pour en faire des esclaves, que les feudataires et les puissants du siècle, cantonnés dans leurs châteaux fortifiés, ne connaissaient qu'une seule chose, faire la guerre ; pendant ce temps, au fond de son cloître solitaire, l'abbé de Ferrières se livrait avec ardeur à l'étude et communiquait aux autres une science

(1) M. DE MONTALEMBERT, *Moines d'Occident*, t. VI.

(2) MABILLON, *De re diplomatica*, I. 137.

(3) Ep. 35.

qu'ils eussent difficilement trouvée ailleurs. Ni les missions dont il est fréquemment chargé par le roi, ni les expéditions auxquelles il est obligé de prendre une part souvent trop active, ne peuvent refroidir son zèle et sa puissance intellectuelle. S'il fut inférieur à Alcuin comme écrivain, s'il eut moins de nouveauté et moins de charme, il le surpasse peut-être dans cette fonction d'éducateur, dont nous ne comprenons assez ni les difficultés ni les services. Il eut, comme lui et, du reste, comme tous les moines de ce temps, l'amour de l'enseignement et la passion des livres.

La règle de Saint-Benoît a toujours mis l'étude et la transcription des manuscrits au rang des devoirs les plus impérieux des cénobites et assigné à ces deux occupations les principaux moments de la journée. Le plus grand souci de Loup fut de faire observer ces deux points importants, qu'il regardait comme la sauvegarde de la religion et de la piété. Mais l'étude ou la lecture suppose dans un monastère la présence des livres. Or, à cette époque, leur rareté et le moyen de s'en procurer étaient un réel obstacle à l'épanouissement de la vie littéraire. Quel zèle, quelle activité le savant religieux déploie pour avoir les ouvrages qui lui manquent ! Quelles instances auprès des possesseurs de ces précieux trésors ! Il en aura le plus grand soin et ne les gardera que le temps nécessaire pour les faire copier. « J'irai
« vous voir, écrit-il à Eginhard, pour vous rendre vos
« livres et apprendre de vous quels sont ceux dont je
« puis avoir besoin ; je vous aurais envoyé Aulu-Gelle,
« si l'abbé ne l'avait gardé de nouveau, mais il m'a
« promis de vous écrire qu'il m'avait arraché de force
« cet ouvrage (1) ». Craint-il un refus, il a recours au

(1) Ep. 5.

crédit de ses parents et de ses amis. Il prie Marckwald d'envoyer à l'abbé de Saint-Boniface de Mayence un moine adroit, qui réclamera à Hatton la *Vie de César* par Suétone (1). Il s'adresse à Orsmar, archevêque de Tours, avec qui il était lié par la parenté et l'amitié, pour avoir les commentaires de Boèce sur les *Topiques* de Cicéron. Ce livre faisait partie de la bibliothèque de Saint-Martin, dont la garde était confiée aux soins d'un certain Amalric. Pour prévenir toute difficulté, il engage le prélat à ne point le nommer, et à répondre, si l'on veut connaître le destinataire, qu'il se propose d'envoyer ce livre à des parents qui le réclament avec instance (2). Il profite de la restitution de Saint-Josse, qui le rapproche de l'Angleterre, pour emprunter aux moines d'York les Questions de saint Jérôme sur l'ancien et le nouveau Testament, celles de Bède et les *Institutions oratoires* de Quintilien (3). Il veut ainsi renouer avec l'évêque et les religieux l'ancienne fraternité qui, à cause des troubles passés, n'avait produit que des prières. La littérature profane est toujours mentionnée à côté de la littérature sacrée. Écrit-il au pape Benoît III, pour lui recommander deux religieux, Adulphe et Alcaric, qui ont entrepris le voyage de Rome, et voulant tirer avantage d'une si bonne action pour enrichir la bibliothèque, il s'exprime en ces termes : « Les pères
« doivent thésauriser pour leurs enfants, comme parle
« le docteur des nations ; nous vous prions donc de
« nous envoyer par les frères susdits les *Commentaires*
« du bienheureux Jérôme sur Jérémie, depuis le
« livre sixième jusqu'au dernier ; après les avoir fait

(1) Ep. 95.

(2) Ep. 16. AMPÈRE, *Hist. littér. avant le XII^e siècle*, II, 237-242.

(3) NICOLAS, *Etudes sur les lettres de Loup-Serrat*, 1861, Ep. 62.

« copier, nous les renverrons à Votre Sainteté (1). » Puis, dévoilant le véritable but de sa missive, il demande enfin avec une ardeur suppliante et timide le *De Oratore* de Cicéron, les douze livres de Quintilien, les *Commentaires* de Donat sur Térence. « Si votre libéralité nous accorde cette faveur, tous ces ouvrages, avec l'aide de Dieu, seront promptement rendus à la bibliothèque apostolique, après que nous en aurons fait exécuter des copies (2). »

Ces livres tant recherchés amènent nécessairement un échange de services réciproques entre les abbayes ; on se les offrait, on se les envoyait de loin ; la charité et l'esprit d'union y trouvaient leur compte aussi bien que la science. C'est ainsi que Loup se tourne tantôt vers l'Allemagne, tantôt vers l'Angleterre et l'Italie, afin d'enrichir son abbaye. Mais ces envois de livres étaient assez mal sûrs au milieu des désordres de l'état social. Il refuse à un moine de Sens un ouvrage, parce que son messenger voyage à pied. Il s'excuse auprès d'Hincmar de n'avoir pu lui prêter le *Collectaneum* de Bède, livre si volumineux, lui dit-il, qu'il ne peut être caché ni dans le sein, ni dans la besace ; et quand même l'un ou l'autre seraient possibles, il eût été exposé à la rencontre funeste des méchants, que la beauté du manuscrit aurait pu tenter (3).

Les savants d'alors étaient tous animés de la même ardeur et d'un même esprit de persévérance qui suppléaient en partie à l'imperfection des communications. Servat Loup écrit encore à un de ses correspondants : « Le livre que vous m'avez demandé l'a été, à mon

(1) Ep. 103. LEVILLAIN. *Etude sur les lettres de Loup de Ferrières*, Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 1901-1903.

(2) Ep. 20.

(3) Ep. 76.

« retour, par beaucoup de personnes auxquelles il ne
« convient pas de le prêter ; j'ai presque résolu de l'en-
« voyer quelque part, de peur qu'il ne se perde (1). »
A un autre il dit : « Je vous envoie, pour vous faire
« plaisir, le manuscrit des remarques de saint Jérôme
« sur les Prophètes, avant de l'avoir lu. Que votre dili-
« gence veuille bien le lire ou le faire copier prompte-
« ment, et nous le renvoie (2). »

Dans les lettres de Loup, il est sans cesse question de rechercher les manuscrits pour comparer et revoir le texte des différents auteurs. Il remercie beaucoup Adalgard du soin qu'il avait mis à copier Macrobe (3). Il promet à un autre de faire collationner avec son exemplaire les *Lettres* de Cicéron, qu'il lui a envoyées, pour tirer, s'il se peut, de cette comparaison un texte plus pur ; il lui demande la traduction du poème d'Aratus, pour combler, dans son exemplaire, les lacunes qu'un de ses amis, Eigil, lui a signalées (4).

La copie des manuscrits joue alors le même rôle que l'imprimerie au xv^e siècle, et de même qu'à la Renaissance, les soins donnés aux premiers chefs-d'œuvre de l'antiquité, à la correction, à l'exactitude des textes, ont rendu aux lettres un immense service ; de même, au ix^e siècle, cette philologie scripturale a été très précieuse et l'intention que des hommes, comme Loup, ont eue de conserver ces ouvrages et de les transmettre à la postérité est digne de tous nos respects. Il y avait nécessairement, à l'abbaye de Ferrières, une salle spéciale appelée le « Scriptorium » réservée à la transcription des livres et l'abbé y prenait place lui-même à côté des

(1) Ep. 20.

(2) Ep. 37.

(3) Ep. 69.

(4) Dom MARTÈNE, I, p. 502. M. DE MONTALEMBERT, VI, 193.

religieux capables d'exécuter un semblable travail. C'est par cet acte méritoire qu'il augmente sa bibliothèque claustrale. Un monastère sans livres, disait-on, est comme une forteresse sans arsenal (1). On cite comme calligraphes distingués Ragimbert, Lantram et Gontbert de Saint-Josse (2). Le scribe royal Bertcauldus excellait dans la reproduction de l'onciale et acquit ainsi une grande réputation (3). Hilpéric, moine de Seligenstaldt, où Loup faisait transcrire les auteurs anciens, avait un talent tout particulier pour la décoration (4).

Ce goût pour les livres se révèle aussi dans la richesse des ornements qui leur servent de parures. Les miniatures et les enluminures se multiplient à l'envi ; tous les sujets de la Bible, de l'histoire et de la littérature classique paraissent tour à tour dans les vignettes qui sont d'admirables compositions (5). L'or, l'ivoire et les pierres précieuses étaient surtout employés à embellir l'ancien et le nouveau Testament et les livres destinés à l'usage de l'église. Il suffit de rappeler les Evangiles que Charles le Chauve fit transcrire en lettres d'or pour l'abbaye de Saint-Denis ; au frontispice se voyait la figure de ce prince, revêtu de ses ornements royaux et assis sur un trône élevé, avec des gloires à droite et à gauche ; la couverture était d'or, enrichie de pierres (6).

(1) Ep. 71.

(2) Ep. 71, 89, 90.

(3) Ep. 5.

(4) Ep. 62.

(5) Ep. 60.

(6) *Histoire littéraire*, IV, 282, 283.

II

ÉCOLE DE FERRIÈRES

ORIGINE. — DIRECTION DE LOUP-SERVAT.

ENSEIGNEMENT. — ETUDIANTS

I. — ORIGINE

Alcuin établit-il une école à Ferrières ? Aucun texte ne le prouve ; mais il y sema, ce qui vaut autant, l'amour des lettres qui amène tôt ou tard une école et des littérateurs. Il serait étonnant qu'au moment où son royal élève envoyait des circulaires dans toutes les communautés pour y recommander la culture des arts, et où Alcuin faisait lui-même de son école de Tours une Académie Palatine, il n'eût rien fait pour son propre monastère ! Il parle peu de Ferrières dans ses lettres, il est vrai ; mais ce recueil si curieux, encore incomplet, ne commence qu'en l'année 793. En 801, lorsqu'il abdiqua toutes ses dignités, il confia cette dernière communauté à Sigulphe, ce vieil ami, à qui il adressa ses questions sur la Genèse et qui, pour aimer trop Virgile et les poètes profanes, s'attira un jour de son vénéré maître une mercuriale assez piquante. Sigulphe avait fait venir dans sa cellule deux jeunes gens, Adalbert et Aldric, plus spécialement confiés à ses soins. On prit un Virgile, on le lut à voix basse et on se recommanda bien de n'en parler à âme qui vive. Mais quelqu'un vint dire au bon religieux de se rendre immédiatement auprès de l'abbé. « Ah ! vous voilà, virgilien ! Comment se fait-il que contre ma volonté vous lisiez en cachette le chantre de Didon (1) . » Si le fait se passa à Ferrières,

(1) Francis MONNIER, *Alcuin et Charlemagne*, 262, I.

il y avait une école ; s'il se passait à Tours, il faudrait admettre qu'Aldric ne commença ses études qu'à l'âge de vingt-huit ans, ce qui contredit la tradition qui le représente comme un enfant très intelligent et très avancé. De plus, l'auteur de sa vie dit formellement qu'il fut présenté au monastère de Sainte-Marie, dirigé alors par Alcuin, maître des lettres (1). L'abbé lui-même avait dans sa jeunesse préféré les larmes de Didon aux hymnes de David (2). Plus tard, dans une épître au roi, il se plaignit qu'on n'enseignât pas Virgile aux élèves du Palais (3). Mais, quand il devint vieux et plus difficile pour lui-même, il éprouva de vifs remords et chassa de son école de Tours le chantre de Pollion, sans doute pour se punir de l'avoir couronné de trop de fleurs durant ses premières années. Alcuin n'était pas pris au sérieux ; il citait Virgile dans ses lettres, l'insérait dans ses vers et se permettait même de le mettre au rang des prophètes. C'était d'une main conserver l'intégrité de la religion et de l'autre ouvrir toutes grandes les portes des monastères à l'éloquente antiquité.

II. — DIRECTION DE L'ÉCOLE

Dirigée par un religieux d'une science ordinaire, l'école commencée par Alcuin, Sigulphe et Aldric, ne fût sans doute pas devenue plus célèbre que certaines autres. Mais, quand le maître s'appelle Loup-Servat, on s'attend à tout autre chose et on ne s'étonne plus de voir Ferrières se placer au premier rang avec Fulda, Corbie, Aniane, Marmoutiers, Fleury-sur-Loire... Le

(1) *Vita S. Aldrici*.

(2) OZANAM. *Civilisation chrétienne chez les Francs*, ch. IX, p. 546.

(3) *Vita Alcuini apud Froben*, II, 228.

nouvel abbé était tout à la fois un habile interprète des anciens et, comme il le dit lui-même, un humaniste passionné (1). Elève d'Aldric et plus tard son successeur, il n'a plus désormais qu'une seule tâche à remplir, proportionnée à ses forces, celle de recueillir l'héritage de l'antiquité et de le transmettre à ses chers disciples, en le commentant.

Ce n'était pas une chose nouvelle que l'enseignement donné dans les cloîtres de l'ordre de saint Benoît. La règle elle-même en faisant un commandement exprès. Depuis le concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 817, il y avait à Ferrières, comme dans la plupart des monastères, deux sortes d'écoles : les unes intérieures et claustrales, les autres extérieures et canoniales. Celles-ci s'appelaient encore écoles mineures et celles-là écoles majeures. Dans les écoles mineures et publiques, on recevait les enfants du dehors, qu'ils fussent de basse ou de noble condition, peu importe ! et on leur apprenait les principes de la foi catholique, l'oraison dominicale, les psaumes, les notes de musique, le chant, le comput ecclésiastique, la grammaire et le calcul.

Dans les écoles intérieures venaient s'asseoir indistinctement les enfants de haut lignage et tous ceux qu'y attirait le goût de la science et la passion de la gloire. Ils y apprenaient à lire, à réciter le psautier, voire même à écrire ; car, d'ordinaire, s'arrêtait l'instruction de ces futurs leudes gallo-francs, que l'on remettait, à l'âge de quinze ans, aux mains des écuyers, pour se livrer à l'exercice des armes.

A côté d'eux, prenaient rang les oblats, c'est-à-dire les enfants de famille noble ou serve qui se destinaient au service des autels, les novices pour qui les parents,

(1) Ep. 115.

soit par vœux, soit par souvenir de leurs propres luttes, choisissaient l'asile du cloître, préférablement aux voies traversées du monde. Soustraits aux tribulations de toutes sortes et cueillis dans le champ de Dieu, en plein épanouissement de leur innocence, ces prédestinés étaient les fleurs de la solitude et les parfums des monastères. Ils n'apportaient dans le lieu saint ni regret ni souvenir qui risquât de troubler jamais la limpidité de leur vie. Ils étudiaient les éléments de la langue latine et la grammaire, qui comprenait une partie de ce que nous appelons aujourd'hui les humanités. Loup-Servat n'a pas dédaigné d'apprendre lui-même à ces petits écoliers le rudiment et les déclinaisons. « Afin que l'enfant « dont vous vous occupez justement, reçoive l'instruction, qu'il nous soit amené par le très cher frère « Remy, au quatrième jour des calendes de juillet, et « avec l'aide de Dieu, je m'efforcerai de lui être « utile (1) ».

Quant à l'enseignement dont les deux degrés forment à notre époque l'enseignement secondaire et supérieur, il fut plus spécialement la vocation des moines, l'épanchement naturel de leurs études et la perfection de leur art.

Persuadés qu'il n'y a rien de petit, quand il s'agit d'un dépôt aussi sacré, les Bénédictins s'occupaient des détails les plus minutieux et sauvegardaient la conduite de leurs pupilles par d'ingénieuses précautions (2). Les élèves ne sont jamais seuls et les professeurs ne les quittent ni le jour ni la nuit. Pour prouver à Marckwald, abbé de Prüm, quelle confiance il avait dans son amitié, Loup lui envoie trois enfants, qui se contentent de deux

(1) Ep. 115.

(2) MARTÈNE, *Amplissima collectio*, t. IV.

pédagogues (1). Il lui en recommande d'autres, de noble race, et en particulier son propre neveu, le fils de Guagon, le comte de Paris, et lui témoigne sa reconnaissance pour leur avoir fait apprendre la langue germanique (2).

III. — ENSEIGNEMENT A FERRIÈRES

Il serait maintenant très intéressant pour nous de pénétrer dans l'asile que l'Église venait d'ouvrir à cette jeunesse franque, d'assister aux leçons du savant maître et d'apprendre jusqu'à quel point son enseignement continuait la tradition romaine. Quel était l'objet, le programme de cet enseignement si fameux, qui fit de notre abbaye une des plus célèbres du royaume ? La nature ou le choix des ouvrages que demande ou cite Loup de Ferrières indiquent assez le genre d'études auxquelles les hommes instruits consacraient leurs veilles et leurs travaux. Ils mènent de front la littérature sacrée et la littérature païenne. Depuis longtemps, la division du savoir humain en sept branches était adoptée et formait le programme de tout l'enseignement. Sous les noms de Trivium et de Quadrivium, il superposait deux ordres de connaissances, qui correspondaient assez à notre division actuelle des lettres et des sciences. Le Trivium avait pour objet les éléments du savoir, la grammaire, la rhétorique et la dialectique. Ce n'était qu'après ces études littéraires que l'on pouvait entrer dans le Quadrivium, qui comprenait la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. C'est ce qu'on appelait les arts libéraux, les sept premiers degrés de la science

(1) Ep. 91.

(2) Ep. 103.

humaine, par lesquels on s'élevait à la science divine ou la théologie. Alcuin, s'inspirant des saintes Ecritures, ne craint pas de les appeler les colonnes précieuses que s'était taillées la sagesse pour soutenir et orner sa royale demeure (1).

Les enfants apprenaient ainsi la grammaire dans Aulu-Gelle, Macrobe, Priscien, Donat, Servius, Capper (2) ; les jeunes gens étudiaient l'histoire dans Tite-Live, Salluste, César, Justin (3) ; la poésie dans Horace, Virgile, Térence et Martial (4) ; la dialectique dans Bède (5) ; la rhétorique ou l'art oratoire dans Cicéron et Quintilien (6) ; les sciences dans Boèce, Cassiodore et Victorius (7).

Si l'on ne voit figurer dans cette nomenclature aucun auteur grec, c'est que la connaissance de cette langue était alors peu répandue. Cependant, cette étude fut reprise au commencement du ix^e siècle et il n'était pas aussi rare qu'on se le figure de trouver à cette époque, dans les grandes abbayes d'Italie, d'Espagne, de France, de Germanie, d'Angleterre, d'Irlande, des moines sachant parfaitement le grec et capables de l'enseigner. Charles le Chauve avait appelé plusieurs hellénistes à sa cour. Héric d'Auxerre nous représente la Grèce pleurant les enfants qui la dédaignent et viennent en Gaule attirés par les bienfaits de ce prince, et à sa voix la verte Erin, émigrant tout entière avec la multitude de ses philosophes (8). Sous l'exagération de ce

(1) *Alcuini opera. Præfatio de Septem artibus.*

(2) Ep. 1, 7, 8, 15, 20, 24, 103.

(3) Ep. 37, 104.

(4) Ep. 34, 37, 103.

(5) Ep. 4, 6, 20, 34, 62, 103, 104.

(6) Ep. 30.

(7) Ep. 10, 15, 62, 93.

(8) DUCHESNE, t. II. Ep. *Herici ad Carolum.*

langage, il y a quelque chose de vrai. Jean Scot, pendant son séjour en France, traduisit les livres attribués à Saint-Denis l'Aéropagite et les *Scolies* de Maxime sur saint Grégoire (1). Les lettrés, les poètes mêlent volontiers des vers grecs à leurs pièces latines ; mais ce n'est qu'une science d'emprunt et superficielle, toute puisée dans les glossaires alors en usage (2). L'abbé de Ferrières n'avait qu'une connaissance très imparfaite de cette langue : on le voit, en Germanie, consulter Eginhard, lorsqu'il éprouve quelque difficulté (3) ; plus tard, il renvoie Gottschalk à de plus érudits que lui ; il mentionne bien dans une lettre un fait rapporté par Josèphe, mais probablement d'après la traduction de quelque père de l'église latine (4).

On commençait aussi dans les monastères du Nord-Est à se préoccuper de l'étude de la langue germanique. Charlemagne fit traduire les Saintes Ecritures en langue tudesque, et il ne manque pas d'auteurs qui attribuent aux moines la collection des *Nibelungen* et des *Minnesingers*. Le traité de Verdun, en partageant l'empire en trois royaumes, avait consacré la séparation qui s'était faite entre les peuples d'après la différence de langage et de mœurs. Loup avait étudié cette langue à Fulda, à Seligenstaldt, puisque, dans ses lettres, il explique quelques noms de villes, mais il n'avait pas voulu l'approfondir. Du reste, il n'y trouvait aucun charme, et n'avait pas le temps d'entreprendre une œuvre qui demande un long et pénible travail. Néanmoins, il recommande à ses enfants la langue allemande et les exhorte à s'y livrer avec ardeur (5).

(1) *Ibid.*, 474.

(2) *Histoire littéraire des Gaules*, IV, p. 279.

(3) *Ibid.*, IV, 280.

(4) Ep. 5.

(5) Ep. 10.

Quant à la littérature sacrée, les esprits semblent se livrer de préférence à l'interprétation des livres saints ; on fait copier et on étudie les *Annotations* de saint Jérôme sur le prophète Jérémie, ses *Questions* sur l'ancien et le nouveau Testament, les commentaires de Bède sur les épîtres de saint Paul. Cette heureuse disposition intellectuelle donne naissance à une foule de gloses, de notes, d'explications et de paraphrases. Dans les questions théologiques, l'autorité de saint Augustin sert de règle et de loi (1). C'est le docteur par excellence ; aussi, sa parole, comme celle de Pythagore, parfois incomprise ou exagérée, est un argument sans réplique. Quelques caractères aventureux, Scot-Erigène, Gottschalk, s'étant échappés en dehors de la limite du dogme, l'élan fut donné et des hommes nouveaux se levèrent pour leur répondre. Les arguments les plus graves furent soulevés et éclairés d'une lumière jusqu'alors inconnue. Paschase-Badbert, Raban-Maur, Hincmar, Loup de Ferrières commencèrent à manifester un esprit véritablement philosophique et préparèrent la voie à saint Anselme, à Albert le Grand, à saint Thomas d'Aquin, à saint Bonaventure et à tant d'autres. A l'étude des saintes lettres et des Pères de l'Eglise, les moines joignent celle des Conciles, d'où tire son origine le droit canon, source de tout ce que les législateurs modernes ont de supérieur au droit romain. Servat-Loup prend part au fameux débat sur la grâce, la prédestination, le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, publie un traité pour servir de pièces à l'appui et travaille particulièrement au recueil des *Capitulaires* du Concile de Verneuil : dans ces ouvrages, il se distingue par la clarté, la correction et l'élégance du style.

(1) Ep. 128.

De l'autorité religieuse contenue dans les Pères et les Conciles, combinée avec les éléments de la philosophie rationnelle et de la méthode syllogistique d'Aristote, naquit la théologie scolastique, cette grande gymnastique intellectuelle des moines. A la fin du ix^e siècle, elle n'était point encore sortie des voies larges et libres tracées par les Pères, mais elle allait bientôt donner la vie à Lanfranc, saint Anselme, saint Bernard, Pierre Lombard, le maître des *Sentences*.

Telle était la base de l'enseignement dans l'école monastique de Ferrières. Guidés par des maîtres pieux et mortifiés, les élèves recueillaient sans danger, avec une ardeur juvénile, les saveurs des historiens classiques les plus renommés et les fleurs des anciens poètes ; une émulation généreuse, un enthousiasme élevé les précipitaient à l'envi vers les fascinations de la science. Le même jour voyait entre leurs mains les traités des sciences exactes, les orateurs grecs et latins et les chefs-d'œuvre d'éloquence des auteurs sacrés et des pères.

La jeunesse aimait ces leçons, elle se pressait à cette école où l'invitait tout ce qu'aimaient les âmes neuves, les cœurs noblement passionnés, les prestiges de la science, la magnificence des arts, les charmes de la piété, les pompes du culte, les austères enchantements de la poésie et des lettres, et enfin des contacts d'élite qui ne se retrouvaient pas réunis ailleurs à un tel degré. Là, coulaient des années sereines et tranquilles, là, se nouaient des amitiés qu'une estime réciproque et une communauté de doux souvenirs rendaient constantes et solides. Plus tard, livrés au choc du monde et peut-être à ses grandes luttes, les condisciples dispersés repartaient avec tendresse vers l'Eden de leur premier âge des regards d'admiration et de reconnaissance ; car ils y avaient appris et goûté tout ce qui fortifie le courage dans les traverses de la vie.

IV. — ETUDIANTS

La renommée de Loup-Servat volant au loin, de bouche en bouche, amena au pied de sa chaire des disciples de tous les côtés, du Gâtinais, du Sénonais, de la Brie et même de l'Allemagne.

Charles le Chauve plaça son fils Lothaire à l'école de Ferrières. Atton et Bodon, cousins de Lothaire ; Abbon, Ebrard, princes teutoniques, y firent aussi leurs études (1). Avec eux ou après eux, se distingua Adon, qui mourut archevêque de Vienne. Né dans le Gâtinais, au moment où Charlemagne fut couronné empereur d'Occident, ses parents le confièrent aux religieux de Notre-Dame de Bethléem. Appelé par Marckwald à diriger l'école de Prüm, il fut mal accueilli par les moines germains qui mirent en doute sa science et attaquèrent sa réputation par de telles calomnies qu'il dut quitter sa communauté. Défendu et réhabilité par l'abbé de Ferrières devant le souverain pontife, il se fixa à Lyon, où l'archevêque Remy le plaça à la tête des écoles épiscopales (2).

Héric avait recueilli dans sa jeunesse les conversations, les défis, les combats littéraires de Loup et d'Haimon d'Alberstadt. Il en fit un livre qu'il dédia à Héribold, évêque d'Auxerre (3). Il était éloquent et poète ; il passa sa vie dans les travaux de la prédication et dans la composition d'un long poème sur Saint-Germain.

(1) *Cart. Cænob. S. Germani Autississiod., S. Petri Vivi Senonensis.*

(2) *Ep. 122. — MABILLON, Ann., II, 360. — COCHARD, Saints de l'Eglise d'Orléans.*

(3) *Hist. littér., V, 536. HENRI-SAINT-GERMAIN d'Auxerre, p. 50.*

Soit en s'étudiant lui-même, soit en lisant et relisant les œuvres de saint Augustin, il découvrit, le premier, ce fameux « *dubito, ergo sum* », d'où Descartes fit sortir la philosophie moderne tout entière.

Remy, collègue et ami d'Héric, le digne héritier de sa chaire et de son savoir, fut appelé à Reims par l'archevêque Foulques, pour rétablir les écoles de cette ville. De là, il passa à Paris, où il ouvrit la première école publique. Embrassant, dans un même enseignement, les sciences sacrées et profanes, il était convaincu que, bien étudiées, elles se prêteraient un mutuel appui. Il a laissé des commentaires sur presque toute l'Écriture Sainte. Il était parent de Loup-Servat (1).

Frédilon et Bernegaud furent aussi ses élèves. Tandis que le premier jouit de toutes les faveurs du maître, le second est traité de moine ignorant et grossier (2). Mais, tout rude qu'il paraissait, Bernegaud a étudié la théologie avec succès et a laissé sur les Écritures des ouvrages remarquables par la science et la beauté du style. Bossuet, qui a beaucoup emprunté à son traité sur l'Apocalypse, en parle avec estime, comme d'un homme versé dans la doctrine de l'Eglise (3).

Citons encore Régimbert, Audoin, Ebroin adonnés aux sciences de Dieu, et l'auteur anonyme de la vie de saint Aldric (4).

Grâce à ses abbés remplis de talents et de mérites, à Alcuin, à Aldric, à Loup-Servat, Ferrières parut dans nos pays comme un astre bienfaisant pour dissiper les ténèbres de l'ignorance et ramener les beaux jours de la religion et de la civilisation. Il se concilia l'affection

(1) Ep. 116, 124.

(2) *Ibid.*

(3) BOSSUET, t. II, préface 166, édition Martin-Beaupré.

(4) Ep. 124.

des grands et des petits, montra à tous, les devoirs qu'ils avaient à remplir et entraîna au bien l'opinion publique, en donnant l'exemple de la science, du désintéressement et de la charité.

A leur tour, ces jeunes religieux, ces clercs du sanctuaire, d'élèves et de novices qu'ils étaient naguère, épris de zèle et de dévouement, se transforment, à l'appel de Dieu, en professeurs émérites, en instituteurs primaires dans ces prieurés, ces colonies agricoles disséminées çà et là au milieu de nos arides campagnes ; l'enseignement salubre et sacré qu'ils ont reçu sur les bancs de la Haute-Ecole, ils vont désormais le donner dans toute son étendue, sans restriction, comme sans réserve, aux enfants du peuple particulièrement, aux petits, aux pauvres, aux déshérités des biens de la fortune, aux plus négligés en fait d'instruction.

III. — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR AU CENTRE DE L'ÉCOLE OU EN DEHORS DE L'ÉCOLE DE FERRIÈRES. — OUVRAGES LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES DE LOUP-SERVAT.

I. — Au centre de l'Ecole ou en dehors, on étudie, on commente les ouvrages de l'antiquité : les difficultés qu'on y rencontre deviennent le sujet d'une longue et active correspondance. Il est curieux de voir, dans les lettres de Loup-Servat, comment l'attention est éveillée sur presque toutes les branches des connaissances humaines ; mais, en quelque haute estime qu'il tint les sciences, les lettres et les arts, car il faut mettre ici les arts sur la même ligne, il ne les regardait que comme un moyen pour atteindre la fin de la vocation religieuse, la connaissance de la charité et l'amour de la justice.

Avant d'être consulté par ses contemporains comme

un des maîtres de la science, l'abbé de Ferrières avait eu souvent recours, dans sa jeunesse, aux lumières d'Eginhard (1). Depuis, le moine Gottschalk, Charles le Chauve, l'interrogent sur les questions de la grâce, de la prédestination et de la mort du sauveur du monde, qui partagent en deux camps les évêques de la Gaule et de la Germanie (2). Les réponses de Loup sont de véritables traités pour l'étendue et pour la méthode ; mais toutes les questions ne comportaient pas d'aussi longs développements.

Il fallait aux religieux des leçons de mathématiques et d'astronomie, ne fût-ce que pour déterminer les fêtes mobiles et en composer les cycles qui en fixaient les époques, ce qui, très souvent, les décidait à pousser plus loin leurs investigations. Un moine de Fulda demande à l'abbé ce qu'il faut penser des comètes ; évidemment, l'opinion de Loup ne s'élève point au-dessus des préjugés de son temps. Une comète porte toujours l'effroi dans les imaginations superstitieuses, surtout celle de 847, apparue le jour de Pâques dans le signe de la Vierge, à l'endroit où aboutissent son manteau et la queue du serpent. « Sur ce point, dit-il, il semble qu'il
« y ait plus à craindre qu'à dissenter ; comme l'autorité
« divine ne parle point de ces météores, on peut parta-
« ger l'effroi des païens à leur apparition ; ils prétendent
« qu'ils annoncent la peste, la famine ou la guerre ». Et il rappelle les événements remarquables de l'histoire, qui, dans l'opinion des anciens, avaient été prédits par des comètes, tels que la mort de César, la ruine de Jérusalem et la grandeur de Mithridate (3).

(1) Ep. 20.

(2) Ep. 128.

(3) Ep. 15.

La médecine était aussi en usage à Ferrières, exercée par quelques frères charitables, comme une pratique sans théorie et continuant toujours les naïves et anciennes méthodes. De préférence, Loup semble recommander à ses malades la diète ou « cette liqueur « naturelle, puisée non pas dans une citerne boueuse, « mais au fond d'un puits limpide ou dans le cours d'un « clair ruisseau, liqueur qui procure parfois la santé du « corps et celle de l'âme (1) ». A cette époque, les praticiens habiles n'étaient pas nombreux, il est vrai, et il était prudent d'avoir auprès de soi un homme capable de soulager et d'adoucir les souffrances de ses semblables. Un religieux de Ferrières avait fait tant de progrès dans cet art qu'il se flattait de connaître et de conjurer toutes les maladies. « Mon neveu souffre de « maux de tête, écrit l'abbé à Marckwald, non sans une « pointe d'ironie et de franche gaîté ; consolez-vous, la « modération de la boisson le guérira, sinon il sera « confié aux soins de notre excellent médecin, qui se « vante de guérir toutes les maladies avec un étonnant « succès (2) ». Si savant qu'il fût, ce moine dévoué n'avait pu se sauver lui-même, car, quelques années plus tard, nous apprenons par une lettre au même Marckwald que des religieux de Prüm sont venus en France pour se faire soigner (3). Loup a été obligé de les envoyer à Didon, abbé de Saint-Pierre-le-Vif, dont la réputation était extraordinaire et dont les cures passaient pour merveilleuses (4) ; il n'eût certainement pas agi de la sorte, si son incomparable médecin eût été encore de ce monde.

(1) Ep. 20.

(2) Ep. 15, 20.

(3) Ep. 60.

(4) Ep. 109.

L'abbé de Sens n'hésite pas à rendre service à des frères, soumis, comme lui, à la règle de saint Benoît ; les enfants de Marckwald recueillis à Ferrières sont guéris et Loup adresse aux uns et aux autres l'expression de ses sincères félicitations et de sa profonde gratitude (1).

L'abbé, qui aime à plaisanter, donne parfois une tournure piquante à ses souvenirs d'érudit et à ses élégants badinages. A quelqu'un qui lui demandait des conseils sur l'art oratoire et un ensemble de principes posés par Cicéron et Quintilien : « Voyez vous-même, lui dit-il, « notre Démosthène, en parlant d'un moine qui se « livrait à la déclamation, il manque souvent de choux : « il mange de temps en temps du pain de recoupe, et, « faute de vin, il est réduit à boire avec plaisir de la « cervoise ; il est, certes, bien supérieur à Tullius, car « ce que celui-ci souffrait en rêve, il l'endure éveillé. « Aussi, sa poitrine s'affaiblit, il néglige sa voix, oublie « l'action, ce moyen oratoire, recommandé par la « rhétorique, heureux qu'il est de conserver encore la « vie (2).

La poésie, ou plutôt l'art de faire des vers, a un attrait particulier pour Loup-Servat. un charme puissant sur son ardente imagination et son cœur impressionnable. A en juger sur les nombreuses questions qu'on lui adresse de toutes parts sur la quantité des mots, ses réponses attestent une sérieuse étude des grammairiens et des poètes latins. Il appuie son opinion sur des exemples tirés des anciens, de Virgile, de Martial, de Prudence, et même de ses contemporains, Alcuin et Théodulphe (3).

(1) Ep. 70.

(2) Ep. 46.

(3) Ep. 20.

L'étude assidue des meilleurs écrivains de l'antiquité porte ses fruits. Dans le monde tout nouveau d'idées et de sentiments, où les transportent les merveilles de l'éloquence et de la poésie, les lettrés du ix^e siècle puisent une certaine libéralité d'opinion religieuse. La querelle des auteurs sacrés et des auteurs profanes divisait déjà l'Eglise des Gaules. Virgile et Cicéron faisaient la passion des uns et le scandale des autres. Un prêtre de Mayence, Probus, plaçait ces deux grands hommes au nombre des élus, et l'abbé de Ferrières, son ami, avait un sourire indulgent pour cette tolérance inspirée par l'amour du beau (1). En même temps le goût se forme et s'épure. Il suffit de lire les lettres de Loup pour se convaincre de l'admiration affectueuse que lui inspirent les plus grands écrivains de l'antiquité, ceux qu'on appelle classiques et qui, en dépit de leur nom, sont profondément ignorés de la plupart de ceux qui les attaquent. Ce qu'il craint et ce qu'il dénonce avec énergie, ce n'est pas la forte éducation littéraire que tant d'âmes ont puisée à ces sources consacrées, mais bien le réveil des mauvais instincts, la raison secrète de nos imaginations perverses, de nos désirs surexcités, de nos volontés vacillantes. « Les ouvrages de notre temps, « écrit-il à Eginhard, m'ont souverainement déplu, « parce qu'ils s'éloignent de cette éloquence cicéronienne qu'ont imitée les grands hommes du christianisme. Alors tomba dans mes mains votre ouvrage « dans lequel, permettez-moi de vous le dire sans flatterie, vous avez écrit de la manière la plus brillante les « plus brillantes actions de l'empereur Charles. J'ai « embrassé avec transport un livre où je trouvais de la « distinction dans la pensée, un style sans longueur,

(1) Ep. 20, 34.

« sans complication de périodes et sans phrases d'une étendue demesurée (1) ».

Ces compliments littéraires, dit M. Ampère, adressés à Eginhard sur sa manière d'écrire, sur la coupe de ses phrases qui rappellent les bons auteurs, cette déplaisance des écrits contemporains auxquels manque l'éloquence cicéronienne, tout cela n'est-il pas d'un littérateur et d'un cicéronien du xvii^e siècle (2) ?

II. — L'œuvre la plus importante de Loup-Servat, après ses lettres, est, sans contredit, son traité sur la prédestination. Consulté par Gottschalk pour savoir si après la résurrection on verrait Dieu des yeux du corps et pour lui demander une explication du texte de saint Augustin, le savant abbé, comme s'il eût pressenti qu'un jour ce moine téméraire porterait le trouble dans le lieu saint, lui conseilla d'employer son esprit et son temps à l'interprétation et à la méditation des Ecritures et des Pères (3). Combien n'aimerions-nous pas à la suivre dans ses laborieuses investigations entreprises par amour de la théologie chrétienne, à énumérer les services rendus pour la cause de l'Eglise, le dévouement qu'il apportait aux études abstraites, dans un temps où l'empire se disloquait de toutes parts, et où les Normands pouvaient apparaître d'heure en heure aux portes de Ferrières ? Il nous faut abréger. Insistons cependant sur la valeur de ses travaux historiques. Sur ce terrain, Loup-Servat n'a de rivaux qu'Eginhard, son maître, et Nithard de Saint-Riquier. Malheureusement, nous n'avons plus les *Gestes des empereurs romains* où l'abbé de Ferrières proposait à Charles le Chauve

(1) Ep. 1.

(2) AMPÈRE, *Essai sur la littérature au ix^e siècle*, II, 237-242.

(3) Ep. 30.

Trajan et Théodose comme des modèles à imiter. Il excelle dans les biographies de saint Wigbert de Fritzlar et de saint Maximin de Trèves, sans lesquelles nous ne connaîtrions pas les éléments les plus intéressants de la vie sociale, civile, domestique et agricole de nos pères. Ce qui distingue ces genres de composition, c'est la légende, mélange du merveilleux et du réel, qui console les faibles des maux de l'époque et leur rappelle qu'ils ont auprès de Dieu des patrons, des intercesseurs et des modèles.

La légende, toutefois, n'est pas aussi mythique et idéale qu'on se le figure ; elle repose sur une base authentique, recouvre de sa gaze légère des faits importants symbolisés par l'imagination populaire et renferme des mines historiques encore trop inexplorées. Dans l'épître dédicatoire qu'il adresse à Brunon et aux moines d'Hersfeld qui l'avaient prié d'écrire la vie de saint Wigbert, Loup a bien soin d'établir ses droits au titre de narrateur véridique. « Quoi que les faits que je
« raconte dans le présent opuscule aient été accomplis
« il y a quatre-vingts ans, ils ne doivent pas, pour cela,
« être regardés comme moins certains ; tout homme un
« peu instruit sait que Salluste et Tite-Live ont rap-
« porté, d'après ce qu'ils avaient lu ou entendu dire,
« beaucoup de faits qui avaient précédé leurs temps, et
« pour citer les auteurs chrétiens, saint Jérôme a écrit
« la vie de Paul, qui lui est très antérieur, et l'évêque
« Ambroise, le martyr de la vierge Agnès, qui n'était
« pas sa contemporaine ; si jusqu'à présent on a eu
« tort de ne point raconter les vertus de Wigbert, je
« n'en suis pas responsable et, d'ailleurs, je ne présente
« à ceux qui voudraient me lire que des faits avérés et
« que vous m'avez fournis (1) ».

(1) BALUZE, *Vita S. Wigberti*, p. 292. Cf. GOSCHLER, *Théologie catholique*, t. XXV, p. 470-473.

Toute la partie où il raconte la vie de l'abbé de Fritzlar est écrite dans le ton et le style de l'histoire ; le merveilleux ne commence qu'après sa mort. Chose singulière ! Dans un siècle où le scepticisme a déjà envahi les âmes, Tite-Live, animé d'une sorte de foi patriotique, raconte, sans les discuter, toutes les fables que la tradition rattache aux premiers âges de Rome pour montrer les Dieux protégeant le peuple-roi dès son berceau, tandis que l'abbé de Ferrières, à une époque de foi, s'inquiète de l'authenticité des faits surnaturels qu'il rapporte. Pour lui, qui a la prétention d'écrire de l'histoire en racontant la vie de saint Wigbert, la recherche de la vérité semble être une préoccupation plutôt littéraire que religieuse ; c'est par là qu'il se distingue des autres hagiographes.

Dans la vie de saint Maximin, qui lui est attribuée, le merveilleux se trouve mêlé à tous les faits avec la simplicité de foi naïve.

Parmi les lettres de l'abbé de Ferrières, quelques-unes ne traitent ni de littérature ni d'affaires politiques ou religieuses ; par leur caractère privé, elles ont une grande importance et permettent d'apprécier d'une manière plus complète l'homme et l'écrivain. La vie austère et studieuse du cloître n'a point fermé le cœur de Loup aux affections humaines ; dans l'ordre des sentiments qu'autorise sa profession, il place la piété filiale et l'amitié au premier rang et il les élève encore plus haut en leur imprimant un véritable caractère de religion. C'est par cette recommandation si touchante qu'il termine ses épîtres à Altwinus, le compagnon de sa jeunesse et de ses études : « Priez pour mon père, priez « pour ma mère, priez pour moi (1) ». L'amitié est pour

(1) Ep. 20, 34, 36.

lui un don du ciel, le charme de sa vie ; nul n'a été plus que lui sincèrement attaché à ses amis : il compatit à leurs peines, se réjouit avec eux ; si leurs témoignages d'affection le touchent vivement, leur silence prolongé l'inquiète et, par de doux reproches, il stimule leur paresse ou leur indifférence.

D'autre part, l'amour de sa patrie tient tellement à ses entrailles que pour elle il a donné sa vie, abandonné sa famille, sacrifié ses affections les plus pures. C'est en évoquant les souvenirs du sol natal qu'il réclame en Italie les bons services de ses frères absents (1). C'est encore sous l'impression de ce noble sentiment qu'il met dans la bouche de la reine Irmentrude cette pieuse recommandation adressée à l'évêque de Laon, Pardulus ;

« Nous demandons à votre bonté d'implorer la clémence
« de Dieu pour ceux qui ont succombé en défendant
« la patrie et de porter secours dans toute l'étendue de
« vos moyens à ceux qui ont survécu (2). »

Sans aucun doute, le sentiment de la nationalité existait chez les peuples que Charlemagne avait réunis sous son autorité ; mais ils étaient encore trop près de l'état barbare pour avoir l'idée abstraite et complexe de l'idée de la patrie, telle que les anciens la concevaient. Si l'abbé de Ferrières se montre, par cette conception, supérieur à ses contemporains, il le doit probablement à l'étude des écrivains de l'antiquité : il leur doit non seulement ces sentiments élevés, mais encore la justesse et la finesse d'observation qui font de ses épîtres un curieux monument pour l'histoire politique, religieuse et littéraire du ix^e siècle.

(1) Ep. 67, 101, 106.

(2) Ep. 2, 89.

DE L'ÉVOLUTION MUSICALE MODERNE

PAR M. E. DESTENAY ⁽¹⁾

Membre de la Section des Arts

Séance du 19 mai 1911

MESSIEURS,

Je me propose de vous entretenir, dans cette conférence, d'un sujet assez rarement traité dans notre Société : je vais vous parler musique.

Que personne ne s'effraie du terrain sur lequel je vais m'engager. La question que je me dispose à développer devant vous n'est qu'une question d'esthétique générale, considérée presque exclusivement au point de vue psychologique, et loin de tout détail technique.

Mais, avant d'aborder mon sujet, je vous demande la permission d'entrer dans quelques considérations physiologiques, d'ailleurs très simples.

Messieurs, l'élément primordial de la musique est le son. L'organe qui recueille le son est l'oreille interne. Voilà les deux premiers facteurs, bien humbles, de cet art qui, depuis des siècles, a soulevé cependant tant de polémiques ardentes et fait couler tant de flots d'encre. Réduite à une aussi simple expression, la musique semblerait de nature à n'avoir jamais suscité ni tant de querelles, ni tant d'écrits. Mais c'est qu'il entre dans la question un troisième élément sur lequel il est assez difficile de s'entendre, c'est la manière de combiner,

(1) Ce travail a été donné par son auteur sous forme de conférence, à la salle Hardouineau, le 19 mai 1911.

d'utiliser les sons afin de créer la sensation auditive la plus vive, la plus raffinée ou la plus artistique, chacun ayant successivement ou concurremment la prétention d'avoir, enfin, trouvé le meilleur procédé. Ce sont des querelles d'écoles et, je dois vous le dire tout de suite, il n'y en a ni de plus acharnées, ni de plus interminables, ni de moins précises, cependant, dans leur argumentation. Ces querelles sont acharnées, parce qu'il faut le reconnaître, chacun, dans la lutte, marche avec la plus complète et la plus sincère conviction. Elles sont interminables, parce que chaque génération, au moment décisif, apporte une conception nouvelle qui renverse, généralement, celles que la génération précédente a défendues avec tant d'âpreté. L'argumentation en est aussi vague qu'incertaine, parce que le progrès qu'on s'imagine très sincèrement faire accomplir à l'art musical n'est, neuf fois sur dix, qu'un effort pour acclimater une mode nouvelle, rendue nécessaire par la satiété de la mode d'hier. Or, vouloir défendre la mode quelle qu'elle soit, au nom du progrès, exige des tours de force littéraire matériellement impossibles. D'où des polémiques d'autant plus imprécises que les arguments décisifs font absolument défaut et dans lesquelles tout se borne à des appréciations de goût purement personnel qu'on pourrait appliquer avec la même exactitude, suivant ses propres tendances, à n'importe quelle œuvre musicale.

Ces luttes, cependant, ne manquent pas de noblesse, tout au moins dans leur origine. Elles constituent, en effet, de véritables combats singuliers en l'honneur de la *beauté* musicale, de ce que l'on est convenu d'appeler le *beau* en musique.

Mais qu'est-ce que ce *beau* et qu'entend-on par là ?

On pourrait croire, au premier abord, que cette

expression, d'apparence un peu vague, est difficile à définir. Il n'en est rien. Nombre de musiciens en ont déjà donné leur définition. Je n'en ferai pas état. Je vais vous fournir la mienne qui peut se formuler ainsi :

La beauté musicale réside dans toute œuvre qui provoque à la fois le maximum d'intérêt par LA FORME et le maximum d'émotion par L'IDÉE.

Cette définition se justifie par ce fait que l'idée seule peut provoquer l'émotion, tandis que la *forme*, qui n'est que la manière d'exposer l'idée, de la développer et de lui donner sa plus haute portée, n'est susceptible que de susciter l'intérêt, l'émerveillement même, mais sans aller au delà. On reste en extase devant un beau monument et c'est tout. Si, par hasard, il nous émeut, c'est qu'il s'y rattache un souvenir quelconque. Dans ce cas, ce n'est pas le monument par lui-même qui donne naissance à l'émotion, c'est l'idée qui s'en échappe et qui traverse l'esprit pour aller atteindre la sensibilité interne.

Il est bien entendu qu'en musique, l'idée ne peut être qu'une *idée mélodique*. Il est bien entendu aussi que, pour que le *beau* soit le vrai *beau*, il faut que les deux termes de la définition que je viens de donner soient, l'un et l'autre, portés au même degré de haute perfection. L'un de ces deux termes manquant, ou se trouvant seulement inférieur à l'autre, l'œuvre est incomplète et par conséquent le *beau* n'existe pas dans son intégralité.

D'après ce principe, les musiciens de l'école Italienne du XIX^e siècle, chez lesquels la *forme* fut si radicalement sacrifiée à l'idée, commettaient une faute considérable, faute qui, d'ailleurs, a fait condamner leur méthode. Pour la même raison, ceux qui, de nos jours, par un sentiment de réaction exagérée, croient, de leur côté,

devoir sacrifier *l'idée* à la *forme*, commettent une erreur semblable, bien qu'elle soit en sens inverse.

Inutile de dire que, lorsque ces deux termes manquent à la fois, il n'y a plus de musique à proprement parler. Le tout se réduit à une simple succession de sons. Heureux encore si cette succession de sons ne se résoud pas en des sonorités insupportables dont le but principal est, précisément, d'en voiler l'insuffisance.

C'est en suivant, au contraire, la règle du *beau*, telle que je viens de l'exposer et en maintenant l'équivalence des deux termes fondamentaux de cette règle, idée mélodique et forme, qu'ont été élaborées ces œuvres admirables qui, survivant à leurs auteurs, se sont perpétuées jusqu'à nous. C'est ainsi qu'ont écrit — sans vouloir remonter au déluge et pour ne parler que des morts — Bach, Lulli, Rameau, Haydn, Mozart, Gluck, Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Weber, Liszt, Wagner, Berlioz, Gounod, Bizet et César Franck. Si les œuvres de ces maîtres sont destinées, comme je le crois, à ne jamais disparaître, c'est qu'édifiées sur ces deux grands principes d'idée et de forme, elles se trouvent être, par ce fait même, non des œuvres du moment ou des œuvres à tendances spéciales, mais des œuvres de toutes les époques.

C'est qu'en effet, Messieurs, chaque époque, chaque période de temps, comporte toujours deux sortes d'œuvres musicales, celles qui reflètent, en les exagérant même, les tendances du moment et celles qui, sans souci de ces mêmes tendances, ne se réclament que des traditions antérieures. Les premières sont destinées à disparaître en même temps que les tendances dont elles sont l'expression et l'on sait que rien n'est plus facilement changeant que les courants d'esprit. Les autres, au contraire, se survivent toujours, parce que, ne com-

portant en elles aucune préoccupation étrangère à l'art lui-même, elles se trouvent être de tous les temps.

Mais de même qu'il existe deux espèces d'œuvres, il existe nécessairement, comme source originelle, deux catégories d'auteurs correspondant à ces deux espèces. Ce sont, d'abord, ceux qui ne parvenant pas à se soustraire aux tendances particulières de leur époque, croient, en se conformant à leurs exigences, entrer d'avance dans l'avenir, alors qu'esclaves de leur servitude inconsciente, ils s'immobilisent dans le présent. À côté d'eux se trouvent ceux qui, ayant une vision plus nette des choses et assez de puissance pour ne pas se laisser entamer, ne se préoccupent que de la tradition et contribuent, dans la mesure de leur force, à assurer la marche progressive de l'art dans une continuité artistique dont ils savent ne pas s'écarter.

De ces deux genres d'auteurs, si l'un des deux est indépendant, c'est assurément ce dernier qui, placé au-dessus de toute contingence secondaire, ne subit aucune entrave dans la manifestation de son art et de sa personnalité. Or, par une étrange interversion des rôles, c'est le premier qui revendique cette qualité d'indépendance, sans s'apercevoir que si, à la rigueur, être indépendant c'est rompre avec toute règle et toute tradition, sa rupture, à lui, n'est que le résultat de son asservissement au courant d'idées de son époque, courant d'idées toujours tyrannique, auquel il veut complaire à tout prix et auquel il sacrifie trop souvent, hélas ! jusqu'à son propre tempérament artistique.

Outre ces deux groupes de musiciens, il en existe un troisième qu'il est bon de ne pas passer sous silence. Je veux parler de ces auteurs qui, professant que le juste milieu constitue la véritable doctrine, n'ont d'autre souci artistique que de glisser dans leurs œuvres de quoi con-

tenter tout le monde. Respectueux des traditions du passé, autant par instinct que par éducation musicale, ils ne prennent, de ces traditions, que juste ce qu'il faut pour ne pas paraître renier leur origine. Pour le reste, ils le puisent dans les archives de la jeune école, afin de laisser supposer qu'eux aussi sont de la religion nouvelle. Je ne vous cacherai pas que les tentatives de ce genre sont généralement assez vaines. Le manque d'unité de style qui se révèle, en dépit de toute dextérité, dans les œuvres ainsi traitées, en trahit immédiatement le procédé défectueux. A ce jeu, plus d'un talent qui eût pu se mieux employer a fait naufrage et l'on peut voir chaque jour cet accident se renouveler. On ne fait bien que ce qu'on porte naturellement en soi.

Enfin je signalerai, pour mémoire, une quatrième et dernière catégorie d'auteurs, catégorie qui, si elle n'est pas la plus nombreuse — il s'en faut de beaucoup — est, tout au moins, la plus pratique. Son moyen est unique, en effet, pour concilier toutes les aspirations. Ceux qui la composent se font, suivant les circonstances, tantôt d'un traditionalisme impeccable, tantôt d'un futurisme irréductible. Pas de mélange. Chaque fois, c'est tout d'une pièce. J'ignore les motifs de ces variations successives. Elles doivent avoir un but. Mais, comme la chose a fort peu d'importance en elle-même, il suffit de constater le fait en passant.

Une même foi aussi forte qu'inébranlable, une même conviction aussi absolue qu'intransigante animant ces divers groupes d'auteurs, je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs, que la concorde et la paix ne peuvent régner que difficilement entre eux. C'est même la guerre, guerre de plume, bien entendu, de la part des partisans de ces diverses doctrines, mais guerre sérieuse cependant, guerre quelquefois un peu outrée, malheu-

reusement, guerre dans laquelle, assez souvent, l'importance des mots dépasse l'importance du sujet, mais guerre où, de part et d'autre, la certitude de posséder la vérité n'a d'égale que l'ardeur avec laquelle est mené le combat, guerre, enfin, où l'arbitre capable de régler le litige n'apparaît jamais que longtemps après la bataille.

Cet arbitre, vous le savez comme moi, Messieurs, ce sont les siècles. Le temps, en effet, est le seul juge infaillible de l'art. Malheureusement, lorsque cette juridiction séculaire rend ses arrêts, auteurs, public et musicographes, tout est mort depuis longtemps. Parmi les auteurs, les uns sont tombés, du faite de la gloire, aux dernières profondeurs de l'oubli. Certains, au contraire, se sont trouvés, contre toute attente, inopinément auréolés. Mais ni les uns ni les autres ne sont plus à même de bénéficier des sentences de cette cour d'appel des siècles, soit que ces sentences confirment ou cassent les jugements primitivement rendus. Pendant ce temps, de nouvelles générations d'auteurs, de nouveaux auditeurs, de nouveaux musicographes sont survenus et la guerre qui n'a point cessé, n'ayant jamais manqué d'aliment, se poursuit avec la même ténacité, comme elle se poursuivra jusqu'à la consommation des siècles.

* * *

C'est de l'un de ces différends artistiques que je me propose, Messieurs, de vous entretenir ce soir. Je compte, en effet, vous parler de l'évolution musicale qui s'opère en ce moment, en France, question d'actualité brûlante pour tous les musiciens et pour tous ceux que leur goût porte vers la pratique de la musique.

Et, tout d'abord, il me faut solutionner une question de principe des plus importantes.

Cette question se formule de la façon suivante :

Toutes les personnes susceptibles de jouir de la musique éprouvent-elles, à son audition, une jouissance de même nature ?

Certainement, non. Il y a des gens qui, à l'audition d'une œuvre musicale, n'éprouvent qu'une simple jouissance de sensibilité interne sans pouvoir en démêler l'origine, ce sont les plus nombreux ; d'autres qui éprouvent, à la fois, une jouissance cérébrale et une jouissance de sensibilité ; d'autres, enfin, qui ne ressentent et ne sont capables de ressentir qu'une jouissance cérébrale.

Je m'explique.

Si l'on chante *Au clair de la lune* sans accompagnement, le cerveau d'aucun de nous n'aura besoin de fonctionner autrement que comme agent de transmission chargé de porter jusqu'à notre sensibilité interne une impression qui lui sera agréable ou désagréable. Mais si, sous ce motif très simple, on met un léger contrepoint, les auditeurs se diviseront déjà en deux groupes : ceux recueillant une impression générale sans pouvoir en définir l'origine, et ceux dont la technicité musicale sera suffisante pour saisir à la fois le chant et le contrepoint, c'est-à-dire l'idée et la forme. Ces derniers commenceront à faire de l'analyse et, par conséquent, à faire fonctionner leur cerveau. Ceux-là auront, à la fois, le double plaisir de l'émotion communiquée à leur sensibilité et du charme intellectuel. Si, sous ce même thème, au lieu d'un simple contrepoint, on place une polyphonie plus compliquée, le nombre des gens susceptibles de la perception totale des différentes parties diminuera et continuera à diminuer jusqu'à la forme complète de la musique polyphonique, jusqu'à l'orchestre, qu'un auditeur à peine sur cent parviendra, peut-être, à analyser.

On peut donc poser en principe que la musique est d'abord un plaisir de sensibilité pour tout le monde, mais que, chez les seuls initiés compétents, le cerveau recueille en même temps des sensations d'analyse infiniment agréables et d'autant plus fortes que, chez l'intéressé, la compétence est plus vaste.

Malheureusement, il y a lieu de remarquer aussi que plus la faculté d'écouter avec son cerveau est grande, plus la part de la sensibilité diminue, de telle sorte que certains musiciens ou certains musicographes en arrivent, sans s'en apercevoir, à ne plus s'intéresser qu'au mode de facture et à faire litière, de très bonne foi, de tout ce qui concerne la sensibilité interne, qui, pour eux, ne compte plus.

Notons, en passant, qu'il existe un certain nombre de gens, même fort intelligents, dénués, par nature, de toute faculté de sensibilité interne. Si, à ce manque de sensibilité, se joint l'ignorance technique, ce qui est le cas le plus fréquent, on comprend qu'il ne leur reste rien au point de vue de la perception musicale. Cette nature de gens se divise en deux catégories : ceux qui avouent que la musique ne leur présente aucun intérêt ou même les ennuie et ceux qui, ne se rendant pas compte de leur état, veulent, à tout prix, par vanité ou pour tout autre motif, paraître, au contraire, en ressentir bien plus de jouissance que tout autre. C'est dans les rangs de ces derniers que se recrute l'armée des snobs. Ne pouvant avoir de sensations par eux-mêmes, mais seulement par leurs voisins, on est sûr de les trouver à l'avant-garde de tout ce qu'il y a de bizarre ou d'extraordinaire. Bruit pour bruit, la chose leur importe peu, pourvu qu'ils soient assurés que c'est le dernier cri du nouveau. Ils sont la ressource consolatrice des incompris et la providence des impresarii pro-

menant des « surtalents » exotiques. A ce titre, ils ont leur utilité.

Quoi qu'il en soit, c'est le phénomène physiologique de l'absorption inconsciente de la sensibilité par la « cérébralité », si je puis m'exprimer ainsi, qui est à l'origine de la révolution en train de se produire dans le domaine de la musique française. Spécifions, toutefois, que ce phénomène psychologique ne se trouve pas à l'origine immédiate de la réforme. Il est à l'évolution moderne ce que le grand-père est au petit-fils. Il n'a fait que préparer le terrain. Nous verrons que ce sont d'autres causes qui ont déterminé le mouvement, et d'autres causes, également, qui lui ont donné sa direction. Nous constaterons aussi que cette victoire des cérébraux sur les sensibles constitue la révolution la plus radicale qu'ait jamais subie la musique, car, dans ses manifestations, elle se propose, non pas de restaurer l'édifice, comme il eût paru logique de le tenter, mais de le renverser complètement pour le rebâtir dans d'autres conditions et sur un autre terrain.

Vous devez bien penser, Messieurs, qu'une telle tentative ne devait pas se produire sans jeter le désarroi parmi l'ancienne et sage école, si subitement violentée dans ce qu'elle croyait être l'immuable doctrine.

Un grand musicien de notre temps, que je salue ici comme le maître incontesté de la musique française, M. Camille Saint-Saëns, jetait dernièrement, dans le *Courrier Musical*, un cri d'alarme, bien justifié chez un technicien comme lui.

Je vais vous en citer l'extrait le plus significatif.

Mais, avant, laissez-moi vous tracer, en quelques lignes rapides, l'histoire des différentes évolutions de la musique jusqu'à nos jours.

Dans l'antiquité, comme chez les Arabes actuelle-

ment et comme dans l'Eglise primitive qui avait hérité de l'antiquité, la combinaison de trois notes à la fois était inconnue. Il faut arriver au commencement du moyen âge, pour assister aux premiers essais d'harmonisation, essais laborieux et pénibles d'abord, mais qui finirent bientôt par se codifier et qui préparèrent le terrain sur lequel devaient se mouvoir, plus tard, les merveilleux musiciens du xvi^e siècle. Pendant cette période de préparation, la polyphonie, entendez par là la superposition des voix, l'harmonie, reste consonante. Cette première période, que j'appellerai, pour ce motif, période consonante, se poursuivait, perfectionnant ses procédés, lorsque survint tout à coup une révolution aussi importante, assurément, que celle à laquelle nous assistons aujourd'hui, par suite de l'introduction de la dissonance, dans l'écriture harmonique. C'est le milieu du xvi^e siècle qui vit cette innovation que les uns attribuent à Palestrina et les autres à Monteverde. Je dois dire que cette révolution eut un caractère tout particulier. Elle ne supprima rien du bien acquis jusque-là. Elle ne fit qu'ajouter de nouvelles règles aux anciennes et étendre, de la sorte, les moyens d'action dont on avait bénéficié jusqu'alors. Aussi, dès ce moment, s'ouvrit à l'art musical un champ immense, insoupçonné jusque-là et qui marquait l'ère d'une nouvelle période que j'appellerai période dissonante, pour la distinguer de la précédente.

Il ne faudrait pas croire que cette période dissonante, qui devait se poursuivre jusqu'à nos jours en laissant tant de chefs-d'œuvre sur sa route, ait pu commencer sa carrière sans lutte et sans rencontrer d'opposition. En art, on n'introduit pas une modification aussi sensible dans l'ordre des choses admises, sans trouver de la résistance, quelque logique que soit la modification.

Il est bien évident que, lorsque Palestrina suivant les uns, ou Monteverde suivant les autres, fit entendre ce fameux accord de septième qui devait si complètement bouleverser les traditions de l'époque — accord auquel nos oreilles sont tellement habituées de nos jours qu'il ne nous frappe plus — il est évident, dis-je, qu'il dut se produire un joli tapage. Tapage tel, du reste, que l'Eglise, immuable gardienne des sages traditions, n'en voulut jamais entendre parler et que, de ce fait, la polyphonie de sa musique liturgique est encore aujourd'hui purement consonante comme pendant la première période.

On aurait pu penser qu'après cette évolution si considérable, nulle autre n'était plus à prévoir et voilà que, tout à coup, s'en produit cependant une nouvelle, bien plus radicale que la précédente. Cette fois, ce n'est plus par l'introduction de la dissonance qu'elle se manifeste, c'est par l'introduction de la discordance. Qu'on ne croie pas que j'attribue un sens ironique à cette appellation, je nomme ainsi la nouvelle tendance harmonique, simplement parce qu'elle répond à la réalité. Au surplus, la discordance n'est que l'exagération de la dissonance.

Il n'est pas inutile, avant d'aller plus loin, de jeter un coup d'œil sur ceux qui personnifient cette révolution. Ce sont de jeunes hommes animés, je le crois, d'une conviction réelle, d'une foi profonde dans l'avenir de leur méthode, doués, surtout, d'une combativité extraordinaire et dont le premier geste, pour avoir leurs coudées franches, a été de jeter par-dessus bord toute la technique des vieux maîtres qui, pour la plupart, les avaient élevés. Je ne les critiquerai pas. La sincérité dans les actes les légitime et nul, dans la circonstance, ne saurait mettre en doute soit la sincérité, soit

le courage de ces premiers adeptes de l'évolution. On est, au contraire, en droit de s'émerveiller de ce que, placés en face de la splendeur de l'édifice musical déjà dressé devant eux, ces novateurs, si hardis qu'ils fussent, n'aient pas hésité à jeter les fondements de leur nouveau temple, avant même d'en avoir tous les plans. Aussi ne leur ferai-je qu'un reproche que je crois malheureusement très fondé, c'est de s'être trompés de route et de s'être engagés dans une impasse sans issue où leur talent est condamné à s'éterniser sur place, en se répétant indéfiniment et, par conséquent, en se stérilisant.

L'erreur, néanmoins, eût pu ne pas s'étendre et constituer ainsi une sorte de particularité originale ne manquant pas d'intérêt, si elle n'avait été généralisée par une foule d'imitateurs d'ailleurs incompetents, mais que tentait l'apparente facilité du système. Les compositeurs de cet ordre, sont, en effet, devenus légions. Il est si commode de se mouvoir dans un champ qui semble n'avoir plus de limites, ne plus comporter de règles en somme assez difficiles à s'assimiler, et où l'ignorance la plus absolue peut passer, avec un peu de bonne volonté, pour une forme nouvelle du génie.

Encore ces derniers ne sont-ils pas les plus coupables, mais bien les admirateurs bénévoles qui les encensent. Ceux-ci paraissent ne point avoir d'excuse. Ils en ont une cependant, celle d'être entraînés, peut-être en dépit d'eux-mêmes, par ce courant des idées générales auxquelles il est si difficile de résister, en un mot d'être fascinés par ce que l'on appelle « la mode », sorte de divinité mystérieuse et implacable qui ne discute pas, mais s'impose, qui frappe d'enragement les plus pacifiques, transforme les mentalités les mieux assises, détourne les esprits de la véritable continuité artistique

et finit par coucher momentanément dans l'arène ceux qui, par idéalité intransigeante, refusent d'accepter son servage. Il est de mode, aujourd'hui, de paraître, avant tout, d'avant-garde. A l'époque de Berlioz, c'était le contraire, on l'était toujours trop. A ce mal, il n'y a qu'un remède, celui qui seul guérit du mal de la mode : attendre qu'elle passe, comme ont passé les autres et comme reviennent celles qui ont passé.

Et pourtant, Messieurs, malgré ce que j'en viens de dire, je ne saurais anathémiser complètement ces tendances d'esprit, ces courants d'idées si variables avec les époques et que j'ai appelés « mode » pour les désigner d'un mot. Ce sont de ces inconvénients avec lesquels ils faut vivre, parce qu'ils ont leur utilité. La nécessité de répondre aux exigences de ces aspirations successives conduit à des efforts d'ingéniosité qui ne sont pas toujours sans résultats. Il peut s'échapper de ces recherches quelques parcelles d'or, que le grand art, celui qui suit sa route imperturbable sans se soucier des époques et des temps, peut ajouter à ses propres découvertes. Ce sont les incidents secondaires de l'histoire générale de la musique. En ce moment, toutefois, l'incident prend des proportions inquiétantes, car c'est plus qu'un incident ordinaire, c'est une véritable crise que je crois très dangereuse pour la musique française. Pour trouver un cas à peu près semblable, bien que très différent par son origine, il faut remonter à plus de cent ans en arrière, vers 1780, à la fameuse querelle des piccinistes et des gluckistes. Gluck qui représentait alors l'école florissante, Gluck en pleine gloire, se vit subitement renversé de son piédestal par les partisans d'une école personnifiée par Piccini, à la suite d'une lutte homérique dont le souvenir s'est fidèlement perpétué jusqu'à nous. L'auteur d'*Orphée*,

d'*Armide*, d'*Alceste* et des *Iphigénies*, fuyant la tempête, dut quitter la France dont il avait fait sa patrie et qu'il avait déjà dotée d'un remarquable rayonnement artistique. Or, que reste-t-il aujourd'hui de Piccini ? Rien. Et voilà qu'après plus d'un siècle d'ostracisme, le vieux Gluck, se relevant de sa défaite, nous revient avec des richesses musicales oubliées, mais vers lesquelles nous nous précipitons, à défaut d'autres, comme nous nous précipiterons, peut-être, dans la suite des temps, vers les maîtres que répudient les partisans des tendances nouvelles.

Pour mesurer l'importance de ce conflit et pour toucher du doigt l'analogie qu'il peut avoir avec celui qui nous occupe aujourd'hui, il faut rappeler que la défaite de Gluck a eu pour conséquence de tuer la musique française dont Rameau avait eu la première inspiration et de nous courber, pendant plus de quatre-vingts ans, sous le joug de la musique italienne. Or, ce que je redoute précisément, c'est que la querelle présente n'arrive, quoique par d'autres chemins, au même résultat.

Ce n'est pas que l'accord absolu règne parmi les partisans du nouveau régime. Si tous les pionniers de la route nouvelle ont été unanimes, en effet, à désertier l'ancienne si brillamment parcourue avant eux, tous ne sont pas du même avis, sur la meilleure manière de l'établir. Il s'est formé divers groupes professant, à cet égard, des idées différentes, mais tous, disons-le de suite, se réclamant de la même origine et, surtout, de la même indépendance.

C'est en contemplant cet état de choses, en assistant à l'éclosion subite et inattendue de cette troisième période, que M. Camille Saint-Saëns a jeté le cri d'alarme dont je parlais tout à l'heure.

L'illustre musicien ne cache pas son émoi.

« C'est pourtant là, écrit-il, où nous en sommes !

« Il ne s'agit plus d'ajouter aux règles anciennes, formations naturelles du temps et de l'expérience, des règles nouvelles ; il s'agit de la suppression de toute règle, de toute contrainte.

« Chacun doit faire ses règles à soi-même. La musique est libre, d'une liberté illimitée ; il n'y a pas d'accords parfaits, il n'y a pas d'accords dissonants, il n'y a pas d'accord faux ; toute agrégation de notes est légitime.

« Et cela s'appelle, le croirait-on ? le développement de la sensibilité ! »

Après avoir expliqué que les adeptes des formules nouvelles s'ébattaient dans le domaine harmonique comme des sangliers dans un jardin fleuri, M. Saint-Saëns ajoute :

« Eh bien ! on peut encore aller plus loin. Pourquoi s'arrêter dans la voie de la liberté illimitée ? Pourquoi s'enfermer dans une gamme ? L'empire des sons est à notre disposition. Ainsi font les chiens hurlant à la lune, les chats quand ils miaulent, ainsi font les oiseaux chanteurs... »

L'auteur termine ainsi :

« On s'émerveille dans certains milieux (musicaux) des progrès accomplis depuis trente ans ; c'est ainsi que devaient raisonner les architectes du xv^e siècle. Ils ne s'apercevaient pas qu'en tuant l'art ogival, ils allaient nous rejeter, pour des siècles, entre les bras des Grecs et des Romains. »

Dans l'article dont je viens de vous citer quelques extraits, M. Camille Saint-Saëns s'indigne à la pensée que cette anarchie qu'il signale a pour but de développer la sensibilité. La prétention est, en effet, assez bizarre et je suis tout à fait de son avis. Je vous ai dit

plus haut que ce qui se trouvait à l'origine de cette musique intellectuelle était au contraire l'absorption des phénomènes de la sensibilité interne par la préoccupation cérébrale. Dans ces conditions, je ne vois pas par quel singulier expédient on pourrait développer une faculté psychologique que, de parti pris, on considère comme sans valeur et indigne d'intérêt.

Il a là une confusion de termes assez fréquente en musique. L'école moderne confond « sensibilité interne » avec « sensation physique ». Il est certain que les procédés nouveaux d'écriture musicale fournissent à l'oreille des impressions d'une acuité souvent très violente, quelquefois même à peine supportable, mais ce n'est pas une raison pour que ces impressions, si incisives qu'elles soient pour notre oreille, parviennent à émouvoir notre sensibilité. Ce sont deux phénomènes absolument distincts l'un de l'autre.

Quelques exemples vont l'établir.

Si l'on tire devant nous un coup de fusil, l'oreille perçoit une impression que le cerveau recueille et renvoie automatiquement à nos centres nerveux. Tout se borne à une « sensation physique », car nous n'avons même pas eu à rechercher l'origine de la sensation, le coup de fusil ayant été tiré sous nos yeux. Si, au contraire, on nous explique un problème de mathématiques, l'oreille recevra, comme précédemment sous forme de mots, une suite d'impressions auditives que le cerveau recueillera pour en former les idées qu'on cherche à nous communiquer et à nous faire comprendre. Tout l'intérêt résidera dans cet effort de compréhension et l'acte en lui-même ne dépassera pas le cerveau. Ce que nous aurons entendu et compris constituera une simple « opération cérébrale ». Si, dans un ordre d'idées différent, on nous conte une aventure la-

mentable, il y a encore, comme précédemment, impression physique de l'oreille, transmission des mots au cerveau qui en forme les idées. Mais, cette fois, le cerveau ne garde pas, pour lui, l'accouplement des idées, il les transmet à notre sensibilité interne, qui peut être ébranlée, jusqu'à nous faire pleurer. Dans ce cas, ce que nous aurons éprouvé sera le résultat du fonctionnement de « notre sensibilité ».

Or, je veux bien que, par des fulgurences harmoniques plus ou moins bizarres, l'oreille soit plus vivement affectée, au point de vue physique, je veux bien encore que certains techniciens trouvent dans la curiosité du procédé un certain aliment cérébral, mais je le répète, il peut parfaitement se faire que cette sensibilité interne qu'on croit développer ne soit même pas atteinte et c'est précisément ce qui arrive.

Messieurs, ce ne sont pas ces révoltes contre la discipline harmonique qui m'inquiètent le plus. C'est évidemment une des conséquences fâcheuses de la révolution, mais c'est loin d'être la plus grave.

Ce qu'il y a de plus sérieux, en effet, et ce qui, en somme, fait, pour moi, toute l'évolution, c'est l'erreur qui se trouve à son origine et qui forme sa véritable doctrine. C'est la prétention de ne plus vouloir compter avec la sensibilité, mais avec le cerveau seul. C'est l'intention bien arrêtée de tuer toute sentimentalité pure au profit de la raison. C'est presque la négation inconsciente de l'émotion. Je dis inconsciente, car les plus avancés des protagonistes de l'école nouvelle seraient fort sincèrement étonnés de se voir taxés de la sorte, d'autant plus étonnés qu'ils ont la prétention contraire, ainsi que nous venons de le voir.

* * *

Je voudrais maintenant, Messieurs, examiner les

causes qui ont préparé et provoqué cette évolution. Elles portent en elles un enseignement considérable.

Ces causes sont de deux sortes, celles qui ont déterminé le mouvement et celles qui lui ont donné sa forme.

Parmi les causes déterminantes, j'en vois trois essentielles. La première est le besoin, l'assouffissement irrésistible du nouveau dont notre génération est saisie tout entière. Cette attraction forcenée vers ce que l'on n'a pas encore vu n'est pas particulière à la musique. Elle se manifeste dans tous les arts et dans tous les arts, aussi bien en peinture qu'en architecture, elle aboutit, généralement, à des résultats assez controversés.

Cet entraînement, il faut l'avouer, Messieurs, est assez excusable. Comment, en effet, pourrait-il en être autrement, au milieu de ce torrent d'inventions nouvelles, surprenantes, étourdissantes, qui, depuis cent ans, nous emporte dans son tourbillon ? La vapeur, l'électricité avec ses applications inouïes ; la télégraphie d'abord, la télégraphie sans fil ensuite, le phonographe, le cinématographe, l'automobile, l'aéroplane. Comment l'art aurait-il pu poursuivre sa marche tranquille et progressive dans cette course folle qui nous entraîne vers l'infini ?

Les musiciens ont tenu à ne pas rester en arrière. Quelques-uns ont voulu, eux aussi, inventer. Malheureusement, lorsqu'ils s'y sont mis, la musique l'était déjà depuis longtemps. Or, quand on veut inventer quelque chose qui l'est déjà, on est obligé de renverser ce qui existe et de reprendre l'invention par le commencement. C'est ce qui est arrivé. Si on analyse une de ces œuvres, généralement assez brèves, marquées du véritable sceau de la jeune école, on s'aperçoit que les nouveaux procédés harmoniques qu'elle a substitués aux procédés usuels remontent presque à l'antiquité.

En constatant ce manque de tonalité persistant, en éntendant ces discordances auxquelles, pour ma part, je n'ai pu me faire encore, en écoutant ces successions abusives de quartes et de quintes, qui détonnent si péniblement et que, d'ailleurs, rien ne justifie que le désir d'être étrange, on se trouve tout simplement reporté au x^e ou au xi^e siècle, à une période où l'harmonie naissante faisait ses tous premiers débuts, sous le nom d'*organum*, dans les déchirements d'un enfantement des plus laborieux. De cette opération douloureuse, elle en avait, du reste, les accents. Or, la marque caractéristique de cet *organum* était précisément l'emploi ininterrompu de ces quartes et de ces quintes qui, jointes à des mélodies sans rythme et sans tonalité précise, constituaient une polyphonie à laquelle on ne put indéfiniment résister. Au xiv^e siècle, on finit, en effet, par substituer à ce procédé par trop barbare, un nouveau système harmonique, basé sur l'emploi exclusif des accords de tierce et de sixte qui prit le nom de *faux-bourdon* et fut l'origine de l'harmonie consonante. En reprenant, peut-être sans s'en douter, ces procédés primitifs du x^e siècle, l'école moderne a certainement fait un pas de géant, mais pas dans la direction de ce que l'on est convenu d'appeler le progrès, du verbe latin *progredire*, qui veut dire marcher en avant. En revanche, je ne fais aucune difficulté pour reconnaître que la distance qui nous sépare de la mort de ces procédés est suffisante pour que leur résurrection constitue une véritable nouveauté.

Une autre cause, Messieurs, de l'évolution qui nous occupe réside dans les trois génies qui, du xvii^e au xx^e siècle, ont poussé l'art musical jusqu'à l'extrême limite de la perfection : Bach dans le contrepoint et la fugue, Beethoven, dans la symphonie, et Wagner, dans

la musique dramatique. Ces trois géants semblent avoir dit aux générations futures : nul n'ira plus loin. Alors, plus de progrès et, comme il faut toujours aller de l'avant, on s'est trouvé dans l'alternative ou de ne plus avancer, ou de découvrir une nouvelle voie. La route ayant été entièrement parcourue, on n'avait que la ressource de s'engager dans une nouvelle. C'est ce qui a été fait.

Enfin, Messieurs, je signalerai une troisième cause qui peut-être, des trois, est celle ayant eu le plus d'influence sur l'évolution elle-même. Je crois en trouver l'origine dans la recherche exaspérée de l'originalité ou, pour mieux dire, de la personnalité. Se distinguer des autres par une note personnelle qui fixe l'attention d'une façon spéciale, posséder cette signature invisible marquant son œuvre, sans avoir besoin d'y mettre son nom, est pour l'artiste la plus précieuse des qualités. C'est celle de tous les génies et de tous les grands maîtres. Malheureusement elle ne s'acquiert pas par des moyens factices et l'on ne peut la posséder que lorsqu'on la porte naturellement en soi. Du reste, les moyens factices dont on peut user dans ce but étant à la disposition de tout le monde, la personnalité qu'on s'est créée par leur emploi disparaît à la seule apparition des imitateurs, ou pour mieux dire, à la seule apparition de compétiteurs usant des mêmes procédés, dans la plénitude de leur droit. C'est pour cette raison qu'à écouter leurs œuvres, on pourrait croire les adeptes de l'école nouvelle, plus ou moins frères jumeaux. Les successions de quintes et de quarts ou les accords de seconde mineure, faits chez les uns, ne sauraient produire une impression différente lorsqu'on les entend chez les autres. C'est toujours la même sensation. Il faut avouer, du reste, pour être sincère, que cette sensation

se trouve circonscrite dans un champ des plus étroits et qu'en dehors de son effet agréable ou désagréable, elle se réduit, en somme, à peu de choses.

Quelles que soient les origines de l'évolution musicale moderne, on peut se demander, par exemple, pourquoi la nouvelle école a choisi la route qu'elle est en train de suivre si âprement, alors que bien d'autres s'ouvriraient à elle.

Messieurs, j'estime qu'elle n'avait pas le choix. La mentalité de l'époque la lui imposait.

Remarquez que la nature de cette évolution est absolument conforme à l'esprit de notre temps où l'idéal s'évanouit peu à peu, pour faire place à une sorte de positivisme scientifique et pratique dont tout le monde, croyez-le bien, subit l'influence sans s'en douter. Mais tout ne se borne pas là. Si vous vous reportez aux extraits de l'article de M. Camille Saint-Saëns que je vous ai lus tout à l'heure, vous devez être frappés de cette phrase où il s'écrie avec indignation : « Chacun doit faire ses règles à soi-même. La musique est libre, d'une liberté illimitée : il n'y a pas d'accords parfaits, il n'y a pas d'accords dissonants, il n'y a pas d'accords faux ; toute agrégation de notes est légitime ! »

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que c'est tout simplement là l'application de la maxime : « Ni Dieu, ni maître », transportée du domaine de la philosophie dans celui de la musique ? Non pas que je veuille prétendre que l'on fait de la philosophie ou de la politique en musique, mais j'estime que c'est l'invisible sceau laissé sur les mentalités par cette formule d'indépendance illimitée qui a donné son véritable caractère à cette évolution rendue fatale par les causes que j'ai précédemment indiquées.

Si la révolution qui s'est produite au xvi^e siècle, lors-

qu'on est passé de la période consonante à la période dissonante, s'est faite sans cette rupture violente avec le passé, si à cette époque on a respecté et les maîtres et les dogmes établis, si l'on s'est contenté d'ajouter de nouvelles règles aux anciennes, c'est à l'esprit du temps, si contraire à celui du nôtre, qu'on le doit certainement.

* * *

Messieurs, il me reste à vous parler des signes qui caractérisent plus particulièrement les œuvres nées de l'évolution qui fait l'objet de cette étude.

Ce qui marque d'une façon toute spéciale l'école nouvelle, c'est, comme l'a dit M. Camille Saint-Saëns, la liberté illimitée de se mouvoir dans le domaine des notes, au gré de la volonté de chacun. C'est le premier principe de la réforme, celui qui correspond au concept de la philosophie moderne. Le second, dont l'observation rigoureuse se dresse, intangible, comme le véritable point d'honneur de la doctrine, c'est, avant tout, afin de constituer une véritable nouveauté, de ne plus être ce qu'on fut toujours, ce qu'on était encore hier et ce que beaucoup sont encore aujourd'hui, tels que MM. Saint-Saëns, Massenet, Théodore Dubois, Paladilhe, Gabriel Fauré et Widor, pour ne citer que ceux-là. C'est, du reste, moins une réforme qu'on a faite, qu'un « art nouveau » qu'on a réellement créé.

Je n'ignore pas qu'au début, les premiers novateurs n'avaient pas entrevu pour leur tentative une aussi longue portée. Mais, dans toutes les révolutions, les vrais révolutionnaires ne sont pas les premiers, ce sont les suivants. Ce sont toujours ces derniers qui font œuvre radicale et, dans la circonstance, c'est ce qui advint. Les dogmes impérieux de cet « art nouveau »

se renforcèrent vite, de l'intransigeance de plus en plus grande des nouveaux arrivés et, sous l'empire de cette idée, très juste d'ailleurs, que le nouvel art serait d'autant plus neuf qu'il emprunterait moins à l'ancien, on en est rapidement arrivé à rejeter comme désuet et suranné tout ce qui, jusqu'alors, formait les plus glorieux éléments de l'édifice musical.

Mais ces novateurs irréductibles ont-ils, au moins, réédifié quelque chose sur les ruines amoncelées sous leurs pieds ? Nullement. Et c'est ce qui fait, précisément la particularité, en même temps, il faut bien le dire, que l'insuffisance de leur méthode. En harmonie, nous l'avons vu tout à l'heure, ils ont remis en honneur les plus pénibles combinaisons harmoniques du début du moyen âge, combinaisons que leur excessive dureté avait fait abandonner au ^{xiv}^e siècle et que jamais personne, depuis cette époque, n'avait songé à reprendre. Ce retour en arrière ne constituait pas une acquisition nouvelle. Mais il y a plus, malheureusement. Ce système d'harmonisation, en effet, n'est pas seulement dur et pénible, il porte en lui un plus sérieux inconvénient, c'est que, pour ne pas perdre son caractère spécial, il est obligé de se maintenir dans le cycle d'un très petit nombre de formules. D'où il résulte qu'en l'utilisant, on se trouve placé dans l'alternative suivante, ou sortir de ces formules pour rentrer dans celles de l'harmonie usuelle et être comme tout le monde, ce que les novateurs ne veulent à aucun prix, ou rester confiné dans le petit domaine que je viens d'indiquer et se répéter alors indéfiniment dans les mêmes sonorités. C'est donc l'uniformité constante. Ce résultat est fatal et ce ne sont pas les discordances, toujours les mêmes d'ailleurs, pas plus que les superpositions indéfinies d'harmonie dont on augmente ces petites ressources, qui pourront y porter remède.

Si l'on ajoute à cela que les partisans des nouvelles formes ont, par principe, rejeté, comme désuets, presque tous les procédés d'écriture musicale employés jusqu'alors, contre point, fugue et dérivés, si l'on signale encore qu'ils ont réduit presque à néant l'emploi de l'idée mélodique, comme nous le verrons tout à l'heure, on constatera, sans qu'il soit besoin d'insister, à quels faibles moyens d'action ils se sont réduits de leur propre volonté. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, de ne voir produire à ce système que de petites œuvres et presque aucunes grandes. Peut-être deux ou trois de ces dernières en vingt-cinq ans, et c'est tout.

Le procédé conduit donc à l'improductivité, faute de ressources pour bâtir. Ce ne sont pas les plans qui manquent, ce sont les matériaux.

C'est cet emprisonnement de l'essor imaginaire dans un cadre trop restreint et cette improductivité de grandes œuvres, qui donne à l'évolution son caractère général.

Passons maintenant, Messieurs, si vous le voulez bien, aux signes particuliers qui caractérisent plus spécialement l'ensemble de ces œuvres.

Ce qui frappe, en premier lieu, c'est le sceau identique qui les marque toutes : l'étrangeté. On sent que tout s'est concentré sur cet objectif et l'effort produit pour atteindre ce but semble, à tort ou à raison, être toujours manifestement visible. Rien, du moins d'apparence, ne paraît couler de source ou se justifier, rien n'a l'air d'être la conséquence de ce qui précède ou préparer ce qui suit. Le souci de la forme paraît l'emporter, de beaucoup, sur le souci du fond. Enfin, comme impression générale, l'ensemble se présente plus comme un travail manuel que comme une produc-

tion intellectuelle, condition essentielle, pourtant, de toute création artistique.

Un autre signe particulier réside dans l'exagération de l'imprécision. Certes, je ne me dissimule pas que l'imprécision est une des formes les plus attrayantes de l'art. Mais, lorsqu'on l'exagère, on aboutit à l'incompréhension, ce qui n'est pas la même chose du tout. Ce défaut, que tous vous avez pu constater en entendant ces productions nouvelles, est la conséquence du phénomène physiologique que je vous ai déjà signalé comme étant à l'origine de l'évolution elle-même, l'abandon inconscient de la route conduisant à la sensibilité interne au profit du fonctionnement cérébral. Tout ce qui pourrait, en effet, atteindre directement la sensibilité pure a été rigoureusement banni, et, en premier lieu, la forme mélodique, si apte à pénétrer sans effort jusqu'au fond de l'âme. On ne chante plus, on module. Quand, par hasard, poussé par son tempérament généreux, par la poésie de sa jeunesse, un adepte de la nouvelle cité entend chanter quelque chose en lui, il l'étouffe. A l'aurore de la vie et plein d'idéal, il veut être déjà le vieillard chez lequel l'imagination est tarie. Il ne veut pas être l'artiste aux belles inspirations, il entend rester ouvrier d'art. Et si, par hasard, il ne peut résister, néanmoins, à laisser échapper son inspiration mélodique, il la cachera, il la dissimulera comme s'il en avait honte. Il la morcellera pour la rendre méconnaissable et il en voilera les morceaux le plus possible pour qu'on ne puisse la découvrir.

Je ne dis pas qu'une digue ne s'imposait pas aux produits mélodiques que les Italiens et leurs imitateurs nous ont trop longtemps imposés en France, mais l'on me permettra de croire que la nouvelle école, dans l'ardeur première de son évolution, a, de son côté,

dépassé le but, en se privant bénévolement d'un des éléments les plus précieux de la musique. L'âme humaine a besoin de chanter et d'entendre chanter, non seulement avec la voix, mais sur tous les instruments qu'a créés le génie inventif de l'homme, chanter ses joies, ses douleurs, ses espoirs, ses désespérances. L'amour ne module pas, il chante, c'est un interminable duo depuis le commencement de l'humanité. Je ne crois donc pas à cette sécheresse de cœur toute de commande et complètement dénuée de sincérité. Ce n'est pas de cet arbre par trop factice que sortira jamais le moindre fruit.

Certes, oui, l'imprécision en musique est une des formes les plus délicieuses de l'art. Mais je tiens à le répéter, ce n'est pas en supprimant l'idée mélodique ou en l'étouffant sous un amoncellement de détails accessoires qu'on peut y parvenir. Rien n'est évidemment plus beau que l'imprécision de certaines pages de Wagner. Mais, dans ces pages, l'idée mélodique déborde de partout. Elle est fuyante, insaisissable, impalpable, et pourtant elle se fixe à l'esprit avec une netteté absolue. Elle est partout. Elle vous prend, vous quitte, vous reprend et vous enlace. On ne peut la redire et pourtant on la possède. Voilà de la véritable imprécision. Beethoven est le grand maître de cette forme éminemment artistique. Son procédé, d'une simplicité géniale, découle en ligne directe de la fugue de Bach. On sait que la fugue est une forme de contrepoint qui consiste à exposer d'abord une idée mélodique nommée *thème*, sans aucune agrégation harmonique, et à la développer ensuite, suivant des règles déterminées. Beethoven ne procède pas autrement. Son premier soin est d'exposer très clairement ses thèmes, puis il les développe non plus comme dans la fugue, suivant des règles

conventionnelles, mais d'après les ressources de son imagination inépuisable. Dès que ce développement commence, l'idée mélodique, toujours apparente, mais incertaine, comme dans un clair obscur de crépuscule, vous frôle sans vous brusquer, vous caresse, vous enveloppe, se montre sans qu'on puisse la saisir, ou se laisse deviner sans consentir à se dévoiler complètement. Seulement, remarquons que Beethoven débute toujours par poser très clairement ses thèmes mélodiques, comprenant bien que développer une idée, sans l'avoir préalablement fixée dans les esprits, conduit infailliblement à l'incompréhension. Notons encore, et par-dessus tout, que ces thèmes n'ont rien de convenu, rien d'artificiel et que leur clarté n'a d'égale que leur simplicité.

On pense à quel degré d'incompréhension on peut en arriver, lorsque l'idée ne se contente pas d'être confuse, mais qu'elle n'existe même pas du tout.

Il ne faut pas se le dissimuler, Messieurs, toute œuvre musicale, quelle que soit son importance, est une œuvre oratoire. Les symphonies sont de grands discours, les morceaux de genre, des contes ou des histoires, et, dans tous ces cas, il est nécessaire de traiter un sujet. Quel intérêt pourrait présenter un discours qui ne serait pas le développement d'une idée quelconque ? On pourrait admirer le verbe de l'orateur, s'exlaser sur de nouveaux accords de participes inusités jusqu'alors, sur de nouvelles conjonctions récemment découvertes, sur de nouveaux mots créés par occasion, on pourrait se complaire dans la nouvelle euphonie résultant de l'enchaînement de syllables particulièrement sonores, mais l'impression serait tout externe et la lassitude de l'auditeur ne tarderait pas à apparaître.

Je sais bien l'objection que me présenteront les par-

tisans des nouvelles formes. Cette objection m'a déjà été faite. En musique, me diront-ils, on ne prononce plus de discours. La musique est devenue descriptive. On décrit des sensations, ou l'on peint des paysages. Laissez-moi vous dire, Messieurs, que c'est, à mon sens, la plus singulière des utopies, et que, quel que soit le talent qu'on y peut déployer, il est aussi matériellement impossible de peindre avec des notes que de faire une sonate avec des pinceaux. La valeur descriptive d'une œuvre musicale réside dans son titre seul, ou dans les commentaires qui l'accompagnent. Enlevez le titre, et nul ne peut savoir ce qu'on a eu l'intention de peindre ou de décrire. Bien plus, la même musique peut comporter cinquante titres ou cinquante commentaires différents, répondre par conséquent à cinquante idées dissemblables, et les satisfaire cependant toutes avec la même exactitude.

C'est une question d'auto-suggestion des plus curieuses.

Lorsqu'un être humain a sous les yeux le titre d'une œuvre musicale qu'il entend, la destinée de cet être humain, quel qu'il soit, est invariable. Il n'y a pas de culture intellectuelle qui puisse l'y soustraire. Dès les premières notes, il n'a plus qu'un souci, c'est de voir dans l'œuvre elle-même la réalisation du titre. Son effort est instinctif et, chaque fois, on peut en être certain, il est couronné de succès. Le compositeur n'a pas à se gêner. Avec la même succession d'accords s'affaissant sur la tonique, ses auditeurs verront tomber tout ce qu'il voudra, le jour, la nuit, les feuilles, la pluie, la neige, ou bien encore ils y découvriront la lassitude, le découragement, les larmes, le désespoir, la mort, en un mot tout ce qui déchoit ou décroît aussi bien dans la nature que dans l'ordre moral.

On sait l'histoire de cet *Andante Molto* qui avait commencé par être *Extase de Vierge*, pour en arriver, après des péripéties sans nombre, à être : *Vue des cimes du mont Blanc*. Il y avait là une diable de pédale interminable qui servait à tout. Dans le premier cas, elle décelait un sentiment de candeur et de simplicité qui touchait jusqu'aux larmes en même temps qu'elle révélait cette situation d'immobilité bien connue dans la véritable extase. Dans le second cas, elle peignait ces sentiments de grande fraîcheur, d'immaculée blancheur et d'immuable fixité qui sont, indiscutablement, l'apanage des cimes du mont Blanc.

Je sais qu'il y a quelques expressions conventionnelles auxquelles on ne se trompe pas. Ainsi, avec le hautbois on est dans la campagne, avec les castagnettes en Espagne, avec le tambourin en Italie, avec les cloches des troupeaux en Suisse et avec le cor, au fond des bois. Seulement, ces termes de convention sont rares et exclusivement destinés à leur but respectif. Si, en représentant un paysage de la Touraine, on y mettait des castagnettes, on ne comprendrait plus du tout.

En principe, je n'admets comme titre que l'énoncé de la nature de l'œuvre. Je ne m'élèverai pas, cependant, contre le procédé contraire, et cela, pour deux motifs. Le premier, c'est qu'ayant sacrifié moi-même à cet usage, je me trouve désarmé pour prononcer son excommunication ; le second, c'est que le public a besoin qu'on lui procure d'avance une image qu'il se complaît à voir réaliser par la musique. Ce public ne peut pas ou ne veut pas prendre la peine de se créer une idée conforme, quelle qu'elle soit, à ce qu'il entend. Il faut qu'on la lui fournisse. Seulement, l'idée ou l'image qu'on lui procure ainsi pourrait, avec la même musique, être absolument différente, que sa faculté

d'entendement se trouverait tout aussi satisfaite. C'est cette exigence intellectuelle du public qui a conduit certains éditeurs à donner des titres à des œuvres classiques n'en ayant jamais eu. L'opération est des plus simples. Il suffit, pour que tout concorde, que le titre, quel qu'il soit, rentre dans le caractère général de l'œuvre. Or il n'en manque pas.

L'idée prime donc tout. C'est elle qui régit le monde et la musique ne saurait s'en passer. Je crois même que la France est, de tous les peuples, celui dont la mentalité, pour être satisfaite, exige le plus impérieusement et l'idée et la clarté. Notre tempérament ethnique ne s'accommodera jamais, à mon avis, de ces nébulosités, confuses, sombres, incertaines et par trop uniformément discordantes. Le génie de race qui est en nous veut qu'on chante clair comme le coq gaulois, emblème de notre première origine, avec abondance, comme les Romains qui nous civilisèrent et droit comme les Francs qui scellèrent par leur victoire la fusion des trois nationalités.

Certains esprits s'étonnent de ce retour général vers les auteurs des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, délaissés encore hier. Rien n'est plus naturel. Le public, qui a perdu sa voie au milieu de tout ce qu'on lui vante au nom du progrès, la recherche d'instinct. Il va là où *l'idée* abonde et surtout là où les musicographes sévères lui permettent d'en jouir à son aise, sans le traiter de *gros public*.

C'est qu'il faut bien le dire, la musique de ces périodes relativement éloignées est exactement l'antipode de celle que préconise l'école moderne, malgré la conviction contraire que certains musiciens semblent avoir à ce sujet. Du temps des Schutz, des Lulli, des Couperin, des Rameau, des Scarlatti, des Tartini, les con-

ditions de la vie étaient tout autres que celles d'aujourd'hui, et la mentalité des auteurs bien différente de celle de nos auteurs modernes. On était beaucoup plus calme, plus méthodique, on ne tenait pas à vivre deux existences en une seule, on n'était pas obsédé par cette recherche indisciplinée de l'extraordinaire et la musique s'en ressentait. Les auteurs de ce temps, ainsi que je viens de le dire, abondaient en idées nettes et précises et ne cherchaient pas midi à quatorze heures, pour les exprimer. Chez eux pas de notes inutiles, pas de recherches sentant le pénible effort et, surtout, jamais ni rébus ni devinettes. Au contraire, un langage toujours coulant et toujours facile. Leur art était fait d'une musique dont chaque terme avait sa raison d'être, correcte, élégante, sans fautes d'orthographe même volontaires et avec des points et des virgules. En l'écoulant, en effet, on pouvait, au moins, de temps en temps, respirer au bienfaisant retour de la tonique fondamentale. On n'éprouvait pas, comme quelquefois, maintenant, à l'audition de certaines œuvres modernes, l'impression de se trouver dans une forêt vierge inextricable ou de parcourir une route bizarre, mais uniforme et indisciplinée, sur les bords de laquelle ne se rencontre jamais un banc pour s'asseoir, ou seulement une pierre, pour reposer, un moment, sa tête.

Ce retour aux auteurs anciens est donc naturel. Mais ce qui ne l'est pas, c'est que la mentalité musicale française, ne pouvant, à juste titre, indéfiniment se contenter des classiques qu'on lui fait presque exclusivement entendre depuis quarante ans, Mozart, Beethoven, Mendelssohn et Schumann, soit obligée, pour satisfaire ses tendances originelles et ses aspirations naturelles, de remonter plus haut que ces classiques eux-mêmes, ne trouvant rien dans le présent susceptible de lui donner satisfaction.

Qu'on y fasse bien attention. Cet état d'âme est des plus inquiétant pour les compositeurs français. On s'amuse à déconsidérer nos gloires sans savoir nous en donner de nouvelles. C'est très grave. Il est incontestable qu'actuellement, en France, il y a une place à prendre pour quelqu'un. Cette place, qui se trouvera complètement libre lorsque nos vieux maîtres auront disparu, qui la prendra ? Quel sera le génie étranger qui nous asservira, comme après la défaite de Gluck ? Je n'en sais rien. Mais ces saisons russes, italiennes et allemandes ne me rassurent point. Ce sont, sous une apparence artistique, des coups de sonde dans l'opinion. Je le répète, que les consuls veillent et que, pour Dieu ! l'on se garde de contraindre de nouveau les Français à ne plus croire qu'à l'art étranger.

Un autre trait caractéristique de la nouvelle école, c'est quelquefois son manque de distinction voulue. Certes, on sent que nous ne sommes plus au temps des belles manières et que la musique n'est plus faite pour les gens de cour. Il y a une tendance à faire de l'art populaire. On ne parle plus que de chants populaires, d'airs populaires, de danses populaires. Mais, Messieurs, il n'y a pas d'art qui soit populaire ou pas populaire, il y a l'art tout seul, qui n'est véritablement compris et respecté que lorsqu'on s'efforce de le porter au plus haut point de sa grandeur, sans se soucier de considérations qui n'ont rien à faire avec lui. Démocratiser l'art est une conception absurde dans l'esprit d'un artiste. L'art véritable se range par lui-même dans la haute aristocratie de l'esprit. On ne peut le faire descendre de sa caste élevée qu'en le diminuant. En peinture, on obtient l'image d'Epinal ; en musique, c'est la même chose. En tout cas le but est loin d'être atteint, car jamais musique fut moins populaire que celle de la

nouvelle école qui nécessite, pour intéresser l'auditeur, non pas une sentimentalité plus ou moins développée, mais une véritable culture professionnelle.

Un autre reproche que je ferai aux productions de cet art nouveau, c'est leur manque d'ampleur. Je n'entends pas par là leur manque de longueur ; au contraire. Ne sachant comment se différencier de leurs confrères, certains compositeurs, à bout de ressources, n'ont trouvé d'autre moyen que celui d'être interminables. Ce que j'entends par ampleur, c'est l'élévation de la pensée, la largeur et la grandeur des impressions qui en résultent. Or, toutes ces œuvres, même les plus bruyantes, manquent de ces impressions grandioses que nous procuraient les vieux maîtres. Toutes sont moyennes, sans petitesse, mais sans grandeur. Il serait impossible du reste, qu'il en fût autrement. Enfermés dans le cercle extrêmement restreint des nouveautés harmoniques, volontairement privés de la forme mélodique qui a été presque la seule matière avec laquelle les Bach, les Mozart, les Gluck, les Beethoven, les Schumann, les Wagner, les Saint-Saëns ont bâti leurs grandioses monuments, les compositeurs de la nouvelle école se trouvent réduits à une impuissance de moyens presque absolue. Et si quelques-uns d'entre eux parviennent, par hasard, à cette magnificence si désirable en musique, c'est qu'abandonnant leur petit bagage insuffisant pour l'effort à faire, ils ont momentanément repris la tradition et les procédés de leurs vieux maîtres, si prestement excommuniés par eux. La règle est absolue, aucun d'eux n'y échappe.

Il est, enfin, Messieurs, un dernier signe caractéristique, au sujet duquel je ne saurais élever les critiques que je viens de formuler jusqu'à présent. L'école moderne possède une qualité qu'on ne saurait lui dénier.

C'est son ingéniosité certainement remarquable dans les combinaisons et le choix des sonorités orchestrales. Là, véritablement, elle fournit un contingent nouveau et c'est heureux, car, pour le reste, si elle a tout renversé, en revanche, elle n'a encore rien rebâti. Cet effort spécial aura, sans conteste, une véritable influence sur l'avenir de la musique française et c'est à ce titre que, bien qu'attaché par mon âge et mes goûts à de plus anciennes formules, je ne rejette pas dans le domaine de l'entière utopie l'évolution qui se produit actuellement. Mais il faut attendre. J'estime, en effet, qu'assagie par le temps, murie par la réflexion et guidée peut-être aussi par la nécessité, la jeune école finira par où elle aurait pu commencer, c'est-à-dire par revenir aux pures traditions classiques et par chercher simplement à augmenter les trésors anciens de ceux qu'elle s'efforce de découvrir. Cette tâche, lorsqu'on peut la réaliser, suffit à toute gloire et il n'y a pas de plus louable évolution. Il est vrai que cette évolution est celle qui se poursuit depuis des siècles et manque absolument de nouveauté. C'est là l'ennui. Je le sais. J'ai confiance cependant. Je suis même certain que les plus irréductibles champions du « non encore vu » en arriveront, par le seul fait des événements, à trouver dans cette nouvelle voie un aliment à leurs irrésistibles tendances. Il est incontestable, en effet, que, d'ici peu de temps, écrire simplement ou seulement correctement constituera une de ces nouveautés susceptibles de satisfaire les esprits les plus exigeants à cet égard.

Ce sera le beau temps. On pourra ne pas se contenter d'admirer bruyamment les ancêtres musicaux et de s'en faire une enseigne. On aura le droit de se réclamer de leur art et de se déclarer le fidèle observateur de leurs lois. On ne sera plus désuet. Enfin on pourra

impunément commettre l'impardonnable crime — commis d'ailleurs par Mozart, Beethoven, Schumann, Wagner et tous les autres — de tremper sa plume dans l'encrier des siècles.

Ce sera l'âge d'or. Alors tout le monde sera content et moi tout le premier, je l'avoue très modestement.



RAPPORT

SUR LA CONFÉRENCE DE M. DESTENAY

Membre de la Section des Arts

INTITULÉE :

DE L'ÉVOLUTION MUSICALE MODERNE

PAR M. L'ABBÉ MAILLARD

Membre de la Section des Sciences

Séance du 7 juillet 1911

Si, parmi les auditeurs de la conférence de M. Destenay sur *l'Evolution de la musique moderne*, se trouvait un vieux professeur qui enseignait jadis la musique aux jeunes écoliers d'il y a cinquante ans, il n'aura pas été peu surpris d'entendre le conférencier donner de cet art une définition qui n'est point celle des manuels de solfège à l'usage des écoles. On disait en ce temps, et l'on dit peut-être encore aujourd'hui : « La musique est l'art d'émouvoir par la combinaison des sons ».

Avec une grande justesse, M. Destenay remarque que le plaisir musical peut être une simple jouissance de sensibilité, c'est la sensation du grand nombre ; ou une jouissance intellectuelle et sensible tout à la fois, et c'est la jouissance des maîtres qui, à une première audition, goûtent le charme de la pensée musicale d'un

auteur et analysent la savante structure de son harmonie ; enfin, ce peut être une jouissance purement intellectuelle, cérébrale comme l'on dit aujourd'hui, et c'est la jouissance âpre que recherchent certains musiciens de l'école moderne. D'aucuns prétendent qu'il existe une quatrième catégorie, ceux dont le cœur et le cerveau restent insensibles aux plus belles œuvres musicales ; à ceux-ci la musique fait éprouver un sentiment d'ennui. M. Destenay n'a pas parlé de cette catégorie d'auditeurs, et avec raison, car la peinture, la sculpture, la poésie, l'éloquence ont aussi leurs aveugles et leurs sourds, aux yeux et aux oreilles fort bien conformés ; mais il a très justement fait de sa définition le cadre de sa conférence.

Encore que tout s'y enchaîne avec une précision et une logique inattaquables, il est difficile d'en donner un résumé, justement parce que l'ensemble se tient d'une seule pièce et que tout y est important.

Disons cependant que le but très clair du conférencier a été, moins de faire un historique complet de l'évolution musicale du xvr^e siècle à nos jours, que de nous expliquer les causes et la nature de l'évolution musicale moderne. Avant le xvr^e siècle, la polyphonie et l'harmonie restent *consonantes* ; la période brillante qui va du xvr^e au xx^e siècle peut s'appeler la période de la *dissonance*, entendez par là l'emploi d'autres accords que l'accord parfait ; l'évolution à laquelle nous assistons aujourd'hui peut être caractérisée, dit M. Destenay, par la *discordance*, entendez par là l'absence de règles dans la juxtaposition des sons ; « il n'y a plus d'accord parfait, dit M. C. Saint-Saëns, il n'y a plus d'accord dissonants, il n'y a plus d'accords faux, toute agrégation de notes est légitime ». Evidemment, dans la pensée de l'illustre maître, qui est aussi celle du conférencier,

il n'y a plus qu'un pas à franchir pour arriver à la cacophonie, celle des chiens qui hurlent à la lune et celle des chats qui, avec une richesse de modulation que chacun sait, miaulent sur les toits leurs sentimentales romances !

Cette école moderne se distingue des précédentes en ce que celles-ci ne faisaient qu'ajouter des découvertes nouvelles aux anciennes, tandis que celle-là renverse l'édifice construit et semble vouloir recommencer la musique. Et M. Destenay trouve les causes de cette évolution dans le besoin de faire du nouveau, de l'inédit, et dans la mentalité de notre époque. Il faut faire du nouveau, parce que l'art musical a atteint sa perfection avec Bach dans la fugue et le contrepoint, avec Beethoven dans la symphonie, et avec Wagner dans l'art dramatique. Et, d'autre part, la soif d'indépendance qui caractérise la jeunesse actuelle l'entraîne à rejeter toute règle et toute autorité ; la jeune école crie, à bas la sensibilité, comme d'autres crient, à bas la société, et vive la cérébralité, comme d'autres crient vive l'internationalisme. Il y a une anarchie musicale, le mot est de Saint-Saëns, et l'on peut ajouter : cette anarchie a ses professeurs, ses dilettantes et sans doute aussi ses *non unifiés* !

Disons pour être juste que le conférencier n'est pas un pessimiste, non plus un rétrograde (qu'on nous pardonne le mot). M. Destenay espère beaucoup de la jeune école : « assagie par l'âge, mûrie par la réflexion, elle augmentera les trésors anciens par l'apport de trésors nouveaux qu'elle est en train de découvrir. »

* * *

La seconde partie de la conférence fut la preuve expérimentale de la justesse des idées émises dans la pre-

mière partie. Et les nombreux auditeurs qui ont assisté à cette séance de notre Société « extra muros » ont montré, par leurs applaudissements, qu'ils goûtaient cette double jouissance, intellectuelle et sensible, qui, à notre avis, est le summum de la perception auditive. Aussi bien est-ce plaisir rare que d'entendre les plus belles œuvres de Bach, de Beethoven, de Chopin, de Saint-Saëns, de Frank et l'œuvre si originale et presque moyenageuse de Schutz, exécutées et interprétées en une seule séance et par des artistes tels que MM. Refoulé, Pagel, Coville et M^{lle} Destenay.

Il semble bien que ni les cerveaux des membres de la Société, ni ceux des autres auditeurs n'ont éprouvé, à l'audition de la composition de M. Debussy, intitulée : « *Et la lune descend sur le temple qui fut...* », cette commotion toute intellectuelle, qui est la troisième manière de goûter la musique.

Faut-il penser que M. Destenay avait mis quelque intention malicieuse, disons plutôt quelque coquetterie, à choisir dans les ouvrages de M. Debussy une œuvre imprécise et sans ampleur ? Il ne faut pas en faire un reproche à notre savant conférencier, car il nous avait averti lui-même qu'aucun auteur n'est plus variable que ce chef d'école, que tout son art n'est pas dans cette page musicale, mais qu'elle montre très exactement la distance qui sépare la nouvelle école de l'école Franc-kiste, et la rupture qui s'est produite entre le passé et l'avenir.

Oserions-nous émettre une remarque, qui n'est pas une critique, mais qui fut un désir ? Nous aurions aimé entendre une œuvre musicale qui marquât la transition entre Bach et Beethoven ; entendre subitement ces deux génies l'un après l'autre nous a paru un peu brusque. M. Destenay est musicien trop expert et critique trop

sagace pour relier Bach à Beethoven par Haydn et Mozart, ainsi que l'ont fait les Allemands.

Ils ont symbolisé cette chaîne en posant sur une stèle unique un triple buste de ces trois derniers maîtres de la musique, accompagnés, dit M. d'Indy (1), des inévitables attributs que les sculpteurs se croient obligés d'aller chercher dans les magasins d'accessoires de la Renaissance et du XVIII^e siècle ! Quoi qu'en disent nos voisins de l'Est, il n'y a aucune « *filiation esthétique* » entre Haydn, Mozart et Ludwig van Beethoven ! Les premiers sont par caractère, sinon par naissance, deux chanteurs italiens, le second est un Germain inquiet, souffrant, incarnation d'une âme déjà moderne, ce que sera aussi plus tard Wagner. Mais il est d'autres musiciens ; Emmanuel Bach n'a déjà plus la méthode de son père Jean-Sébastien, — et il fait bien de ne point tenter de l'imiter, — il inaugure le *style galant* (on nommait ainsi à cette époque l'écriture à un nombre de parties non obligées) et il a des hardiesses rythmiques et harmoniques que Mozart ne se permit jamais. C'était déjà une révolution, car il intitule certaines de ses œuvres : « *Pour les connaisseurs et les amateurs.* »

Un autre précurseur de Bach fut Friedrich-Wilhelm Rust qui mourut en 1796, au moment où Beethoven publiait ses trois premiers trios. Rust, dit encore M. V. d'Indy, est incontestablement beethovénien, à tel point que quelques contemporains ont presque accusé Beethoven de plagiat, devant la parité de certains contours mélodiques et de certains développements harmoniques que l'on rencontre dans les œuvres des deux musiciens.

Il eût peut-être été intéressant d'entendre quelques

(1) VINCENT D'INDY : de Bach à Beethoven, conférence donnée au grand amphithéâtre de l'Institut catholique de Paris.

fragments parallèles de ces deux maîtres, dont le second fut si grand qu'il rejeta le premier dans l'oubli ! Cette addition n'eût certainement pas fait trouver trop longue une conférence dont les auditeurs disaient en sortant : déjà fini !

Une audition musicale ne laisse après elle qu'un souvenir passager, encore que très agréable en la circonstance ; il convient, Messieurs, qu'il reste une trace plus durable de la séance du 19 mai 1911. Ce n'est pas seulement une conférence aux vues très personnelles et très justes, nous semble-t-il, que nous avons entendue, c'est aussi une étude très documentée, et une page fort intéressante de l'histoire de la musique ; à ce titre elle doit prendre place dans les mémoires de la Société, elle sera certainement très appréciée de tous les lecteurs.



NOTE

SUR UN

CARNET ALLEMAND

TROUVÉ SUR LE CHAMP DE BATAILLE
DE LADON (LOIRET)

PAR M. SOYER

Membre de la Section des Lettres

(Traduction et commentaire par M. le lieutenant EM. TOUSSAINT)

Séance du 7 Juillet 1911

RAPPORT VERBAL DE M. AUG. BAILLET

Membre de la Section des Lettres

Séance du 20 Octobre 1911

M. J.-M. Chambon, membre du Conseil général du Loiret, a donné récemment aux Archives du Département une liasse de journaux, lettres et papiers divers concernant l'invasion prussienne dans notre région.

Parmi ces documents se trouve un carnet allemand, de très petit format, intitulé « *Beschreibung über den Krieg* », ramassé sur le champ de bataille de Ladon (24 novembre 1870).

J'aurais été certainement fort embarrassé pour ana-

lyser ce carnet, griffonné à la hâte au crayon, aujourd'hui presque effacé, et dont la langue et la graphie sont tout à fait incorrectes, si M. le lieutenant Toussaint, du 131^e régiment d'infanterie, ne s'était très aimablement offert de l'examiner, de le traduire et de le commenter.

Son étude, ci-jointe, n'était pas destinée à la publicité, mais j'ai pensé qu'il serait regrettable qu'elle restât enfouie dans un carton des Archives, à côté du manuscrit original, et j'ai demandé au traducteur et commentateur l'autorisation, qu'il a bien voulu m'accorder, de communiquer son travail à la Société.

Je rappellerai, en terminant, que M. le lieutenant Toussaint a déjà eu la bonne fortune de découvrir et de publier deux carnets du même genre et de la même époque, mais beaucoup plus intéressants que celui-ci, je m'empresse de le dire : Il s'agit du *Carnet de campagne d'un mousquetaire* [Heinrich Rübsam], paru en 1908, et du *Carnet du canonnier hessois* Theodor Walther, paru en 1910 sous le titre *Les Hessois en 1870*.

TRADUCTION

Par M. Em. Toussaint

RELATION SUR LA GUERRE DE 1870

« Au 16 juillet, toute l'armée prussienne fut mobilisée. Ce matin-là, nous eûmes, d'abord, une heure d'exercices et, le reste du temps, repos. Le jour suivant, il nous fallut recevoir toutes nos affaires.

Le samedi soir, pendant la nuit du samedi au dimanche, le premier bataillon fut envoyé par alerte à Hepperts, et le samedi soir à 8 heures arriva l'artillerie

de Hanovre ; à 9 heures arrivèrent ceux du 78^e régiment qui étaient déjà à Nienburg pour une manœuvre. Un train spécial arriva à 1 heure avec des matelots de Wilhelmshaven et, à 2 heures, notre 1^{er} bataillon dut se rendre à Wilhelmshaven. Le 21, furent appelés à Oldenburg six cents hommes, le 22, neuf cents. Le 21, nous eûmes appel en tenue à volonté et, à 7 heures, appel en tenue de marche. Le 22, au soir, en tenue à volonté, le matin en tenue de marche. Le lendemain, appel en tenue à volonté à 9 heures, en tenue de marche le soir, avec toutes les affaires distribuées. Le 24, l'après-midi à 6 heures, nous quittâmes la caserne pour le quartier de la gare et *Olken* avec cinq hommes eut un cantonnement qui était très bon. Le 27, il nous fallut nous exercer sur le Hamheide Feld. L'après-midi, en tenue de marche, les réservistes eurent un tir à balles pour apprendre à connaître leurs fusils. Le 28 fut publiée, dans toute l'armée de la Confédération de l'Allemagne du Nord, une proclamation. Le 28 au matin, il y eut un exercice de bataillon. Le 30, à 9 heures et demie, appel avec toutes les affaires et l'après-midi, à 4 heures et demie, nous dûmes nous rassembler à l'Ohmsteder-Krieg pour le départ vers la gare, d'où nous partîmes, le soir, à 8 heures 20. Nous arrivâmes d'abord à Hude. De là, nous allâmes à Delmenhorst, puis à Huchtingen, de là à Brême, de là à Verden, puis à Nienburg, Wunstorf, puis à Minden, à Bielefeld, à Gütersloh, à Hamm, à Dortmund, à Oberhausen, à Duisburg, à Düsseldorf, à Cologne, à Bonn, à Bingerbrück. Là nous sommes descendus et nous sommes allés par Büdensheim, Ockenheim, Ober et Nieder-Hilbersheim, Mehrsfeld, Badenhausen, Sprendlingen, Genswalde ».

Ce carnet provient d'un fantassin nommé peut-être

Otken. La phrase allemande : « Am 24.ten, wurden wir das Nachmittag um 6 Uhr hin Quartier nach Grossbahnhort und *Otken* mit 5 Man in Quartier und es sehr gut war » semble bien indiquer que Otken est un nom d'homme, pas celui d'un faubourg. Le chroniqueur semble s'être nommé, selon une tournure habituelle chez les gens du peuple. Ce soldat servait au régiment d'infanterie de Oldenburg, numéro 91. Ce corps, formé en 1867, lors de la réorganisation politique et militaire de l'Allemagne du Nord sous l'hégémonie prussienne, porte, comme insignes distinctifs, les armes du grand-duché sur l'aigle du casque et la cocarde nationale bleue cerclée de rouge à la jugulaire gauche. Dans sa « *Relation sur la guerre de 1870* », le soldat de ce régiment donne seulement la mobilisation et le transport de concentration de son corps. Le travail de mobilisation est sommairement indiqué. Le 2^e jour, distribution des collections de guerre. Les 6^e et 7^e jours, arrivée des réservistes. Le soir du 8^e jour, occupation des cantonnements. Puis exercices et tir à balles, publication de l'ordre du jour du roi Guillaume. Le régiment quitte la cité grand-ducale, sa garnison, le 15^e jour de la mobilisation. Le transport par voie ferrée et l'étape de débarquement terminent les notes du fantassin oldenbourgeois. Il est regrettable que ce chroniqueur n'ait pas continué son carnet. Puisque son régiment appartenait au X^e corps et à l'armée du prince Frédéric-Charles, il nous eût donné ses impressions sur la bataille du 16 août autour de Mars-la-Tour, sur le blocus de Metz et la marche vers la Loire. Cet Oldenbourgeois a perdu ses notes, mais il avait abandonné, presque au début, la rédaction de sa « *Relation* ». Une pareille tâche était au-dessus de ses moyens : son allemand est

incorrect et son orthographe presque exclusivement phonétique. Beaucoup moins instruit que nombre de ses camarades — le mousquetaire Rübsam et le Hessois Walter, par exemple — le fantassin oldenbourgeois n'a pu, au milieu des fatigues de la guerre, continuer son carnet de campagne.

La première impression qui se dégage de ces notes est la lenteur de la mobilisation du 91^e, appartenant à un corps d'armée destiné aux premières opérations en Lorraine. La cause de cette lenteur n'est pas la formation récente du X^e corps, créé en 1867, après l'annexion du royaume de Hanovre et l'organisation de la Confédération de l'Allemagne du Nord. La première raison est que ce corps d'armée emprunta, entre Hanovre et Bingerbrück, la ligne de transport A du plan de mobilisation, mais cette voie conduisit d'abord le III^e corps du Brandebourg à Bingen. Le second motif est encore plus important. Le X^e corps eut à fournir, dans les premiers jours de la mobilisation, la couverture des côtes avec ses troupes du temps de paix, en attendant la mobilisation des divisions de landwehr. Dans le carnet du fantassin d'Oldenburg, nous trouvons l'indication des premières mesures de couverture sur les côtes de la mer du Nord. Dans le but de protéger le port militaire de Wilhelmshaven, alors en construction, contre un coup de main de la flotte française, dès le premier jour de la mobilisation — le 16 juillet 1870 était un samedi —, le 1^{er} bataillon du 91^e est envoyé à Heppens, faubourg occidental de Wilhelmshaven. En même temps, arrivent à Oldenburg de l'artillerie de Hanovre et le 78^e régiment — régiment d'infanterie de la Frise orientale n^o 78, d'Osnabrück, colonel baron de Lyncker — qui, avec le 91^e régiment, formait la 37^e brigade. Il fut donc

constitué, à Oldenburg, dès le premier jour de la mobilisation, une brigade mixte de couverture.

L'Historique du grand état-major allemand, rédigé sous la direction du maréchal de Moltke, ne mentionne pas les détails de ces mouvements. L'intérêt du carnet du fantassin oldenbourgeois est de nous les faire voir.

ORLÉANS

De 1760 à 1790

PAR M. BOUVIER

Membre correspondant

Séances des 6 et 20 octobre 1911

I

L'histoire, « la sage conseillère des princes », selon Bossuet, ne fut longtemps composée « que des actions qui les occupent ». Voltaire entreprend « de raconter la vie d'un peuple dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais ». Idée neuve, exécution manquée. On a voulu depuis dire l'histoire des civilisations et, comme il est ordinaire, on a d'abord trop embrassé : on s'est mis d'emblée à de vastes synthèses, Guizot, par exemple. Nous en sommes maintenant aux analyses, aux monographies, qui, toujours plus minutieuses, finissent souvent par être des constructions d'ensemble. Un petit sujet peut être la molécule primitive d'une cristallisation lente. En tout cas, s'il est traité avec application et d'après de rigoureuses méthodes, il ne sera point perdu pour la science, qui vise à reconstituer le passé et n'y saurait prétendre, désormais, que par l'effort collectif.

Et donc nous n'avons pas à nous excuser ici, les uns et les autres, d'arrêter nos regards sur la province ou

la cité, quand s'offre l'occasion de ramener vers ce qu'on croit connaître une curiosité qui trop souvent s'égare en de vagues généralisations, se disperse au spectacle tumultueux de la vie du siècle. Archéologie, histoire locale, amusettes ce dit-on pour les grands, pour les vieux enfants que nous sommes. « Fines herbes, pots cassés », belle matière pour les plaisantins d'estaminet ou de salon, pour qui se pique de « parisianisme », pour qui croit avoir infus l'esprit de Labiche, parce qu'il a ri à *la Grammaire*. Ces gens-là retardent, en vérité, qui s'imaginent que l'on fit pour eux le « dernier bateau », celui qui, comme on sait, vogue vers le progrès, vers les idées nouvelles. Leurs épigrammes ne portent pas, *telum imbellè sine ictu*, n'entament point la carapace d'indifférence que le travailleur oppose au scepticisme frivole.

Cultivons notre jardin en toute sérénité, le jardin des bords de Loire. On y trouve autre chose que la ferraille exhumée à Etampes par le candide Poitrinas, un homme de foi profonde et digne qu'on l'envie, car il est heureux, qu'on l'estime aussi, car il sait aimer ; il tient aux entrailles de la terre maternelle et sa curiosité, quoique dérégulée, fort indiscreète, est pieuse. C'est ici un des coins bénis du « jardin de France », un terroir des plus riches en souvenirs et le passé, par mille racines, plonge aux sources mêmes de la nationalité française.

A d'autres plus expérimentés, mieux outillés que je ne suis, d'exploiter le sous-sol, de suivre les filons que la patience érudite et le flair archéologique leur peuvent indiquer. Je voudrais m'occuper à quelques plates-bandes, retrouver sous des broussailles le travail d'un temps, d'une société encore assez proches de nous, reprendre, pour l'Orléanais et pour une trentaine d'an-

nées à peine, des études que j'ai tentées ailleurs pour la France et le xviii^e siècle tout entier : retour bien légitime vers un passé peu lointain et qui déjà pourtant s'enveloppe de ténèbres, tente la curiosité, passé qui fut très agissant, de physionomie originale ; cela vaut d'être examiné, quoi que pensent les dédaigneux.

Votre approbation suffirait à justifier ces recherches et de vos suffrages on trouverait sans peine les motifs. C'est l'esprit de votre Compagnie, c'est celui des autres académies provinciales de diriger les efforts individuels vers des investigations circonscrites dans l'espace et la durée. Or, on s'est avisé, depuis peu, que la vie de société, au xviii^e siècle, n'a pas été uniquement parisienne. Sur celle-ci on a beaucoup écrit, sans avoir tout élucidé, notamment pour ce qui touche aux dernières années de l'Ancien Régime. Il y eut pourtant, sur tout le territoire, d'autres centres de culture et de vie mondaine, à Lyon, Strasbourg, Dijon, Toulouse, Grenoble, voire en plusieurs petites villes, Semur, par exemple. Orléans n'a guère été cité, que je sache. J'estime que c'est à tort et, de ce sentiment, l'étude que je commence pourra donner des preuves. Vous dirai-je d'abord une crainte ? c'est que le champ, quoique petit et bien délimité, ne m'offre une récolte trop abondante. Commençons toujours

et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons.

Elle est déjà faite, à parler net : ouvrier de la dernière heure, je n'ai qu'à suivre les autres dans le sillon, à lier les javelles, à couper çà et là quelques tiges oubliées, à séparer l'ivraie qui a pu se mêler au bon grain : tâche facile, en somme, agréable occupation de crépus-

cule pour qui voit le soir descendre sur ses jours et sans hâte s'achemine au repos définitif.



La société, terme élastique : on le peut resserrer, l'étendre à volonté. Nous lui donnerons ici le sens le plus large, car de se réduire à l'étude des salons et de la conversation, ce serait jouer au « Petit Corbillon » : « Qu'y met-on ? — Une tarte à la crème ? » Je n'aurais même pas cette douceur à vous offrir. Ces salons, nous les pouvons imaginer, mais de les raconter, c'est autre chose. Vie fugitive et sans rayonnement au dehors. Cette conversation, nous en pourrions recueillir des chuchotements, mais sans écouter aux portes ; nous irons, s'il vous plaît, d'étage en étage, nous informer un peu de ce qui s'y passe, des mœurs des divers locataires, de leur genre de vie, de leurs plaisirs ou de leurs peines. Cette maison n'est pas très grande, elle est toute provinciale ; mais nous la connaissons, nous l'habitons, rafistolée au goût moderne. Qu'était-elle autrefois ? Quelles gens y vivaient ? Il faut voir. Y était-on mieux alors ou plus mal ? Décision malaisée. Tout cela était autre, au moins en apparence ; mais cela, c'était l'homme, le pauvre être qui lutte et qui souffre, qui s'agite et qui rêve un moment, fait un peu de bruit et passe ; cet homme nous intéresse, car lui c'est nous et c'est notre moi que nous cherchons toujours plus ou moins dans autrui, et ce que nous voulons, souvent même trop, voir dans le passé, qu'est-ce autre chose qu'une première image, une épreuve avant lettre du présent ?



1760-1790 : voilà d'abord les limites du domaine où

nous devons aller et venir. De ces dates, la dernière semble assez justifiée par l'histoire politique, mais pourquoi la première ? me direz-vous. Je pourrais alléguer qu'il faut bien commencer quelque part et que, la vie d'une société se déroulant comme une chaîne sans fin, on saisit tel ou tel anneau, selon le hasard de la rencontre et qu'il suffit d'annoncer que l'on se met en route : ainsi des enfants sur des chevaux de bois. Réponse peu sérieuse. Il est des raisons plus valables qui vous apparaîtront peu à peu et la chronologie nous présente d'abord quelques faits significatifs, jalons bien en vue qui suffisent à marquer le point de départ.

1760. M. de Cypierre est nommé intendant (1) ; il succède à Charles-Amable-Honoré Barentin, seigneur d'Hardivillier, la Malmaison et des Belles-Rueries, qui devient maître des requêtes (2) et dont le fils sera ministre de Louis XVI. Originaire de Bourgogne, bientôt baron de Chevilly, Cypierre occupera sa fonction durant près d'un quart de siècle, longue et belle carrière d'un administrateur éminent, comme l'ancienne France en a compté bon nombre et l'on serait tenté de détourner à leur profit, en les modifiant un peu, ces vers que Marot consacre à « l'Amour du siècle antique » :

Savez-vous bien comme... on administrait ? —

— Vingt ans, trente ans, cela durait un monde

Au bon vieux temps.

Etait-il toujours bon ? Ce qui est sûr, c'est « que nous avons changé tout cela ». Nous avons le divorce administratif tout aussi bien que l'autre. Gouvernants, gouvernés, on se prend, on se quitte avant d'avoir éprouvé

(1) Archives municipales. BB. 19, page 13 v°.

(2) Erreur de Lottin qui fait mourir M. de Barentin « intendant de la ville d'Orléans ».

les sympathies réciproques qui pourraient naître d'un long commerce, avant d'avoir connu les lassitudes des unions mal assorties. « Messieurs et chers administrés ! » dit « le sous-préfet, aux champs ». Il rumine sous la feuillée la tendre improvisation qu'il doit leur servir et n'a pas fini que le télégraphe l'envoie ailleurs. Il retrouve d'autres administrés, tout aussi chers ; il place sa harangue, c'est l'essentiel. Quant à M. de Cypierre, il eût mérité les honneurs d'une étude diligente, fortement documentée, de sûre information et de belle ordonnance, un de ces ouvrages que la science aujourd'hui sait élever. Je le laisse aux plus jeunes et m'étonne seulement que cette doctorale matière n'ait pas déjà tenté quelque vigoureux talent.

1760, c'est l'achèvement du nouveau pont, commencé en 1751 : fait considérable. Si les fleuves sont l'image de l'incessant écoulement des choses, de ce qui s'en va vers l'avenir incertain, vers l'inéluctable mort, les ponts symbolisent la durée : ils voient ce qui passe et ils demeurent, philosophes sereins aux pieds enracinés dans le sol ; ils sont aussi des pacifiques qui abaissent les frontières, unissent les provinces, invitent les peuples à se tendre la main par-dessus la barrière des eaux. C'est pourquoi la guerre les fait sauter tout d'abord. Le pont des Tourelles avait connu les jours héroïques du siège, il avait supporté les ardentes chevauchées des guerres de religion. Il devait finir, ce témoin glorieux, tout chargé d'histoire, mais battu des flots. Ses dix-neuf arches contrariaient la navigation. Le nouveau n'en eut que neuf et continuait la rue Royale, commencée en 1750, achevée vingt ans plus tard. On a dit ces travaux : le grand ouvrage de Perronnet nous montre les phases de la première entreprise et la gravure de Desfriches

nous introduit dans les chantiers (1). Vous savez tous le vers mnémonique fabriqué avec les noms des ingénieurs ou constructeurs.

Hupeau, Soyer, Tardif, Leroy, Payrat, Chopine.

Cela vous peut rappeler ces alexandrins que forgeaient à grand ahan des versificateurs intrépides, qui voulaient jadis, en nos jeunes cervelles, graver les noms des départements et de leurs chefs-lieux.

L'aine, avec la hernie, à marcher nous rend lents (Aisne,
[Laon]).

Ajax, si haut placé, le cède au guerrier corse (Ajaccio...).

Va, lance ton coursier dans le vaste hippodrome (Valence...).

Et cela continuait tellement quellement.

Connue de vous aussi l'épigramme qu'un guépin décocha, dit-on, à M^{me} de Pompadour, quand elle eut l'honneur de passer la première sur le nouvel ouvrage.

Censeurs de notre pont, vous dont l'impertinence

Va jusqu'à la témérité,

Hupeau, par un seul mot, vous réduit au silence.

Bien solide est ce pont : ce jour, il a porté

Le plus lourd fardeau de la France (2).

« Trop pesante, moi ! Goujat qui l'ose dire ! » dut s'écrier la marquise, si prompte à ressentir la moindre piquûre. — « Trop légère, s'il vous plaît mieux, Ma-

(1) Je dois à M. Soyer, archiviste du Loiret, la connaissance... et la possession d'un jeton d'argent frappé pour l'achèvement de ce beau travail.

(2) CAMPARDON (p. 155) citant le *Journal de Barbier* (VII, 283) donne un texte différent :

Censeurs, Hupot est bien vengé.

Reconnaissez votre ignorance.

Son hardi pont a supporté

Le plus lourd fardeau de la France.

dame », aurait pu répliquer, non sans irrévérence, un flatteur habile à se jouer aux souplesses du style figuré. — Mais connut-elle le propos ? Quand vint-elle à Orléans ? Je ne sais. Un rimeur y revenait, qui trop souvent courut la pretontaine et, bien apparenté, fréquenta fort mauvaise compagnie, Robbé de Beauvezet, le neveu de Desfriches. Il disait, dans son « Odyssée (1) » ou « Retour de Saintonge », en 1760 :

Je trouve, enfin, fini ce pont
Que, grâce à Hupeau, je traverse,
Plus hardi que celui qu'un Perse
Osa jeter sur l'Hellespont.
J'admiraï ces immenses voûtes
Dont l'extrême audace confond,
Qui me paroissant un plafond
Sur l'air seul semblent porter toutes,
Si que le fleuve peu gêné
Se partageant entre les piles
Par sa seule force entraîné
Y roule ses ondes faciles.

Nous dirons, faisant chorus avec lui : « Le voilà donc édifié ce pont, sans que le diable y eût mis la main, comme à Andermatt, à Beaugency et à Jargeau, s'il m'en souvient (2), sans qu'il eût été besoin de triompher de sa malice, de le duper même en lui livrant un chat, maigre civet pour ce glouton. Mais que de temps et de peine pour le bâtir ! Les ingénieurs du XVIII^e siècle continuaient dignement aux rives de Loire les « frères pontifices » du XII^e, qui, dans les vallées du Rhône, étaient réputés faire des miracles, parce qu'en leurs travaux ils s'égalèrent aux Romains, prodigieux constructeurs d'aqueducs et vain-

(1) Chant IV, page 121.

(2) V. Poésies de C.-Aug. GRIVOT, p. 101 : *la Foire au Chat*.

queurs des âges aussi bien que de l'univers. Les ingénieurs de notre temps les ont dépassés tous et je voudrais avoir plus de compétence pour les louer selon leurs mérites et qu'ils ne fussent pas si près de nous, que dis-je ? parmi nous, car je dois mettre une sourdine à l'éloge qui blesserait leur modestie et je n'ose, moi profane, avouer tout le plaisir que j'ai à considérer leur dernier ouvrage en sa rectitude légère et la finesse ajourée de ses robustes arceaux. Ce trio de ponts n'est pas seulement agréable à l'œil, il est parlant, il dit l'époque des diligences, celle de la vapeur, celle de l'électricité. Si les pataches ont disparu, ou à peu près, les automobiles les ont pu remplacer sur ces routes royales que des vandales utilitaires, réformateurs à courte vue, parlaient de rendre à la culture, économie de macadam qui nous eût coûté cher. Et la vapeur déroule ses rubans de fumée et le trolley pousse toujours plus loin ses fils, cependant que les aéronefs voguent dans les airs, se moquent des ponts, sans les rendre inutiles. Pourquoi faut-il qu'à mon admiration se mêle le dépit que la pioche sacrilège ait abattu le fort des Tourelles ? Que le pont dût disparaître, soit ! Mais quelle nécessité de détruire cette bastille qui ne gênait personne et rappelait de si glorieux souvenirs, relique sacrée qui serait aujourd'hui l'objet de notre culte, la joie de nos regards ? Sentinelles avancées, les deux tours, de l'autre côté du fleuve, faisaient face au beffroi et semblaient monter la garde en avant des remparts. Représentez-vous, en mai ou en juin 1760, un voyageur arrêté devant cette porte de la Victoire. On en doit commencer la démolition en juillet, sans égard pour son passé, pour son harmonie avec l'aspect général de la cité. C'est là que, près de cent ans auparavant, en 1663, avait fait halte, je crois, un flâneur de marque.

un bonhomme rêvassant qui eût bien pu tomber dans un puits, comme certain astrologue, mais qui savait voir et d'un œil pénétrant, trouvait plaisir à tout spectacle, de ville ou de campagne, voire à l'enterrement d'une fourmi. Vous le connaissez bien et votre trésorier, que les chiffres n'absorbent pas entièrement, vous en parlait naguère, pour le plaisir de tous. Je n'étais pas encore des vôtres, mais j'ai lu son étude. On vous citait cette jolie page où La Fontaine vante très justement « ces rues spacieuses, nettes, agréables et qui sentent leur bonne ville ». S'il a peu d'enthousiasme pour le gothique, qui nous enchante, c'est que son siècle n'y comprend rien. Si la Pucelle ne lui dit pas grand'chose, si son cœur ne s'émeut point à cette merveilleuse histoire, c'est que Chapelain l'a ennuyé et que son temps, tout occupé des Grecs et des Romains, n'a pu encore arriver par la souffrance, par la science, par le renouveau de toute poésie, à ce patriotisme plus conscient, plus vibrant qui, malgré de tristes défaillances et des blasphèmes, est l'honneur de la France moderne.

Mais laissons La Fontaine. Orléans n'a pas trop changé de physionomie depuis son passage. Le pont s'est déplacé quelque peu ; fermé par une grille, du côté de la Sologne, il s'ouvre, à l'autre bout, sur une large rue encore inachevée. Voici, tout au bord de l'eau, en forte saillie, la masse noire du Châtelet, une de ces constructions que le bon vieux temps, déjà nommé, faisait servir à tous usages, palais, tribunal et prison. Les ducs d'Orléans y descendaient, quand ils venaient en cette ville, fleur de leur apanage. Le présidial y siégeait et le bureau des finances et l'élection ; mais ses jours sont comptés et, là aussi, les démolisseurs auront, si je puis dire ainsi, de la pierre sur la planche ; ces murs leur donneront de l'ouvrage jusqu'en 1804. Là, du

moins, il s'agit de faire place nette pour des quais depuis longtemps réclamés et qu'on entreprendra des deux côtés du nouveau pont, sous M. de Cypierre. Les villes étouffent alors dans leurs remparts, cuirasse trop vieille, bientôt inutile ; mais que d'élégance ils donnaient à la cité ! Comme ils en précisaient les contours ! Du jardin des Apothicaires (emplacement du Mont-de-Piété), à la tour de la Brebis (Ecole d'artillerie), notre observateur voit la bordure de murailles moussues, tapissées de lierre, fleuries de giroflées au printemps et qui ne servent plus qu'à repousser la Loire, toujours envahissante. Ça et là, des tours arrondissent leur panse que le fleuve lave souvent : tour Rose, tour du Bassin, de la Crèche-Meffroy, tour Cassée, tour Neuve. Des portes baillent aux rayons du midi et l'une s'appelle porte du Soleil, qui ferait rêver de quelque Bagdad, si le vent n'était aigre bien des fois, si l'azur rayé de jolis nuages ou voilé de brume ne nous rappelait au charme mélancolique et plus profond des cieux d'Occident. — Que le visiteur « à la tour monte », comme M^{me} Malbrough, il découvrira l'enceinte tout entière, polygone de huit côtés qui pousse vers Paris un triangle irrégulier formé par les portes Saint-Jean, Bannière et Saint-Vincent, rempart élevé d'une dizaine de pieds, planté de deux rangées d'ormes depuis Catherine de Médicis. Des fossés les bordent, à sec le plus souvent, où les écoliers s'ébattent, se battent, mènent grand tapage. Ils jouent à la paume ; « car les étudiants dudit lieu en font bel exercice ». Qui parle ainsi ? — Maître François (1). Et l'autre, qui l'a lu, n'en doutons point, croira voir dans ce pourtour qu'enserrent des vignes, comme une « île sonnante ». Que d'églises,

(1) RABELAIS, II, V.

de chapelles, que de cloches, de « campanes » qui dans l'air du matin, en un beau jour de fête, un 8 mai par exemple, épandent sur la ville leurs ondes sonores ! Elles tintinnabulent, carillonnent, s'interpellent, se répondent. Le beffroi, en grave bourdon, cause avec Saint-Maclou, son voisin, et les Jésuites, qui partiront bientôt, jettent, tout près de là, des trilles chers à leurs disciples, moineaux bruyants et désireux de prendre la volée. Saint-Elpi se souvient du roi Dagobert et peut-être le chante en quelque ritournelle. Bonne-Nouvelle dit un « Laboremus » aux nobles bénédictins, ces héros de l'érudition, un « Gaudeamus » aux étudiants de la « nation germanique » qui, ce soir, « déambulent en l'alme et inclyte cité que l'on vocite » encore... « Cenabum ». Et des couvents disséminés en tous les quartiers, des voix s'élèvent, argentines et pures comme les cantiques des vierges, cloches des Ursulines, des Carmélites, des Visitandines ; d'autres semblent rythmer la puissante psalmodie que Carmes et Minimes, Récollets, Jacobins font monter aux voûtes de leurs sanctuaires. Les vingt-sept paroisses (1) (j'en ai déjà nommé deux) (2) mêlent l'allégresse de leurs dingue dingue don, et la cathédrale, aux tours encore inachevées et qui tremblent aux vibrations de l'airain, Sainte-Croix, fait la dominante en ce concert tumultueux.

Grisé de bruit, le cœur en joie, le curieux est descendu de son observatoire, pour se mêler aux hommes et sentir de plus près la palpitation de vie d'une cité. Laissons-le se perdre parmi la foule et pénétrons dans cette ville, après en avoir fait le tour et pris, à vol d'oi-

(1) Saint-Maclou et Saint-Eloi.

(2) Archives municipales. GG, 2. Dénombrement des habitants et récapitulation des vingt-sept paroisses. Total des habitants en 1762 : 35,764.

seau, un rapide aperçu : cela nous invite à une évocation plus précise de ce passé qui vous est familier et où plusieurs d'entre vous m'eussent été d'excellents guides. J'ai dû me contenter des journaux, des plans et des paperasses d'archives ; ce sont aussi des indicateurs précieux ; mais il faut les faire parler et souvent ils parlent trop, vous disent des choses trop menues, semble-t-il, ou discordantes et, comme la voix des cloches, vous assourdissent. Quel plaisir pourtant de se plonger dans cette étude et d'interroger ces documents ! Peu à peu tout cela s'anime et prend vie. On est un homme d'autrefois et comme dans un théâtre, au coup de sifflet du machiniste, le décor actuel s'enlève et l'imagination, pourvu qu'elle soit amplement fournie de détails vérifiés, matériaux à mettre en œuvre, peut faire apparaître aussitôt telle ou telle époque. C'était de quoi composer autrefois de ces « vues d'optique », dont les collectionneurs bourrent leurs cartons ; cela donnerait aujourd'hui des films et quelque cinéma Pathé n'a-t-il point offert aux yeux « Orléans en 1429 ? » Des écrivains l'ont fait et des peintres y ont tâché. La ville du XVIII^e siècle nous est peut-être moins connue. Elle a pourtant, si l'on excepte les faubourgs, son tracé définitif, à peu de chose près ; elle a les rues où nous passons, hormis quelques-unes, et ces rues n'ont été débaptisées que modérément. Dirai-je que c'est encore trop ? Ils étaient, ils sont charmants, ces noms que nos aïeux donnaient aux chemins de la cité, à ces chemins qui les voyaient, de génération en génération, aller à leurs affaires, à leurs plaisirs, jolis noms où leur malice, où leur gaieté sonnait clair, s'amusait d'un rien, mettait sur les vieilles pierres une enseigne, un souvenir lentement effacé des esprits, devenu peu à peu une énigme dont la tradition ne s'em-

barrassait guère. Passait-on dans la rue du Vert-Galant ? De vieilles moustaches, j'imagine, en frémissaient d'aise ; mais on arrivait dans la rue de l'Oye, voire de l'Oye couronnée, dans la rue du Chapon et c'était de quoi rabattre l'humeur trop gaillarde. D'ordinaire on ne pensait à rien de tout cela. L'accoutumance rendait tout familier et, comme on ne s'était pas mis martel en tête pour trouver un vocable, on ne s'avisait point, l'étiquette adoptée, de s'offusquer ou de rougir. Volatiles, quadrupèdes, articles de ménage, vêtements fournissaient des appellations aisées, comprises de tous et parce qu'on avait une rue du Colombier, on eut celles du Coulon, de la Poule-Blanche, du Coq, toute une basse-cour ; et le Coq-d'Inde et le Héron et la Cigogne, de quoi former une volière. Ici la Chèvre-qui-Danse, la Djali sans doute de quelque Esméralda : là les Chats-Ferrés qui valaient bien le Chat-Botté ; plus loin le Chat-qui-Pêche, cousin sans nul doute du Chat-qui-Pelote. Voici le Pot-d'Argent, le Pot-de-Fer, le Plat-d'Etain, les Gobelets, la Poterie ; et les Petits-Souliers où l'on n'était pas toujours commodément. Chanterons-nous la litanie des métiers ? L'Ecrivinerie où les plus belles plumes font sur beau parchemin force lettres moulées pour la Salle des Thèses ; la Courroirie, où l'on taille le cuir ; la Vieille-Peignerie, toute pouilleuse ; la Vieille-Foulerie, la Triperie malodorante. J'en passe et des meilleures, je veux dire des plus pittoresques et de nom et d'aspect. Et cela nous rappelle les corporations, les maîtrises, les quartiers groupant les professions et séparés souvent les uns des autres, hostiles même parfois, comme l'étaient communes et provinces.

Et ce sont les Puits, ce sont les Buttes, les Mottes et les Croix ; c'est la légion sacrée des bienheureux ; on les trouve partout. D'autres sont moins catholiques,

mais tout orléanais, mois du terroir, de saveur populaire, calendrier qui va jusqu'à l'argot et dénomma les rues Brise-Pain, Guichopain, Courcaille, Gâte-Bois, Pavée d'andouilles. Cela sent le vin bleu, la dure miche et les durs à cuire ; ce sont mots plébéiens et rigoleurs, qui font la lippe, mots de gueule, qui jettent l'injure à la langue pudibonde et mijaurée de notre temps. Nous sommes de plus en plus collets-montés et la poste, cette précieuse, réprime toute gauloiserie, ne permet plus au papier les équivoques, les mots salés que la bouche autrefois lançait naïvement. Convenons qu'il serait fâcheux d'adresser une correspondance « à M. Gobseck, agent d'affaires, rue Chasse-Coquin », ou de télégraphier à quelque Célimène sur le retour « rue de la Vieille-Réparée ». Mais quoi ? c'était le parler de France, folles herbes, si l'on veut, fleurs aussi, écloses de l'imagination des simples, fleurettes qui poussèrent entre les pavés, et ne trouvez-vous pas que cela vaut bien mieux, après tout, et en faisant quelques sacrifices, que les noms propres dont la politique ou le pédantisme prétend aujourd'hui décorer indifféremment les villes du Nord et du Midi, de l'Est ou de l'Ouest. On découpe le Bouilhet ou le Vapereau, on les colle sur le zinc, à tous les coins de rue : le Gambetta sévit et le Carnot pullule, le Thiers est peu demandé. Et sans doute il est bon d'honorer les grands citoyens. Encore faudrait-il ne pas les mettre à toutes les sauces, ne pas faire d'un philosophe subtil le parrain d'un cuirassé, d'un poète raffiné celui d'une halle aux poissons, d'un marché à la volaille. Il serait bon de réserver aux rues nouvelles ces noms où retentit encore l'écho de nos disputes, de nos criailleries, de laisser aux anciens quartiers l'état civil qui leur vient de nos pères.

Nous le retrouvons ici fort peu altéré. Beaucoup de

ces vieilles rues ont aussi l'aspect d'autrefois. A s'y promener, on peut, sans trop d'effort d'imagination, se représenter la ville du XVIII^e siècle et de plus loin. Pour les autres, il faut y supprimer par la pensée tout l'appareil de la vie moderne, véhicules si divers, poteaux, fils d'araignée tendus de toutes parts, maisons qui ont plus d'étages et de prétentions que de style. Il y faut substituer ces bonnes vieilles demeures où l'air et le soleil manquaient trop souvent, non les relents suspects, l'humidité suintante, l'incrustation poussiéreuse des ans ; façades en colombage, aux pignons avançants, fenêtres à meneaux, les voilà bien, comme on les retrouve encore çà et là. Faites courir, sur les plus cosues, des oves, des perles, des coquilles, des guirlandes de feuillage, ouvrez des portes cochères, largement cintrées, que flanquent des pilastres cannelés, avec des lucarnes géminées au-dessus des œils-de-bœuf ; érigez ici quelque armoirie parmi des arabesques, des enlacements de chimères ou de dauphins, délicates et charmantes fantaisies de la Renaissance ligérine : gravez ailleurs sur un cartouche une devise latine qui vous indiquera la porte savante de quelque professeur de l'Université, voilà pour le dehors. A l'intérieur, une cour avec le puits sous un auvent, des arcades, quelque galerie ouverte et desservant l'étage, des escaliers à vis et très doux au monter, de vastes chambres aux plafonds à solives, c'est l'habitation des riches bourgeois ; ailleurs, de sombres couloirs, des coins et des recoins, des trappes, des casse-cou que l'habitude rendait inoffensifs, pas d'air, pas de lumière. Et l'on se faisait vieux en ces logis que l'hygiène réprouve, que le confort honnit. Le XVIII^e siècle, grand bâtisseur et contemplateur du passé, n'eut pas l'éclectisme archéologique d'un temps comme le nôtre qui respecte (hélas ! pas toujours)

les œuvres d'autrefois, parce qu'il est embarrassé d'y substituer les siennes et qui fait du vieux-neuf, restaure éperdument, faute de pouvoir créer. Il en fut alors autrement. Notre ville, durant les trente années que j'étudie, eut en M. de Cypierre une sorte d'Hausmann et dans un temps plus favorable à l'architecture. Elle eut, dans les ducs d'Orléans, des princes assez indifférents aux intérêts des gens de province, mais de consentement facile aux requêtes qu'ils lui adressaient, sinon de main largement ouverte. Elle eut un corps de ville actif et éclairé, des bourgeois très soucieux du bien-être et d'une sérieuse élégance. Elle eut enfin un ingénieur, Soyer, un architecte, Hupeau, deux hommes de grand mérite, qui surent concevoir des plans d'ensemble d'une belle ordonnance, les réaliser en partie. C'est de ces travaux que j'ai à vous parler maintenant.

II

Dès 1750, on éventre ce que le plan de Moithey (1775) appelle le « bourg d'Avignon ». C'est l'antique *Avenum*, qui flanquait la ville carrée de la première enceinte ; car, comme la *Roma quadrata* de l'époque royale, Orléans eut d'abord la configuration d'un camp ; rien de plus naturel en des temps de perpétuel qui-vive. Ces temps ne sont plus : la ville ne s'étale pas encore de toutes parts hors de ses murailles, mais elle s'ouvre à la lumière et vise à la somptuosité. Ce qui se fait à Nancy, à Reims, à Dijon est ici réalisé sur de moindres proportions, mais avec un sens très juste de la mesure et des besoins. On fait un pont, des quais, on abat la porte Bannier ; on perce la rue Royale, utile et belle entreprise, bien conçue, exécutée avec méthode ; on veut transformer le Martroy, couronner ainsi magnifi-

quement l'œuvre commencée en 1750 aux rives du fleuve ; on veut trop faire pour finir et l'on s'arrête en chemin. L'ouverture de la rue ne va pas sans difficultés de toutes sortes. Il faut jeter à bas 130 maisons et de ces décombres s'élève la poussière des procès. Il faut donner des indemnités et c'est à qui fera le plus de bruit, soulèvera le plus de chicanes. Un sieur de Heere (1) a la propriété d'une censive « à droit de relevaison à plaisir ». Ce droit consiste en une année de loyer de chaque maison qui y est sujette dû au seigneur à toute mutation quelconque du côté de celui qui paie. Or, les maisons tombant, les loyers s'en iront avec les gravats et les redevances, féodales vieilleries, mais on comprend qu'il lui soit dur d'y renoncer. « Le côté droit de la rue de la Vieille-Poterie, dit-il, une des plus belles de la ville en y entrant par la grande place du Martroy, fait la principale et plus considérable partie de cette censive du sieur de Heere : elle est terminée de ce côté par les anciens murs de la ville... » Cela ne laisse pas de nous intéresser ; mais ce qui le touche, lui, c'est qu'il perd où tous les autres gagnent et que cette rue, qui va être « la plus belle, la plus passante, la plus fréquentée de la ville », ne sera pour lui d'aucun rapport. Et sa requête ne conclut pas, ne semble pas terminée, n'a pas même de date. — Un autre, plus larmoyant, se dit « homme veuf et chargé de trois petits enfans » (2). Il fait des tonneaux et ne s'arrondit pas à ce métier, quoiqu'il ait une maison, une bicoque sans doute, mais bien louée, rue du Chardon-d'Or. Ce mot peut-être allume sa convoitise : il voudrait, comme tant d'autres, tondre un peu le pré des finances municipales

(1) Archives départementales. G. 243.

(2) Archives départementales. G. 243.

et profiter de l'expropriation. L'ingénieur a estimé l'immeuble largement à 2,000 livres ; l'autre en voudrait 2,700. « Ce considéré, Monseigneur (c'est l'intendant), il vous plaise avoir égard aux remontrances et à la pauvreté du suppliant et d'avoir compassion de ses pauvres enfans et il continuera ses prières pour la conservation de votre Grandeur ». Mendicité papelarde que les échevins tacent rudement, disant la « réclamation déraisonnable et peu fondée » et concluant au rejet, ce qui fut fait, on le peut croire.

La rue se fit aussi parmi ces noises procédurières et ces marchandages qui sont de tous les temps. Elle était bien du siècle qui entendait le mieux peut-être l'alliance de l'utile et de l'agréable, l'élégance bourgeoise, sans vaine prétention, la construction solide sans lourdeur, l'ornementation classique sans servilité, les lignes simples, mais essentielles, les façades un peu nues, mais de grand air, l'espace et la lumière bien ménagés. Admirablement située, large à suffisance, de pente douce et charmante en ce pays de plaines, elle pouvait donner l'illusion de la montagne, non la fatigue aux poussifs, non la crainte des dangereuses glissades, comme les raidillons de Blois. Ici, c'est le fleuve où la ville se mire ; là-bas, la Sologne aux horizons perdus dans la brume légère. Avec ses maisons en belles pierres de taille, aux cent vingt-trois arcades, aux croisées ornées de moulures sur deux étages seulement, aux mansardes espacées, d'un joli fronton cintré, c'était déjà comme une rue de Rivoli, mais sans les galeries qui assombrissent les magasins, donnent à la voie la plus fréquentée l'aspect d'un long et lugubre promenoir de monastère ; des fiacres roulent sur la chaussée ; mais, sous ces voûtes, les passants ont l'air de se cacher et se croisent dans l'ombre comme des

cénobites. Pour peu l'on se dirait : « Frères, il faut mourir ». Le soir venu, les galeries s'illuminent des joies de la lumière ; mais la rue ne les connaissait en ce temps-là ni peu ni prou. « Orléans n'est point éclairé », gémit-on de toutes parts. Il vous souvient des Embarras de Paris de l'honnête Boileau : ses vers sont drus et pittoresques ; sans trop charger le tableau, il a pu montrer sa ville comme un immense coupe-gorge parmi les ténèbres. Un rimeur aurait ici trouvé sans peine le sujet d'une description toute semblable, si *parva licet componere magnis*. Quand la lune chère aux Pierrots amoureux ne verse pas ses paisibles clartés, quand « le ciel s'est habillé en Scaramouche », les quidams ou mauvais gars, ces apaches du temps, plus heureux que les Anglais, s'emparent de la place. N'ont-ils point apposé leur nom au coin Maugars ? Toujours est-il qu'ils font grand sabbat. Les bourgeois s'effarent, mettent le nez à l'air, puis rentrent dans leur nid... conjugal, verroux tirés et volets clos, de crainte des huées ou d'un bombardement d'équivoques projectiles. Quelque cent ans auparavant (1651), des propriétaires de maisons ayant ouverture sur la rue du Puits-Ludo adressent une supplique (1), de laquelle il appert que « ladite rue est le réceptacle de la plus grande partie des ordures et immondices de la dicte ville, qu'elle sert de retraite à quantité de personnes de mauvaise vie, attendu qu'elle est cachée et hors de passage ». Ils demandent qu'on la ferme d'un mur à ses deux extrémités, rues du Coulon et du Cheval-Rouge, petite porte d'un côté, de l'autre grande porte et guichet, le tout à leur usage. Ils eurent satisfaction. Les tapageurs ne furent pas embarrassés d'établir autre part leur quartier géné-

(1) Archives municipales. BB, 5, page 78, v°.

ral : situation intolérable. Le 7 décembre 1775 (1) se tint une assemblée générale des habitants. M. le Procureur du Roy y fit une harangue : elle est curieuse, verbeuse non pas à demi, éloquente à la mode d'alors, qui n'est pas celle d'à présent ; elle causa au frémissement, des applaudissements, et nous ferait sourire. « Messieurs, vous avez été effrayés, comme nous, des désordres auxquels la dissolution des mœurs a donné lieu depuis quelque temps dans cette ville. Le vice franchit aujourd'hui les bornes dans lesquelles l'honnêteté publique, la probité même l'avoient jusqu'à présent renfermé ; il s'écarte de la route que l'altération des mœurs sembloit malheureusement lui présenter, c'est la vertu même qu'il outrage, c'est elle qu'il attaque en quelque manière à main armée ». C'est un Caton qui parle ou un l'Intimé du XVIII^e siècle. Il continue avec des modulations profondes et indignées. « En vain chercherions-nous à provoquer contre ces désordres la sévérité de la justice, il faut pour punir ces coupables des preuves acquises : l'obscurité, en servant de voile au crime, nous dérobe les traces qui pourroient nous les faire découvrir ». La Palice n'eût pas mieux dit, ni Joseph Prudhomme. « Le trouble et l'inquiétude règnent cependant dans l'intérieur des familles, les uns craignent les outrages auxquels les personnes du sexe sont exposées, les autres, effrayés des excès auxquels la fureur des passions, les liaisons dangereuses peuvent exposer une jeunesse inconsidérée, se rassurent à peine sur la bonne éducation qu'ils ont donnée à leurs enfans ». Les pères, les époux se sentent des frissons d'émoi rétrospectif, de plaisir aussi à ce discours qui les flatte et trouble en eux la quiétude de la possession. L'orateur poursuit. « Les

(1) Archives départementales. G. 242.

coupables se cachent ; ils sont donc arrêtés par la crainte du déshonneur et la honte de l'infamie ; il suffira, pour les contenir, d'éclairer leur conduite, de manière qu'ils ne puissent espérer d'échapper aux peines que les lois infligent à leurs délits. » L'explication est quelque peu naïve, mais n'admirez-vous pas de la subtilité et comme un jeu de mots dans le conseil donné « d'éclairer leur conduite ? » Il eût été mieux, sans tant de paroles, de demander tout de suite l'éclairage des rues : il y arrive enfin. Le magistrat rappelle qu'en juin 1697, un édit avait ordonné d'établir des lanternes dans toutes les villes. Celles-ci durent fournir les fonds, le roi les reçut, mais les employa, vu les malheurs de la guerre, à d'autres usages. L'aventure est commune : dépositaire infidèle, l'Etat prend toujours, ne rend presque jamais, oublie le plus souvent ce qu'il promet : « Mon argent », dit la cité.

Votre argent, il n'est plus, j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.

Ce rat, c'est l'animal budgétivore qui prend toutes les formes.

J'en ai grondé mes gens, mais qu'y faire ? un grenier
A toujours quelque trou.

et son grenier, à lui, est plus troué qu'une écumoire.

On eut pourtant, plus tard, des lanternes publiques au lieu des falots que portaient ou faisaient porter devant eux les passants, au lieu des lampions ou veilleuses que les habitants devaient placer à leurs fenêtres ; mais ces lanternes brimbalaient et leurs chandelles laissaient tomber en stalactites plus de suif que de clarté ; que le vent soufflât, chandelles étaient mortes et Phébé seule devait remplacer son frère Apollon. Or, de compter sur cette capricieuse, il était trop incertain. Les

inventeurs se mirent en campagne et la chanson s'occupa d'eux. Vers 1767, Paris avait essayé d'un éclairage à l'huile ; de là ces couplets :

Jadis, vingt verres joints au plomb
Environnaient un lumignon
Qui, languissant dans sa lanterne,
Rendait une lumière terne ;
Cela satisfit nos aïeux :
C'est qu'ils ne connaissaient pas mieux.
Parut un monsieur Rabiqueau,
Lequel, en creusant son cerveau,
Parvint, par l'art du réverbère,
A renvoyer une lumière
Avec laquelle à deux cents pas
On lisait dans les Colombats (1).

C'étaient des almanachs fort répandus, en très petits caractères. Vint le fameux Quinquet, qui, d'après E. Fournier, notre compatriote, s'appropriâ effrontément l'idée d'un certain Argand et en tira de gros profits. — Paris avait lésiné et le progrès d'abord, pour cela, fut très piètre. « On brûle une huile de tripes », dit Mercier (*Tableau de Paris*, I, p. 198). Orléans voulut faire mieux et ses officiers municipaux s'y employèrent avec une activité très compétente, très soucieuse du bien public, très économe aussi, toutes qualités qui ne sont pas toujours le fait des administrateurs modernes, mais qu'on honore en cette ville et qui se sont maintenues parmi des fluctuations de toute sorte. Et c'est plaisir de les voir à l'œuvre et de suivre leur effort qui s'affirme en des mémoires fortement rédigés, où la calligraphie si nette du copiste affirme la lucidité de leur esprit rompu aux affaires. Et moi qui n'y suis pas grand clerc, je risquerai, voulant expliquer cette question d'éclai-

(1) *Chansonnier historique*, 1768, p. 125.

rage, de vous paraître obscur et fumeux. Je me contenterai d'accrocher ici quelques faits, quelques chiffres, sûrs fanaux que m'offrent les dossiers. L'Assemblée générale nomme une commission. L'invention, comme vous voyez, n'est pas nôtre et un long usage ne l'a pas perfectionnée. Commission peu nombreuse, qui fit bonne besogne et prestement déposa son rapport. Trois membres, sans plus : MM. Hudault, maire ; du Courday, ancien maire, et Raguenet, député du corps municipal. Chargés d'apporter un plan, ils prennent d'abord des renseignements dans plusieurs villes. Ils examinent la situation des rues, établissent leurs propositions en conséquence : 400 lanternes suffiront pour toute la ville et l'entrée des faubourgs, sans qu'il soit possible de déterminer au juste le nombre des bees. Dans les quartiers tortueux de Saint-Donatien et de Saint-Benoist-du-Retour, plusieurs seront appliqués contre le mur et n'auront qu'une mèche ; de même dans certains culs-de-sac. D'autres auront trois mèches au croisement d'une rue de traverse ; d'autres, quatre aux carrefours. Nous sommes encore loin des bees Auer, des globes électriques ; mais que l'on songe au progrès accompli, à la joie des contemporains. *Fiat lux !* C'est le cri de l'humanité à travers les siècles. La nuit est l'image de la mort, l'ennemie de l'homme, recéleuse d'embûches qui le guettent, effarement de l'imagination qui voit partout ramper le crime et surgir le danger. Vaincre la nuit, c'est la lutte où s'acharne le génie inventif, depuis ce Prométhée dont une voix autorisée vous parlait naguère avec une précision brillante, rayonnement de lumière, je l'avoue, dans mes ignorances.

Les échevins d'alors n'ont souci d'idées générales, mais de réalité ; ils ne philosophent point, ne

recherchent pas la lanterne de Diogène, mais des lanternes de bon service. Elles ne seront pas en fer-blanc, comme à Paris, où l'expérience a démontré que le bon marché souvent est ruineux, mais en cuivre et reviendront à 48 francs l'une, pose comprise, sauf pour le pont, les nouveaux quais, où cette pose, plus dispendieuse, sera comptée à part. Le tout estimé à 24,000 livres. Les réverbères seront allumés du 1^{er} octobre au 20 avril, en déduisant 10 jours de lune pour chaque mois, soit 140 jours. Et si la lune est couverte ? Cela n'entre pas dans les prévisions budgétaires et les bonnes gens d'Orléans n'auront qu'à rester au logis. Dépense annuelle de l'entretien, 20 à 21,000 livres.

Restait à trouver les fonds. Ce fut toujours l'achoppement des plus beaux projets. Les Etats, les villes connaissent le refrain de maître Jacques (c'est ici l'entrepreneur) : « Il faudra de l'argent, beaucoup d'argent. — De l'argent, de l'argent ! C'est leur épée de chevet », dit le Trésor public, ainsi nommé parce qu'il est le plus souvent à sec, en cela bien différent d'Harpagon. Il ressemblerait plutôt à un fils de famille toujours prêt à emprunter. Il a une autre ressource, c'est l'impôt, c'est la charge accrue au dos du contribuable, de ce baudet de France, gémissant, mais docile et d'incroyable vigueur. Atlas n'était rien au prix de lui, et plus il vieillit, plus il porte, tant on a su l'accoutumer au bât le plus lourd par un entraînement séculaire. Impôt très justifié dans le cas présent, tout surcroît de bien-être devant être payé ; mais sur quoi l'établir ? Survinrent alors des économistes à la cervelle toute bouillonnante de projets. Celui-ci prétendra faire sortir de l'argent des pianos ; c'est plus difficile que d'en tirer des fausses notes ; celui-là imposera les chapeaux de soie ou tuyaux de poêle ; on taxera le manger, le boire, le dormir ; on

fera suer la pierre ponce. Le fisc, d'ailleurs, n'était pas en ce temps-là aussi fertile en expédients qu'il l'est devenu depuis et son art va s'étendant toujours. On s'avise pourtant alors de combinaisons plus ou moins bizarres. En 1760, la ville ayant eu à subvenir aux dépenses que lui occasionnait le séjour des gardes du Roy de la Compagnie de Villeroy, durant les mouvements de troupes causés par la guerre, on avait établi un droit de 13 sols par porc entrant dans la ville pour le compte des habitants seulement. Le duc d'Orléans avait consenti à ce droit qui ne pouvait nuire aux siens ; car l'habitant ne lui payant rien pour cette entrée, le forain étant, de ce chef, soumis à une forte taxe, la balance ainsi se trouvait égale. Et voilà le citadin un peu plus grevé, rien de plus ordinaire. Ce qui ne l'est pas du tout, c'est que, les gardes partis, le droit fut supprimé, chose monstrueuse, renversement de toute fiscalité ! Cela ne pouvait durer. On demanda (non pas le contribuable) que le droit fût rétabli et affecté à l'éclairage : idée lumineuse, qu'il fallut pourtant écarter, le rendement jugé insuffisant. Il entra, année moyenne, 5,045 porcs qui, à raison de 13 sols, avaient produit 3,279 livres. En rétablissant l'impôt, on proposait de le porter à 16 sols, car tout impôt qui se respecte doit progresser et l'on chanterait, comme dans l'opérette : « Il grandira, car il est espagnol... non, français. » On avait ainsi, en espérance, 4,036 livres. Or, il en fallait 20,000 pour l'entretien (1). On laissa donc les porcs entrer en liberté ou, s'ils payaient, comme on peut croire, ce fut pour autre chose. On eut recours alors à une imposition sur les loyers, la mieux justifiée, car elle payait un service

(1) Archives départementales. G. 246.

nouveau, dont devaient tirer avantage propriétaires, locataires et qui augmentait la valeur des immeubles. On voulut qu'elle pesât sur tous, mesure équitable ; mais quel tollé tout aussitôt. Les employés des Domaines se prétendent exempts de cette contribution. Ils « ne sont pas censés habitants des villes où ils exercent leurs emplois ; ils n'y acquèrent (*sic*) aucun domicile de droit, quelque long que soit leur séjour ; ils ne participent point aux privilèges desdites villes, ils n'en doivent, par conséquent, point supporter les charges » (1). Ces fonctionnaires ne se piquent nullement de civisme.

Le clergé pas davantage, au moins sur ce chapitre et pour des raisons spécieuses. Le 7 décembre 1775 (2), ceux de ses membres qui assistaient à l'assemblée des habitants firent observer que, « quelque imposition que l'on adoptât, le clergé, grâce à ses privilèges, devait en être exempt. » On passa outre. Il fut décidé que l'on imposerait sur toutes les maisons huit deniers pour livre pendant les quatre premières années et six pendant les autres. L'arrêt du Conseil du Roi autorisa une contribution sur tous les habitants, même les ecclésiastiques, exception faite pour les hôpitaux, les maisons de charité et les communautés qui ne payent point de décime. Sur quoi, protestation des intéressés, supplique à Nosseigneurs de l'Assemblée du Clergé. On discute, on ergote : les maisons ecclésiastiques ne sont pas sujettes au vingtième sur lequel l'imposition doit être perçue ; l'estimation est donc arbitraire. On a taxé à 1,500 livres de loyer le séminaire, si pauvre pourtant qu'il ne peut subsister qu'avec une subvention de 800 livres de la Chambre ecclésiastique. — Et la kyrielle des plaintes se continue au sujet des sœurs de Saint-Paterne, « qui

(1) Archives départementales. G. 246.

(2) Archives départementales. G. 246.

montrent à lire « aux pauvres enfans et soignent les pauvres malades ». Jérémiades sur les chartreux et les religieuses cloîtrées qui ne profitent point de l'illumination, puisqu'ils ne sortent pas. Doléances pour des ecclésiastiques qui ont refusé de payer et contre qui l'on a décerné des contraintes. Vaine supplique. L'archevêque d'Aix, président du comité du contentieux de l'Assemblée du Clergé, répond assez verlement à ces lamentations et ne laisse aucun espoir aux requérants. « Votre affaire étant au Parlement, l'Assemblée ne peut vous y aider de ses bons offices... Vous ne pouvez invoquer en votre faveur les privilèges, immunités et exemptions générales du clergé devant un tribunal qui, ne les ayant point enregistrées (*sic*), a toujours feint de les méconnaître ». L'évêque de Mâcon, rapporteur du Comité, constate que l'établissement des réverbères dans sa ville n'a pas souffert les mêmes difficultés. Il les a prévues. Il a fait aussitôt consentir son chapitre à s'éclairer (ne voyons pas là une épigramme) et, pour rédimier le reste de son clergé de cette imposition, il a traité avec les maire et échevins et a donné une certaine somme. De l'argent, toujours de l'argent, c'est l'*ultima ratio* de toutes affaires.

Enfin, les réverbères s'allument, mais les querelles ne s'éteignent point et les officiers municipaux, si dévoués, ne sont pas au bout de leurs peines. Procès avec l'entrepreneur, un sieur Dodin, venu de Paris, où M. de Sartines, créateur de l'illumination à réverbères, l'honorait de ses bontés, nous dit-il (1). Dodin est venu à Orléans, sur les instances de M. Raguenet. Il a trouvé des travaux d'éclairage en train et fort mal exécutés. Il a traité avec la ville, il a tout réparé et, après qu'on l'a « retiré du sein de sa famille », voilà qu'on lui chante

(1) Archiv. dép. G. 246.

pouilles au sujet de la qualité des fournitures. On veut l'obliger à brûler de l'huile d'olive à 14 ou 15 sols la livre et la ville, à cet effet, n'en paie que 12. C'est la ruine pour lui : il faut bien qu'il mélange pour tirer de là quelque argent clair et liquide. On s'arrangea sans doute et, si je n'apporte pas ici la preuve, j'ai pensé qu'il vous importait peu.

Voilà le pont construit, la rue Royale ouverte, la ville illuminée. Là ne s'arrête point l'ambition des édiles. On ne remue pas la pierre impunément. Qui démolit doit reconstruire, puis démolir plus loin, bâtir encore, bâtir toujours. Le neuf jure avec le vieux et le condamne à disparaître : le confortable accru multiplie les exigences du bien-vivre et les architectes, les ingénieurs sont là pour attiser cette ardeur novatrice et dépensière. Quand le bâtiment va, tout va et les finances publiques vont à vau-l'eau. La Loire emporta beaucoup d'argent, belles entreprises, d'ailleurs, dont l'avenir devait profiter. On songe à l'utile, aux levées, aux turcies, aux quais, vastes opérations fort bien menées alors, bien racontées par l'érudition d'hier et d'aujourd'hui. On ne néglige point les améliorations de détail qui, pour ne pas faire beaucoup de bruit, n'en rendent pas moins d'inappréciables services. C'est ainsi qu'une ordonnance de police (1) du 10 février 1770 décide « qu'il sera posé à l'un des coins de chaque rue une feuille de fer-blanc, de 13 sur 9 pouces, peinte des deux côtés de deux couches de blanc de céruse à l'huile sur laquelle sera peint, en noir, à l'huile, le nom de chaque rue sur la proportion de deux pouces de hauteur et en tête de l'inscription un chiffre indiquant la distribution des quartiers de cette ville par rapport au service public dans les incendies ».

(1) Archives départementales. G. 243.

Il n'y avait plus qu'à numérotter les maisons, ce qui se fit sous la Révolution.

On songe au beau. Le pont, sujet d'orgueil pour la cité, ne pouvait, croyait-on, se passer d'un monument et l'on conçut, en 1761, un projet dont notre savant archiviste, M. Soyer, a dit l'élaboration (1), et l'inexécution, sans que cela lui inspire, non plus qu'à nous, beaucoup de regret... Et pourtant suis-je sûr de n'avoir pas, au fond de l'âme, quelque chagrin ? Nous aurions eu une Jeanne d'Arc amazone avec quelques figures mythologiques et quelques symboles, chef-d'œuvre de fausseté ; mais le faux, j'ai honte à le dire, ne me paraît pas à dédaigner quand il est traité par un Pigalle, qui, du moins, savait attraper la vérité des formes et du mouvement. Toujours faux, le symbole qui ne répond plus à notre façon de sentir, de penser. Et puis ce faux eût attesté le goût d'autrefois, et serait-il si mal que la rue, musée de plein air, nous offrît, dans un charmant désordre, des échantillons de l'art de toutes les époques ? Ne rien détruire de ce qui peut être conservé, laisser au temps le soin de créer la beauté des ruines ; celles que l'homme fait n'étant que laideur et triste témoignage de son pouvoir pour le mal, ces idées un jour finiront-elles par prévaloir ? Quelle joie pour vos yeux, s'ils pouvaient contempler le fort des Tournelles, les statues de Pigalle et celle de Gois et, vers l'autre extrémité de la rue Royale, le monument de la Pucelle, enlevé du vieux pont en 1745, rétabli, en 1771, au carrefour de la rue Vieille-Poterie, détruit en 1792 et dont le bronze fut utilisé pour fabriquer des canons à la République ! Ainsi Jeanne d'Arc servait encore à défendre la patrie. Sacrifice superflu et regrettable

(1) *Bulletin de la Société archéologique*, 1^{er} trimestre 1908.

perte ! Le fer ne manquait pas. Cet antique témoin des âges, ce vétéran glorieux ne devait-il pas être exempt de la levée en masse ? Si les choses ont une âme que notre culte leur donne, il faut respecter ce qu'il y a en elles de sacré ; mais il faudrait d'abord ôter des cœurs les passions qui les poussent aux fureurs iconoclastes. Il serait vain de récriminer contre l'incurable folie des hommes et, après cette longue lecture, vous fatiguer de morale creuse ce serait cruauté.

III

A peine ouverte, la rue Royale se peuple rapidement ; la vie tout d'abord y afflue, crée ses organes selon la diversité des besoins. Ce n'est pas que la voie nouvelle soit très bruyante et remplie de monde : la « sérieuse Orléans » a peu de flâneurs alors ; si les écoliers, toujours moins nombreux, promènent encore çà et là leur tapageuse oisiveté, c'est aux étroites ruelles et l'on sait pourquoi. Les bourgeois ont leurs affaires et aiment le logis ; mais les bateliers de Loire et les paysans de Sologne suivent ce chemin où bêle et beugle le bétail, où grogne dom Pourceau, où sonnent les lourds véhicules parmi les claquements de fouet et les bordées de jurons qui viennent de la rivière ou de la plaine. Rue élégante aussi où les chaises à porteurs s'attardent l'après-midi. Là se sont établis arquebusiers, luthiers, miroitiers, marchands de modes. Le sieur Saintonge, à l'enseigne du « Grand Fusil couronné », tient la fourbisserie, au coin de la rue du Coulon ; il achète aussi toutes les vignettes des livres destinés à être détruits et paie chaque pièce 6 deniers, prix invariable ; il opère cette rafle pour le compte de Sergent, le graveur de Chartres, qui plus tard devien-

dra le beau-frère de Marceau. Le sieur Jubin met à la mode les anciens miroirs, fait des échanges, quand on le désire ; artisan et même artiste bien posé, travaillant pour les églises, il fit en 1757 de beaux ouvrages de dorure pour le Bon-Pasteur, d'autres, en 1759, aux Bénédictins, aux Carmélites, à Saint-Paterne. En 1766, il est rue Royale (depuis combien d'années ?) et je l'y trouve encore en 1785, stabilité honorable, nullement exceptionnelle, même aujourd'hui. Que dire de Saint-toin qui, en 1770, fabrique déjà de la confiserie, distille rue Bourgogne et débite rue Royale dragées de Verdun et de Paris, confitures sèches, colignac et l'excellent chocolat fin à la vanille qui fait sa réputation séculaire ? Il vend aussi bonbonnières en vernis Martin, coffrets de laque, chinoiseries, turqueries qui font fureur alors, tous ces riens très coûteux dont raffolent les dames. Ambast, pâtissier, près du pont (1782), leur offre des « bonbons d'attrape », des gâteaux de Compiègne, gâteaux d'amandes, gâteaux de lopinambour. De vous dire ce que c'est, je serais fort en peine, comme aussi d'expliquer l'ambe, le terne ou le quine, après quoi soupirent tant d'acheteurs qui vont chez M. Targe, chez M^{me} David prendre des billets de loterie ; pauvres gens qui bâillent après la fortune, rêveurs incorrigibles, toujours déçus, jamais lassés de poursuivre la chimère. Cette lépre du jeu pourtant, assez générale en France, au XVIII^e siècle et plus tard, n'est pas ce mal qui ronge encore l'Italie, Naples surtout, et dont Mathilde Serao étale les hideurs. Orléans est trop économe pour jeter alors beaucoup d'argent à cette blaque, immorale spéculation où l'Etat trouve profit. On y a de son superflu et puis ne faut-il pas songer à la coquetterie ? Elle est ici de plus en plus sollicitée. M^{me} Leroy, au Grand Mogol (1776), offre les séductions du bon marché et tient

articles de toute sorte, ratines d'Hollande (*sic*), camelots, bourracans, calemande écarlate, de quoi faire à Diderot une robe de chambre, comme il en avait une, avant d'être « mannequiné » par la munificence de M^{me} Geoffrin. Et voici, Mesdames, des boutons de peigne, du taffetas, du velours, etc., etc. Voulez-vous de la musique, bien copiée par un émule de Jean Jacques ? Voulez-vous de beau papier et même un secrétaire (parlons bas) pour de galants poulets bien relevés de poudre d'or et de métaphores brûlantes, avec de jolies fioritures et des fleurs et des cœurs, que sais-je ? Allez chez Charpigny, près du Monument de la Pucelle, enseigne toute innocente, heureux hasard, j'aime à le croire, non pas tartuferie corruptrice. Et puis je ne voudrais pas calomnier « l'écrivain », comme il se nomme (26 juillet 1782). Sans doute, il se contente de tenir la plume d'oie pour de bonnes gens du peuple dont il est l'homme d'affaires, l'intermédiaire en tout bien tout honneur des fiancés qui ne suivirent pas les leçons du magister ou les ont vite oubliées. Et voilà bien, je m'en excuse, de la réclame rétrospective, ce qui, pour la réclame, est un non-sens. Je pourrais bien citer aussi le pharmacien Prozet, un personnage d'importance, dont M. Guillon (1) a retracé la vie. Né à Sainte-Foix (Gironde), en 1739, il vint, en 1760, s'établir à Orléans et eut son officine rue Royale ; celle de M. Rabourdin la continue aujourd'hui dans la même maison. Vrai savant et fameux dans la province, Prozet ne tenait pas sa science sous le boisseau. Il faisait des cours et des expériences à l'Hôtel de Ville, expliquant la composition de la grande thériaque d'Andromaque. Pour le surplus, dirait un chansonnier de Mont-

(1) *Mémoires de la Société d'agriculture*, 1908, page 369.

martre, « consultez l'affiche », et je vous dirai, moi : Consultez les *Affiches de l'Orléanais*, ce précieux journal qui commence sa carrière vers 1764 et paraît le vendredi. J'y ai pris un plaisir extrême, autant que La Fontaine à Peau d'Ane, et l'on peut l'avouer sans nulle vanité. C'est un conte aussi : le passé de notre ville s'y montre à nous au jour le jour ; non que tout y soit, mais ce qu'on y trouve est amusant ou curieux : menus faits, documents très divers et qui, malgré les hyperboles de l'annonce, déjà fort bien lancée, méritent toute confiance, ventes ou locations d'immeubles, affaires judiciaires ou administratives, « échos mondains », s'il est permis d'user de néologisme, il y a à choisir. Pas de politique (Qui donc y songe ?) ; de polémique, pas davantage, mais des variétés, des vers, des charades, les « nouveautés » de la librairie. C'est le journal utile et sans le fracas de maintenant.

Mais je m'attarde aux affiches. Suivons plutôt la montée tranquille des passants qui vont vers le Martroi. C'est l'œil de la ville ; c'est l'endroit charmant où se précise la physionomie d'une cité provinciale. Arrivé là, si vous êtes du dehors, voyageur averti et habitué à juger des gens et des choses par l'apparence, qui n'est pas toujours trompeuse, « quoi qu'on die », vous n'aurez pas de peine à pénétrer l'âme éparse en ces murs, et cet amas de maisons vous apparaîtra comme une personne. Elle rit, cette ville, et, pour vous faire accueil, ne dirait-on pas qu'elle se montre, ici, dans tous ses atours ? Elle a, pour vous séduire ou pour vous étonner, l'éclat de ses boutiques, la rumeur affairée du travail et du plaisir, la grâce des toilettes et des jeunes visages, l'éloquente expression des vieilles pierres, s'il en reste, car le progrès les repousse et se pique de tout moderniser, de tout accommoder au goût du jour et

selon les injonctions de l'utile. Une autre est grave, repliée sur elle-même et semble dédaigneuse de plaire. Celle-ci est superbe, de grandeur royale, pleine du souvenir de ses gloires passées, grande dame habituée aux hommages ou majestueusement solitaire : c'est Versailles et sa Place d'armes. Celle-là, non moins somptueuse, est toute vivante, frissonne d'émotion guerrière, car le Teuton est là qui menace sa beauté, sa grâce toute française : c'est Nancy, où la place Stanislas évoque l'idée d'un Versailles lorrain. Et la pensée s'en va vers ces forums, ces agoras de France, gloire de nos provinces. Voici la Cannebière, bazar multicolore et fourmillant qui s'ouvre sur la mer, une babel où retentissent tous les parlers de la planète, mais où sonne surtout l'« *assent* » marseillais. Voici Bellecour assise au pied de Fourvière, entre ses deux fleuves et qui, fière de son histoire, recueillie dans le travail et la pensée, garde l'air du grand siècle, méprise le tumulte de sa démocratique et méridionale voisine. Le Capitole serait romain, il pourrait être français ou espagnol, s'il n'était toulousain ; il serait unique au monde, s'il n'y avait une Cannebière ; mais il a son Hôtel de Ville, son Théâtre, la Salle des Illustres ; il a ce destin glorieux de fournir au siècle ses ténors roucouleurs, ses tribuns tonitruants, ses peintres rutilants ; il a le soleil, immense flambée qui chauffe les cervelles, cuivre et dore les gosiers, allume le verbe et la palette. Volontiers je continuerais ce dénombrement et je dirais, me souvenant de V. Hugo : si le Breuil est aux Poteaux, si Jaude est à Clermont, Grenoble à la Grenette, Cherbourg à la Fontaine, mais Orléans à la Martroy. Ce n'est pas Grenade sans doute, ce n'est point l'Alhambra. C'est le « parloir aux bourgeois », comme on disait jadis de la maison commune, parloir en plein air où le

bon citadin ne saurait se dispenser de paraître tous les jours et dont il aura la nostalgie, pour peu qu'il s'en éloigne. Il y vient prendre langue et s'informer de tout, comme l'Athénien s'en allait tous les matins au marché : « Quoi de nouveau ? s'écriait-il. Philippe est-il mort ? Philippe est-il malade ? » Le Martroi, au XVIII^e siècle, était déjà très fréquenté ; on y parlait beaucoup, mais posément et sans tapage. Tous les jours, depuis 4 ou 5 heures du matin jusqu'à 8, des affaires s'y traitaient entre commerçants. Grande activité qui s'éveille avant l'aube. On trafique autant et plus de nos jours ; mais on se lève plus tard. Un limonadier, le sieur Guillon-Huette, qui tenait boutique rue Royale, près du monument de la Pucelle (1), pensa qu'il « seroit à propos qu'il y eût, dans les environs du Martroi, une espèce de Bourse ». Il offrit à l'essai « sa maison pour un hiver » sans aucun intérêt. On trouverait là, disait son boniment, abri, feu, lumière, quelques tables, peu de sièges, encriers, plumes, papier. Il promettait de ne rien débiter avant 9 heures du matin. Et, en terminant : « Si la force de l'habitude fait préférer le Martroi, le sieur Guillon se contentera d'avoir offert gratuitement à ses concitoyens une chose qui lui avait semblé très avantageuse ». Bel exemple de civisme commercial, sinon finesse qui voit loin et escompte des bénéfices à longue échéance. Qu'advint-il de cette tentative ? Il est probable que le Martroi garda ses clients. Nous les voyons encore.

Place bien bourgeoise et bien pauvre d'architecture, ce Martroi ! Le duc d'Orléans y avait fait construire pour ses Archives, de 1754 à 1757, l'édifice qui en est toujours l'ornement. Jean Chopine en fut l'entrepre-

(1) *Annonces, Affiches de l'Orléanois*, 25 octobre 1782, page 176.

neur ; Soyer, l'architecte, et la construction coûta, en tout, 46,579 livres 14 sols 1 denier : c'était pour rien. Ouvrage simple et noble et bien en harmonie de proportions avec l'emplacement : mais, élevé sur un des côtés du rectangle, il appelait une autre construction qui lui fût symétrique. Un projet (1) fut conçu de superbe envolée, trop superbe en vérité et qui devait se perdre dans les nuées de l'irréalisable, puis s'abîmer dans les poussières des archives où dorment tant de rêves déçus. Il s'agissait de rendre la place régulière, suivant le plan déjà commencé. Cette régularité, la rue Royale l'avait, et c'était bien, œuvre du présent, poussée d'un seul jet, où le siècle avait mis sa marque, l'unité de style. Le Martroi s'était fait peu à peu, enclos de maisons dont le temps, pièce à pièce, composa la bordure. Démolir tout cela, substituer la règle au charmant caprice des âges, projet tentant pour les architectes, qui veulent travailler en grand, douloureux pour qui aime le visage du passé, pour qui sait le prix inestimable de ce qui fut lentement édifié, projet coûteux fort heureusement, car c'est là ce qui coupe les ailes à tant d'ambitions des modernes bâtisseurs.

On veut d'abord donner à l'hôtel des Archives le compagnon qui lui manque : « on sera forcé, dit-on, de former la place sur un espace d'environ 50 toises sur 40 à l'autre coin de la rue Royale, en achevant le bâtiment commencé ; on construirait l'hôtel des Fermes de l'apanage et, si la ville donnait à Monseigneur le terrain qu'elle possède et ce qui est construit, on pourrait engager le Prince à achever le bâtiment par lui-même ou par ses fermiers ». Ce jumeau d'architecture, qui semblait naître avec les Archives, ne devait voir le jour

(1) Projets d'embellissement de la place du Martroy (de 1763 à 1770) : Archives départementales. G. 243.

qu'au siècle suivant : il est estropié et son infirmité, surtout en cet endroit, afflige les regards. Pourquoi ne pas lui donner le membre qui lui manque ? opération facile... en architecture et petite dépense.

Ainsi, un côté de la place était élevé ou plutôt les architectes le voyaient déjà tel, refaisant à leur façon le compte de Perrette. Sur l'emplacement de l'hôtel des Trois-Maures (plus tard Hôtel de France, aujourd'hui Grand Café), on élèverait l'Intendance et, pour avoir les fonds, on vendrait sa résidence actuelle, c'est-à-dire l'hôtel Grosloz. Excusez du peu. Ce n'est pas tout. Vis-à-vis, dans la placette qui sépare le Martroi de la rue d'Escures (« des Cures »), on pourrait construire une salle de spectacle qui servirait à plusieurs fins ; il faudrait la soutenir sur des arcades dont le dessous servirait de Bourse. On y mettrait le blé les jours de marché et les marchands seraient à couvert. On débarrasserait ainsi le Martroi. Quant à la petite place qui est derrière avec le cimetière, elle pourrait être plantée d'arbres. On laisserait, des deux côtés de la salle, deux rues de 24 pieds (1) pour communiquer avec la rue des Cures. Théâtre, Bourse et cimetière, cela voisine étrangement, mais nos aïeux, fort peu préoccupés d'hygiène, l'étaient encore moins de décence. La mort, chrétiennement acceptée, se mêlait partout aux travaux et aux plaisirs de la vie et son image, offerte en tous lieux, en faisait une compagne familière, objet de moquerie. Le champ du repos servait de promenade et le charnier des Innocents, à Paris, voyait errer parmi la forêt de pierres des bandes de mauvais garçons ou des couples enlacés d'amoureux. Nous éloignons le plus possible la nécropole de la cité des vivants, mais c'est peut-être

(1) Archives départementales. 243. — Projets d'embellissement, etc.

autant par faiblesse de cœur que par souci de la salubrité ; c'est impatience « d'ensevelir les pensées de la mort avec les morts mêmes » (Bossuet, Sermon sur la mort). Mais continuons d'exhumer le plan des édiles.

Il s'agit, maintenant, de décorer le côté de la place qui fait face à la rue Royale. On élèvera l'Hôtel de Ville vis-à-vis le « palais » des Archives et le Châtelet vis-à-vis l'hôtel des Fermes. On laissera un espace de la largeur de la rue Royale, de 30 toises environ, qui irait vers la rue Bannier, et, au fond de ces 30 toises, on pourrait mettre une fontaine. Reste la question des voies et moyens : un alinéa final y a pourvu en une ligne : on vendra l'Intendance actuelle, l'Hôtel de Ville et le Châtelet ! Simplicité expéditive ! Trop est trop. Rien ne fut fait.

Faut-il le regretter ? Non, je pense. On aurait eu, sur le Martroi, un quadrille d'édifices se faisant face deux à deux, comme pour le menuet. Et les arcades et les pilastres se fussent succédé gravement, noblement, comme à la rue Royale. Passe encore, si cette majesté classique n'avait dû être payée avec l'hôtel Grosloir et celui des Créneaux, bijoux de pierre ! On recula devant ce sacrifice ; sans doute on eut raison ; mais Orléans eût pu fort bien, sans cela, comme le Nancy de Stanislas, devenir une ville du xviii^e siècle, si les ducs qui se paraient de son nom et dédaignaient sa résidence ne se fussent point bornés à prélever des droits partout où il y avait à tondre, même sur les porcs, et si, plus artistes, habitant leur apanage, ils eussent employé à l'embellir une part de leurs immenses revenus. Le monument de Pigalle était comme une pierre ou un bronze d'attente. Que n'eût-on pu faire ensuite ? La situation était avantageuse et les traditions d'art se maintenaient, très vivantes, au pays de

Loire : mais il eût fallu être très libéral et les Bourbons cadets n'avaient pas grande réputation de munificence. Voilà pourquoi l'on dut s'arrêter dans ces vastes projets d'embellissement. Le Martroi est resté incomplet en sa décoration, irrégulier en sa forme. Que n'abattait-on, au moins, ce vilain pâté de maisons qui masquent l'église Saint-Pierre ! Son campanile tout menu, tout pointu a l'air d'un éteignoir ou, pis encore, d'une canule de casque prussien, mais le portail a du caractère, les boiseries sont belles, le jardin joli. Ne croyez-vous pas que ce fond de tableau eût été préférable à la devanture d'un café, voire à cette façade trappue, maflue, de blancheur aveuglante qu'on pourrait attribuer *ad libitum* à une épicerie en gros, une halle aux grains, à un mont-de-piété, un ossuaire ou une maison de banque ? Agrandi, rectifié de la sorte, avec un coin de verdure, le Martroi eût été plus digne de la ville, plus hospitalier à la foule dans les fêtes publiques. L'espoir de cette croissance est à jamais perdu. Il faut nous habituer au moderne style de cette architecture passe-partout, qui trop souvent nous ferme les passages : Crédit par-ci, Poste par-là, dont l'immense herse, d'ailleurs, dit quelque chose à l'esprit et fait vibrer au vent tous ses fils, comme une harpe et si, tirillés à hue et à dia, nos yeux sont menacés de strabisme, fixons-les sur la Bourse. Ce n'est pas le temple de la Victoire Aptère : elle a une aile, hélas ! ce qui parfois est plus fâcheux que de n'en avoir pas du tout. Gémissons sur cette beauté entrevue, réalisable et qui ne sera point. Nous avons mieux que la beauté des pierres, c'est la vie collective qui se manifeste ici plus qu'ailleurs. Vie très active déjà au XVIII^e siècle, sans être bruyante et agitée. On voudrait pouvoir la reconstituer par l'expression, à défaut du dessin, et à l'aide d'images. Quelques

documents nous y aident, qu'une information plus minutieuse que la mienne aurait à mettre en œuvre, que l'art saurait animer; Voici, par exemple, la gravure bien connue, dédiée par Campion à M. de Cypierre. S'il en fallait croire toujours ces artistes, nous aurions là un Martroi fort populeux et affairé : carrosse à six chevaux, cavaliers qui galopent, haquets de tonneliers, berlingot avec postillon devant, laquais derrière, chaise à porteurs, marchand d'orviétan debout sur sa voiture, crieur public, la trompette au bec, vielleux qui racle, badauds qui flânent, chiens qui flairent et qui jappent, tout cela dans un coin de la place ! C'est grouillant comme du Callot, moins endiablé, mais curieux : on voudrait voir le reste. Devant vous, les Archives ducales, à droite l'hôtel des Trois Maures, avec sa belle porte Louis XIII, comme il en subsiste rue d'Escures. C'est là que se fait l'inspection des poids et mesures. Ailleurs, d'autres estampes auraient pu nous montrer sur le Martroi des établissements divers : le café du Prince, par exemple, où des Fantoccini napolitains donnent (octobre 1783) un spectacle mécanique très varié : *la mort de Malbrouk, son convoi, les Tours de l'incomparable négresse, la Lumière du Monde*, où l'on voit « les éclairs, le tonnerre et la grêle imités au naturel. » On paie 12 sols aux premières, 6 sols aux secondes, plaisir à bon marché, mais faut-il y comprendre la « consommation » ? et que sert-on ? L'histoire, sur ces points importants, ne m'a rien voulu dire.

Le Martroi offre des régals plus relevés, ceux de l'intelligence. On les trouve aux boutiques des principaux libraires, je ne dirai pas à leurs étalages, car on n'expose point, les amateurs, alors nombreux, ne demandant pas d'être aguichés par le « Vient de paraître » sur bande bouton d'or, seul attrait bien souvent des

livres d'aujourd'hui ; pauvres feuilles qui n'attendent pas le premier vent d'automne pour tomber dans la boîte aux bouquins. Et l'auteur qui rêva d'entrer sous la coupole, tout couvert des lauriers académiques, voit ses rêves décolorés moisir sur le parapet d'en face. On veut en ce temps-là des livres de fond en beau papier de fil ou des bagatelles délicieusement fleuries de vignettes. On veut de l'ancien et du nouveau et l'on trouve tout chez Couret de Villeneuve, près du bureau des carrosses, chez Perdoux, près des Trois Maures, chez les frères Letourmy, maison du Grand Barillet, emplacement des magasins Varnier et Bonnichon : ce sont illustrations de la librairie orléanaise dont nous aurons sans doute à nous occuper ultérieurement, noms chers à qui est curieux du passé intellectuel de notre ville, de son histoire commerciale. Couret et Perdoux s'en iront rue Royale, vers 1770 et 1780. On va, chez les premiers, acheter les *Annonces de l'Orléanois*, les gazettes de France et de Hollande, les belles éditions latines. On va chez Perdoux suivre les ventes de livres d'occasion ; car il achète souvent des bibliothèques et les met aux enchères. Letourmy offre à bon compte des estampes, de l'imagerie populaire, ces bois naïfs qui disent la piété de nos aïeux ou leur gauloiserie et qui bientôt raconteront les fastes révolutionnaires. Sur la place cependant on vend aussi des bois, mais de chauffage. On fait, à de certaines dates, la louée des domestiques. Et les carrosses arrivent au bureau de la rue d'Illiers (hôtel de la Boule d'Or), partent vers toutes les directions, fouets claquant, grelots sonnant sur le pavé inégal. Ajoutez à tout cela la rumeur des commerçants qui brassent des affaires, les cris des marchands ambulants, la piaillerie des écoliers faisant hurler la vagabonde troupe des chiens ; vous aurez ainsi, non pas l'assour-

dissante clameur de nos modernes cités, mais le bourdonnement d'une activité assez intense aux jours ouvriers.

Représentons-nous, pour finir, le Martroi un jour de fête. C'est le samedi 9 juillet 1763. On doit faire la publication de la paix qui termine la guerre de Sept ans ; paix peu glorieuse, hélas ! La France en a subi d'autres depuis, humiliantes tout autant et qui l'ont laissée meurtrie, mais d'une indomptable vitalité et prête aux miraculeuses guérisons. C'était, malgré tout, la paix bénie, objet des souhaits de tous ; c'était la vie moins chère et les impôts moins lourds (on l'espérait du moins) ; c'était un spectacle civique, offert à l'avidité curieuse de la foule. — Les maire et échevins ont reçu des ordres de la Cour par le canal de l'intendant, le gouverneur étant à Parme. « Messieurs » ont mandé le commandant de la milice bourgeoise : ordre de faire avertir les officiers de la bourgeoisie de se trouver à cheval, le 9, à 8 h. $\frac{1}{2}$ du matin, devant l'hôtel de ville et de commander, pour la cérémonie, sergents et caporaux ; ordre aux marchands de fermer boutique de 8 heures à midi et à tous les habitants d'illuminer le dimanche 10, de 8 heures et demie à minuit. On se contente aujourd'hui d'inviter au pavoisement et aux lampions des citoyens qui, bien souvent, n'y veulent rien entendre.

Le 8, les trompettes, fifres et tambours municipaux, montés sur le beffroi, annoncent la fête par des fanfares, cependant que sonne le bourdon de l'hôtel de ville : coutume conservée parmi nous pour le 8 mai ; seuls, les fifres ne sont plus, c'est dommage et les tambours ne vont pas si haut faire rouler leurs fla.

Le 9, sur les neuf heures du matin, le cortège part de la maison commune et dans l'ordre suivant : deux trompettes à cheval ; le chevalier du guet, son lieutenant et

le greffier, tous trois à cheval : la compagnie du guet à pied, par rangs de quatre ; le capitaine de la « cinquantaine » à cheval ; trois rangs de cinquanteniers sur quatre de hauteur ; 5 tambours et un fifre ; trois rangs de cinquanteniers sur quatre ; le fifre et les cinq tambours ordinaires de la ville ; trois rangs de cinquanteniers sur quatre ; le drapeau de la cinquantaine ; un cor de chasse, un basson et six hautbois ; le reste de la cinquantaine ; le concierge de l'hôtel de ville, Messieurs les maire et échevins et le greffier de la ville, tous à cheval ; les major, capitaines, lieutenants et enseignes de la bourgeoisie, tous bien montés et en uniforme. Ne voilà-t-il pas une belle troupe ? infanterie cinquantenaire, cavalerie de municipaux, maire, échevins, greffier et concierge chevauchant de pacifiques percherons, non pas sans doute des pur sang pleins de feu qui les eussent exposés à de fâcheuses culbutes !

En route ! Neuf publications devaient être faites selon l'itinéraire suivant. Sortie de l'hôtel de ville par la porte Saint-Maclou, cloître Saint-Samson, rue Sainte-Catherine, le Barillet, rue Royale, le quai, rentrée en ville par la porte Sainte-Catherine, coin Saint-Jacques, cour du Châtelet (1^{re}) ; — marché à la volaille, pilori de l'Huis de fer ; — Saint-Pierre-Empont, marché de la porte Bourgogne (2^e) ; rue du Bourdon-Blanc, de l'Evêché (3^e, à la porte du palais épiscopal) ; — rue de l'Evêché, place de l'Etape (4^e) ; — rue Bretonnerie, jusqu'à la Croix de Saint-Paterne (5^e) ; — rues Bannier, du Colombier, du Grenier-à-Sel, d'Illiers, jusqu'à la rue des Verts-Galants, Croix-Morin (6^e) ; — rue des Carmes, marché de la Porte-Renard (7^e) ; — rues du Cheval-Rouge, de la Vieille-Foulerie, place du Vieux-Marché (8^e), rue Royale et Martroi (9^e et dernière), rue Sainte-Catherine, cloître Saint-Samson, rentrée à l'hôtel de ville.

Des cocardes avaient été distribuées, sans doute jaune et rouge, couleurs de la ville, peut-être rouge et bleu, couleurs ducales. Et tout le long de la marche, grandes volées de cloches. Rangez sur le parcours, enlassez sur la grand'place le peuple en liesse, citadins, Guépins et Guépines aux yeux éveillés et rieurs, Solognots en veste courte de bourracan, Beaucerons aux grands chapeaux, Beauceronnes à petite coiffe de tulle, vous pourrez, sans trop de peine, vous rendre les contemporains de ces jours de soulas et de grandes lampées. Vous vous direz que les maisons changent d'aspect et les vêtements de coupe et que c'est en cela que passe la figure du monde, *præterit figura mundi*, mais que le cœur de l'homme est toujours le même dans ses inconstances et que peu suffit à mettre en joie l'âme enfantine des foules, du bruit et du clinquant, des uniformes et des armes, ce qui reluit et sonne et se meut, et qu'elle se donne en spectacle à elle-même, oublie un moment le sort cruel pour reprendre bientôt son lourd fardeau de peines.

Le dimanche 10, *Te Deum*, fusées, lampions, bourgeoisie sous les armes et grand souper. Un bûcher d'abord s'allume sur le Martroi, puis le feu d'artifice devant l'hôtel des Trois Maures, où l'on a retenu deux chambres pour M^{me} l'intendante et les personnes de sa société. Les dix compagnies bourgeoises défilent devant l'intendant et Messieurs du corps de ville. Le souper réunit, au jardin de la ville, l'intendant, Messieurs le lieutenant général, le procureur du Roy, les anciens maires et receveurs, MM. Colbert, Paterne et Paris, grands vicaires, les deux secrétaires de l'intendant. Et l'officiel festin, dont je voudrais pouvoir donner le menu, se prolongea par un ardent crépuscule sous les feuillages étoilés de feux multicolores, devant la Loire qui déroulait son ruban d'argent bruni, tandis

que la ville faisait monter vers le ciel sa rumeur joyeuse.

Ce fut la fin de la fête et ce sera le terme de ce discours. Je me suis promené, trop longtemps peut-être, dans la ville du XVIII^e siècle, parmi les constructions qui s'élèvent. J'ai voulu jeter un coup d'œil d'ensemble sur la cité en voie de transformation : elle se modernise très vite, elle a presque la physionomie que nous lui connaissons. Les plans des architectes, les projets financiers se sont offerts à moi et je n'ai pu m'empêcher de les feuilleter en curieux. J'ai flâné aux boutiques, désireux de savoir ce qui s'y débite. J'ai porté mes regards dans les demeures. J'aurais voulu tout pénétrer, évoquer l'image d'un passé qui vous est cher et sans viser aucunement à être un cicerone que votre érudition aurait le droit de récuser. C'est au contraire à votre savoir que je demande de redresser les erreurs qui se seraient glissées en ce travail, quelque soin que j'aie pris de m'appuyer toujours sur les documents originaux. — Et comme il ne sert de rien de connaître la maison, surtout celle d'autrefois, si l'on ne sait rien de ceux qui l'habitent, et que je me suis proposé de raconter l'histoire de la société orléanaise en un temps déterminé, dût mon effort être trop ambitieux, j'ai cru qu'il serait bon d'abord de prendre un peu contact avec la foule, je me suis mêlé au populaire durant ses fêtes. Nous avons même approché de ceux qui le gouvernent, Ce sont les « bergers », les « bons bergers », hâtons-nous de le dire, de ce grand troupeau qui se trouve à l'étroit dans l'enclos de ses vieilles murailles. C'est de ceux qu'on appelle aujourd'hui les « dirigeants », c'est de la société la plus huppée que j'aurai à m'occuper dans une prochaine étude, si cela peut vous plaire.

RAPPORT

SUR LE MÉMOIRE DE M. BOUVIER

INTITULÉ :

ORLÉANS DE 1760 A 1790

PAR M. LE D^r COURGEON

Membre de la Section des Lettres

Séance du 17 novembre 1911

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous présenter le rapport, que vous m'avez confié, sur le travail de M. Bouvier, « Orléans de 1760 à 1790 » : tâche facile, car il m'a toujours paru plus aisé de louer, même avec abondance, que de critiquer, même avec parcimonie ; tâche agréable, car elle m'a valu le privilège de lire lentement, au coin du feu, avant vous tous, Messieurs, et certes avant bien d'autres, ces pages d'histoire locale toute vive et de fine littérature que nous avons entendues en nos dernières séances.

M. Bouvier, qui ne méprise pas la métaphore, me permettra de comparer son œuvre à l'une de ces anciennes tapisseries de haute lisse dont on vante les teintes nuancées, la trame solide. Nous autres qui n'y entendons pas malice, nous nous sommes amusés bonnement à la regarder par sa face historiée, où foisonnent,

en un raccourci pittoresque, les images diverses et drues des choses, des bêtes et des gens ; où se peignent, sur quelques pieds carrés d'étoffe, le visage multiple et la vie ondoyante de ce microcosme, une ville ! Puis, en petit comité, des spécialistes minutieux, après l'avoir tournée et retournée, ont fini par la regarder à l'envers, pour discerner sous leur grosse loupe les secrets de la chaîne, de la trame et des mailles. Cela signifie uniment que nos érudits ont scruté la documentation de M. Bouvier et j'ai mission de vous dire qu'ils l'ont trouvée — comment ne pas les croire ? — irréprochable et tout autant copieuse que précise. Il a donc contenté tout ensemble les amateurs de jolies choses et les curieux de choses vraies.

Pouvait-il faire mieux ? Oui, sans doute, puisqu'il a flatté par surcroît, dans sa fibre la plus sensible, notre amour pour la petite patrie. Il est en effet, Monsieur, une sorte de gens que vous avez comblés d'aise : ce sont les Orléanais, les vrais ; — je ne dis pas ceux qui sont venus ici sur le tard de Beauce ou de Sologne ou de plus loin, pour être Orléanais, comme Petit-Jean était venu « d'Amiens pour être Suisse », ni même ceux de la banlieue ou des faubourgs ou des quartiers plus ou moins neufs ; — je dis ceux qui sont nés et qui grandirent au cœur de la vieille cité, sur son vieux sol, dans une vieille rue, dans une vieille maison, tout imprégnée, malgré les rapetassages modernes, de l'odeur un peu renfermée, mais si suave, des vieux souvenirs : tel ce logis, rue du Coulon, où pendaient autrefois « les trois Morts et les trois Vifs », ou cet autre (qui m'est cher entre tous), rue du Tabour, dont la façade de guingois, avant de tomber bientôt, hélas ! par nécessité d'alignement, porte encore sans bégueulerie cette enseigne narquoise et bien guèpine : « Au Cæquet des Femmes ! »

Si les pavés de chez nous étaient un jour, qu'à nos maîtres ne plaise, « délimités », comme il advint naguère aux vignes de Champagne, c'est autour de ce lieu, soyez-en sûr, qu'on tracerait la « première zone ». Donc, au nom des Orléanais d'Orléans, de ceux de la « première zone », Monsieur, je vous remercie. Vous ne sauriez supposer combien vous les avez profondément réjouis et délicieusement émus. Car, encore que la plupart ne soient pas centenaires, même à moitié, une illusion d'optique assez naturelle leur a fait situer presque sur le même plan et confondre presque dans la même vision le vieil Orléans du XVIII^e siècle à son déclin que votre plume prestigieuse a ressuscité et l'Orléans déjà presque vieux de leur petite enfance, que leur mémoire revoit si différent déjà de celui d'aujourd'hui par je ne sais quoi de moins affairé et de plus recueilli, de plus débonnaire et de plus cordial, de plus intime et de plus familier... et de quel gentil sourire elles s'égayaient sous le soleil, ses pierres grises ! Ce passé nous devient chaque jour plus précieux : il nous fuit d'un vol si rapide ! La fièvre locomotrice de notre âge, avec ses machines qui dévorent l'espace et qui multiplient le temps, nous rend quasi voisins des antipodes, mais nous éloigne à tire-d'aile du passé le plus récent : hier est démodé et n'a plus pour nous d'intérêt ; avant-hier est archaïque et nous passionne.

Il faut pourtant, Monsieur, que je vous cherche noise sur un point. — « Vétille ! » direz-vous. — Non, Monsieur, grave affaire ! Vous avez calomnié le Coin Maugars en insinuant que ce dut être jadis un endroit plutôt mal famé. Je proteste là-contre, avec plus de force que n'eût fait un propriétaire, craignant que le soupçon d'un pareil voisinage abaissât le taux des loyers, et vous allez comprendre mon émoi. Je vous ai déjà laissé deviner quelques-unes de mes impressions

personnelles et je sais que « le moi est haïssable ; » tant pis ! haïssez-moi, mais je vais glisser encore dans la voie des confidences. Le premier horizon qui s'offrit à mes yeux, à peine ouverts à la nouveauté merveilleuse de l'univers immense, ce fut le Coin Maugars. Le premier lambeau d'azur, par où le ciel me révéla sa splendeur, ne fut d'abord pour moi que la marge ou le cadre du Coin Maugars. Le Coin Maugars, c'était, du moins en ce temps-là, le plus beau quartier de la ville ; que dis-je ? c'était le centre du monde : je n'en ai jamais douté pour ma part et j'espère que vous n'en doutez pas non plus. Jugez de mon déplaisir, quand j'appris de vous que ce carrefour, où je n'avais jamais vu que d'honnêtes figures et des figures amies, était, ne fût-ce qu'à l'avant-dernier siècle, ne fût-ce que les soirs sans lune, hanté par les « mauvais garçons ». Je vous le dis tout franc : je n'en crois rien. Aurait-on maintenant l'idée maladroite de mettre pour enseigne à sa maison, surtout quand on vend quelque chose : « Au Coin des Apaches ? » Pourquoi voulez-vous qu'on ait mis autrefois, alors qu'on n'était ni plus sot ni moins matois : « Au Coin des Mauvais Gars ? » Même si la médisance eût infligé ce nom à la rue la plus proche, l'enseigne se fût hâtée, je gage, de proclamer le contraire ! D'ailleurs, notre savant collègue, M. Auguste Baillet, me rassure et me console. Maugars ou Maugas, nom bien connu céans de qui compulsa diligemment les registres des paroisses et les minutes des notaires, Maugas, Yvon Maugas, c'était un marchand, je dis des plus cossus, dont la boutique s'ouvrait là, plus de deux cents ans avant l'époque que vous avez peinte (1). Sans être

(1) Yvon Maugas, parrain le 27 février 1541 (ancien style), est qualifié *honestus vir* (honorable homme), nous dirions : « notable commerçant. » (Registre de la paroisse Saint-Paul d'Orléans) Il épousa une Leberche dont la famille fournit à la cité des échevins et autres magistrats.

illustre, ce bourgeois de bonne ville. a marqué sa trace pour l'histoire au coin d'une rue, comme d'autres, au coin d'une monnaie, et j'estime qu'il a droit, autant qu'un empereur romain, que l'on rende à Maugas ce qui est à Maugas.

Enfin, Monsieur, vous avez risqué, sans penser à mal, dans la multitude de vos assertions véridiques, une hypothèse téméraire, et je crois que la cause est entendue ; mais il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez beaucoup aimé, ce semble, l'Orléans d'autrefois, et peut-être aussi quelque peu celui de nos jours, si j'en juge par votre dessein de demeurer avec nous et de nous faire profiter amplement du labeur de votre retraite studieuse. C'est que vous aimez encore plus, et nous n'en sommes pas jaloux, les belles et bonnes Lettres. Cet amour-là se moque de la limite d'âge et n'entrera jamais aux Invalides. Toujours vous nous charmerez par ce style qui est de vous-même, où vous mariez, d'agréable manière, l'esprit de nos meilleurs auteurs avec le vôtre, et c'est là, s'il en fut, mariage bien assorti.

Voilà pourquoi nous demandons l'impression de votre œuvre récente dans le recueil de nos *Mémoires*, et nous ne poserons ainsi, si vous le voulez, qu'une pierre d'attente.

SOUVENIRS D'ITALIE

AVRIL-MAI 1911

PAR M. LOUIS DESBOIS

Membre de la Section des Arts

Séance du 17 novembre 1911

RAPPORT VERBAL DE M. HUARD

Membre de la Section des Lettres

Séance du 1^{er} décembre 1911

Comment peut-on avoir encore l'audace d'écrire des souvenirs de voyage sur l'Italie ? Tout le monde y est allé ! Les poètes de tous les pays ont parcouru ces terres bénies et en ont rapporté des chefs-d'œuvre. Comment dire quelque chose qui n'ait pas été dit cent fois ou, ce qui est plus grave, dit une seule fois de façon définitive ?

Le seul moyen, c'est d'exprimer ses impressions personnelles, si on en a. Mais, là, on se heurte à mille obstacles. Pourquoi se mettre en avant. Le « moi » n'est-il pas plus que jamais haïssable ?

Comment vaincre la divine pudeur des sentiments intimes ? Comment revêtir les sensations sincères sans les dénaturer et sans les blesser ? Voilà bien des raisons de se taire... et je vais sans doute en perdre ce soir une

belle occasion... Je parlerai néanmoins, car j'espère vous intéresser, raviver chez certains de chers souvenirs, donner peut-être à d'autres le désir de refaire ce pèlerinage merveilleux qui n'est banal après tout que pour qui ne sent rien...

Or, dussiez-vous, Messieurs, me taxer d'orgueil et de témérité, je dois vous avouer que j'ai senti quelque chose, et non point à travers les livres ou les paroles des autres, mais d'une façon absolument directe et sincère, et c'est pourquoi ce voyage fut un enchantement. Sans doute, il y a vingt ou trente ans, l'Italie était moins abîmée : il y avait moins de Victor-Emmanuel sur les places, moins de tramways électriques, moins d'hôtels suisses, moins de touristes allemands, moins de vieilles misses aussi horribles que préraphaélites. Mais les grandes villes d'art sont si belles que ces taches ne sauraient les enlaidir.

Quand j'arrivai à Naples, je me fis conduire directement à ce qui reste de l'ancien quartier de Santa-Lucia : un bassin carré où dansent des barques multicolores ; autour, sur des quais encombrés de poissons, de fruits, de bateaux qu'on goudronne, grouille une population misérable, sale et pittoresque. J'allai m'asseoir à la terrasse d'un modeste restaurant d'où la vue s'étend : devant moi, la baie toute bleue, que sillonnent de blanches voiles latines ; là-bas, le Vésuve mauve, tout près, une chanson... et voici que le ciel se couvrit et j'aperçus en me retournant la rangée des immenses palaces cosmopolites, je rentrai dans la ville grise, sans beauté, où dévalaient venant de la gare des voitures bondées de clients de « Cooks and Sons »...

Quand on est très jeune ou très inexpérimenté, ces contrastes inévitables vous blessent et vous dégoûtent. Dans les voyages comme dans la vie, il y a de belles

minutes, de belles heures, de belles journées, et puis ce sont les mille détails et les mille tristesses... Pourquoi s'insurger ? N'est-il pas plus sage d'enfermer dans son cœur les beaux souvenirs, de les fixer si possible par un procédé d'art et de les garder comme le plus pur des trésors qu'on montrera à tous gaiement dans les jours de joie et qu'on viendra contempler seul, en silence, dans les jours de deuil. Les proses nécessaires ne pourront que faire valoir ces précieux poèmes et, quoi qu'il arrive, ils sont à l'abri des profanations et des tempêtes.

Qu'importent les railleries ou les sottes admirations, qu'importe que d'autres aient vu ou senti les mêmes choses ; qu'importe même que ces choses viennent à être gâtées en partie par l'envahissement de la vie moderne. Qu'importe, comme l'a dit Barrès dans un magnifique langage, « qu'importe que le rossignol chante maintenant sur un arbre étranger, si sa chanson qui montait vers le grand ciel froid est entrée en moi pour jusqu'à ma mort... »

Vous allez croire, Messieurs, qu'après un début aussi... sensationnel, je vais me tenir constamment sur les sommets de la poésie et de la critique d'art.

Rassurez-vous, je veux simplement faire défiler devant vous ceux de mes souvenirs qui m'ont paru le moins indignes d'être conservés, souvenirs de tout ordre et qui n'auront d'autre lien et d'autre parenté que d'être authentiques...

GENES. — LES TROIS BATEAUX

Le port de Gènes est un des plus beaux du monde, il deviendra, sans doute, un des plus importants.

Actuellement, il est en voie de démolir notre Marseille. Outillée avec les derniers perfectionnements par des compagnies allemandes, paraît-il, Gênes possède des grues du modèle le plus récent et d'une extraordinaire puissance, des « silos » permettant de remplir de blé en quelques heures d'immenses navires, Gênes draine par la ligne du Simplon la richesse de Marseille mal famée depuis ses grèves.

Nous voici dans le bassin réservé aux navires de luxe ; il y en a trois : un allemand, un anglais et le yacht du roi d'Italie ; l'allemand est un beau vapeur blanc comme il sied, luxueux et simple, les acajous et les cuivres resplendissent comme du reste chez tous les navires nobles, de guerre ou de plaisir ; mais ses lignes ont quelque chose de gros et sa cheminée est disgracieuse. L'anglais est autrement élégant ; lui, c'est un voilier, le type des grandes mouettes qui courent la coupe Gordon-Bennett. C'est une bête de race, un pur sang de la mer, avec sa coque fine, sa grande mâture, son moteur invisible. Il s'appelle « Narcissus » et deux grandes fleurs blanches sont sculptées à sa poupe. Quant au yacht royal, il ne vise point au chic... il est grand et solide, mais d'un modèle ancien ; il paraît presque sale à côté des autres, on sent que son propriétaire a bien d'autres choses à faire que lutter d'élégance avec les riches sportsmen anglais ou américains. Un souverain doit avoir son bateau, ayant un bateau convenable, c'est tout, et au travail pour le bien et la force de l'Italie.

PISE. — CAMPO SANTO

C'est un cimetière et c'est un cloître, sur les murs sont des fresques très abimées, très importantes pour

l'histoire de l'art. Je vous en ferai grâce, quoiqu'il y ait là toute une volière d'oiseaux exquis et plusieurs gestes immortels : celui des chevaux célèbres qui, dans une chasse princière et joyeuse, reniflent à la mort en rencontrant sur le chemin des cercueils ouverts où se décomposent des cadavres ; celui non moins fameux de la « Vergognosa » : Noé ivre et nu est couché et ses enfants s'apprêtent à le recouvrir d'un manteau ; une jeune femme se cache les yeux de sa main... Seulement elle regarde au travers des doigts légèrement écartés...

Au milieu, c'est un jardin, la terre en fut, dit-on, rapportée de Palestine... Du gazon frais, des roses, du soleil ; un silence absolu sous le ciel. Voilà cette atmosphère exquise que l'on respire dans tous les cloîtres d'Italie : un mélange de paix infinie, de calme austère et pourtant très doux avec le sourire de la lumière et des fleurs... Comment ne pas songer à cette religion charmante du Quattrocento, simple et souriante comme une jeune madone ?... Comment ne pas évoquer le « Petit Pauvre du Bon Dieu », le saint François des Fioretti, celui qui a dit : « Bénis soient mes frères les oiseaux ?... »

C'est sans doute dans un cloître comme celui-ci que lui est arrivée l'étrange aventure que voici : Une douce nuit de mai, le petit frère ne pouvait dormir : des démons charmants venaient le tourmenter dans sa cellule avec les parfums du printemps. N'y tenant plus, il sortit pour aller, selon l'usage des saints en pareille occurrence, se rouler dans les épines. Il avisa pour cet exercice salutaire un buisson de rosiers... Mais les roses qu'il aimait, comme un chat qui caresse un enfant, rentrèrent leurs griffes, ne voulant pas le blesser même légèrement, même pour son salut... La légende ne dit pas si les mauvaises pensées cessèrent d'assaillir l'âme

ingénue de saint François, mais elle ajoute que jamais plus ces rosiers-là n'eurent d'épines, et que les doux rosiers que l'on rencontre encore dans certains monastères sont leurs descendants...

ROME

Vous serez sans doute bien étonnés, Messieurs, de ce que je vous dirai sur Rome ; mais ne croyez pas, si je vous parle d'un peintre suédois moderne ou des fauves vivants installés au Pincio par la maison Hagenbeck, de Hambourg, que je n'ai point vu ni goûté la Rome antique et la Rome des Papes... Seulement en vérité tout est dit là-dessus depuis longtemps, même avant qu'un de nos compatriotes ait écrit la phrase bien connue du pèlerin arrivant par la désolée et sublime campagne : « Alors apparut, dans sa majesté grise, la Reine du Désert » (1). J'avais lu, j'avais vu mille choses sur Rome, mais à chaque pas, loin d'avoir une désillusion, j'ai senti le petit coup net et émouvant que nous donne la vue d'une chose immense et insoupçonnée. Rien, ni photo, ni peinture, ni poésie ne peut donner cette impression qu'on ressent là-bas de colossale force, d'histoire géante et de grand art...

Comme distraction aux promenades classiques, faites en compagnie de très aimables et très renseignés compatriotes, nous allâmes à l'exposition. Comme toutes les expositions, elle est inachevée et le restera sans doute jusqu'à la fin. Mais les morceaux terminés, c'est-à-dire la plupart des pavillons artistiques, sont d'un intérêt puissant. Si, en effet, la plupart des artistes étrangers sont connus en France et y exposent, il y en

(1) Vuillot.

a cependant certains et de très grands dont nous ignorons les œuvres. J'ai notamment eu la bonne surprise de voir réunies au pavillon britannique les toiles les plus fameuses de l'Ecole Préraphaélite anglaise. C'est une belle idée de les avoir réunies là et c'est un délicat hommage au génie latin que cette réunion de belles choses inspirées des Italiens de la Renaissance. John Millais, Holman Hunt, Madox Brown, Dante-Gabriele Rossetti, voilà des noms qui n'étaient pour moi que des noms, car je ne connaissais de cette école considérable que Watts, par son tableau du Luxembourg, et Burne-Jones, par ses œuvres exposées au pavillon d'Angleterre en 1900. Vous ne sauriez croire, Messieurs, quel plaisir c'est de combler ainsi, rien qu'en regardant de belles toiles, une lacune importante dans son petit bagage de connaissances artistiques.

Une des expositions qui m'a le plus frappé est celle du peintre suédois Karl Larsson. Je savais qu'il y avait là un grand artiste, mais je le connaissais surtout comme illustrateur et décorateur. Nous voici dans une salle entièrement remplie de ses œuvres. Ce sont de grandes pages claires, d'un dessin sobre et serré, de couleurs vives et gaies, rappelant un peu la manière de notre Boutet de Monvel. Je consulte le catalogue : La « casa illuminata dal sole », cinquante aquarelles. La maison illuminée de soleil, c'est la maison que s'est construite l'artiste, qu'il a décorée entièrement et où il vit avec les siens ; et tous ces tableaux sont des scènes de cette vie merveilleusement simple, calme et joyeuse. C'est une fillette qui a déchiré aux rosiers sa simple robe blanche d'été, et la grand'mère y fait un point... C'est l'artiste gravant une eau-forte tandis qu'un ouvrier manœuvre la presse et qu'un garçonnet regarde attentivement travailler son papa ; c'est le

même garçonnet en skis, tout vêtu de laine blanche, sa bonne petite figure fraîche rougie par la neige et le froid soleil. Quelle belle œuvre, quelle belle vie ! Quelle jolie demeure que la maison ensoleillée de M. Karl Larsson !...

Une remarque en passant, assez curieuse ; j'ai vu au Salon de cette année des œuvres de certains artistes étrangers, en particulier des Suisses, dont j'avais vu d'autres ouvrages à Rome. Eh bien ! Il est de toute évidence que ces peintres ont envoyé leurs meilleures toiles au Salon annuel de Paris et considéré l'exposition de Rome un peu comme une exposition de province pour laquelle on ne se foule pas et où l'on expédie des grandes machines un peu anciennes et inférieures... Paris est bien la capitale du monde artistique, il n'y a pas à dire...

Voici maintenant le Jardin zoologique ; les animaux sont superbes : il y a là un rhinocéros extraordinaire, des tigres de toute beauté. On sent que ces bêtes sont bien vigoureuses et en bonne santé, mais ce qui est surtout admirable, c'est la façon dont elles sont présentées. Elles ne sont pas dans des cages, mais bien en liberté ou du moins elles le paraissent. Chaque terrain réservé par exemple aux lions ou aux ours est adossé à une sorte de petit cirque de rochers où ne se voient ni grilles ni portes ; devant ce terrain, un fossé, complètement dissimulé, est la seule chose qui sépare l'animal du spectateur, de façon que vous voyez le tigre à quinze pas devant vous sans la moindre barrière ; on a l'impression que rien ne lui serait plus facile que de vous sauter dessus ; mais en s'approchant on remarque que le fossé est très profond et disposé de telle sorte qu'il est impossible au fauve de prendre son élan et, s'il le prenait, de se recevoir de l'autre côté ; mais encore

une fois tout cela est merveilleusement dissimulé et installé avec un goût qui fait le plus grand honneur à M. Hagenbeck...

L'ensemble du jardin est disposé en cirque de manière qu'en prenant le thé au pavillon installé à l'opposé on a devant soi un demi-cercle de rochers où s'ébattent les plus beaux fauves de la création ; c'est vraiment un spectacle digne de Rome et l'empereur Néron trouverait cela très bien si Pluton lui permettait de venir ici fumer une cigarette en prenant une tasse de thé de Ceylan...

RAPHAEL

Aucun nom dans l'histoire de l'art n'a peut-être un prestige plus universel que celui-là ; les gens les moins versés dans la peinture ne le prononcent qu'avec respect et de grands artistes comme Ingres ne voulaient pas qu'on lui adressât la plus légère critique. Et pourtant il est bien discuté, surtout par ceux qui le connaissent imparfaitement. Je n'ai pas la prétention de dire quelque chose de définitif sur lui, mais voici quelques points très importants et indispensables pour le juger sainement : il ne faut pas oublier qu'il est mort très jeune et que, malgré la somme formidable de travail personnel qu'il accomplit et qui le tua, il n'a pu matériellement exécuter qu'une partie des œuvres qu'il a signées suivant l'usage du temps. Donc une foule d'ouvrages n'ont de lui que la conception et la haute surveillance. De plus, il n'a pas été vraiment lui-même dès le début : il est resté longtemps l'élève docile et attentif de Pérugin que je trouve personnellement bien ennuyeux et quelque peu fade. Presque toutes les œuvres de sa première manière, par exemple la *Belle*

Jardinière du Louvre, adorée des mères de famille, sont des choses jolies, mais c'est tout. C'est bien peint, car il fut dès ce moment un maître ouvrier, mais que c'est mesquin, petit comme sentiment, que ces tons rouges, bleus, verts sont désagréables et inharmoneux... Au contraire, voyez la *Chambre de la Signature* au Vatican (la seule qui soit de lui vraiment) et principalement la *Dispute du Saint-Sacrement* ; là, chapeau bas, Messieurs ; tout ce qu'on pourrait dire serait au-dessous de ce qu'on doit penser... J'aime moins la *Transfiguration* qui a passé longtemps pour son chef-d'œuvre ; il y a de beaux morceaux, mais la composition est ratée. Il y a là deux sujets, littérairement parlant, ce qui n'est pas grave, mais il y en a deux aussi au point de vue pictural et qui ne sont pas reliés ; et cela c'est une faute capitale, stupéfiante chez un homme comme lui et qui enlève au tableau l'unité indispensable. C'est peut-être comme portraitiste que Raphaël est le plus grand, ses portraits peuvent être mis à côté des plus beaux Titiens et des plus beaux Vélasquez : essayez d'y mettre la *Belle Jardinière*. Le *Balthazar Castiglione* du Louvre, le *Léon X* du Pitti (à Florence), le *Jules II* des Offices (Fl.), l'*Inconnue de la Tribuna* (Offices), voilà des chefs-d'œuvre d'une intensité de vie et de caractère incomparable et traités sobrement, avec un art mesuré, parfait. La couleur est superbe : voyez les gris du *Balthazar*, les rouges du *Léon X* ; la matière elle-même est supérieure : voyez les fourrures du *Balthazar*, voyez les mains de *Léon X*, son livre, sa sonnette... tout cela est de premier ordre. Et l'exquise *Velata* et aussi la *Madone* de Dresde... Voilà le vrai Raphaël, aussi grand que n'importe qui dans tous les pays et dans tous les temps... Le tableau la *Velata* a une histoire qui mérite d'être contée... Il y a

à la Tribune des Offices, à Florence, un beau portrait de femme qui passa longtemps pour le portrait de la Fornarina, maîtresse de Raphaël, exécuté par Raphaël. La *Velata* (du Pitti) était moins célèbre et passait pour un portrait quelconque de Raphaël, bien entendu. On a fini par reconnaître, et vraiment il est curieux qu'on ne l'ait pas vu plus tôt, car cela semble évident, que le portrait de la Tribuna n'est pas de Raphaël et n'est pas la Fornarina. Les plus savantes recherches l'ont fait attribuer à Sébastiano di Piombo. Les amis de Raphaël s'en réjouissent, car la femme qu'il représente, fort belle du reste, ne répond guère à l'idée qu'ils se font de la compagne du jeune maître.

La vraie maîtresse de Raphaël était-elle ou non « fornarina », c'est-à-dire une petite boulangère ? S'appelait-elle Marguerite, était-elle une courtisane à la figure bestiale et sensuelle, que le peintre idéalisait régulièrement ? (1) On n'en sait rien. Ce qui semble hors de doute, c'est que la *Velata* est son portrait et qu'elle a posé pour la *Madone* de Dresde. Pourquoi ne pas croire qu'elle est ressemblante ? Pourquoi supposer que le maître a inventé ce regard qui n'a rien d'énigmatique d'un jeune et charmant modèle ? La *Velata* est une femme de vingt ans, toute simplette, avec de grands yeux noirs ; ses traits, assez réguliers, n'ont rien d'extraordinaire, mais l'ovale de sa petite figure est plein et pur ; elle a l'air malicieuse et bonne à la fois ; elle est vêtue de blanc avec de discrets ornements d'or et, sur les cheveux, ce voile qui a donné son nom au tableau.

Allons voir maintenant la célèbre estampe de Marc-Antoine, qui est de quelques années postérieure. Ra-

(1) Rio.

phaël, naguère encore le plus gai, le plus souriant des génies, assis ou plutôt affalé sur un escalier, enveloppé d'un grand manteau, frileux et fiévreux, la face tirée par l'approche de la mort. Rappelons-nous les funérailles inouïes, la ville entière suivant le cercueil, et la *Transfiguration* inachevée portée en triomphe.

Elle était là, sans doute, la petite veuve, perdue dans la foule qui encombrait l'immense église. Autour d'elle les gens remuaient, parlaient, on se bousculait pour voir passer un cardinal ou un prince, on se haussait pour regarder le grand tableau, debout lui — et immortel — et les chants funèbres montaient.

Quelle qu'elle fût, elle était fière au fond de cette apo théose. Priait-elle naïvement pour lui ? Confiante dans la puissance du Saint-Père et dans la bonté de la Madone ? Pleurait-elle l'être exquis disparu en pleine gloire ? Pourquoi non ?... Et alors de toutes les belles histoires d'amour qui foisonnent en Italie, celle-ci serait parmi les plus touchantes, si simple, si discrète qu'elle n'a laissé de trace certaine qu'un portrait, un portrait qui est un chef-d'œuvre et qui s'appelle la « *Velata* », « la Voilée ».

A LA VILLA MEDICIS

J'avais été agréablement surpris de rencontrer à Modane, allant à Rome, un camarade « boursier de voyage » ; grâce à lui nous fûmes priés à déjeuner à la villa, nous vîmes ainsi beaucoup mieux que la plupart des touristes cet endroit célèbre. Nous voici dans la bibliothèque, vaste et haute pièce ornée de beaux gobelins. Aux murs, des livres, des bustes : Colbert, Poussin, Ingres... nous sommes chez nous. Là-haut, dans la grande chambre-atelier, encombrée d'étoffes et

d'aquarelles, une table est servie, couverte de fleurs, et nous parlons de Paris, des amis communs, des prix de Rome. Quel dommage ! nous avons là une institution si admirable que les Américains la copient ; une des plus belles villas de Rome et des mieux placées, et voici que les jeunes gens qui sont là ne savent pas en profiter ! Les quatre peintres qui sont ici ne sortent jamais de leur atelier ; ils connaîtront, certes, moins Rome en quatre ans, que nous autres en quinze jours ; ils ont l'œil fixé sur les concours de Paris, ils se croient des génies et sont si jaloux les uns des autres qu'ils ne se parlent pas. Notre hôte, un architecte, déplore cet état de choses ; il connaît bien Rome, lui, mais il s'y ennue, dans deux jours il part pour Paris, malgré le règlement. Un des pensionnaires a filé je ne sais où, toujours contre le règlement, et un blâme lui sera infligé. Le directeur, Carolus Duran, est un maître, il a fait autrefois des choses superbes, comme la *Femme au gant*, mais maintenant ses œuvres sont bien faibles. Besnard avait demandé sa place et il est certain que ce très grand artiste, ancien prix de Rome, mais très personnel, très moderne, très actif, eût secoué un peu ces apathies ; mais cela ne s'est pas fait et Carolus continue à promener son torse dans la ville éternelle et les pensionnaires n'ont qu'une idée : s'en aller...

Après déjeuner, nous nous promenons dans les beaux jardins ; nous voici arrivés au belvédère d'où l'on découvre Rome tout entière sous un ciel doré et chargé de brume légère. Des noms sont inscrits sur la pierre ; voici une élégante signature de Parisienne, fraîchement tracée au fusain. « Il faut que je la fixe », nous dit notre hôte. Je m'approche et je lis : « Cléo de Mérode ».

VILLA D'ESTE

Les jardins de la villa d'Este à Tivoli sont sans doute parmi les plus beaux du monde par leur situation, la disposition du terrain en plates-formes successives dont les architectes ont merveilleusement tiré parti. La végétation y est magnifique, on y admire des cyprès géants, horriblement vieux, de beaucoup les plus beaux d'Italie et pouvant, dit-on, rivaliser avec les plus beaux de l'Orient ; les eaux surtout sont belles ; elles se précipitent en cascades et jaillissent partout en jets d'eau ; elles sont recueillies dans trois grands bassins rectangulaires qui sont comme de grandes piscines. Dans l'un l'eau court en bouillonnant, elle prend tous les tons de l'émeraude et de l'indigo avec des moires de vert clair et d'or et les blanches trainées d'écume floconneuse... dans les autres, elle est absolument calme et sa limpidité verdâtre est telle qu'on pourrait sans doute lire une page noyée au fond des trois ou quatre mètres de sa profondeur... Ça et là flottent d'étranges paquets de mousse spongieuse. Il faut venir là le matin, car les touristes n'y sont pas... La tournée classique (je l'ai faite d'ailleurs avec le plus vif intérêt) consiste à s'arrêter à la villa Hadriana, on va ensuite déjeuner à Tivoli au pied du temple de Vesta et on revient ici dans l'après-midi... Ce matin il fait un temps admirable, les jardins sont presque déserts... dans l'eau verte et bleue qui se précipite, deux jeunes filles en riant plongent leurs bras nus, le soleil dore leurs cheveux, des rossignols s'égosillent dans les buissons... et je pense que si l'âme des vieux seigneurs artistes qui ont bâti ces jardins revient errer sous les cyprès gigantesques, elle doit frissonner de joie et de regret au souvenir de la

vie... Dans un coin sont installés deux jeunes peintres allemands ; vêtus de complets pratiques et verdâtres, pourvus d'un matériel de premier choix et de couleurs excellentes (le meilleur blanc d'argent se fabrique à Düsseldorf), ils travaillent sérieusement, massant leurs arbres posément et savamment, mais bien lourdement !... Que vous êtes loin de chez vous ici, Messieurs ! Votre pavillon de l'exposition internationale de Rome est un superbe effort, puissant et sobre, inspiré du style pompéien, vos jeunes peintres ont là des toiles robustes : des paysans, des soldats... mais ne vous mêlez point de dire la beauté des jardins et des femmes... vos essais dans ce genre sont lamentables... fussent-ils signés Franz von Stuck ou Arnold Böcklin, ce dernier pourtant vécut à Florence et il y repose à l'ombre des cyprès qu'il immortalisa dans son *Ile des morts*... La beauté féminine et l'art des jardins !... Il faut nous laisser cela, voyez-vous, à nous autres latins ; mais si vous tenez quand même à essayer, eh bien ! travaillez, Messieurs, travaillez !...

EN WAGON. DE ROME A NAPLES

Un compartiment de première-fumeurs : trois jeunes Italiens, vraisemblablement des commis voyageurs chic ; un vieil Allemand robuste, chauve, avec des lunettes ; et moi... Dans le couloir, une jeune femme élégante nous tourne le dos et chante par la portière ouverte... L'Allemand grille de lier conversation... Il hasarde : « Dites-lui donc de se retourner... » « Dites-lui vous-même, riposte un Italien, nous, nous sommes trop jeunes » ; et tout le monde sourit... L'Allemand se tord... Deuxième tentative : nous passons devant le mont Cassin... « Qu'est cela ? — Une bibliothèque... »

Silence... Plus loin une immense bâtisse genre caserne avec d'innombrables fenêtres fermées. « Qu'est-ce ? — Un palais royal, où d'ailleurs le roi ne vient jamais... » Quelle misère, bougonne l'Allemand, et dire qu'il y a tant de gens qui n'ont pas de chambre ! ! ! »

Eh ! eh ! serait-il socialiste ? — Ses yeux fureteurs ont découvert dans mon bagage quelque accessoire de mon matériel. « Vous êtes peintre, Monsieur, que pensez-vous du pavillon allemand ? » J'eus l'imprudence de répondre que j'en pensais du bien, mais que Frantz Stück ne me plaisait guère. Ce fut une explosion d'enthousiasme : « Je suis de votre avis, Monsieur, je n'aime pas Frantz Stück ! » (Tout cela dans un français douteux et avec un fort accent). Et voilà le bonhomme emballé, qui m'entreprend, me tape sur l'épaule : « Monsieur, le meilleur peintre allemand est X..., je lui ai acheté un tableau 10,000 marks ». Mais ! voilà un homme à cultiver. « Que les villes d'Italie sont sales ! Monsieur, et même Munich, mais Berlin ! Ah ! Berlin, voilà une ville tenue, vous ne connaissez pas ? Avec regret : les Français ne nous connaissent pas... mais nous les connaissons bien... Avec fierté : Ma fille, Monsieur, a été élevée en France, à Genève (*sic*), elle est tout comme une Française pour la toilette et les *mouvements* ; elle parle très bien français et je regrette vivement qu'elle ne soit pas ici dans le moment ». Je m'incline légèrement. « Elle est mariée depuis un an ». Mais qu'est-ce que tout cela peut me faire !!! Les Italiens avaient le fou rire et s'enfouaient dans la lecture du *Corriere della sera* qui en tremblait ! Heureusement, nous arrivions.

PAESTUM

Sur le rivage plat, à deux cents mètres de la mer, le temple de Neptune apparaît dans un champ d'asphodèles en fleurs ; derrière sont des montagnes empanachées de nuages orageux. Le tonnerre gronde là-haut, le ciel devient noir ; un brutal rayon de soleil enveloppe les ruines, accuse les saillies avec une force inouïe ; les blocs énormes posés là, les uns sur les autres, sans mortier, prennent un relief saisissant, et l'incomparable beauté de l'art grec nous est révélée d'un seul coup. Certes, j'y étais préparé : dès mon enfance, des maîtres d'un goût très pur avaient fait défiler sous mes yeux d'admirables images rapportées de l'Acropole ; depuis, j'avais goûté dans la littérature et la sculpture cette merveille qu'est le génie grec ; mais ce que rien ne pouvait me faire prévoir, c'est cette puissance inimaginable jointe à une mesure parfaite. Oui, les hommes qui ont posé ces blocs-là étaient des maîtres entre les maîtres, le monde a vécu pendant des siècles sur leur pensée ; et la leçon que nous donnent ces temples sera toujours féconde tant qu'il y aura de par le monde des cerveaux capables de comprendre le grand mot si souvent profané : l'Art.

A PROPOS DE L'ART ANTIQUE

L'art antique est une source inépuisable d'enseignements. Une déplorable habitude d'esprit consiste à se représenter l'antique comme quelque chose de fixe, de scolaire, des règles étroites et froides. Je sais bien que ce malentendu a eu pour origine un élan généreux et beaucoup de bonne volonté ; mais il eut tôt fait de dégénérer en formules qui allaient s'éloignant de plus en

plus des vrais modèles anciens et de la vie, leur source réelle. Au contraire, l'étude bien comprise de l'antiquité ne peut avoir qu'une influence excellente à la condition de faire abstraction des intermédiaires et d'aller droit aux œuvres de bonne époque ; là, aucun danger... et vous serez stupéfait de la variété, de l'originalité, du côté pour ainsi dire moderne de cet art.

En contemplant les *Noces aldobrandines* du Vatican, la plus belle peut-être des fresques antiques qui nous soient conservées, je me suis rendu compte avec évidence que notre grand Puvis de Chavannes, qu'on peut difficilement qualifier de « pompier », est celui des maîtres modernes qui est le plus directement resté dans la tradition gréco-romaine. Au musée de Naples, devant certains bustes romains d'une vie intense, j'ai pensé de suite à Rodin qui passe souvent pour un révolutionnaire et qui, malgré de lamentables écarts, est un très grand artiste. Je ne m'étais pas trompé ; j'ai appris en effet depuis que Rodin professe une admiration passionnée pour ces mêmes portraits, notamment pour le fameux bronze, dit le *Sénèque*, du Musée de Naples (1).

VISITE DU ROI A FLORENCE

J'ai la chance d'habiter à Florence une chambre qui donne sur la place de la Seigneurie ; à toute heure du jour et de la nuit, je puis contempler le Palais vieux et la loggia, et en hiver le vendredi les paysans qui viennent des environs se réunir pour leurs affaires,

(1) Dans son ouvrage paru depuis, Rodin expose ses idées sur l'antique, extrêmement intéressantes et prouvant qu'il connaît cet art à fond et l'admire profondément en le comprenant d'une façon très personnelle.

vêtus pour la plupart de ces beaux manteaux rouges brique à parements de fourrures qui rappellent les costumes des bourgeois de Van Eyck... Aujourd'hui le Roi et la Reine sont reçus à l'hôtel de ville (le Palais vieux est l'hôtel de ville de Florence) : la décoration en fait le plus grand honneur au goût des Florentins actuels. Sous la loggia des Gobelins très beaux, la série des chasses de Louis XV (?) : sur la façade du Palais, au balcon, une belle tapisserie ancienne et un étendard ancien de Florence, d'étamine crème avec la grande fleur de lys rouillée. C'est tout... et c'est parfait. Voici les beaux cuirassiers de la garde ; la rouge livrée royale, une fanfare... A la porte, entre le *Colosse* de Jean Bologne et le *David* de Michel-Ange (1) apparaît la bannière de Florence, le lys rouge sur champ blanc, escortée de six valets de ville en costume du xv^e, écarlate et blanc... Le Roi est entré, il visite les « Portraits », nous attendons une heure, une heure et demie. Tout à coup la fenêtre s'ouvre, deux valets se postent aux angles du balcon. S. M. la Reine paraît la première, les grandes plumes grises de son chapeau s'inclinent avec grâce : puis Victor-Emmanuel III dans son habituel uniforme de colonel d'infanterie. Son masque soucieux et énergique de roi moderne et de grande race s'éclaire... et dans un sourire il salue la belle cité qui lui sourit... Derrière, modestement effacé, le Maire de Florence, des marquis Corsini...

Je ne suis qu'un touriste étranger ; mais pour la fête, Florence, j'ai mis sur ma fenêtre un gros bouquet de roses, parce que je t'aime d'un grand amour... Après

(1) Le *David* de Michel-Ange, primitivement placé à gauche de l'entrée du Palais vieux, est actuellement à l'Académie ; une excellente copie fut placée, il y a peu de temps, à l'endroit ancien. C'est d'elle qu'il s'agit ici.

Paris qui est la première cité du monde et la plus aimée, tu es la reine des villes... J'ai vu Bruges et Venise, Tunis et Grenade, tu es plus belle qu'elles toutes. J'aime ta lumière fine, la gaieté discrète de tes rues, le calme ensoleillé de tes cloîtres, la beauté élégante de tes femmes, la courtoisie de tes citoyens si artistes, si fins, si pratiques ; j'aime le peuple innombrable des figures peintes sur les murs de tes églises et de tes palais et conservées dans tes musées ; je t'aime pour ton Angelico, ton Filippo Lippi, ton Benoppo Gozzoli dont les noms seuls sont une musique délicate ; tu m'as enseigné mieux que personne la claire joie de vivre et la noblesse du travail d'art... Tu es toujours jeune et jolie, mais tu n'es pas une enfant : il y a du sang et du feu dans ton histoire et je t'aime aussi pour l'austère sacristie de San Lorenzo où furent sculptées par des mains de géant les divines statues de la tristesse, de la lassitude et du désespoir...

VENISE

Je ne vous parlerai pas, Messieurs, de Venise au crépuscule ; il faut voir et goûter cela en silence et puis peindre ou se taire.

Les nuits sont charmantes : sur les quais illuminés murmurent des musiques discrètes et circule une foule tranquille ; quelques couples élégants, hommes en smoking, jeunes femmes en toilette de soirée ; chevelures mousseuses, écharpes d'argent... Venise est la ville des voyages de nocces... légitimes ou non. On nous appelle : « Gondola, signori, per la Sërenata ». Nous dansons un peu, car il y a encore du mouvement sur l'eau ; des canots automobiles filent vers les yachts illuminés, mouillés là-bas : un français (M. Menier),

un anglais... Le vapeur de Trieste appareille et le canon de l'arsenal tonne le couvre-feu ; il est neuf heures. Nous voici arrivés, la gondole tourne sur elle-même et vient se ranger le long des autres qui sont là nombreuses, si serrées que le bonhomme qui fait la quête passera tout à l'heure sans peine de l'une à l'autre. Par moments une vague, causée par une embarcation plus rapide, vient secouer la flottille et les fers des gondoles montent et descendent un peu comme les chevaux d'un escadron immobile qui encensent... impatients sous les grandes lanternes dorées, le petit orchestre prélude doucement et ce sont sans interruption les morceaux les plus variés : chansons napolitaines ou airs d'opéra, surtout de Verdi ou de Puccini... (de la musique de second ordre, je le sais bien).

Une voix de soprano, voluptueuse et déchirante, dominant les violons en sourdine, s'étale sur l'eau : elle dit le chant, populaire maintenant : « Torna a Surriento... » « Reste à Sorrente... »

Dans les gondoles tous les couples ont frissonné, et chaque femme appuie tendrement la tête sur l'épaule de son compagnon... et la voix dit :

Guarda mare com' e bello...
Regarde comme la mer est calme,
Respire le parfum des orangers,
Ecoute chanter les sirènes...
Et tu dis : « Je pars... Adieu ».
Comment auras-tu le courage
De quitter cette terre d'amour ?...
Ah ! ne m'abandonne pas ;
Reste à Sorrente,
Par pitié !...

L'heure passe, les yachts sont éteints et seuls brillent

leurs signaux de nuit ; la lune va se lever derrière l'îlot de Saint-Georges-Majeur, le svelte campanile se profile en noir sur le ciel qui s'éclaire peu à peu, la lagune est absolument calme ; plusieurs gondoles, sur un signe des passagers, ont reculé sans bruit... et disparu, celles qui restent se serrent contre les bateaux lumineux.

C'est maintenant une voix d'homme... et dans la nuit silencieuse monte la belle mélodie de la *Tosca*, le chant de mort du chevalier Cavaradossi sur la terrasse du château Saint-Ange :

« Jamais je n'aurais cru aimer tant la vie... »



POÉSIES

PAR M. LE CHANOINE PAUL BARBIER

Membre correspondant

Séances des 21 juillet et 6 octobre 1911

RAPPORT VERBAL DE M. BASSEVILLE

Membre de la Section des Lettres

Séance du 20 octobre 1911

Les Cygnes

Là-bas, silencieux et tranquille cortège,
Glissant et s'immergeant en de soudains plongeons,
Sur l'étang bleu qui luit entre les verts ajoncs,
Les cygnes blancs s'en vont, dressant leur col de neige.

Leur caravane auguste en marche sur les eaux
Fait jaillir autour d'eux des milliers d'étincelles,
Et le soleil, qui pleut ses rayons sur leurs ailes,
Rend plus brillants encor les radieux oiseaux.

Leurs yeux troublés et morts paraissent pleins d'un rêve,
Comme s'ils regrettaient, sublimes exilés,
Des pays où jamais nous ne sommes allés,
Nous tous qui contemplons leur blancheur, de la grève.

Les cygnes blancs s'en vont, indifférents et las,
Sur la placidité frémissante de l'onde,
Sans souci, sans pensers, sans regard pour un monde
Auquel ils sentent bien qu'ils n'appartiennent pas.

Telle la théorie étrangère des âmes
Que charma la beauté de l'honneur éternel
Et qui veulent mourir, à la face du ciel,
Dans leur vêtement blanc où s'allument des flammes !



Bébés

—

Les enfants sont l'espoir de la future vie,
Fleurs de l'humanité qui ne veut pas périr
Et qui, sans le vouloir et sans qu'on l'y convie,
Se rajeunit toujours au lieu de se flétrir.

Avec leurs beaux yeux clairs qui ne voient rien des choses
Et leurs petites mains inaptés à saisir,
Ils ont le charme pur des roses jeune-écloses
Qu'on ne peut regarder ni baiser sans plaisir.

Comme les pèlerins du lointain moyen âge
Qui marchaient devant eux vers des lieux inconnus,
Ils sont de grand matin partis pour un voyage
Où, seuls, les pieds lassés des morts sont parvenus.

Pauvres petits, la route est rude et douloureuse
Où vous devrez courir en quittant vos berceaux :
La montagne s'y dresse et l'abîme s'y creuse,
Et vous êtes moins forts que ne sont les roseaux.

Croyez-le, vous aurez bien des heures amères,
Et c'est cette pensée en face du destin
Qui met une tristesse au front joyeux des mères
Que trouble jusqu'au fond votre rire enfantin.

Et c'est ce qui vous rend si chers, à nous, poètes :
Dans la rosée, enfants, que sont vos premiers pleurs,
Nous voyons, devinant combien faibles vous êtes,
L'annonciation des futures douleurs !

Grandissez, malgré tout ! La vie, en somme, est bonne
Et digne qu'on l'accueille, en dût-on trop souffrir,
Puisqu'un Dieu bon, sans qu'on la demande, la donne
Et que le genre humain, en vous, doit refleurir !



Lorsque je serai mort

—

Lorsque je serai mort et qu'on aura fermé
Ces yeux qui tant aimaient la lumière et la vie,
Vous confierez à Dieu l'Âme à mon corps ravie
Et mon corps au limon, car il en fut formé.

Vous sonnerez longtemps les cloches de l'église
Jusqu'à ce que la lune au ciel du soir ait lui,
Pour que les entendant monter avec la brise
L'ange sauveur s'approche et m'emmène avec lui !

Jetez, si vous voulez, quelques fleurs sur ma tombe
Et plantez un rosier pour qu'il fleurisse un jour :
Au vent qui chante et fuit une rose qui tombe
Fait passer sur les morts comme un parfum d'amour !

Mais plantez une croix, car c'est la croix qui sauve,
Et qu'elle soit solide à défler le Temps
Pour que ma peur s'appule à sa stèle, au soir fauve
Où le Christ paraîtra dans les cieux éclatants !

Alors, retirez-vous et permettez au monde
Qui devra s'en aller, troupeau vague et confus,
Au milieu des soucis dont l'existence abonde,
D'oublier le rêveur stérile que je fus !

Uniquement, de vous qui m'aimiez, je réclame
Ce don du souvenir qui survit au trépas :
Vous seuls sur terre avez un peu connu mon Âme :
Par pitié, mes amis, vous, ne m'oubliez pas !

Quand le travail du jour avec le jour s'achève
Et que le soir bleuit dans les cieux reposés
Où, perle de l'azur, une étoile se lève,
Allez sur les sentiers où j'errais, et causez.

Dites : « Il fut croyant, bien que son âme, avide
Des clartés du grand jour invisible ici-bas,
Ait éprouvé souvent les vertiges du vidé
Aux rives du mystère où nous mènent nos pas ! »

Dites : « Il aimait Dieu, bien qu'il fût un poète,
Comme ceux de sa race ayant le cœur léger ;
Mais ses yeux le voyaient dans la nature en fête
Et tout son être allait vers Lui, sans y songer ! »

Dites : « Il espérait dans l'éternelle vie,
Bien qu'il ait trébuché souvent sur son chemin ;
Mais il sentait, enfant, qu'à marcher on convie,
Que l'Ange du Seigneur le tenait par la main ! »

Dites : « Son plus cher rêve eût été d'être un ange ;
Mais il était bâti, comme tous, de limon
Et ses jours pèlerins ne furent qu'un mélange
Dont le ciel eut sa part, mais aussi le démon ! »

Dites : « Il a pleuré ses fautes innombrables,
Car il était pécheur, et lui seul sait combien
Et sa faiblesse était extrême, et misérables,
Ses incessants efforts pour arriver au bien ! »

Dites : « Il n'était pas de ceux que l'on renomme
Et se moquait un peu que l'on parlât de lui ;
C'était pour soulager son malheureux cœur d'homme
Qu'il écrivait des vers quand le jour avait fui ! »

Dites : « Il préféra toujours la solitude,
Mais il aimait aussi les voyages lointains
Et son plaisir était, après les jours d'étude,
D'aller voir près des mers rougir les frais matins ! »

Dites : « Pas un seul jour il ne s'est jugé digne
Du sacerdoce auguste et des divins autels ;
Il a peu travaillé dans la céleste vigne,
Mais il n'a souhaité que les biens immortels ! »

Dites : « Il éprouvait une angoisse, au spectacle
Des pauvres affamés sans pain et sans amour ;
Facilement sa main s'ouvrait, et c'est miracle
Qu'il n'ait manqué de rien jusqu'à son dernier jour ! »

Dites : « Il a souffert des souffrances certaines
Dans son esprit et dans son cœur et dans sa chair ;
A sa mélancolie on devinait sa peine,
Mais nul n'a vu pleurer son œil joyeux et clair ! »

Dites, enfin : « Il n'eut qu'un seul orgueil au monde,
Celui d'avoir « servi » jusqu'au dernier adieu,
Et c'est pourquoi, sans peur de la tombe profonde,
Il est mort, plein d'espoir dans le pardon de Dieu ! »

— Vous causerez ainsi dans les soirs solitaires,
O fidèles amis d'hier et de demain,
Aux louanges mêlant les critiques sincères
Et le sourire aux pleurs, ainsi qu'il est humain.

Puis, levant vos regards vers les pures étoiles,
Devant les cieux si beaux vous serez pris d'émoi ;
Vous croirez m'entrevoir par delà les bleus voiles,
Vous ploierez les genoux, et vous prierez pour moi !...



ANNÉE 1911

COMMUNICATIONS

ET

NOTES DIVERSES

Comptes du Trésorier

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ALLOCUTION

DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Séance du 6 janvier 1911

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

A la fin de notre dernière réunion, je vous priais d'accepter mes vœux, par anticipation, pour l'année 1911 : aujourd'hui que nous avons franchi le seuil de cette troublante inconnue, permettez-moi de les renouveler, en y ajoutant l'espoir de voir prospérer toujours notre Société et par votre assiduité à nos séances, et par la valeur et le nombre de nos travaux.

J'ai le plaisir de vous associer aux souhaits de cordiale bienvenue que j'adresse à notre nouveau collègue, M. Destenay. Avec lui la musique et ses harmonies vont pénétrer dans ce sanctuaire des Lettres et des Sciences, et j'ai des raisons de croire qu'il voudra bien nous donner la primeur de quelque-une de ses compositions.

ÉLOGÈ FUNÈBRE

DE M. LÉON DUMUYS

PAR M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Séance du 3 mars 1911

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Un grand vide vient de se faire dans nos rangs : M. Léon Dumuys, le distingué et sympathique conservateur du Musée Jeanne d'Arc et du Musée historique d'Orléans, a succombé en peu de jours à une maladie inexorable, en dépit de son exceptionnelle vigueur.

Nous le voyions encore parmi nous, il y a quelques semaines, nous faisant spontanément une de ces causeries familières, toujours instructives, que sa bonne grâce habituelle nous accordait à la première demande, et maintenant cette voix si prenante, que nous aimions à entendre, s'est tue pour toujours !

En pleine activité, au milieu de son fécond labeur, il part, laissant sa tâche inachevée, mais après avoir doté notre ville de trésors inestimables, qui font l'admiration des visiteurs, digne continuateur de ses maîtres éminents, MM. Desnoyers et Herluison.

Membre de notre Société depuis le 5 mars 1880, à peine âgé de 27 ans, dans la section des Sciences et

Arts, secrétaire particulier de 1891 à 1894, tout dernièrement élu président de sa section, il a été un de nos collègues les plus assidus, les plus aimables, les plus distingués, et nos *Mémoires* conservent plusieurs de ses communications dont l'intérêt n'a pas diminué : *Catacombes d'Orléans* ; *Chants de la Passion en Sologne* ; *Épigraphie orléanaise* ; *Excursion archéologique à Neuvy-en-Sullias* ; *Souvenirs d'Orient* ; *Chasse à l'émail* ; *Mémoire sur un calendrier scandinave, etc.*, sans parler de ses communications verbales si nombreuses, véritables improvisations, marquées au coin d'une érudition presque sans limites.

Archéologue hors de pair, artiste d'un goût très sûr, écrivain élégant et expert, il a réuni les documents les plus rares pour servir à l'histoire de notre vieil Orléans, que nul ne connaissait mieux que lui, faisant revivre un passé lointain, mais toujours cher à nos cœurs, exhumé de la « poussière des siècles », et se consacrant avec une ardeur inlassable au culte de notre Héroïne, qui fut la grande passion de sa vie.

Esprit sans cesse en éveil, attiré par toutes les merveilles de l'art ou de la nature, il voulait communiquer le feu sacré qui l'animait ; il répandait en quelque sorte autour de lui le rayonnement de son activité, de sa vaste érudition, de ses admirations enthousiastes, avec cet élan qui vous séduit et qui vous gagne.

Vulgarisateur, au meilleur sens du mot, par la parole et par la plume, tour à tour conférencier et écrivain, il savait faire partager ses impressions ; il savait mettre en un saisissant relief le résultat de ses savantes recherches, comme il excellait aussi dans ses descriptions de voyages, soit qu'il nous entraînât au pays des fiords, soit qu'il nous découvrit les beautés de l'Orient, toujours original, toujours lui-même.

Il est impossible dans une notice aussi brève de citer tous ses travaux, tous les ouvrages qu'il a publiés, ni d'énumérer tous ses titres, véritables titres de noblesse scientifique.

Au reste la Société d'Archéologie, dont il quittait naguère la présidence, et à laquelle il a réservé la part la plus importante de son œuvre, saura faire de notre regretté collègue une biographie plus complète et plus digne de sa mémoire.

Nous avons entendu avec grande émotion l'éloge si éloquent que M. le Maire d'Orléans, M. Basseville et le docteur Garsonnin ont fait de M. Léon Dumuys le jour de ses obsèques ; je ne saurais rien ajouter à ces témoignages de reconnaissance et de regrets que la cité tout entière, par la voix de son premier magistrat, que la Société d'Archéologie, en la personne de son vénéré président, que son distingué collaborateur dans la direction de nos musées historique et de Jeanne d'Arc, ont tenu à lui adresser au moment de la définitive séparation : mon désir était simplement de vous associer, Messieurs et chers Collègues, au suprême hommage que notre Société devait à celui dont nous portons aujourd'hui le deuil, et d'adresser en votre nom à tous l'expression de nos condoléances les plus sympathiques à sa famille si cruellement éprouvée.

RÉUNION DES TROIS SOCIÉTÉS

SÉANCE SOLENNELLE DU 5 MAI 1914

SOUS LA PRÉSIDENCE D'HONNEUR

DE

M. PAUL GITTON, MAIRE D'ORLÉANS

DISCOURS DE M. LE D^r ROCHER

Président de la Société

MESSIEURS,

L'heureuse pensée d'inviter les trois Sociétés savantes de l'Orléanais à venir entendre l'éloge funèbre de M. Egger, membre de l'Institut, fut le point de départ de la décision prise par notre Société, en 1887, de provoquer une séance triennale de ces trois Sociétés, afin de resserrer les liens de confraternité qui les unissent.

Fidèles à la tradition, nous vous avons conviés, ce soir, à l'une de ces assises solennelles, et je ressens profondément l'honneur, que je dois à mes fonctions présidentielles, de vous souhaiter la bienvenue, de vous dire combien il nous est agréable de recevoir les représentants de la Société archéologique et de l'Académie de Sainte-Croix qui ont bien voulu se rendre à notre

invitation, et de saluer respectueusement M. le maire d'Orléans, M. le préfet du Loiret, M. le général commandant le 5^e corps d'armée, membres d'honneur de notre Société.

Je remercie particulièrement le premier magistrat de notre ville qui a eu l'amabilité d'accepter la présidence d'honneur, et je saisis avec empressement cette occasion de rappeler tout ce que notre Société doit à la municipalité orléanaise qui n'a jamais cessé de multiplier, en notre faveur, les témoignages de sa bienveillance et de sa générosité.

N'est-ce pas, en effet, à la ville d'Orléans que nous sommes redevables de la gratuité de notre demeure, cet immeuble de l'ancien collège de chirurgie, réparé par ses soins, et doté de tout le confort moderne, y compris la lumière électrique qui nous inonde de ses clartés ?

Je ne veux pas oublier, dans l'expression de notre reconnaissance, le Conseil général du Loiret qui nous accorde, chaque année, une subvention bien nécessaire.

Vous me permettrez, enfin, d'adresser tout spécialement l'hommage de notre très respectueuse sympathie au distingué président de la Société archéologique, assis à mes côtés, qui, pour la troisième fois, dirige ses travaux avec l'érudition et la courtoisie que vous savez, et dont la maîtrise au fauteuil que j'occupe, après lui, nous a laissé de récents souvenirs qui ne peuvent qu'accroître les difficultés de ma tâche.

En célébrant, l'an dernier, dans une fête intime, son cinquantenaire, en même temps que celui de M. Gaston Vignat, qui porte dignement un nom bien connu des Orléanais, la Société d'archéologie a su rendre un juste tribut d'éloges à l'un de ses doyens, à l'un des plus

fidèles parmi les « gardiens des reliques du passé », *custodes antiquitatis*.

Je voudrais, Messieurs, pouvoir me borner à l'expression d'une satisfaction sans mélange en faisant accueil à nos aimables hôtes, mais, hélas ! il y a bien des vides dans nos rangs à cette heure, et vous me reprocheriez de ne pas avoir une pensée pour nos absents, pensée de reconnaissance et de regrets qui, j'en suis sûr, sera la vôtre.

En 1908, M. le marquis de Courcy, membre correspondant de notre Société depuis 1866, succombait au château de Claireau, après une longue existence de fécond labeur. Longtemps maire de Sully-la-Chapelle, représentant du canton de Neuville, pendant 20 ans, au Conseil général, il avait consacré aux lettres les loisirs que lui laissaient ses fonctions. On se souvient de ses remarquables articles sur la politique étrangère, publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, de son travail couronné par l'Académie française sur la « Coalition ourdie contre la France en 1701 », enfin de son ouvrage si documenté sur l'« Empire du Milieu ».

Il laisse, selon les paroles de M. Baguenault de Puchesse, la mémoire d'un homme de bien, rehaussé par tous les dons de l'intelligence et du cœur.

Cette même année, la Société d'archéologie rendait les derniers devoirs à l'un de ses membres les plus sympathiques, M. Georges Jacob, dernier descendant d'une famille d'imprimeurs, dont le premier ancêtre était devenu titulaire de son brevet en 1687. Lui-même avait dirigé les nombreuses publications sorties de ses presses durant une période de près de cinquante ans, continuant les traditions familiales, et sachant maintenir une réputation depuis longtemps acquise.

Il avait été conservateur-adjoint du Musée historique et du Musée de Jeanne d'Arc, assumant la tâche difficile de dresser le catalogue des livres et brochures concernant la Pucelle, membre de la Chambre de commerce, et il a mérité la réputation d'un homme excellent, d'une urbanité parfaite et d'une obligeance sans égale.

Après un trop court passage parmi nous, nous déplorions la perte de M. Charles Michau, trésorier de la Caisse d'épargne de 1865 à 1899, qui avait su conquérir, par son aménité et la droiture de son caractère, l'estime et la considération de tous.

Nous avons inséré dans nos *Mémoires* ses publications écrites d'une plume alerte et spirituelle, et des poésies qui ne sont pas sans mérite.

A peu d'intervalle, en 1909, nous portions le deuil de deux collègues éminents, deuil de la science elle-même qu'ils avaient honorée par une œuvre considérable : M. Guillon, ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur-adjoint du Musée de Jeanne d'Arc, connu par ses travaux sur le régime des eaux de la Loire, et dont nos *Mémoires* ainsi que les *Bulletins de la Société d'archéologie* contiennent des communications ou monographies du plus haut intérêt.

Pour nous, riverains de la Loire, jaloux de sa beauté, mais témoins aussi de ses débordements et de ses caprices, nous ne pouvons oublier les nombreux et savants travaux de M. Henry Sainjon, ancien inspecteur général des ponts et chaussées, qui révéla sa valeur professionnelle hors de pair dans ses études sur les inondations de notre grand fleuve, auxquelles il sut opposer des moyens relatifs de préservation ; dans son ingénieuse constatation de ses résur-

gences donnant l'explication de la source du Loiret ; et dont le rôle fut très important dans la préparation de la défense de notre ville pendant l'année terrible.

Je regrette beaucoup d'être contraint de limiter à ces quelques lignes un éloge qui serait très insuffisant, si notre collègue, M. l'ingénieur en chef Renardier, n'avait consacré à son maître une notice écrite avec une compétence toute spéciale, tandis que M. le docteur Garsonnin mettait en relief les brillantes qualités du conservateur de notre Musée d'histoire naturelle, l'un des plus importants de France, enrichi par ses soins, et terminait sa biographie en nous montrant dans M. Sainjon « un homme de grand cœur, un savant véritable, chez lequel la haute culture scientifique s'alliait merveilleusement à une forte instruction classique et à un amour éclairé des beaux-arts ».

Notre section d'Agriculture avait la douleur de perdre, en septembre dernier, son vénéré doyen, M. Timothée des Francs, qui avait pris une part très active à la régénération de la Sologne, personnifiant le grand propriétaire rural qui, au lieu de rechercher les plaisirs de la ville, a voulu vivre entièrement à la campagne pour y prêcher d'exemple, sachant « employer utilement sa vie ».

C'était aussi à cette même section qu'appartenait, à titre de membre honoraire, M. Jullien-Crosnier qui, arrivé à près d'un siècle d'existence, succombait naguère aux suites d'un accident, nous laissant le souvenir d'un érudit dans toute l'acception du mot, à la fois botaniste savant, patient entomologiste, dont les herbiers et les magnifiques collections d'insectes prouvent l'incessant labeur, sans parler de ses nombreux rapports, marqués au coin d'une science profonde et qui figurent dans les *Bulletins de la Société d'horticulture*.

Cette liste, déjà bien longue, n'est pas encore close ! A peine pouvons-nous croire, tant est grand le vide qu'il laisse parmi nous, que nous n'entendrons plus désormais l'archéologue de si grande notoriété, le conférencier brillant, le causeur aimable et toujours documenté qu'était M. Léon Dumuys, dont la cité entière suivait le convoi, il y a quelques semaines. Comment s'arrêter à la pensée que telle voix si prenante s'est tue pour toujours !

En pleine activité, au milieu de son inlassable travail, il part... laissant sa tâche inachevée, mais après avoir doté notre ville de trésors inestimables qui font l'admiration des visiteurs, digne continuateur des Desnoyers, des Herluison.

N'ignorant rien des merveilles de l'antiquité, artiste d'un goût très sûr, écrivain élégant, il a su réunir les documents les plus rares pour servir à l'histoire de notre vieil Orléans, faisant revivre un passé lointain, mais toujours cher à nos cœurs..., exhumé de la poussière des siècles, et se consacrant sans relâche au culte de notre Héroïne, qui était la grande passion de sa vie !

Vous vous associerez, Messieurs, au suprême hommage que j'adresse en ce moment à sa mémoire, après tous les éloquents témoignages qui lui ont été rendus.

Il se trouve qu'entraîné par le souci d'un pieux devoir à faire cette nécrologie pleine de tristesse, je me suis attardé à vous parler de nos morts quand je devrais surtout vous entretenir des vivants... vous ne m'en tiendrez pas rigueur.

Mais voilà qu'au moment d'aborder les manifestations multiples de la vie intense de nos Sociétés, je recule devant les difficultés de la tâche que m'imposerait l'examen des travaux de nos collègues : il me faut, à mon

grand regret, rompre avec une *habitude* dont vous aviez apprécié antérieurement les avantages, et peut-être l'opportunité. La seule énumération de ces travaux suffirait à remplir plusieurs feuillets...

Essayer de n'en donner qu'un simple aperçu, louer leurs auteurs comme ils le méritent, entraînerait à des longueurs que ne permet guère la brièveté de cette séance.

Et puis j'aurai comme excuse qu'il me serait impossible de faire même une sélection parmi tant de communications, sans m'exposer à des omissions regrettables, alors que chacune d'elles, œuvre de longue haleine, ou simple notice, comporte sa part d'intérêt, en ce qu'elles touchent aux matières les plus diverses que puissent embrasser la science et les lettres.

Du moins puis-je affirmer, non sans fierté, que nous y trouvons la preuve d'une vitalité toujours croissante qui honore le présent, et fait bien augurer de l'avenir.

Les productions de l'esprit humain n'ont pas leur source tarie, et notre « petite patrie » peut en revendiquer sa large part...

Permettez-moi de vous en conseiller avec instance la lecture, comme le plus instructif, le plus agréable passe-temps.

Les *Bulletins* ou *Mémoires* de nos Sociétés sont entre vos mains à tous, je vous supplie simplement de passer le couteau à travers les pages souvent vierges, et de ne pas en faire un banal ornement de bibliothèque, en les vouant à un classement d'une symétrie stérile !

Beaucoup d'entre nous qui ont eu le privilège d'en entendre la lecture auront le nouveau plaisir d'en apprécier mieux les qualités en les feuilletant aux heures de loisir : « bis repetita placent ».

Messieurs, nous connaissons des vieillards qui se

targuent volontiers de leur grand âge ; à leur exemple, nous avons quelque orgueil de notre ancienneté, et ceci m'amène à vous rappeler que depuis notre dernière réunion triennale s'est produit un fait important dans les annales de notre Société — la fête du Centenaire de sa fondation, 18 mai 1909, — fête dont vous n'avez pas oublié l'éclat, rehaussé par la présence des deux Académies sœurs, de nos membres d'honneur, et d'un certain nombre de dames qui avaient gracieusement répondu à notre invitation.

Nous ne pouvons pas, hélas ! à moins que la science, qui ose tant de choses, n'ait reculé beaucoup les limites de la vie humaine, nous ne pouvons pas vous donner rendez-vous au prochain centenaire...

Si je vous remets en mémoire que nous avons persévéré, non sans succès, dans notre désir de faire de la vulgarisation scientifique, littéraire ou artistique par les conférences, vous ne manquerez pas d'évoquer le souvenir de la façon si brillante avec laquelle M. Lefèvre-Pontalis, professeur à l'Ecole des Chartes, directeur de la Société française d'Archéologie, nous a fait admirer l'architecture monastique du XII^e au XV^e siècle, appuyant sa magistrale exposition de projections donnant presque l'illusion de la réalité.

Nous comptons bien persévérer dans cette voie.

Vous savez, Messieurs, que notre ordre du jour comporte l'attribution du prix Davoust : notre collègue, M. Louis Desbois, interprète de la section des Sciences et Arts, vous dira, avec sa compétence d'artiste, pour quelles raisons notre Société a désigné comme lauréat M. Hippolyte Ribbrol, notre peintre orléanais.

En rendant hommage à son réel talent, nous lui adressons nos plus chaleureuses félicitations, persuadés que cet heureux choix vous paraîtra remplir les intentions du généreux et regretté fondateur.

RAPPORT

SUR LES TRAVAUX DE LA COMMISSION DES ARTS

POUR L'ATTRIBUTION DU

PRIX DAVOUST

EN 1911

PAR M. LOUIS DESBOIS

Membre de la Section des Arts

Séance du 5 mai 1911

MESSIEURS,

La commission pour le Prix Davoust, composée de MM. Didier, Destenay et du rapporteur, M. Louis Desbois, a terminé ses travaux et je viens, en son nom, vous en donner les résultats.

La commission a, tout d'abord, émis l'avis général de ne point partager le prix (à moins de circonstances exceptionnelles qui ne se rencontrent pas cette année).

Elle a ensuite examiné les titres et les œuvres des divers candidats, qui sont :

MM. Chatelin, ébéniste à Orléans.

Fauché, peintre-verrier à Orléans.

Ernest Lanson, sculpteur à Orléans.

Ribbrol, artiste peintre à Orléans.

Agricol Bénard, graveur à Paris (1).

(1) M. Rolland, à Châteauneuf-sur-Loire, avait écrit pour demander les conditions pour concourir ; le rapporteur lui ayant répondu, M. Rolland a fait savoir qu'il ne posait pas sa candidature.

M. Chatelin nous a présenté deux meubles composés et exécutés par lui : une armoire décorée de marqueterie et un chiffonnier dont les panneaux sont sculptés, dans le genre « art nouveau » ; de plus, *M. Chatelin* nous a montré une petite statuette de chien, en bois, d'après Rosa Bonheur, et quelques modèles, en réduction, de meubles ou d'architecture. Ces travaux ne présentant pas un intérêt artistique suffisant, la commission ne s'arrêta pas davantage à cette candidature un peu téméraire.

M. Fauché, peintre-verrier et fabricant de vitraux d'art (rue Vieille-Monnaie, 10), nous a fait visiter ses ateliers. Nous avons vu, avec le plus vif intérêt, comment l'artiste, après avoir fait un dessin grandeur d'exécution, en prend un calque, puis une réplique exacte sur fort papier ; ce papier, découpé suivant les volumes du dessin (volumes calculés d'avance), fournit des calibres suivant lesquels sont taillés des morceaux de verre blanc ou teinté. Ces morceaux de verre, une fois colorés, sont mis au four, à une température de 700° ; le verre s'amollit et la matière colorante s'y imprègne. Des regards et des montres permettent au verrier de savoir où en est la cuisson et de l'arrêter à temps ; les morceaux de verre colorés sont ensuite retirés : les uns doivent être placés tels quels ; les autres sont gravés, grattés, repris suivant divers procédés ; on les assemble ensuite sur une table comme un jeu de patience, on dispose entre eux une bande de plomb souple à rainure où vient s'engager le bord du verre ; on cale bien le tout et on soude à l'étain : l'ensemble du vitrail est fixé dans un châssis plus résistant et il ne reste plus qu'à le placer. Je me suis un peu étendu sur cette genèse du vitrail, parce que *M. Fauché* en parcourt lui-même toutes les étapes ; c'est lui qui fait les maquettes et les

dessins, c'est chez lui et sous sa direction que se font toutes ces opérations ; il est donc dans la bonne tradition des « imagiers », des vrais artistes-artisans d'autrefois. M. Fauché a exécuté ainsi une foule de choses : deux verrières de Jeanne d'Arc pour l'église de Châtillon-en-Dunois ; les vitraux du cabinet directorial au musée Jeanne d'Arc ; plusieurs verrières pour le château de Sèvres, etc. Nous avons pu voir, chez lui, deux panneaux « chasse » et « marine » qui ont obtenu une médaille d'or à l'exposition d'art de Bourges (1910). Le panneau « marine », qui a été exposé au dernier Salon (des Artistes français), est très réussi ; ce sont des poissons, des « grondins », aux formes bizarres, aux colorations splendides, nageant parmi les algues et les coraux. Enfin, M. Fauché vient de terminer un grand panneau pour le Salon de cette année ; des fleurs, des arbres, un château fort que domine une apparition chimérique. Malheureusement, le dessin de M. Fauché n'est pas toujours bien correct : ses tons, très beaux individuellement, ne sont pas toujours assortis d'une façon très heureuse ; et si l'exécution est excellente au point de vue du verrier, au point de vue du peintre elle laisse parfois à désirer ; l'impression d'ensemble, bien souvent, manque un peu d'harmonie. De plus, Messieurs, il n'est pas douteux que l'idée du fondateur du prix était de récompenser une œuvre d'art pur ; l'art décoratif et l'art industriel ont été admis à concourir, mais ne pourraient triompher que dans le cas d'une supériorité évidente. Tout en rendant hommage aux très sérieuses qualités de M. Fauché, à la perfection de sa technique, la commission a jugé que ce n'est pas ici le cas, et que le décorateur doit, pour cette fois, céder le pas soit au peintre, soit au sculpteur, soit au graveur.

Le graveur, c'est *M. Agricoll Bénard*.

Mandataire de la commission, je suis allé voir M. Bénard à son domicile, à Paris. M. Bénard m'a très aimablement montré l'ensemble de son œuvre : la commission a, de plus, été voir au musée d'Orléans la plupart de ses travaux. Notre ville possède, en effet, les planches les plus intéressantes de M. Bénard.

Cet artiste s'est toujours spécialisé dans la lithographie. A part quelques charmantes eaux-fortes, il a, toute sa vie, travaillé sur la pierre avec divers procédés, mais principalement avec le vrai procédé lithographique : le *crayon gras*. Dans cet art, M. Bénard est depuis longtemps passé maître. Il a eu, d'ailleurs, toutes ses médailles au Salon de la Société des Artistes français (mention en 90, 3^e médaille en 95, 2^e médaille en 98 : enfin l'obtention, au Salon de 1910, d'une médaille de 1^{re} classe l'a mis hors concours. M. Bénard est officier de l'Instruction publique depuis 1900).

Ses grandes planches, d'après l'*Esmeralda* de Merson, le *Baudin* de J.-P. Laurens (Musée Victor Hugo), le *Serment* de Glaize, le *Cogniet* de Bonnat, la *Marseillaise* de Pils, le *Repriseur de tapisserie* de Gilbert, sont de très belles choses traitées avec un grand souci de l'exactitude et un très beau métier. Une foule d'autres planches sont aussi fort bien venues : citons le *Victor Hugo sur son lit de mort*, d'après l'esquisse de Bonnat, le *Paysage basque* du même auteur, également la *Chambre mortuaire de Gambetta*, d'après Cazin, une grande planche très bien venue, faite en collaboration, d'après le *Retour de la Grande Armée*, de Detaille.

Ce graveur a, de plus, illustré une multitude d'ouvrages scientifiques (Bibl. d'Orléans), notamment des ouvrages sur les insectes et les mollusques, des traités d'histologie, d'embryologie, orpathologie, enfin une sé-

rie de petits ouvrages originaux : portraits peu nombreux et vues de villes, principalement des aspects anciens d'Orléans. Il semblerait qu'après de tels états de service la commission n'ait pas eu d'hésitation à proposer M. Bénard pour le prix.

Cependant une objection s'est présentée venant de la nature même des travaux de M. Bénard qui sont des travaux d'interprétation et non des œuvres originales. Or, il y a entre l'œuvre originale et l'interprétation un abîme... Permettez-moi, Messieurs, de m'étendre un peu sur cet attachant sujet.

Le graveur, d'après les maîtres, est évidemment dans la hiérarchie artistique bien au-dessus du copiste, attendu qu'il *transpose* d'une matière dans une autre, attendu qu'il ne copie pas, mais *interprète* l'œuvre du peintre ou du dessinateur ; il est donc par certains côtés un artiste ; par d'autres, il reste étroitement apparenté au simple copiste. J'ai dit que le graveur est un artiste parce qu'il transpose d'une matière dans une autre. En art, la question « matière » a une importance capitale. Dire d'une œuvre qu'elle est d'une belle matière est un éloge souverain dans la bouche d'un artiste et certains même finissent par ne plus juger qu'à ce point de vue, évidemment trop étroit, mais très intéressant. C'est que ce mot a, pour qui a mis la main à la pâte, une signification très spéciale, à peu près impossible du reste à exprimer en français. Prenons quelques exemples : Un tableau de Rembrandt est *toujours* d'une matière superbe, on peut y trouver parfois des incorrections de détail, une certaine vulgarité de types et de gestes, mais l'aspect est toujours admirable ; la facture grasse, souple, variée ; avec quelques bruns, quelques tons dorés ou gris, le maître arrive à des effets d'une prodigieuse richesse ; chez lui les chairs, les cheveux, une

fourrure, une perle, sont traités amoureusement, d'une façon différente appropriée à leur substance et pourtant homogène. Voyez, au contraire, les tableaux d'Ingres dont je vous parlerai tout à l'heure, et dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre ; composition, dessin, modelé impeccables ; types nobles et beaux ou caractéristiques et vivants ; eh bien ! ces tableaux sont *tous* d'une matière inférieure, lisse, cirreuse, égale partout, qu'il s'agisse de chair, d'étoffes, de pierre ou de feuillage.

Vous voyez donc qu'il y a, en plus de la conception de l'œuvre, en plus de la composition, du dessin, de la couleur, un intérêt très grand dans l'œuvre d'art qui vient de son aspect même, de la façon dont l'artiste emploie ses outils...

Le grand intérêt de la gravure d'après les maîtres, celui qui fait que l'interprète d'un tableau peut être un artiste est celui-là, et c'est *le seul* : la façon de différencier les tailles et les valeurs, l'esprit du trait, sa direction, sa souplesse ou sa force, l'équilibre des noirs, des gris et des lumières ; l'encrage savant, jusqu'au choix du papier ; tout cela, c'est de l'art. La litho, à ce point de vue, est bien moins riche que l'eau-forte, mais c'est néanmoins un beau procédé qui permet des « grenés », des « fondus » exquis à côté de noirs superbes, gras, francs, transparents...

M. Bénard sait bien tout cela et c'est pourquoi ses belles planches nous charment. Il n'en est pas moins vrai qu'à prendre les choses de plus haut, le graveur, constamment guidé, soutenu par son modèle, s'apparente au copiste. Quand un peintre fait un tableau, fût-ce un simple paysage, vous n' imaginez pas tout le travail qu'il doit accomplir, *avant même de tracer sur la toile blanche le premier trait de fusain*. Le choix du sujet, la composition, la mise en page doivent être arrê-

tés dans leurs plus petits détails avant le premier trait qui est, d'une certaine façon, définitif et dont découleront tous les autres. Ensuite commence le travail proprement dit et l'artiste se trouve en présence des mille problèmes de la construction, du dessin, du modelé, des valeurs, de la couleur, pour arriver enfin aux difficultés de l'aspect définitif, de la matière de son œuvre dont nous parlions tout à l'heure.

Quand le graveur se place devant sa planche, *tous* ces problèmes, sauf le dernier, sont déjà *résolus*.

Sa tâche est donc singulièrement moins lourde et moins difficile et son mérite artistique amoindri d'autant...

Je n'ai pas parlé jusqu'ici du graveur *original*, c'est-à-dire de celui qui grave d'après ses propres inspirations ou ses propres dessins ; celui-là est évidemment un artiste au vrai sens du mot et ce n'est pas parce qu'il manie une pointe qu'il est moins grand que celui qui manie un pinceau. Telle eau-forte de Rembrandt *défonce* sans contredit des milliers et des milliers de tableaux ; notre Raffet ou notre Daumier vont de pair avec les plus grands maîtres.

Nous avons affaire, en M. Bénard, à un artiste rompu à toutes les difficultés de sa tâche, savant consciencieux mais qui a besoin pour faire œuvre d'art, du soutien et de l'appui d'une œuvre déjà complète par elle-même. Il doit donc en bonne justice céder le pas à un artiste, dont les œuvres peuvent être moins plaisantes, mais qui fait des choses originales en ce sens qu'il les a tirées lui-même de son propre fonds et de l'étude de la nature.

Né à Blois, en 1838, M. Ribbrol fit ses études à Paris dans l'atelier de Couture : il exposa aux salons de 1877 un tableau : *La Source du Rollin*, et deux dessins :

Ruines des Châteaux de Vendôme et de Montoire ; en 1880, deux tableaux : *Le Moulin des Béchets* et une *Vue de Grez-sur-Loing* ; en 1878, un tableau : *Ruisseau sous bois* (environs d'Orléans). Fixé dans notre ville depuis de longues années, M. Ribbrol fut absorbé par le professorat ; professeur de dessin aux Petits Séminaires d'Orléans et de La Chapelle-Saint-Mesmin, à l'école Saint-Grégoire de Pithiviers et à l'école des Sourds-Muets d'Orléans, il ne lui restait guère, pour travailler, que la période des vacances. Il s'en allait alors à La Rochelle, à l'île d'Oléron, au bourg de Batz, dans les vallées de la Lisse, du Loing ou du Loir, aux environs d'Orléans et rapportait de ces séjours des toiles de toutes dimensions, faites entièrement sur nature. Les plus puissantes de ces pages datent déjà de lointaines années ; ce sont : une rue du port d'Oléron avec de lourds bateaux aux couleurs éclatantes abrités derrière des architectures massives que dominant de grands arbres ; puis des arbres au bord de la mer ; un coin de port ; une remarquable étude prise dans la forêt d'Orléans ; des chênes sur un ciel bleu, en plein soleil, en plein été ; l'effet n'est peut-être pas agréable, mais d'une justesse absolue, d'une solidité à défier toute critique ; des falaises au bourg de Batz, magistralement mises en toile et installées avec une science infailible des plans et du dessin. Toutes les toiles de cette époque sont composées et mises en page avec une sûreté superbe, largement dessinées, peintes avec une force un peu brutale, mais qui s'impose ; il leur manque un peu de fluidité dans l'atmosphère, de fuyant dans les lointains ; M. Ribbrol s'est rendu compte de ce défaut, venant plus encore du choix des effets réels que d'une interprétation défectueuse, et il a peint, à La Rochelle

et aux environs, une série d'effets de matin lumineux et enveloppés à souhait. La toile la plus remarquable de cette série est un grand tableau que vous avez pu voir à l'une de nos expositions des Amis des Arts : *La barrière*. C'est une prairie, au commencement de l'automne, vue à contre-jour par un soleil voilé du matin ; au premier plan, une grande barrière toute simple ; au fond, des masses d'arbres, touchés déjà par la magie de novembre et estompés de brouillard sous un ciel d'or très pâle. La lumière de ce tableau est excellente, le terrain, très doux et très joli de ton jusqu'au premier plan, fait à merveille vers les lointains ; à demi perdues dans la buée, on devine des vaches et une bergère. C'est une *très belle chose* et qui était très difficile à exécuter.

Le dernier candidat dont il nous reste à examiner les titres est *M. Ernest Lanson*, né à Orléans, élève de MM. Jacob, Dautau et Jouffroy, est professeur de modelage à l'école de dessin de notre ville. Il a exposé des médaillons aux divers salons de 68, 69, 75, 88, 90, 95 ; des bustes, en 73, 80, 81, 87, 96 ; des statuettes, 73, 86.

Nous avons vu une grande partie de ses œuvres à son atelier de la rue Bellébat et aussi sa statue de saint Euverte sur la façade de l'église. Le saint Marc, dont le plâtre est chez M. Lanson, est un beau morceau ; la tête et les mains sont fines et modelées avec souplesse ; un buste de femme japonaise, plusieurs bustes de fillettes sont charmants ; une statuette en bois de sainte Cécile, en cours d'exécution, nous a beaucoup plu ; la facture en est spirituelle et fine, et puis, à la bonne heure, M. Lanson la sculpte lui-même avec le maillet et l'outil en plein chêne. Que cela doit être amusant ! Ce sculpteur a exécuté une foule de statues, de bustes que, malheureusement, nous n'avons pu voir tous ; nous avons vu, en revanche, une masse de terres cuites d'une

grande habileté de patte, mais peut-être un peu trop signolées.

Ces deux derniers candidats ont semblé à la commission devoir être mis sérieusement en présence ; nous n'avons pas cru devoir partager entre eux le prix : l'attribution intégrale à l'un d'eux ne pouvant nuire à l'autre ni dans sa réputation ni dans ses intérêts, et le non-partage du prix nous semblait plus conforme aux intentions du fondateur.

La commission s'est trouvée entièrement d'accord pour proposer à vos suffrages, dans son intégralité, le Prix Davoust en 1911, à *M. Hippolyte Ribbrol*.

Je me suis efforcé, Messieurs, de mettre au service de la commission le peu d'expérience qu'ont pu me donner de longues études. Puisse ce rapport, dont je vous prie d'excuser l'ampleur, peut-être exagérée, ne pas vous avoir trop ennuyés. J'ai cru le devoir faire ainsi, d'abord parce que toutes ces questions m'intéressent vivement, et, aussi, pour vous prouver que nous avons apporté à notre mission tout le sérieux et toute la conscience possible.

Après la lecture de ce rapport, M. le Maire se lève : Il remet le prix Davoust au lauréat, M. H. Ribbrol, et, dans une allocution charmante, pleine de cœur et d'esprit, il retrace la belle carrière du patriote et du peintre (1).

(1) Voir le compte rendu de la séance solennelle du 5 mai aux procès-verbaux, page 342 et aux archives de la Société, le carton 41, année 1911.



SÉANCE PUBLIQUE A LA SALLE HARDOUINEAU

19 mai 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

DISCOURS

DE M. LE D^r ROCHER

MESDAMES, MESSIEURS,

D'ordinaire notre Société tient ses séances de quinzaine dans la confortable demeure -- ancien collège de chirurgie -- qu'elle doit à la munificence de la ville d'Orléans.

Là, tour à tour, hommes de sciences, littérateurs, agriculteurs, médecins font des communications, intéressantes à coup sûr, mais empreintes le plus habituellement d'une austérité quelque peu académique... et d'ailleurs notre Compagnie n'ouvre pas toutes grandes les portes de son cénacle !

Ce soir, nous avons renoncé au chez soi trop exigü, bon pour la maison de Socrate, et, moins exclusifs, nous vous avons priés de nous faire l'honneur de venir entendre dans ce vieil hôtel d'Hardouineau l'un des nôtres, distingué compositeur de musique, récemment élu dans notre section des Sciences et Arts, qui paie généreusement sa bienvenue avec son talent d'artiste.

M. Destenay, dont la notoriété dépasse notre région, a toute la compétence voulue pour vous entretenir de « l'Evolution musicale moderne », et, ajoutant, pour notre plus grand agrément, la pratique à la théorie, il a fait appel à des collaborateurs dont vous apprécierez le réel mérite quand ils interpréteront les œuvres des Maîtres dont le conférencier invoque l'autorité à l'appui de sa thèse.

C'est une démonstration qui exige des instruments d'une certaine envergure, et il faut bien leur faire place.

Ici, il nous est donc facile de mettre dans un cadre plus approprié que notre salle des séances l'art musical, avec ses manifestations harmoniques.

Il nous est surtout permis de donner à cette soirée son principal attrait... fait de la présence des dames qui ont bien voulu répondre en si grand nombre et avec un si aimable empressement à notre invitation.

La peinture et la sculpture se sont donné rendez-vous pour orner notre lieu de réunion, et l'occasion s'offre fort à propos de mettre sous vos yeux quelques-unes des œuvres de notre peintre orléanais, lauréat du prix Davoust, M. Ribbrol, auquel, le 5 mai dernier, M. le Maire remettait lui-même la médaille de vermeil, en l'accompagnant des compliments les plus délicats (1).

Le ciseau et l'ébauchoir si habilement maniés par MM. Albert et Maxime Didier et Gaston d'Illiers, le pinceau et le crayon de MM. Louis Desbois et Louis Nicolas, qui n'ignorent rien de la finesse du dessin et des riches tonalités de la palette, apportent ici le témoignage de qualités artistiques dont l'éloge n'est plus à faire...

Pour m'en tenir à l'actualité, parmi les succès obte-

(1) Voir plus loin, page 298, la note de M. Louis Desbois, sur l'Exposition à la salle Hardouineau.

nus, laissez-moi seulement vous rappeler que la Jeanne d'Arc de M. Maxime Didier, reçue au Salon de cette année, prouve à la fois l'art délicat et le savoir de son auteur, tandis qu'un joli tableau de M. Louis Desbois vient de lui mériter les honneurs de la cimaise.

Nous avons craint un moment que l'absence de M. Gaston d'Illiers, sculpteur animalier, nous privât de l'exposition de ses œuvres : fort heureusement il est accouru de loin à notre appel, et je signale avec grand plaisir que le Salon a également admis deux de ses envois.

J'adresse à nos distingués compatriotes nos félicitations les plus sympathiques.

Je regrette beaucoup que le manque de temps n'ait pas permis à l'un de nos aimables collègues de remplir le rôle de cicerone que nous lui réservions : le plaisir des yeux se serait doublé, grâce à lui, d'un régal littéraire dont il est coutumier, s'il avait pu vous convier à faire en sa compagnie le tour de cette salle.

Mais je ne voudrais pas, Mesdames et Messieurs, par ce simple avant-propos, retarder l'exécution de notre programme, et mettre votre patience à l'épreuve ; je me hâte de donner la parole à M. Destenay (1).

(1) Voir précédemment, page 145, la conférence de M. E. Destenay, sur l'*Evolution musicale moderne*.

On trouvera tous les détails se rapportant à cette séance dans le carton n° 41, année 1911, des Archives de la Société.

Voir plus loin *procès-verbaux*, page 344, séance du 19 mai.

EXPOSITION

DE LA SALLE D'HARDOUINEAU

NOTE DE M. LOUIS DESBOIS

Membre de la Section des Arts

Les peintres et sculpteurs faisant partie de la section des Sciences et Arts de notre Société avaient réuni à la salle Hardouineau quelques-unes de leurs œuvres, en une exposition intime d'un ensemble excellent : MM. Albert et Maxime Didier, Gaston d'Illiers, Louis Desbois, membres titulaires ; Louis Nicolas, membre correspondant. La section leur avait joint M. Hippolyte Ribbrol, lauréat du prix Davoust 1911, qui était représenté par quelques-unes de ses œuvres les plus importantes et les plus caractéristiques.

Nous retrouvons là le talent sûr et connu du portraitiste savant qu'est M. A. Didier, avec les bustes de MM. Davoust, Bigot de Morogues et Paulmier, figures bien orléanaises.

M. M. Didier avait envoyé une maquette de sa statue de Jeanne d'Arc, du Salon de cette année, un buste de M. A. Didier, très vivant et ressemblant, et un charmant buste de femme.

Voici les chevaux et cavaliers de M. G. d'Illiers : objets d'art charmants par la dimension et la patine ; œuvres d'art véritables par la science et le goût avec lesquels sont traités ces sujets si pleins de mouvement. Notons surtout le « maquignon » si vigoureux et large de facture ainsi que les fins « chevaux arabes ».

Une grande variété de sujets et de procédés caractérise l'envoi de M. L. Desbois ; en peinture : des études

de portrait, de paysage et de genre : des aquarelles : rochers, vieilles maisons : des dessins rehaussés : vieux paysans, paysages de banlieue ; enfin, une eau-forte : un coin pittoresque de la forêt de Fontainebleau.

Les croquis de M. L. Nicolas sont toujours pleins de vie et traités avec une adresse simple et élégante qui ravit : silhouettes de jeunes filles ou d'enfants prises sur le vif ; un portrait d'homme en quelques traits de crayon d'une ressemblance criante.

Les membres de notre Société avaient entendu parler de la « Barrière » de M. H. Ribbrol, ils ont été heureux de voir ce beau paysage si lumineux, bien placé et bien éclairé, ainsi que des « bateaux », des « chênes », des « rochers », robustes paysages admirablement dessinés qui justifient pleinement le choix qu'a fait notre Société de M. Ribbrol comme lauréat du prix Davoust.

NOTE

sur

LE MAROC EN 1911

PAR M. PAUL-HAZARD

Membre correspondant

Séances des 2 juin et 17 novembre 1911

Le Maroc est de haute actualité. J'avais parcouru, en 1902, une partie des confins orano-marocains et entrevu FIGUIG et ses oasis. Cette année même, au printemps, j'ai pris part à une croisière marseillaise sur le versant atlantique et, 15 jours durant, à une caravane (à dos de mulet et couchant sous la tente) chez les *Chaouïa*, les *Beni-Meskin* et les *Doukkala*. Dans un précédent opuscule, qui se trouve à notre bibliothèque (1), comme dans ma causerie à la séance du 2 juin dernier, j'ai expliqué l'itinéraire et l'organisation de la caravane, j'ai décrit les villes que j'ai visitées (TANGER, CASABLANCA, SETTAT, DAR CHAFAÏ, AZEMMOUR et MAZAGAN), et j'ai narré mes impressions sur les choses et les gens que j'ai rencontrés dans le « bled » (2). Je n'y reviendrai donc pas ici.

Ayant suivi attentivement depuis 1904 les diverses phases de la question marocaine, dont le récent accord franco-alle-

(1) *Au Maroc : Impressions vécues* (extrait du BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DU CHER, mai 1911).

(2) *Blad* (prononcez : bled), le pays, la plaine, la campagne.

mand est le dénouement, sinon la solution assurée, je n'ai pas d'autre ambition que de fournir à mes collègues des notions générales qui leur permettent de connaître sommairement la géographie du Maroc et de suivre la marche de notre protectorat, aujourd'hui incontesté, de la majeure partie tout au moins de l'empire chérifien. Les futurs colons trouveront, dans ces notes rapides, quelques indications pratiques dont il leur sera loisible de profiter.

I

Pour comprendre l'intérêt de la question marocaine, il faut songer que l'empire du Couchant est limitrophe de l'Algérie sur 1,200 kilomètres et formait, suivant l'heureuse expression du marquis DE SEGONZAC, une « enclave » dans notre vaste empire africain, puisqu'il rejoint au sud l'Afrique occidentale française. Notre pays, devenu, par la possession de l'Algérie-Tunisie, une grande puissance musulmane, ne pouvait tolérer, sur les confins d'ailleurs indécis (1) de sa plus belle colonie, un foyer permanent d'insurrections fomentées par des nomades belliqueux ou des fanatiques farouches, encouragées d'ailleurs par l'impuissance du gouvernement voisin. Amenée ainsi à avoir un pied au Maroc et à y exercer tout au moins un droit de police, la France devait encore moins supporter qu'une puissance étrangère s'y implantât, contrecarât notre action et pût un jour lancer les indigènes contre notre colonie algérienne. Ainsi se justifie cette opinion formulée, en 1907, par le grand explorateur que je citais à l'instant :

« Le Maroc sera français, ou l'Algérie cessera de l'être. »

C'est que l'empire du Couchant est, en réalité, un

(1) Traité de la Tafna, 18 mars 1845, à la suite de la victoire de l'Isly.

prolongement, et comme le bastion avancé, de nos possessions de l'Afrique Mineure, une partie notable de l'ancienne Berbérie, et, envisagée à ce point de vue, la question marocaine, qui touche à sa solution, n'est pas aussi nouvelle qu'on le suppose généralement : à dire vrai, elle date de la conquête de l'Algérie !



FIG. 1. — Campement d'une *mehalla* (1).

Pour saisir l'importance qu'aura l'annexion, sous la forme du protectorat, du Maroc à notre empire africain, il faut savoir que ce pays de 850,000 kilomètres carrés est beaucoup plus vaste que le territoire de notre France (536,408 k. q.) et même que l'Algérie et la Tunisie qui, réunies, en comptent exactement 700,000.

Or, si l'on songe que l'Algérie a aujourd'hui un commerce extérieur supérieur à un milliard et que la Tu-

(1) Les 3 figures illustrant cette note reproduisent des clichés de M. DE LACHARRIÈRE (nommé *infra*), qui nous ont été obligeamment prêtés par M. TERRIER, secrétaire général du Comité de l'Afrique française.

nisie, en 30 années écoulées depuis le protectorat, a vu son chiffre d'échanges internationaux passer de 25 millions de francs à 225, que ne doit-on pas attendre d'un pays à la fois plus étendu et plus fertile que la superficie des deux colonies voisines, alors que, dans l'un comme dans les autres, les exportations comprennent presque exclusivement les produits du sol et de l'agriculture, étant entendu qu'au contraire tous trois, — double avantage, — offrent un débouché de plus à l'industrie par l'importation de produits manufacturés ?

II

Mais est-il exact que le Maroc offre plus de richesses naturelles que les autres parties de la Numidie des Romains ou de la Berbérie ? Les Arabes le proclament eux-mêmes en un proverbe populaire où, dans leur langue emphatique et imagée, ils disent que, « si le monde est un paon, le Gharb (empire d'Occident) en est la queue ».

S'il existe au Maroc, comme partout, des parties arides ou même improductives, et si ce pays comprend des Marches sahariennes aptes seulement aux cultures tropicales dans des oasis, toute la région atlantique présente des terres noires ou rouges (*tirs*), d'une fertilité inconnue dans le reste de l'Afrique Mineure, et quantité de terres légères (*hamri*) à défricher, comme des prairies naturelles exceptionnelles et propres à un élevage intensif ; d'autre part, les diverses chaînes de l'Atlas possèdent des réserves forestières (chênes-lièges, cèdres, arganiers (1) etc.), admirables et inexploitées ;

(1) L'arganier est un arbre énorme, spécial à cette région, qui produit un bois de charpente d'une densité rare ; son fruit sert à la nourriture du bétail et les noyaux produisent l'huile dite d'Argan.

enfin, des prospections récentes et sérieuses ont démontré que le sous-sol recèle des richesses minérales extrêmement variées en des mines plus étendues, ou plus puissantes comme rendement probable, que celles exploitées dans l'Algérie-Tunisie : on se rappelle certainement que c'est l'avenir présumé des industries extractives (1) dans *le Sous* (au S.-O., en arrière du port d'AGADIR) qui a été l'une des causes principales de la résistance de l'Allemagne à l'établissement de notre protectorat.

Au point de vue de l'agriculture, le Maroc est sans conteste un pays de grand avenir pour la colonisation française. La fertilité du sol des *tirs* et, en particulier, des terres noires est telle qu'avec des procédés de culture absolument primitifs, et sans aucun amendement, il y pousse des froments et des orges admirables ; l'expérience de la mise en valeur des *hamri*, terres dédaignées par les indigènes, a été faite dans les Chaouïa grâce aux capitaux européens. La main-d'œuvre s'offre abondante, à bon marché et excellente : en effet, à la différence de l'Arabe, paresseux ou indolent, le Berbère marocain est un rude travailleur, sobre et économe. L'expérience en est faite dans l'Oranie qui doit sa prospérité à l'afflux de cette main-d'œuvre, et c'est aussi l'avis des colons rencontrés par nous au Maroc.

Les indigènes utilisent même les sables du *sahel* (rivage) pour la culture du maïs qu'ils plantent grain à grain au lieu de le semer à la volée. La connaissance de procédés de culture rationnels manque à ces braves gens qui, autant que nous en avons pu juger en Chaouïa, paraissent aptes et disposés à s'approprier la manière de faire des Européens dès qu'ils en ont vu et compris les heureux résultats.

(1) Filons de cuivre notamment.

J'ai déjà dit un mot des prairies qui s'étendent à perte de vue et, au printemps, offrent un aspect merveilleux, aussi bien entre LARACHE, FEZ et MEKNÈS que chez les *Chaouïa* : sur des kilomètres et des kilomètres, on traverse, on foule même souvent, un tapis, un véritable parterre, de fleurs des champs, aux senteurs embaumées, et aussi multicolores, étant plus variées et de tonalités plus éclatantes qu'en France. Au point de vue pittoresque, c'est même le seul attrait du *bled*, c'est-à-dire de la plaine, où la flore arbustive est extrêmement pauvre. La pénurie d'arbres isolés dans la campagne marocaine a frappé tous les voyageurs et, en effet, dans nos quinze jours de randonnée, nous n'avons rencontré quelques bouquets d'arbres que dans les gorges de SETTAT et un véritable bois, — mais de médiocre superficie, — qu'aux approches de MECHRA BEN ABBOU, où les troncs noueux de vieux pistachiers-térébinthes ont excité notre curiosité : partout ailleurs, c'étaient de-ci de-là, et plutôt rares, un palmier ou un groupe de palmiers assez malingres, quelques oliviers sauvages, pas un arbre de haute futaie !... Je ne connais, en définitive, sur les côtes de l'Atlantique, qu'un seul vrai massif de bois, la forêt de la Mamora, entre RABAT et MEKNÈS. La *ghaba* des indigènes, que les cartes dénomment pompeusement forêt, comme celle que traverse sur 15 à 20 kilomètres la piste d'AZEMMOUR à CASABLANCA, se compose de palmiers nains, de lentisques et d'autres plantes buissonnantes : à proprement parler, c'est la brousse et non pas un bois.

L'abondance et la qualité des herbes naturelles sont éminemment favorables à l'élevage du bétail. *Chaoui* veut dire pasteur, et les *Chaouïa*, comme du reste la plupart des Marocains du bled, sont principalement des bergers. On a recensé, au début de 1909, dans les

- 11,000 kilomètres carrés que comprend la Chaouïa, 64,976 bêtes de trait et 558,131 animaux de boucherie (bovidés et ovidés) : ces chiffres ont sensiblement augmenté avec la sécurité que notre occupation militaire a apportée dans cette région. Mais il nous est apparu que celle-ci pourrait nourrir, dans ses prés et pâtures, un cheptel triple, pour le moins, de celui que nous y rencontrions. Toujours imprévoyant, l'indigène ne se donne pas la peine de créer ou d'entretenir de suffisantes prairies artificielles et, les étés où une longue période de chaleurs dessèche les herbes naturelles, il se trouve obligé de vendre à vil prix les bestiaux que, faute d'une réserve de fourrages secs, il devient incapable de nourrir. Au moment du recensement de 1908-09 dans la Chaouïa, tandis que 186,500 hectares étaient **ensemencés en blé ou en orge, toutes les autres cultures**, maïs, lin, légumineuses et artificiels, n'en occupaient que 65,250. Quoique les troupeaux manquent de surveillance et soient en général mal soignés, l'exportation des bœufs et des laines, provenant du Maroc atlantique, est considérable et donne, actuellement, de beaux bénéfices aux indigènes. Quels produits ne retireraient pas les colons européens d'un élevage raisonné et sélectionné ?

Les Chaouïa, comme du reste leurs voisins les *Doukkala*, ont une race de bovidés de petite taille, bien râblés et de robe presque complètement noire (1) ; on ne connaît point la tuberculose bovine et, au surplus, les épizooties sont fort rares dans toute cette région. La puissante tribu des *Zemmour*, au nord de la Chaouïa, possède la plus belle race autochtone de bœufs ; ailleurs la race algérienne de Guelma est largement repré-

(1) Les vaches sont médiocres laitières. — En principe, on ne tue pas les veaux pour la consommation.

sentée, mais d'incessants croisements ne permettent guère de rencontrer beaucoup de types purs parmi les animaux domestiques. Comme moutons, on trouve principalement, dans la plaine, le mérinos d'Espagne dégénéré, mais néanmoins très bon porte-laine encore, puis un barbarin asiatique très différent — heureusement — de celui à large queue de la Tunisie. La chèvre dévastatrice apparaît en trop grand nombre. Quant aux porcs, on en élève, de petite taille et tout noirs, dans la banlieue des agglomérations chaouïa, probablement depuis l'occupation française, et aussi dans le Sahel. La poule est, quant à présent, l'unique volaille de basse-cour.

Comme monture, le mulet, très abondant, est généralement préféré au cheval, même par de grands chefs comme les caïds ; aussi une belle mule vaut-elle jusqu'à 1,000 francs, quand on achète un cheval pour 250 à 300. Il existe cependant une bonne race chevaline locale chez les *Abda*, et le type barbe est assez répandu ailleurs.

Le chameau (dromadaire) et l'âne sont, plus encore que le mulet, employés comme bêtes de somme. Le chameau, dont le prix varie de 150 à 300 francs, est particulièrement précieux, car on utilise son laitage, sa chair, sa peau et son poil. Il n'est pas question d'animaux de trait dans un pays où il n'y a point de routes et où les pistes sont formées au hasard par le pied des animaux qui respectent et contournent le moindre obstacle, pistes où il advient qu'on peut indifféremment enfoncer dans le sable ou s'embourber dans la vase...

D'autre part, il existe à peine une demi-douzaine de ponts dans tout l'empire du Couchant. Les rivières se passent à gué (*mechra*) ou, quand elles baignent une ville (à Azemmour, par exemple), sur de grands bacs, fort primitifs, où s'entassent pêle-mêle gens, bêtes et

marchandises. Sur la route de MARRAKECH, notre corps du génie a établi, en 1910, au poste de Ben Abbou, un bac perfectionné, qu'on appelle un pont flottant, pour traverser l'*oued* Rebia. Au surplus, quand une inondation empêche de franchir un fleuve ou son affluent, les indigènes attendent patiemment, sur la rive, que le cours d'eau veuille bien rentrer dans son lit pour le passer à la nage, à cheval, ou sur des radeaux improvisés.



FIG. 2. — Un marché dans le *bled*.

On voit par ces détails que si, pour le commerce maritime, l'outillage économique est tout à fait rudimentaire et insuffisant, il est inexistant pour le négoce des produits du sol et de la culture. Si abondantes par conséquent que soient les récoltes de céréales, elles ne sont pas, actuellement, aussi rémunératrices qu'elles devraient l'être, étant grevées, pour être conduites à un marché voisin, et surtout dans un port, par les frais d'un transport aussi incertain (1) qu'onéreux, à dos de

(1) Hormis dans la Chaouïa pacifiée.

chameau ou de mulet, et qu'il faut évaluer à un franc par tonne kilométrique. Aussi a-t-on calculé que les excellentes dattes du *Tafilet* supportent, pour arriver au navire qui les emportera en Europe, des frais qui représentent déjà 146 % de leur valeur vénale !

Le premier devoir du protectorat français sera donc de faciliter la circulation, les transports et les échanges par la construction de routes et l'établissement de voies ferrées.

Les Français, qui jusqu'ici ont été plus attirés par le commerce dans les ports que par l'agriculture, pourront alors, sans angoisses, s'établir dans notre nouvelle colonie, où s'offrent 80,000 kilomètres carrés à cultiver avantageusement en céréales, et ils y trouveront les conditions atmosphériques les plus favorables.

III

Fort justement, un député qui, ayant appartenu à la diplomatie, s'occupe spécialement de notre domaine d'outre-mer, M. HUBERT, a défini ainsi le Maroc :

« Un château fort (1) et un château d'eau ; en ce qui concerne la région Ouest, une Algérie arrosée. »

En effet, du noyau central formé par les trois chaînes parallèles du *Deren* (MOYEN-ATLAS, HAUT-ATLAS et ANTI-ATLAS), parfois soudées ensemble, plus souvent séparées par des plateaux ou de hautes vallées, et dont certaines cimes, couvertes de neiges éternelles, atteignent jusqu'à 4,500 mètres, descendent un certain nombre de fleuves

(1) Au propre et au figuré, car, au point de vue de la civilisation et des mœurs, l'empire du Couchant est resté absolument moyen-âgeux et féodal !

comme il en existe fort peu en Algérie-Tunisie et qui ont cette supériorité que leur cours, d'ailleurs abondant, est permanent. Ce sont, sur le versant méditerranéen, LA MOULOÛIA (400 kil.), et, sur la côte atlantique, LE SEBOU (250 kil.), qui passe au nord de Fez, LE BOU REGREG et le REBIA (400 kil.), entre lesquels s'étend la Chaouïa, l'oued TENSIFT, vers Marrakech et Safi, l'oued Sous, plus au sud, enfin l'oued DRAA qui arrose les oasis du même nom.

Or, si, parmi ces fleuves, la Moulouïa inférieure et le Sebou paraissent seuls se prêter à la navigation, tous peuvent servir à la transformation agricole du pays par l'irrigation. D'autre part, la plus haute altitude des montagnes, qui ferment le Maroc au souffle desséchant du Sahara, et leur direction du sud-ouest au nord-est, qui ouvre les vallées aux vents humides du large du côté de l'Océan, créent une situation plus favorable qu'en Algérie-Tunisie. Enfin, grâce à sa position entre deux mers et de hautes montagnes, la partie occidentale — et principale — du sultanat reçoit, au grand profit de la culture, une quantité de pluie sensiblement plus abondante que celle de nos deux colonies nord-africaines : au surplus, la permanence de ses *oueds* (rivières) est la preuve certaine d'un régime pluvial supérieur. La saison des pluies dure, en général, de novembre au printemps : cette année, elle s'est prolongée jusqu'à la mi-avril. La rareté des maladies épidémiques, en dépit de l'incurie du *Makhzen* (gouvernement) en matière d'hygiène et de la malpropreté des villes, a amené tous les explorateurs à conclure que le climat est très sain et plus favorable encore que celui de l'Algérie pour les Européens. Aussi bien, la température du littoral de l'Atlantique, de la région de Fez et même de Marrakech reste dans une moyenne très supportable : il en est autrement des

marches sahariennes qui ne sauraient attirer les Français.

Dans le dernier bulletin de l'AFRIQUE FRANÇAISE (déc. 1911), le *Comité du Maroc* constate (d'après les démarches ou sollicitations, souvent inconsidérées, dont il fut l'objet dès avant la conclusion de l'accord franco-allemand) qu'il se manifeste une véritable « ruée vers le Maroc ». Si encourageante pour l'avenir que soit cette poussée coloniale, il faut savoir la raisonner, pondérer et canaliser, pour éviter des échecs ou simplement des déconvenues. L'exploitation rationnelle et fructueuse d'un domaine d'outre-mer exige toujours une sélection parmi les aspirants colons... et leur apprentissage. L'achat d'une bonne propriété dans la Chaouïa peut encore être réalisé aujourd'hui au prix moyen de 100 francs l'hectare ; en ajoutant les sommes nécessaires à l'acquisition d'un cheptel et au fonds de roulement, on ne saurait conseiller à un agriculteur d'aller s'établir dans ce pays s'il ne dispose pas de 25,000 à 30,000 fr. Avec le même patrimoine on pourrait également se créer une situation fort sortable dans l'exploitation des chênes-lièges. L'élevage sera naturellement le lot de plus gros capitalistes. La culture maraîchère ou la laiterie, dans la banlieue des villes, sont recommandables aux personnes qui débuteraient avec quelques milliers de francs, de même que l'industrie hôtelière, florissante à Tanger, naissante à Casablanca et pour ainsi dire inexistante partout ailleurs, ou encore l'industrie des transports.

Il échet de déconseiller absolument aux simples ouvriers de s'expatrier, car ils ne pourraient concurrencer la main-d'œuvre berbère, nègre et même arabe ou espagnole. Mais des artisans, des conducteurs de travaux ou contremaîtres trouveraient à louer convenablement leurs services.

En ce qui concerne le commerce, il y aura beaucoup à faire avec un peuple neuf dont les besoins augmenteront naturellement avec la sécurité et la prospérité et qui a laissé dépérir ses industries locales et patriarcales, autrefois florissantes (armes, bijoux, poteries, tapis). Mais, pour réussir dans le négoce avec les indigènes, il faut aller au-devant du client, comme savent le faire les Allemands, se plier à ses exigences et lui accorder un large crédit, car les Marocains tiennent aux choses dont ils ont l'habitude, de se servir, aux formes, aux couleurs même auxquelles ils sont accoutumés, et il leur est indifférent d'avoir de la « camelote », pourvu qu'elle soit à très bon marché ; il faudra donc souvent se résigner à fabriquer à leur intention des articles de pacotille. D'autre part, le crédit est là-bas sans danger, les indigènes payent toujours leurs dettes, mais à plus ou moins lointaine échéance. Toutefois, un des premiers soins du protectorat devra être d'« assainir » la situation monétaire du Maroc. La monnaie *hassani* (argent et cuivre) n'ayant pas d'étalon, c'est la monnaie espagnole, beaucoup plus abondante d'ailleurs, qui en tient lieu. Tout se ramène donc à la *peseta*, qui représente 100 centimos, mais seulement 0 fr. 70 français, et au *douro*, qui vaut 5 pesettes. Or, la monnaie *hassani* varie de 8 à 25 % de la valeur de la monnaie espagnole, et le cours du change fait les bonds les plus brusques (du matin au soir par exemple) et les plus arbitraires : sa moyenne est de 35 à 40 %, d'où un aléa scabreux pour toute transaction. Les monnaies européennes ont seules un cours à peu près fixe, et raisonnable, tout au moins dans les ports, mais les indigènes n'en sont point munis (sauf des pesettes et douros) pour leurs achats.

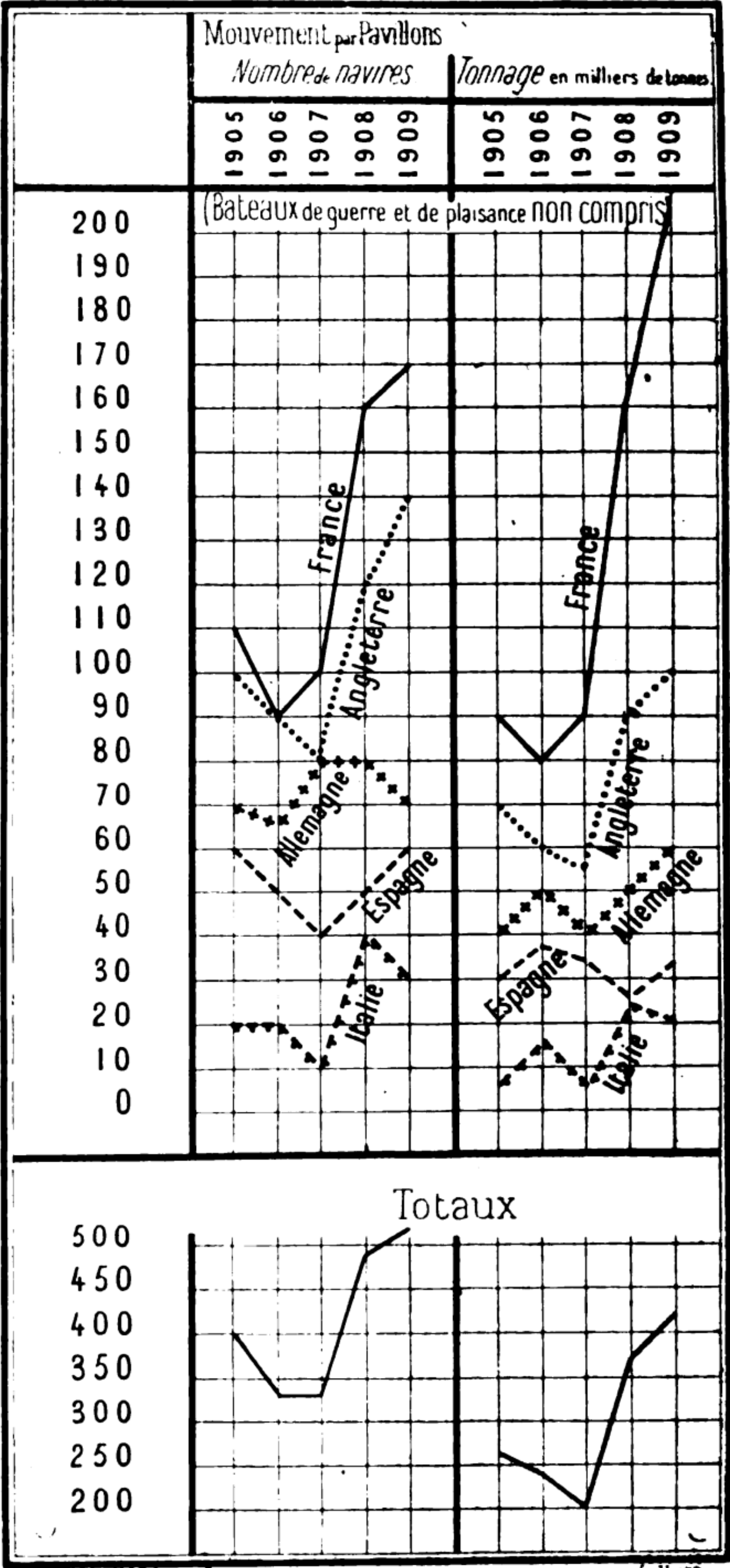
Je viens de prononcer le mot : ports. Il y en a huit seulement ouverts, mais depuis des siècles, au com-

merce. Ce sont, dans l'ordre de l'importance actuelle du trafic : CASABLANCA, MOGADOR, MAZAGAN, TANGER, LARACHE, puis, à un large intervalle, SAFI, RABAT et TÉTOUAN.

Plusieurs de ces villes sont, on le sait, et leur nom l'indique, de fondation portugaise, mais Mogador, la plus belle, fait honneur à son architecte, le Français CORNUT (1760). Les ports ne sont, d'ailleurs, que des baies naturelles et des rades ouvertes, fort mal abritées, sauf à Tanger, et inhospitalières, car une barre parfois infranchissable, des brisants redoutables ou une houle violente rendent souvent quelques-uns inaccessibles durant une semaine et plus. Nulle part, on n'aborde à quai : le service d'allèges est fait par d'énormes et inconfortables *barcasses*, qui, du moins, ne sont point périlleuses parce que les Marocains sont de remarquables matelots.

IV

Depuis la convention de 1904, l'Angleterre s'est sensiblement désintéressée du Maroc, dont elle était jusqu'à le principal fournisseur. La France, qui la suivait d'assez près, trafiquant avec ce pays non seulement par mer, mais aussi par la frontière algérienne (pour 20 à 22 millions de francs), a pris sans conteste le premier rang. Le graphique ci-après, que nous devons à l'obligeance de l'explorateur J. DE LACHARRIÈRE, secrétaire du Comité du Maroc, qui l'a dressé, donnera une idée de la part des nations européennes dans le commerce maritime de l'empire du Couchant. Il permettra, en même temps, de juger, par le peu d'importance des intérêts de nos voisins dans ce pays, de la mauvaise grâce



Comité de l'Afrique française

G. HURE

que les Allemands et les Espagnols ont eue d'entraver notre action et qu'ils auraient à mettre encore des bâtons dans les roues de notre pénétration pacifique...

Nous allons payer fort cher le désistement des premiers. Quant à l'Espagne, qui n'a su faire que des bagnes de ses misérables *presidios* de la côte nord du Maroc, qui a à peine commencé les travaux du port de MELILLA adjugés dès 1907, port où son commerce n'atteint que 5 millions contre 16 pour les autres nationalités, elle ne poursuit dans son invasion du *Rif* et du *Gharb* aucun intérêt économique, car elle laisse incultes, dans la péninsule ibérique, des terres d'une valeur plus appréciable.

L'Espagne, c'est manifeste, ne recherche au *Maghreb* (1) qu'une compensation ou une revanche de ses déboires coloniaux, la morgue espagnole ne se consolant pas de la perte récente de Cuba et des Philippines après celle, plus ancienne, d'une notable partie de l'Amérique du Sud. Sa mainmise ou tentative de mainmise sur le nord-ouest du Maroc n'est que l'aboutissement de quatre siècles de convoitises que n'ont pas découragées les vaines entreprises de 1859 et de 1893.

Il faut que « la chrétienté » rentre à Féz,

disait un jour un diplomate espagnol, et par le mot de chrétienté il entendait : S. M. Catholique. Obligée de

(1) Traduisez : l'Occident, et prononcez : *Mag'rib*. *El Maghreb-el-Ak'ça* = l'Occident extrême est l'appellation sous laquelle les indigènes lettrés désignent leur pays. En effet, la dénomination de Maroc (mot très défiguré, dans lequel on reconnaît avec peine la prononciation arabe de Marrakech, capitale du Sud) et celle de Marocains, qu'ignorent les autochtones, sont une pure « convention » géographique destinée à traduire d'une façon simpliste une situation fort compliquée. Mieux vaudrait dire : les Marocs, ce pays n'étant qu'une fédération de tribus unies par le seul lien religieux.

renoncer à Fez, celle-ci s'est rabattue sur deux des voies qui y conduisent, le port de LARACHE et EL QSAR EL KÉBIR, étape forcée, presque à mi-chemin, sur la route dite des Ambassadeurs, qui conduit de la capitale à Tanger. Si, de gré ou de force, on ne déloge pas nos voisins ibériques de cette position, ils y seront extrêmement gênants pour l'établissement de notre protectorat, El Qsar (10,000 hab. env.) se trouvant sur le passage forcé de la voie ferrée de Tanger à Fez, que l'accord franco-allemand nous oblige à construire la première, même avant la ligne de l'Algérie à Fez par OUDJDA et la trouée de TAZA. La partie du *Gharb*, comprise entre Larache, El Qsar et même OUAZZAN (ville sainte, plus à l'est), est une des régions fertiles et constituera pour les Espagnols, s'ils la conservent, un morceau enviable (bien que d'étendue médiocre) du Maroc.

Je n'en dirai pas autant du rivage de la Méditerranée, entre les présides de CEUTA et MELILLA, ni du *Rif*, région montagneuse et forestière, qui enserme les deux villes. Cette région, sur laquelle l'Espagne a jeté depuis plusieurs années son dévolu, sans d'ailleurs être parvenue encore à s'y établir solidement, est à peu près indifférente au point de vue économique, objectif de toute colonisation. La côte, que les Romains appelaient déjà *littus importuosum*, présente en cette partie une longue falaise de 150 kilomètres, à peine échancrée de quelques anses peu sûres comme abri. Quant au Rif, SEGONZAC, qui y a pénétré le premier, il y a dix ans, le représente comme comportant peu de cultures ; les Riffains sont des Berbères pasteurs, habitant de petits villages sur les flancs des collines ; on a l'habitude de les qualifier de « farouches », et je puis affirmer que ceux rencontrés par notre caravane sur les marchés de Tanger avaient l'air assez rébarbatif ; ils sont, d'ail-

leurs, aisément reconnaissables à leur chevelure très particulière. L'Espagne a occupé le Rif pendant vingt-deux ans au xvii^e siècle ; elle cherche à le reconquérir et, malgré les forces importantes qu'elle concentre à Melilla, elle ne paraît pas près d'y parvenir : les Rifains, qui passent pour avoir de forts approvisionnements d'armes et de vivres, ont même infligé au corps expéditionnaire quelques échecs sensibles : n'était l'artillerie, contre laquelle ils sont impuissants à lutter, peut-être auraient-ils rejeté leurs envahisseurs dans l'enceinte des présides...

C'est ici le lieu de noter que les Espagnols, par leurs tentatives périodiquement répétées, par leur morgue ou leur hauteur, se sont fait détester des indigènes : cela est manifeste à Tanger où l'on compte 8 à 10,000 habitants de cette nationalité. Et, à voir la façon dont sont accueillis les Français dans la Chaouïa après 4 années d'occupation, il est permis de penser que, dans l'ensemble du sultanat, c'est l'impopularité des Espagnols qui rejaillit sur les Européens que les indigènes confondent tous dans le qualificatif de *roumis* (infidèles) et que dès lors le fanatisme musulman voue à leur haine.

En effet, il n'existe à la vérité entre les diverses populations du Maghreb, et entre elles et leur souverain, que le lien religieux. Le sultan tire son autorité de sa qualité de descendant et représentant du Prophète, de MAHOMET ; à ce titre, il est l'*Emir*, le prince des croyants. Les tribus insoumises du *blad-es-Siba* (1), qui lui refusent tout impôt, reconnaissent cependant en lui un chef religieux ou *chérif* (2). Pour tout dire, il est

(1) Pays de rébellion, par opposition au *blad-es-Makhzen* ou pays d'administration, qui d'ailleurs ne comprend qu'un quart de l'empire.

(2) La dynastie des *Cheurfa* (pluriel de Chérif) *Filali* (du *Tafilet*) ou *Hassani* (prétendant descendre d'HASSAN, petit-fils du prophète) est sur le trône depuis 1633.

une sorte de pape lointain et peu obéi, plutôt qu'un souverain, pour partie de son prétendu empire.

Le pouvoir du sultan est sans contrôle et, nominale-ment, absolu : en réalité, il est excessif ou inexistant. Le Maroc n'a pas moins de 3 capitales : FEZ, 65,000 habitants ; MEKNÈS (ou : Méquinez), 18,000, et MARRAKECH, 57,000, mais le souverain ne peut se rendre de l'une à l'autre sans risques... et sans détours. C'est la capitale du Sud qui a proclamé la déchéance d'ABD-EL-AZIZ et l'avènement de son frère HAFID. — RABAT, 25,000 habitants, est également qualifiée de ville impériale, (*makhzanîa*) parce qu'elle est fort ancienne et, après Fez, le principal foyer intellectuel : le sultan y réside parfois.

Pour justifier mon allégation que l'empire du Couchant n'est, en réalité, que la fédération de plusieurs Marocs, très différents et fort indépendants, je dois noter qu'on y distingue 5 régions ou « compartiments » naturels, aux communications difficiles par suite de la rareté des cols ou des vallées de pénétration : *le Rif* au N.-E., *le Sahel* (dans lequel se trouve comprise la Chaouïa) au N.-O., *le Sous* (qui complète le Maroc atlantique) au S.-O., *le Maroc saharien* au midi, enfin, au levant, *le Maroc moulouyen*, steppes infertiles et zone forestière, qui longe l'Oranie.

A défaut de recensement, la population a été souvent fixée à des chiffres fantaisistes. Le commandant LARRAS, chef de notre mission militaire, a fourni et suffisamment justifié l'évaluation suivante (1906) qui paraît devoir être tenue pour approximativement exacte :

Maroc atlantique : 2,200,000 âmes ;

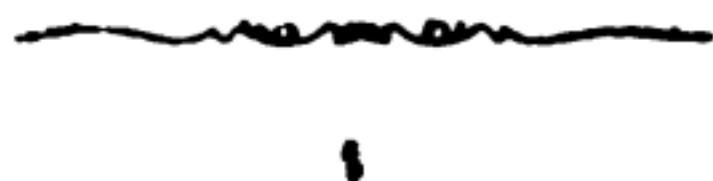
Atlas-Rif-Moulouïa : 1,900,000 âmes ;

Marches sahariennes : 500,000 âmes.

Au total : 4,600,000 habitants (au maximum).

Comme densité de population « spécifique », c'est mince ! mais cela s'explique par la mortalité infantile, considérable par suite de l'incurie et de la malpropreté, et par les luttes continuelles des tribus. Avec la sécurité et la meilleure hygiène qu'assurera notre protectorat, on peut être certain d'un accroissement du nombre d'habitants aussi sensible qu'en Algérie. Cette population se compose presque exclusivement de Berbères ou autochtones et d'Arabes, descendants des envahisseurs de l'an 681 et parmi lesquels il faut comprendre les Maures chassés d'Espagne ; on ne compte guère que 150,000 Juifs, 60 à 70,000 Nègres, anciens esclaves soudanais, et 15,000 Européens (les troupes d'occupation exclues).

Je ne saurais terminer sans recommander la lecture : au point de vue documentaire, de *L'Œuvre française en Chaouïa*, excellents articles (dans le BULLETIN DE L'AFRIQUE FRANÇAISE) de M. J. DE LACHARRIÈRE, réunis en volume par le COMITÉ DU MAROC qui avait chargé de 2 missions successives ce jeune et érudit explorateur ; au point de vue pittoresque, de : *Au Maroc*, par Pierre Loti, dont les impressions m'ont paru d'une merveilleuse exactitude.



A PROPOS DE LA LÉGENDE

DE

LA FONDATION D'ORLÉANS PAR L'EMPEREUR AURÉLIEN

(Lettre de M. A. BLANCHET et réponse de M. J. Seyer)

Séance du 16 juin 1911

M. Adrien Blanchet a adressé à M. le Président la lettre suivante :

« 3 mai 1911.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Dans le dernier fascicule publié par votre Société et dans un article relatif au nom d'Orléans, je me trouve pris à parti d'une manière peu obligeante.

« Tout historien, citant un auteur, a le devoir de rechercher si cet auteur n'a pas changé d'opinion, au cours de ses études et de ses travaux. Si cette méthode eût été suivie par votre collaborateur, je n'aurais pas à intervenir aujourd'hui. En effet, dans un livre publié en 1900, — et qui d'ailleurs ne concernait votre cité que très incidemment, — j'ai accepté avec trop de confiance un lieu commun publié partout, et je reconnais que je me suis trompé. Mais, en 1907, j'ai publié un autre ouvrage qui a pour titre : *Les Enceintes romaines de la*

Gaule, Étude sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises. C'est ce dernier qu'il fallait consulter et citer et je vous serai bien obligé de le faire dans votre prochain fascicule. On y lit, page 73 : « On a admis, depuis longtemps, que la *Civitas Aurelianorum* devait son nom à Aurélien (1), qui y aurait élevé une enceinte. D'après une théorie récente, Cenabum aurait incorporé à son territoire primitif plusieurs *fundi Aureliani* et en aurait pris son nouveau nom (2) ».

« Page 307 du même ouvrage, j'ai dit encore : « Selon une tradition, les remparts d'Orléans, qui arrêtaient Attila, avaient été élevés sous le même empereur [Aurélien] ; mais c'est une hypothèse basée sur le nom ancien de la cité, qui d'ailleurs ne vient probablement pas de celui de l'empereur Aurélien ».

« Mon erreur a donc été suffisamment réparée par moi-même ; il reste à votre collaborateur à réparer lui-même l'omission de mon dernier ouvrage, omission qui est de nature à me causer un préjudice moral.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments distingués.

« Adrien BLANCHET. »

Président de la Société française de numismatique,
Vice-Président de la Société de l'histoire de Paris
et de la Société des Antiquaires de France, etc.

Pourquoi n'ai-je pas cité l'ouvrage sur *Les Enceintes romaines de la Gaule* ? Tout simplement, je le confesse, parce que je ne l'ai pas lu, et je le regrette.

(1) Déjà dans François DES RUES, *Antiquitez des villes de France*, Rouen, 1624, page 83 ; D'ANVILLE, *Notice de l'anc. Gaule*, page 347 ; Cf. E. DESJARDINS, *Géogr. histor. et admin. Gaule rom.*, t. III, 1885, page 505 ; et *Corp. Inscr. lat.*, t. XIII, page 472.

(2) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière en France*, 1900, page 412.

Si j'avais constaté que M. Blanchet s'était converti et qu'il admettait que le nom d'Orléans « ne venait *probablement* pas de celui de l'empereur Aurélien » (pour moi, c'est non une probabilité, mais une certitude), je n'aurais pas manqué de le faire savoir dans mon article, avec d'autant plus de plaisir que je suis peut-être pour quelque chose dans cette modification d'opinion : Il y a onze ans, en effet, au moment de l'apparition de son volume sur *Les trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule*, j'avais signalé par lettre à M. Blanchet l'inanité de la légende aurélienne, et le 15 décembre 1900 l'auteur me répondait :

« Mon cher Confrère,... En ce qui concerne *Aurelianum*, vous avez probablement raison ; mais il reste l'argument de l'ancienneté de la *civitas*, auquel j'attache une grande importance et auquel vous ne répondez pas (1). »

Puisque M. Blanchet me fait grief d'avoir ignoré qu'en 1907 il avait changé d'avis, il voudra bien me permettre, à mon tour, de lui reprocher de n'avoir pas connu en 1900, alors qu'il publiait son volume sur *Les trésors de monnaies romaines*, l'étude capitale d'Henry d'Arbois de Jubainville, intitulée *Recherches sur la propriété foncière et l'origine des noms de lieux habités en France*, parue dès 1890 (2), où, page 422, d'Arbois a critiqué l'étymologie traditionnelle d'Orléans.

Cela dit, je tiens à déclarer que j'ai en grande estime la personne et les travaux de M. Blanchet. Je serais désolé qu'il me gardât rancune d'avoir poursuivi la

(1) L'argument n'a pas d'importance, puisque la *civitas Aurelianorum* n'est pas antérieure au milieu du III^e siècle. Voir mon étude, page 86, note 1, du volume des *Mémoires* de 1910, et page 13, note 1 du tirage à part.

(2) Et non pas en 1900, comme le croit M. Blanchet.

recherche de la vérité un peu rudement, certes, mais en tout cas très impartialement. Je sais depuis longtemps que cette recherche cause souvent beaucoup d'ennuis. Ce vers de Térence me revient en mémoire :

« *Obsequium amicos, veritas odium parit.* »

Jacques SOYER.

DISCOURS DE RENTRÉE

PAR M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Séance du 6 octobre 1911

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Permettez-moi de saluer joyeusement votre retour, avec la pensée que notre courte séparation n'aura pas été sans agrément ni profit pour vous.

Après cette période d'un repos bien gagné, vos travaux l'attestent, nous aurons le plaisir de reprendre le cours de nos séances, et je souhaite que vos communications originales et nombreuses en augmentent sans cesse l'intérêt.

Pendant les vacances un deuil encore récent est venu attrister notre Société : un de nos distingués membres correspondants, M. Octave Guéret, a succombé prématurément à une très douloureuse maladie.

Ancien élève de l'École centrale, ingénieur de mérite, trésorier de la Chambre de commerce d'Orléans et du Loiret, président du Comité du Souvenir Français de Meung, il était digne de l'estime générale due à l'homme de bien, au travailleur instruit et infatigable, au dévoué patriote.

Personne n'avait plus qualité que notre sympathique collègue M. Georges Dessaux, pour rendre à sa mémoire un hommage à la fois éloquent et ému qui se terminait ainsi :

« Esprit cultivé, toujours lucide et précis, causeur intéressant et documenté, camarade affectueux et serviable, ami sûr, d'un dévouement à toute épreuve, travailleur acharné et puissant, véritable intelligence d'élite, tel fut l'homme que nous pleurons aujourd'hui ».

Nous nous associons à cet éloge, nous déplorons le vide que cette mort fait dans nos rangs, et nous adressons à sa famille nos respectueuses condoléances.

Je termine par une heureuse nouvelle, celle de la promotion, d'ailleurs prévue, à laquelle nous applaudissons vivement, du colonel Malletterre, notre aimable et érudit collègue, qui honore l'Armée, et dont nous garderons le souvenir, et pour son affabilité et pour sa précieuse collaboration.

On ne fit jamais appel en vain à l'inépuisable savoir de l'ancien professeur de l'Ecole de guerre, qui sut toujours traiter avec une véritable maîtrise toutes les questions militaires, et nous fait désirer que ce qu'il appelait plaisamment le 41^e fauteuil soit réservé à un autre officier de valeur comme lui.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE M. ANATOLE BAILLY

PAR M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Séance du 15 décembre 1911

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Au début de cette séance, je salue respectueusement la mémoire d'un savant qui honora notre Compagnie, à laquelle il appartenait depuis 1869, se trouvant ainsi être notre doyen.

Sa mort, qui met en deuil l'Université de France, mérite particulièrement nos regrets.

M. Anatole Bailly, — dont l'œuvre capitale est le dictionnaire grec-français, rédigé avec le concours de l'illustre Egger, et auquel il a travaillé jusqu'à son dernier jour, — fut un helléniste et un philologue de grande réputation et de très haute valeur : le titre envié de membre correspondant de l'Institut, consacrant sa notoriété, ne fut que la récompense légitime d'un travail et d'une érudition considérables.

Nos *Mémoires* gardent des témoignages fort intéressants de cette érudition, et nous n'avons pas oublié son assiduité d'autrefois à nos séances, ni sa verve d'une causticité spirituelle, avant que la maladie ne le tint éloigné de nous.

En faisant, à ses obsèques, l'éloge de notre éminent collègue, avec l'éloquence d'une vieille amitié, M. Bas-

seville n'a rien omis des traits caractéristiques de son modèle, et a su être l'excellent interprète de nos sentiments et de nos regrets : nous l'en remercions et nous nous joignons à lui pour offrir à M^{me} Bailly, sa compagne si dévouée, l'hommage de nos respectueuses et bien vives condoléances.

DISCOURS DE M. BASSEVILLE

Membre de la Section des Lettres

AUX OBSÈQUES DE M. A. BAILLY (1)

« MESDAMES,

« MESSIEURS,

« C'est au nom des deux Sociétés savantes d'Orléans, dont M. Bailly faisait partie depuis de longues années, que je viens rendre sur sa tombe un dernier hommage à sa mémoire et lui dire un dernier adieu.

« J'appartiens à la même génération que M. Bailly ; nous étions du même âge, à quelques mois près ; comme lui, j'ai fait mes études au vieux lycée de la rue Jeanne-d'Arc, sous la douce férule des mêmes maîtres vénérés.

« Quand il en est sorti pour entrer à l'Ecole normale, j'étais bien près d'en sortir moi-même ; je l'ai donc bien connu.

« Depuis, les hasards de la vie nous ont fait rencon-

(1) Dans la séance du 15 décembre, la Société a décidé que le discours prononcé par M. Basseville, aux obsèques de M. Anatole Bailly, le 15 décembre 1911, serait inséré dans les Mémoires.

trer bien des fois : nous aimions à parler du passé et nous avons toujours conservé l'un pour l'autre une réciproque estime. Mais, hélas ! lorsque j'applaudissais de tout cœur à ses succès répétés, c'était vers 1850, j'étais bien loin de supposer que ce serait à moi, qui marchais si loin derrière lui, qu'incomberait, à soixante ans de distance, la délicate et douloureuse mission de prendre la parole devant son cercueil.

« Enfant d'Orléans, qu'habitait sa famille, M. Bailly eut toujours pour sa ville natale une profonde affection : aussi ce dut être une douce joie pour lui quand, après quelques années d'absence, il se vit nommer à la chaire de quatrième, dans ce même lycée dont il avait été l'un des plus brillants élèves et dont il devait devenir l'un des professeurs les plus distingués et les plus en renom.

« Ses talents, justement appréciés en haut lieu, la grande et justifiée réputation, on vient de vous le dire, dont il jouissait non seulement en France, mais au delà de la frontière, comme helléniste et comme philologue, pouvaient lui faire concevoir l'espérance bien légitime d'occuper une situation plus élevée et plus brillante que celle qu'il avait ; mais il ne voulut jamais quitter son lycée et opposa toujours opiniâtrément un refus à toutes les offres avantageuses et tentantes qui lui furent faites.

« Il resta donc à Orléans professeur de quatrième, jusqu'au jour où il demanda sa mise à la retraite.

« Fixé désormais dans son pays d'une façon permanente, il n'eut qu'à frapper aux portes de nos deux Sociétés pour les voir s'ouvrir toutes grandes : n'y avait-il pas, d'ailleurs, sa place marquée d'avance ?

« Son entrée dans la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts fut signalée par une remarquable

étude pleine d'une saine érudition et d'un savoir profond dans l'étymologie des mots « Orléans et Orléanais ». La Société archéologique, de son côté, fut heureuse de voir ses mémoires s'enrichir d'une notice très étendue et très documentée sur la vie et les travaux d'Emile Egger, le savant professeur de la Faculté des lettres de Paris, pour lequel M. Bailly avait une profonde vénération et avec lequel il a toujours entretenu de sympathiques relations.

« Modeste à l'excès, sans ambition aucune, menant une vie douce et sans faste au milieu des siens, jouissant de l'estime et de la considération de ses concitoyens et de tous ceux qui le connaissaient ; correspondant de l'Institut, officier de l'Instruction publique, chevalier de la Légion d'honneur, M. Bailly paraissait et devait être un homme heureux, et il l'était ; mais, hélas ! ce bonheur apparent ne devait pas être de longue durée.

« M. Bailly n'avait qu'un enfant, un fils qui lui donnait toute satisfaction et pour lequel, sans doute, comme tous les pères, et c'est bien légitime, il avait formé des projets d'avenir dont il escomptait d'avance la réussite ; il eut la douleur de le perdre à l'âge de vingt ans. Ce fut pour lui une affliction profonde et sensible.

« A partir de ce moment, et il y a trente ans de cela, il semble que la vie ait été pour ses épaules un fardeau trop pesant.

« Tout entier à sa douleur, il quitte le lycée, ne vient plus à nos réunions, fuit le monde, sort peu et, si on le rencontre quelquefois, c'est sur le chemin qui conduit au cimetière, où il se rend presque tous les jours, souvent seul, pour aller pleurer sur la tombe de l'enfant bien-aimé que la mort impitoyable lui avait ravi si prématurément.

« La mort est venue le surprendre lui-même ; s'il l'a pressentie, il a dû la voir s'approcher et lui sourire, puisqu'elle hâtait le moment où il allait rejoindre cet enfant chéri, qui avait été pour lui la cause de tant de larmes et de regrets.

« Quant à nous, ses collègues, nous conserverons longtemps dans nos cœurs le souvenir de cet homme de bien, de ce citoyen distingué, qui fut un honneur aussi bien pour la ville qui lui avait donné le jour que pour les deux Sociétés orléanaises qui avaient été si fières de l'accueillir dans leur sein. »

EXERCICE 1910

Rapport du Trésorier lu dans la séance du 6 janvier 1911

MESSIEURS,

Notre budget de 1910 ne renferme, ni en recettes ni en dépenses, aucun article digne de remarques et comme il se solde par un excédent de recettes assez important, on pourrait le considérer comme un budget modèle si l'excédent dont je parle n'était beaucoup plus apparent que réel ; il est dû, tout simplement, au retard de notre imprimeur qui ne nous a pas encore livré le premier fascicule de nos *Mémoires* de 1910 !

Si donc nous n'avions pas une provision d'avance, nous pourrions nous trouver dans un grand embarras le jour où, pris d'un beau zèle, ledit imprimeur nous remettrait, en même temps, les deux fascicules de l'année écoulée.

Quoi qu'il en soit, nous agirons prudemment en continuant à surveiller avec soin nos dépenses.

Voici, du reste, le détail de notre situation au 31 décembre :

§ 1^{er}

Comptes des legs

1^o Legs de Morogues :

Avoir au 1 ^{er} janvier 1910.....	237 f. 60
Intérêts de l'année.....	82 15
<hr/>	
Total au 31 décembre	319 f. 75

2^o Legs Perrot :

Avoir au 1 ^{er} janvier 1910.....	252 f. 70
Intérêts de l'année.	91 60
<hr/>	
Total au 31 décembre	344 f. 30

3^o Legs Davoust :

Avoir au 1 ^{er} janvier 1910.....	487 f. 95
Intérêts de l'année.....	163 65
Total au 31 décembre.....	651 f. 60

Résumé de l'avoir :

Legs de Morogues.....	319 f. 75
Legs Perrot.....	344 30
Legs Davoust.....	651 60
Ensemble.....	1.315 f. 65

Le prix **Davoust** devant être attribué en 1911, nous devons faire savoir, sans tarder, par la voie des journaux, aux concurrents qu'ils doivent adresser leurs pièces au bureau le plus tôt possible.

Réglementairement, le prix est de 500 fr. en argent ; on y joint, ordinairement, une médaille commémorative.

§ 2

Comptes de la Société

1^o RECETTES

Avoir au 1^{er} janvier 1910 :

A la Caisse d'épargne.....	1.287 f. 51
A la Société générale.....	43 40
Chez le Trésorier.....	5 85
Réserve de jetons. { 71 A. { ci.....	228 "
	{ 10 B. {

Reçu dans l'année 60 cotisations de membres titulaires :

En espèces.....	847 50
En jetons. { 40 A. { ci.....	652 50
	{ 355 B. {
A reporter.....	3 064 f. 76

	<i>Report</i>	3.064 f. 76
4 diplômes.....		120 »
51 cotisations de correspondants, espèces.....		298 50
5 jetons B.....		7 50
Subvention du Conseil général.....		300 »
Sommes touchées par la Société générale.....		988 55
Intérêts à la Caisse d'épargne et 3 %.....		70 11
	Total des recettes.....	<u>4.849 f. 42</u>

2° DÉPENSES

Notes de l'imprimeur.....	1.132 f. 70
Affranchissements et timbres.....	32 25
Articles de bureau, tapissier, etc.....	48 70
Marbrier et jardinier.....	77 60
Serrurier, épicier.....	41 90
Abonnement et souscription.....	36 »
Impôts, assurance, loyer.....	21 55
Chauffage et éclairage.....	213 95
Gages du concierge et gratifications.....	320 30
Droits de garde à la Société générale.....	4 10
495 jetons B distribués en séance.....	742 50
Balance	2.177 87
	Total égal..... <u>4.849 f. 42</u>

La balance se décompose de la manière suivante :

Dépôt à la Caisse d'épargne.....	1.447 f. 62
Fonds à la Société générale.....	577 85
Chez le trésorier.....	9 90
Réserve des jetons. $\left. \begin{array}{l} 37 \text{ B.} \\ 29 \text{ A.} \end{array} \right\}$ ci.....	142 50
	Total..... <u>2.177 f. 87</u>

Rappelons que nous devons à la caisse les legs 1,315 fr. 65 ; notre dépôt à la Caisse d'épargne surpasse donc cette somme. La différence est exactement 131 fr. 97 ; si on y ajoute les fonds de la Société générale et du trésorier, on obtient un total liquide de 719 fr. 72 pour faire face à la note

de l'imprimeur et à quelques autres, assez faibles d'ailleurs, qu'il a été impossible d'obtenir avant le 31 décembre.

Les séances de l'année 1910 ont été très suivies, puisqu'il a été distribué 495 jetons au lieu de 427, chiffre de 1909, soit une différence de 68 en plus.

Le nombre des présences constatées en 1910 constitue presque un record, car il faut remonter à 1887 pour trouver un chiffre plus élevé; cette année-là, il y avait eu 509 présences, soit 14 de plus qu'en 1910; mais jamais ce nombre n'avait été surpassé et depuis il a toujours été inférieur; il s'est même abaissé jusqu'à 281 en 1899; c'est le chiffre le plus faible signalé depuis la guerre de 1870.

Comme la vitalité de notre Société dépend évidemment de la grande assiduité des membres à nos séances, il est à désirer que le nombre des présences soit toujours très élevé; il en résultera peut-être un léger inconvénient pour le trésorier, à cause de la difficulté de se procurer des jetons de bronze qui, on ne sait trop pour quelle cause, sortent en plus grande quantité qu'ils ne rentrent. Ainsi, cette année 1910, nous avons sorti, comme nous le rappelons plus haut, 495 jetons de bronze et il n'en était rentré que 355, soit 140 de moins; il a donc fallu, pour s'en procurer dans les derniers mois de l'année, faire quelques échanges avec des jetons d'argent qui, heureusement, se trouvaient en assez grand nombre chez le trésorier; mais ce nombre s'épuise et si la pénurie de jetons de bronze se fait encore sentir en 1911, nous demanderons l'autorisation d'en faire frapper un certain nombre à la Monnaie; la dépense ne sera du reste pas excessive, parce que le coin qui a servi à la frappe des précédents existe encore. Ce n'est donc pas cette opération qui pourrait troubler l'équilibre de notre budget et le bureau vous propose, comme les autres années, de fixer à 25 francs la cotisation des membres titulaires pour 1911.

Orléans, 6 janvier 1911.

G. LALBALETTIER,
Trésorier.



PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ANNÉE 1911

SECRÉTAIRE PARTICULIER : M. L'ABBÉ IAUCH

Séance du vendredi 6 janvier 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Guillaume, Iauch, Maillard, Dessaux, Perrin, de Kerviler, Touche, Gaston d'Illiers, Dumuys, Destenay, Rochoux d'Aubert, Aug. Baillet, Basseville, Albert Didier, Courgeon, Soyer, du Roscoat, Denizet, Angot, de Mathan, Banchereau, Coville ; Saget, membre correspondant.

Total : 25 membres.

M. le Président offre ses souhaits de bonne année aux membres de la Société et souhaite la bienvenue à notre nouveau collègue, M. Destenay.

M. l'abbé Paul Guillaume est élu membre correspondant. Neuf membres ont voté par correspondance ; ce sont : MM. Fauconnier, Pierre Fougeron, Marcel Charoy, Charpentier, Desbois, Cochinal, de la Loge, Geffrier, Marmasse.

Election
de M. l'abbé
Paul Guillaume.

M. le Trésorier donne lecture de son compte rendu financier pour l'année 1910. Ce compte rendu est approuvé par la Société, et M. le Président adresse des remerciements à M. le Trésorier pour son excellente gestion des affaires.

Le prix Davoust sera décerné cette année ; la remise en serait faite vers le début du mois de mai, au moment de notre réunion triennale.

Prix Davoust.

M. le Président adresse, au nom de la Société, des félicitations à nos collègues MM. les docteurs Baillet et Coville, qui viennent d'être élus membres de la Société de chirurgie de Paris.

M. Dumuys annonce que le Musée Jeanne d'Arc vient de recevoir, entre autres dons, la « Jeanne d'Arc » et la maquette de la même statue, en bronze, de Vermare, fondue chez Barbedienne, offerte par l'auteur ; il met la Société au courant des derniers travaux exécutés dans ce Musée.

La séance est levée à 9 h. 20.

Séance du vendredi 20 janvier 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Jauch, Lalbalettrier, Touche, Marmasse, Coville, Garsonnin, Perrin, Dessaux, Albert Didier, Destenay, colonel Malletterre, Huard, Basseville, Soyer, Pierre Fougerson, Maxime Didier, Angot, de Mathan, de Tristan, Denizet.

Total : 22 membres.

Sur la proposition de M. le Secrétaire général, la Société décide d'offrir deux de ses jetons d'argent à MM. Bourgeois, prote, et Poulard, typographe à l'Imprimerie du Loiret, qui impriment nos *Mémoires* depuis trente ans.

La question
de l'Ouadaï.

M. le colonel Malletterre prend la parole et fait une étude sur la question de l'Ouadaï. Il rappelle qu'en ces régions soudano-sahariennes, la France ne fait pas seulement une œuvre de conquête, mais aussi et surtout une œuvre civilisatrice en luttant contre les populations esclavagistes : c'est dire qu'elle a besoin d'y continuer une action forte, persévérante et méthodique. Il semblerait nécessaire d'avoir une armée coloniale résidant et agissant, à l'exception de quelques dépôts, dans les colonies et non dans les régions métropolitaines.

La séance est levée à 9 h. 1/4.

Séance du vendredi 3 février 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Iauch, Marmasse, Garsonnin, Coville, Maillard, Malleterre, Soyer, Dumuys, Basseville, Rochoux d'Aubert, Destenay, Albert Didier, du Roscoat, Maxime Didier, Angot, Banchereau, Rimbert, Pierre Fougeron, Denizet, de Tristan, Perrin, d'Illiers, Lalbalettrier.

Total : 26 membres.

Le « Comité des Amis des monuments de France » demande, et obtient, l'adhésion de la Société au mouvement qu'elle veut provoquer en faveur de la conservation des monuments français.

M. l'ingénieur de Kerviler, désigné pour un nouveau poste à Paris, est obligé, à son regret, de quitter la Société.

La section des Sciences a élu président M. Léon Dumuys, et secrétaire M. Gaston d'Illiers.

La section d'Agriculture déclare la vacance du siège de M. Timothée des Francs.

M. Angot donne connaissance d'une étude sur « la Distomatose ou cachexie aqueuse », dont il lit la première moitié.

La séance est levée à 9 h. 1/2.

Démission
de M. de Kerviler
pour cause
de départ.

M. Léon Dumuys,
président
de la Section
des Sciences,
et
M. Gaston
d'Illiers,
secrétaire.

La Distomatose,
par M. Angot.

Séance du vendredi 18 février 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Lalbalettrier, Touche, Garsonnin, Maillard, Dessaux, Maxime Didier, Destenay, Cagnieul, Bourdaloue, Huard, Basseville, de Tristan, de Mathan, Angot, Albert Didier, Callier, Denizet, Iauch, Fauchon, Dr Baillet, Cochinal ; Paul-Hazard, membre correspondant.

Total : 23 membres.

La Distomatose,
par M. Angot.
(Fin)

M. Angot continue et termine la lecture de son étude sur « la Distomatose ou cachexie aqueuse ». Cette étude est renvoyée à la section d'Agriculture après quelques observations faites par MM. Callier, Denizet, Angot, Paul-Hazard.

La séance est levée à 9 h. 35.

Séance du vendredi 3 mars 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Lalbalettrier, Marmasse, Garsonnin, Coville, Albert Didier, Maillard, Destenay, Dessaux, Malleterre, Cagnieul, Basseville, Ruzé, de Tristan, Callier, Denizet, Maxime Didier, Geffrier ; MM. Bouvier, abbé Saget, membres correspondants.

Total : 22 membres.

Décès
de
M. Léon Dumuys.

M. le Président prononce quelques mots à l'occasion de la mort de notre regretté collègue M. Dumuys.

A ce propos, M. Basseville demande à la Société de se réunir à la Société archéologique et aux Anciens du Séminaire, pour faire faire un portrait de M. Léon Dumuys. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

La section des Sciences, s'étant réunie, déclare la vacance de M. de Kerviler, démissionnaire.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Darblay, qui pose sa candidature au siège de M. Timothée des Francs, puis il annonce que M. Saint-Prix Desbois, présenté par MM. du Roscoat, Albert Didier et Fauchon, pose sa candidature comme membre correspondant.

*Ingres peintre
et musicien,*
par
M. l'abbé Saget.

M. l'abbé Saget commence la lecture d'une notice sur « Ingres, peintre et musicien ».

M. Ruzé signale un cas récent où le Tribunal de La Haye a fonctionné dans un cas d'arbitrage. A ce sujet M. le colonel Malleterre fait remarquer que, la Chambre française ayant décidé de renvoyer devant le Tribunal de la paix la

limitation des armements, l'Allemagne avait répondu en votant l'augmentation de son armée.

La séance est levée à 9 h. 1/2.

Pour le Secrétaire particulier,
Maxime DIDIER.

Séance du vendredi 17 mars 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Garsonnin, Touche, Baranger, Cochinal, Cagnieul, Huard, Basseville, Ruzé, Soyer, Pierre Fougeron, Bourdaloue, Angot, Rimbert, Malleterre, de Mathan, Denizet, Callier, Maxime Didier, Mail-land, Iauch, Destenay, Lalbalettrier, Geffrier, Thévenin, Perrin, Guillaume ; Saget, membre correspondant.

Total : 29 membres.

La section des Sciences et Arts a nommé M. Albert Didier, président.

M. Albert Didier
président
de la Section
des
Sciences et Arts

La section d'Agriculture propose la candidature de M. Darblay, candidature sur laquelle il sera statué à quinzaine.

M. Benoît, directeur de la Manufacture des tabacs, pose sa candidature au fauteuil de M. de Kerviler ; M. Raoul de la Giraudière est présenté comme membre correspondant, par MM. de la Loge, de Tristan et Denizet.

M. Saint-Prix Desbois est élu membre correspondant.

Election
de M. Saint-Prix
Desbois.

M. l'abbé Saget continue et termine la lecture de son étude sur « Ingres » ; cette étude est transmise à la section des Sciences et Arts.

M. le colonel Malleterre fait une étude sur l'histoire de la « Légion étrangère », sur son recrutement, sa valeur et aussi sur la valeur de l'étrange campagne entreprise en Allemagne contre notre légion étrangère.

La Légion
étrangère,
par
M. le colonel
Malleterre.

M. Ruzé, se plaçant au point de vue purement juridique, fait certaines remarques sur le recrutement de la légion et

sur les difficultés diplomatiques auxquelles il peut donner lieu, ce qui provoque une intéressante discussion et prolonge agréablement la séance jusqu'à 10 heures et quelques minutes.

Séance du vendredi 7 avril 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Lalbalettrier, Jauch, Guillaume, Marmasse, Garsonnin, Coville, Maillard, Thévenin, Desbois, Touche, Gaston d'Illiers, Destenay, Albert Didier, Cagnieul, Huard, Courgeon, Basseville, Callier, Pierre Fougeron, Bourdaloue, du Roscoat, de Mathan, Denizet, Angot, Banchereau ; MM. Saint-Prix Desbois et Nicolas, membres correspondants.

Total : 28 membres.

Photographie
de la statue
de Jeanne d'Arc
de M. M. Didier.

M. Maxime Didier fait hommage à la Société de la photographie d'une statue de Jeanne d'Arc, destinée au Salon de 1911.

La Société s'associe à la pétition qui a pour but de provoquer des mesures de préservation en faveur de toutes les églises de France.

La section des Sciences et Arts propose la candidature de M. Benoît, au fauteuil de M. de Kerviler.

M. le Président, au nom de la Société, félicite M. Garsonnin, nommé conservateur des Musées historique et Jeanne d'Arc, en remplacement du regretté M. Léon Dunaïys, et associe à ses éloges MM. Banchereau et Rochoux d'Aubert, attachés à la conservation des mêmes Musées.

Election
de M. Darblay
comme membre
titulaire
et de M. Raoul
de la Giraudière
comme membre
correspondant.

M. Darblay est élu membre titulaire ; M. Raoul de la Giraudière, membre correspondant de la Société.

M. du Roscoat offre, au nom de M. le comte Ugo Balsani, la photographie du manuscrit de la Bibliothèque Vaticane dont il a été question dans la séance du 16 décembre dernier.

M. le Président adressera des remerciements à M. le comte Ugo Balzani et propose, pour la prochaine séance, sa candidature comme membre correspondant. A la demande de la Société, ladite photographie sera encadrée et placée dans la salle de nos séances.

Photographie
du Manuscrit
de la
Bibliothèque
vaticane.

Don
de M. le comte
Ugo Balzani

Rapport
de
M. Louis Desbois

M. Louis Desbois donne lecture de son rapport, — travail de lettré et d'artiste, — sur le prix Davoust, et propose, au nom de la section des Sciences et Arts, d'attribuer le prix à M. Hippolyte Ribbrol, artiste peintre et professeur de dessin à Orléans. Après quelques remarques de M. Cagnieul, sur la valeur originale des graveurs, remarques provoquées par le rapport de M. Desbois, la Société adopte les conclusions du rapporteur et décide que le rapport de M. Louis Desbois sera inséré dans nos *Mémoires*.

M. Lalbalettrier lit un court travail sur le nouveau briquet de poche au ferro-calcium et sur ses prédécesseurs (les prédécesseurs du briquet). Ce travail est renvoyé à la section des Sciences, ce pendant que M. l'abbé Maillard fait fonctionner devant la Société un briquet au fer et à l'antimoine, modèle 1745.

Un nouveau
briquet de poche
par
M. Lalbalettrier.

La séance est levée à 10 h. 1/4.

Séance du vendredi 21 avril 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Cochinal, Vacher, Thévenin, Perrin, Dessaux, Albert Didier, Gaston d'Illiers, Malleterre, Huard, Courgeon, Destenay, du Roscoat, de Mathan, Aug. Baillet, Jauch, Touche ; MM. Bouvier, l'abbé Bernois, membres correspondants.

Total : 19 membres.

M. L. Darblay adresse une lettre de remerciements pour son élection au titre de membre titulaire.

*L'École
de Ferrières.*
par
M. l'abbé Bernois

M. l'abbé Bernois, membre correspondant, donne lecture d'une étude sur *l'École de Ferrières sous l'administration de Loup Serrat*. Cette lecture sera continuée à une séance ultérieure.

Rapport
de M. Thévenin.

M. Thévenin lit un rapport sur le dernier travail de M. Lalbalettrier. Le travail de M. Lalbalettrier et le rapport de M. Thévenin seront insérés dans nos *Mémoires*.

M. le colonel Malleterre dit quelques mots émus sur la mort du capitaine Tarron, l'aviateur décédé lundi dernier à Villacoublay.

La séance est levée à 9 h. 50.

RÉUNION DES TROIS SOCIÉTÉS

Séance solennelle du vendredi 5 mai 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présidence d'honneur de M. GITTON, Maire d'Orléans

Présents : MM. Gitton, maire d'Orléans ; Godefroy, préfet du Loiret.

Excusés : MM. le général Ferré, commandant le 5^e corps d'armée ; Geoffrion, premier président ; Louis Darblay, conseiller général.

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Lalbalettrier, Pilate, Vacher, Geffrier, Garsonnin, Coville, Cochinal, Perrin, Albert Didier, Maillard, Dessaux, Cagnieul, Courgeon, Auguste Baillet, Maxime Didier, Rimbert, Denizet, A. Callier, du Roscoat, Banchereau, Malleterre, Gaston d'Il-liers, Rochoux d'Aubert, de Tristan, Angot, Soyer, Charpentier, Iauch, Basseville, Ruzé ;

MM. Bouvier, l'abbé Saget, Gabriel Loiseau, membres correspondants ;

MM. Baguenault de Puchesse, Pommier, Charles de Beau-
corps, E. Huet, membres de la Société archéologique ;

M. Ribbrol, titulaire du prix Davoust.

M. le Président prend le premier la parole. Il remercie de,
leur présence nos Présidents d'honneur et nos hôtes des
autres Sociétés, et rend hommage à la mémoire des membres
disparus : MM. le marquis de Courcy, Georges Jacob, Charles
Michau, Guillon, Henri Sainjon, Timothée des Francs, Julien-
Crosnier, Léon Dumuys.

Discours
du Président.

MM. le comte du Roscoat, Cochinal, le docteur Fauchon,
remplaçant M. Louis Desbois ; le colonel Malleterre et
M. Soyer prennent successivement la parole d'après le pro-
gramme ci-joint.

M. le Maire d'Orléans, dans les termes les plus flatteurs
et les plus délicats, remet à M. Hippolyte Ribbrol une pla-
quette de vermeil et le montant du prix Davoust.

Remise
par M. le Maire
d'Orléans
du prix Davoust
à M. Ribbrol.

PROGRAMME DE LA SÉANCE DU 5 MAI 1911

DISCOURS DE M. LE PRÉSIDENT

LECTURES

M. le comte DU ROSCOAT : *Note sur un manuscrit du
xv^e siècle*, relatif à Jeanne d'Arc.

M. COCHINAL : *Méthode ultra microscopique*.

M. LOUIS DESBOIS : *Rapport sur le prix Davoust*.

M. le colonel MALLETERRE : *Le Musée de l'Armée aux Inva-
lides*.

M. le chanoine Paul BARBIER : *Poésie : Aïeu*.

M. SOYER : *La Légende de la fondation d'Orléans*, par
l'empereur Aurélien.

M. le Président adresse ses compliments aux auteurs des
travaux dont la lecture fort intéressante a rempli le pro-
gramme de la soirée et de nouveau prie ses aimables hôtes
de recevoir ses remerciements pour leur gracieux empresse-
ment à se rendre à notre invitation.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 10 h. 1/4.

Séance du vendredi 19 mai 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Séance
à la salle
Hardouineau.

Par exception, la séance a lieu à la salle Hardouineau. De nombreuses dames, ainsi que MM. les membres d'honneur ont été invités à cette séance : celles-là ont gracieusement répondu à notre invitation. M. le Préfet, M. le Premier Président, M. le Maire se sont excusés. M. le général Ferré, commandant le 5^e corps, nous honore de sa présence.

Discours
de
M. le Président.

M. le Président ouvre la séance en saluant nos invités ; puis il remercie et félicite les artistes, membres de la Société, qui ont organisé dans la salle une très intéressante exposition de quelques-unes de leurs œuvres et des œuvres de M. Ribbrol, titulaire du prix Davoust.

Conférence
de M. Destenay.

M. Destenay prend ensuite la parole et fait une savante étude sur *l'Histoire de la musique depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours, de Schütz à Debussy*. MM. Refoulé, Coville, Pagel et M^{lle} Destenay soulignent la parole de M. le conférencier en interprétant de la façon la plus artistique et la plus distinguée quelques morceaux des différents maîtres.

La séance est levée à 10 h. 30.

Séance du vendredi 2 juin 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Lalbalettrier, Pilate, Cochinal, Thévenin, Louis Desbois, Dessaux, Albert Didier, Perrin, Malleterre, Courgeon, Huard, Soyer, Basseville, Angot, Denizet, Cagnieul, du Roscoat, Maxime Didier, Banchereau, Auguste Baillet, Guillaume, Jauch, Maillard.

MM. Nicolas, Paul-Hazard, membres correspondants.

Total : 26 membres.

M. le Président remercie de nouveau ceux de nos membres qui ont contribué à rendre si intéressantes nos deux dernières séances du 5 et du 19 mai.

M. Charles Benoît, directeur de la Manufacture des Tabacs, est élu membre titulaire, en remplacement de M. de Kerviler. Huit membres ont voté par correspondance : MM. Rochoux d'Aubert, docteur Vacher, docteur Baillet, Destenay, Charoy, Jarry, Fauconnier, Renardier.

Election
de
M. Charles
Benoît.

M. le comte Ugo Balzani est élu membre correspondant.

Election
de M. le comte
Ugo Balzani.

M. Alfred Merlin, ancien élève de l'Ecole normale, directeur des Arts et Antiquités de Tunisie, est élu membre d'honneur de la Société.

Election
de
M. Alfred Merlin
comme membre
d'honneur.

Sont présentés comme membres correspondants : MM. Robert Refoulé, ayant pour parrains MM. Desbois, Destenay, Coville ; M. le colonel de Saxcé, ayant pour parrains MM. de la Loge, du Roscoat, Angot ; M. le docteur Pottier, ayant pour parrains MM. Rocher, Fauchon, Geffrier ; M. Leroy, ayant pour parrains MM. Coville, Destenay, Desbois.

M. Desbois, prenant la parole à propos du dernier travail de M. l'abbé Saget, fait une délicate et savante étude sur Ingres et la moralité dans l'art. Les deux travaux de M. l'abbé Saget et de M. Desbois seront insérés dans nos *Mémoires*.

Rapport
de
M. Louis Desbois

M. Paul-Hazard fait une communication orale sur le Maroc et spécialement sur la Chaouïa qu'il vient de visiter.

Communication
orale
de
M. Paul-Hazard

La séance est levée à 10 h. 1/2.

Séance du vendredi 16 juin 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Jauch, Guillaume, Soyer, Maxime Didier, du Roscoat, Angot, de Mathan, Pierre Fougeron, Courgeon, Basseville, Auguste Baillet, Ruzé, Cagnieul, Malleterre, Destenay, Albert Didier, Perrin,

Dessaux, Coville, Cochinal, Geffrier, Touche, Garsonnin, Maillard ;

M. l'abbé Bernois, membre correspondant.

Total : 27 membres.

MM. Merlin, Benoît, le comte Balzani remercient de leur admission dans la Société. M. Merlin demande l'échange de nos *Mémoires* avec les *Mémoires* de l'Institut de Carthage. La Société accepte volontiers cet échange.

MM. Robert Refoulé, le colonel de Saxcé, le docteur Pottier, Leroy sont élus membres correspondants.

M. le Secrétaire général lit une pièce de vers, *Les Cygnes*, de M. le chanoine Barbier.

M. l'abbé Bernois, membre correspondant, continue sa lecture sur l'*Ecole de Ferrières*.

M. Adrien Blanchet, président de la Société française de numismatique, fait savoir à M. Soyer, et par son intermédiaire à la Société, que, dans un de ses derniers ouvrages, publié en 1907, il s'est rallié à l'opinion de notre collègue sur l'origine du nom d'Orléans. La lettre de M. Blanchet et les quelques mots qu'y ajoute M. Soyer seront insérés dans nos *Mémoires*.

La séance est levée à 9 h. 30.

Séance du vendredi 7 juillet 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Lalbaletrier, Fauchon, Jauch, Marmasse, Touche, Vacher, Pilate, Maillard, Thévenin, Benoît, Geffrier, Destenay, Ruzé, Albert Didier, Courgeon, Soyer, Basseville, Maxime Didier, Guillaume, Huard ;

MM. Bouvier, Bernois, membres correspondants.

Total : 21 membres.

M. le Président salue, au nom de la Société, M. Benoît, directeur de la Manufacture des Tabacs, qui prend place

Election
de
MM. Refoulé,
colonel de Saxcé,
Dr Pottier,
Leroy.

parmi nous pour la première fois, et offre les respectueuses et sympathiques condoléances de la Société à notre vénéré collègue, M. Auguste Bailliet, qui vient de perdre l'un de ses fils.

MM. Fauchon, Callier, Iauch présentent M. François Champault comme membre correspondant.

M. l'abbé Bernois, membre correspondant, continue et termine sa lecture sur *l'Ecole de Ferrières sous l'administration de Loup Servat*. Le travail de M. l'abbé Bernois est renvoyé à la section des Lettres.

*L'Ecole
de Ferrières,
par
M. l'abbé Bernois
(Fin)*

M. l'abbé Maillard fait un rapport sur la Conférence que M. Destenay a donnée le 19 mai courant et dans laquelle M. Destenay a traité de la *Musique moderne*. Le travail de M. Destenay et le rapport de M. l'abbé Maillard seront insérés dans nos *Mémoires*.

*Rapport
de M. l'abbé
Maillard.*

M. Soyer lit un travail sur un Carnet trouvé sur le champ de bataille de Ladon et offert aux Archives départementales. Ce carnet, griffonné au crayon, a été déchiffré, traduit et commenté par M. le lieutenant Toussaint; il renferme quelques notes non dépourvues d'intérêt sur la mobilisation de l'armée allemande dans le grand-duché d'Oldenbourg, dont était originaire le rédacteur du carnet. Le travail de M. Soyer est renvoyé à la section des Lettres.

*Note
sur un Carnet
allemand,
par M. Soyer.*

La séance est levée à 9 h. 25.

Séance du vendredi 21 juillet 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbaletrier, Touche, Garsonnin, Perrin, Destenay, Didier, Huard, Basseville, Soyer, Callier, Courgeon, colonel Malletterre.

M. l'abbé Bernois, membre correspondant.

Total : 14 membres.

M. le Président adresse les félicitations de la Société à

*Félicitations
à M. Renardier.*

M. Renardier, qui vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur.

Il communique une lettre de M. Auguste Baillet remerciant la Compagnie des condoléances qu'elle lui a adressées à l'occasion de la mort de son fils.

Poésies
de M. le chanoine
Barbier.

M. le Secrétaire général donne lecture de deux poèmes de M. l'abbé Barbier, membre correspondant, intitulés *Bébé* et *Quand je serai mort*.

M. le colonel Malleterre annonce son prochain départ d'Orléans et exprime le regret d'être forcé de donner sa démission de membre titulaire. Il gandra, dit-il, un souvenir très agréable des heures passées parmi nous et sera très heureux de rester attaché à la Société au titre de membre correspondant. Il exprime, en terminant, le vœu que le siège qu'il occupait soit réservé à un officier.

Félicitations
à M. le colonel
Malleterre.

M. le Président remercie M. le colonel Malleterre de ses aimables paroles d'adieu et le félicite de son avancement très mérité.

M. Basseville, au nom de M. Huet, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, chargé de la rédaction de la notice bio-bibliographique de M. Léon Dumuys, propose de faire ajouter à ladite notice les différents discours et articles nécrologiques concernant notre regretté collègue, — ce que les typographes appellent un « tombeau ». — Il s'agit, pour notre Société, de contribuer à un tiers de la dépense. La proposition formulée par M. Basseville est adoptée à l'unanimité.

Au moment de lever la séance, M. le Président souhaite bonnes vacances à ses collègues et leur donne rendez-vous au mois d'octobre.

Pour le Secrétaire particulier,

Jacques SOYER.

Séance du vendredi 6 octobre 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Touche, Pilate, Maillard, Benoît, Perrin, Ruzé, Huard, Courgeon, Basseville, Soyer, Aug. Baillet, Angot, Callier, du Roscoat, Iauch.

M. Bouvier, membre correspondant.

Total : 18 membres.

M. le Président, en cette séance de rentrée, souhaite la bienvenue à ses collègues ; prononce l'éloge funèbre d'un de nos membres correspondants, M. Octave Guéret, décédé le 13 août 1911, et félicite M. le lieutenant-colonel Malleterre, promu colonel, de son avancement si bien gagné.

Décès
de M. O. Guéret,
membre
correspondant.

M. François Champault est élu membre correspondant ; 9 membres ont voté par correspondance, ce sont : MM. A. Didier, de la Loge, Marmasse, Rimbert, Charpentier, Dr Baillet, Renardier, Baranger, Darblay.

Election
de M. François
Champault
comme membre
correspondant.

Sont présentés comme membres correspondants : M. Eugène Fraquet, pharmacien de 1^{re} classe, membre de la Société de Chimie de Paris, par MM. Lalbalettrier, Maillard, Iauch, M. Henri Brun, par MM. du Roscoat, Callier, Basseville ; M. l'abbé Boissonnet, curé-doyen de Meung-sur-Loire, par MM. Callier, Maillard, Fauchon. Il sera statué à quinzaine sur ces candidatures.

Après la lecture d'un rapport de M. Soyer, la Société vote l'impression dans les *Mémoires* du travail de M. l'abbé Bernois, sur *Loup de Ferrières*, en demandant à l'auteur de vouloir bien supprimer le premier chapitre de son travail.

Rapport
de M. Soyer
sur *Loup
de Ferrières*.

M. Bouvier, membre correspondant, commence la lecture d'un travail sur *Orléans de 1760 à 1790*.

Orléans
de 1760 à 1790,
par M. Bouvier.

La séance est levée à 9 h. 40.

Séance du vendredi 20 octobre 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Iauch, Marmasse, Cochinal, Touche, Geffrier, Pilate, Maillard, Papelier, Benoît, Destenay, Alb. Didier, Perrin, Huard, Courgeon, Basseville, Soyer, Angot, du Roscoat, Callier, Coville, Guillaume, Aug. Baillet.

M. Bouvier, membre correspondant.

Total : 25 membres.

MM. Fraquet, Henri Brun, l'abbé Boissonnet sont élus membres correspondants.

M. Callier lit un rapport sur le travail de M. Angot traitant de *la Cachexie aqueuse par Distomatose*. Le travail de M. Angot et le rapport de M. Callier seront insérés dans nos *Mémoires*.

Après rapports de M. Baillet et de M. Basseville, la Société vote l'impression du travail de M. le lieutenant Toussaint, présenté par M. Soyer dans la séance du 7 juillet, et l'impression des poésies de M. le chanoine Barbier, lues le 21 juillet.

M. Bouvier continue la lecture de son étude sur Orléans. La séance est levée à 10 h. 10.

Séance du vendredi 3 novembre 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Iauch, Papelier, Touche, Destenay, Perrin, Huard, Courgeon, Basseville, Banchereau, Callier, Marmasse, Cochinal, Angot.

Election
de
MM. Fraquet,
Brun
et Boissonnet.

Rapport
de M. Callier
sur la
Distomatose.

Rapports
de MM. Baillet
et A. Basseville.

MM. Bouvier, Paul-Hazard, membres correspondants.

Total : 16 membres.

Notre collègue, M. J. Soyer, fait hommage à la Société d'une brochure dont il est l'auteur : *A propos des termes nautiques chez Rabelais*, et de son *Rapport annuel sur le service des Archives départementales du Loiret*.

Des remerciements sont adressés à M. Soyer.

M. Bouvier termine la lecture de son étude sur *Orléans de 1760 à 1790*. Cette étude est renvoyée à la section des Lettres.

*Orléans
de 1760 à 1790,
par M. A. Bouvier*

La séance est levée à 9 h. 25.

Séance du vendredi 17 novembre 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Touche, Geffrier, Garsonnin, Maillard, Desbois, Perrin, Benoît, Huard, Basseville, Courgeon, Baillet, Rimbert, Soyer, du Roscoat, Banchereau, Angot, Guillaume, A. Didier, M. Didier.

MM. Saget, Bouvier, Hazard, Refoulé, membres correspondants.

Total : 22 membres.

M. le docteur Courgeon lit un rapport sur le travail de M. Bouvier, membre correspondant, sur *Orléans de 1760 à 1790*, concluant à l'impression.

*Rapport
de
M. le Dr Courgeon
sur le travail
de M. Bouvier.*

L'impression du travail de M. Bouvier et du rapport de M. Courgeon est votée à l'unanimité.

M. Desbois lit un travail : *Notes de voyage en Italie*. Cette étude est renvoyée à la section des Lettres.

*Notes de voyage
en Italie,
par M. Desbois.*

La séance est levée à 9 h. 1/2.

Pour le Secrétaire particulier,

Louis DESBOIS.

Séance du vendredi 1^{er} décembre 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Ro^{ch}er, Fauchon, Lalbalettrier, Marmasse, Garsonnin, Touche, Papelier, Maillard, Benoît, Perrin, Albert Didier, Dessaux, Huard, Basseville, Courgeon, Denizet, de Tristan, Angot, du Roscoat, Banchereau, Guillaume, Rochoux d'Aubert, Luizy.

MM. Bouvier, Paul-Hazard et Refoulé, membres correspondants.

Total : 23 membres.

M. Angot désire savoir pourquoi des livres de la Bibliothèque ont été vendus ; il se plaint que la Commission n'ait pas été consultée.

M. le Secrétaire général donne à ce sujet les explications nécessaires. M. le Président répond aux critiques faites. L'incident est clos.

Rapport
de M. Huard
sur le travail
de M. Desbois.

M. Huard donne lecture d'un rapport sur le travail de M. Desbois. A la majorité, l'impression du travail de M. Desbois est votée.

Impressions
de voyage,
par
M. Paul-Hazard.

M. Paul-Hazard, membre correspondant, communique ses impressions sur son voyage au Maroc. L'insertion dans les notes est votée.

La séance est levée à 10 h. 1/4.

Pour le Secrétaire particulier,

ROCHOUX D'AUBERT.

Séance du vendredi 15 décembre 1911

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Marmasse, Touche, Garsonnin, abbé Maillard, Destenay, Ruzé, Cagnieul, Soyer, Huard, Basseville, Denizet, Angot, du Roscoat, Callier, Maxime Didier, Benoît, Courgeon, Banchereau, Guillaume, Pierre Fougeron.

Total : 23 membres.

M. le docteur Garsonnin demande qu'après une communication faite par un des membres, le vote de toute l'assemblée ne soit pas aussitôt demandé au sujet de l'urgence de l'impression de cette communication dans le *Bulletin*, mais que le travail soit renvoyé pour étude à la section compétente.

M. le docteur Garsonnin demande que toute communication même orale soit renvoyée aux sections.

M. le docteur Fauchon, secrétaire général, rappelle que les communications, contrairement aux travaux plus importants, ne sont insérées que dans la seconde partie du *Bulletin*.

M. Banchereau fait remarquer qu'il est assez délicat pour les membres de donner leur avis en présence souvent de l'auteur du travail.

M. Banchereau demande que le vote pour l'impression des travaux soit fait au scrutin secret.

M. le Président demande d'attendre pour se prononcer sur cette question jusqu'à la prochaine réunion. La question sera alors portée à l'ordre du jour et chacun pourra se prononcer en connaissance de cause. Ainsi en est-il décidé.

M. le Président fait en quelques mots l'éloge de notre éminent collègue, M. Bailly, inhumé le matin même.

Décès de M. Bailly.

M. Soyer demande que le discours prononcé aux obsèques par M. Basseville soit imprimé au *Bulletin*. Il en est ainsi décidé et, sur la proposition de M. le docteur Garsonnin, la section des Lettres est chargée de faire une notice sur notre regretté collègue.

La section d'Agriculture déclare ne pas avoir à s'opposer au départ de M. Maxime Didier, départ qu'elle regrette toutefois vivement.

La section des Lettres propose M. le commandant de Poil-
loüe de Saint-Mars pour remplacer le colonel Malletterre.

Note
de M. Fraquet,
membre
correspondant.

M. Huard ne pouvant donner lecture du travail qu'il avait
préparé, M. le docteur Fauchon donne lecture d'une note en-
voyée par M. Fraquet, membre correspondant. Cette note est
renvoyée à la section de Médecine qu'elle intéresse.

Après les vœux que M. le Président offre par avance à
l'assemblée pour l'année 1912, la séance est levée à 9 h. 1/4.

Pour le Secrétaire particulier,

Pierre FOUGERON.

TABLE DU TOME ONZIÈME

DE LA V^e SÉRIE DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

	Pages.
NOTES SUR LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.....	5
LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.....	8
DONATEURS DE LA SOCIÉTÉ.....	25
PRIX DE LA SOCIÉTÉ.....	26
SOCIÉTÉS ET INSTITUTIONS CORRESPONDANTES.....	27
LA DISTOMATOSE, par M. A. ANGOT.....	31
RAPPORT sur le Mémoire précédent, par M. A. CALLIER....	65
INGRES, par M. l'abbé L. SAGET.....	78
RAPPORT sur le Mémoire précédent, par M. Louis DESBOIS.	89
UN NOUVEAU BRIQUET DE POCHE, par M. LALBALETTIER..	101
RAPPORT sur le Mémoire précédent, par M. E. THEVENIN..	110
L'ÉCOLE DE FERRIÈRES, par M. l'abbé BERNOIS.....	116
L'ÉVOLUTION MUSICALE MODERNE, par M. E. DESTENAY ...	143
RAPPORT sur le Mémoire précédent, par M. l'abbé MAILLARD.	179
NOTE SUR UN CARNET ALLEMAND, par M. J. SOYER	185
ORLÉANS DE 1760 A 1790, par M. A. BOUVIER.....	191
RAPPORT sur le Mémoire précédent, par M. le docteur COURGEON.....	237
SOUVENIRS D'ITALIE, par M. L. DESBOIS.....	242
POÉSIES, par M. le chanoine Paul BARBIER.....	264
ALLOCUTION de M. le docteur ROCHER.....	273
ÉLOGE FUNÈBRE DE M. LÉON DUMUYS, par M. le docteur ROCHER.....	274
RÉUNION DES TROIS SOCIÉTÉS, discours de M. le docteur ROCHER	277
RAPPORT SUR LE PRIX DAVOUST, par M. L. DESBOIS.....	285

SÉANCE PUBLIQUE A LA SALLE HARDOUINEAU, discours de M. le docteur ROCHER.....	295
NOTE SUR L'EXPOSITION DE LA SALLE HARDOUINEAU, par M. L. DESBOIS	298
LE MAROC EN 1911, par M. PAUL-HAZARD	303
RÉPONSE DE M. J. SOYER A M. A. BLANCHET.....	320
DISCOURS DE RENTRÉE, par M. le docteur ROCHER.....	324
ÉLOGE FUNÈBRE DE M. A. BAILLY, par M. le docteur Ro- CHER et par M. A. BASSEVILLE.	326-327
RAPPORT DU TRÉSORIER : Exercice 1910.....	331
PROCÈS-VERBAUX des séances de l'année 1911.....	335





